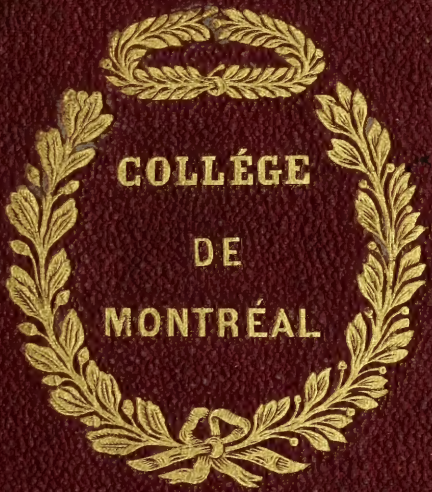
COLLÉGE
DE
MONTRÉAL

BR
115
.P77
E75
1856
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/religionetprogr00ermi

RELIGION ET PROGRÈS

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

RELIGION ET PROGRÈS

OU

LA RELIGION

PRÉSENTÉE COMME CONDITION ET SOURCE DU PROGRÈS

DANS LE VRAI, LE BEAU ET LE BIEN

DÉDIÉ A M. PAUL DEJOUX

ET A LA JEUNESSE FRANÇAISE

PAR L'ERMITE DE SOMBREVAL = ?

Les premiers livres lus par l'homme lui servent de principes; les autres ne lui servent que d'instruction.

(BLANC-SAINT-BONNET.)

Quand vous lirez un ouvrage, cherchez moins à savoir le nom de celui qui vous parle, qu'à méditer ce qu'il vous dit. Les hommes passent, mais la vérité demeure éternellement.

(IMITATION DE J.-C., I, 5.)

PARIS

FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, 56.

1856

L'auteur se réserve le droit de reproduction et de traduction à l'étranger.

A M. PAUL DEJOUX.

Mon cher Paul,

S'il m'eût été donné de rester plus longtemps auprès de vous pour étudier, suivre et diriger vos progrès dans le savoir et la vertu, j'aurais essayé de ne pas laisser de lacune dans votre intelligence et dans votre cœur. Mais puisque je ne pourrai désormais assister que par la pensée au développement si désirable de toutes vos facultés, je veux au moins vous laisser un Men-

tor qui soit animé de mon esprit, qui vous parle mon langage, qui vous expose mes idées et mes vues, et qui vous apprenne en secret ce que je n'aurais pas manqué de vous enseigner de vive voix, à mesure que les occasions s'en seraient présentées.

Désirant donc vous conduire, s'il est possible, jusqu'à la plénitude de l'âge parfait, j'ai rassemblé à la hâte, et groupé sans trop d'harmonie, les divers avis, les différentes réflexions qui m'ont paru le plus salutaires et le plus utiles pour éclairer vos pas à travers les sentiers de la vie.

J'ai tâché de réunir ici *de tout un peu,* et d'entrer dans l'esprit de votre estimable famille en vous parlant de la Religion et du Progrès. Je veux entretenir, augmenter même, s'il est possible, les sentiments religieux que vous avez puisés au foyer paternel. Je veux favoriser vos aspirations juvéniles, qui vous portent naturellement vers le progrès dans tous les genres. Je veux seconder les intentions assurément fort modestes de vos dignes parents, qui désirent que vous sachiez de tout un peu. Vous dépasserez, je n'en doute pas, de si légitimes espé-

rances et vous saurez de tout beaucoup. Mais ce que vous saurez principalement, c'est ce que je me propose avant tout de vous inculquer, c'est-à-dire que la Religion est la source unique et indispensable de tout véritable progrès et de toute perfection pour les individus comme pour les masses. Tel est le but que j'ai eu en vue dans cet humble travail. Et j'ose présumer qu'il se rencontrera peu de circonstances où vous n'en puissiez tirer parti, ne fût-ce que comme un doux et bienfaisant souvenir de votre ancien et bien sincère ami.

L'Ermite de SOMBREVAL.

DÉCLARATION DE L'AUTEUR.

En traçant pour vous ces lignes, mon cher Paul, je n'ai point oublié que j'étais homme, et par conséquent sujet à faillir et à me tromper. D'ailleurs les considérations que je vous adresse roulent, pour la plupart, sur des sujets où l'erreur est facile autant que dangereuse ; et l'expérience m'a appris que l'innocence du cœur et la droiture des intentions n'est pas toujours accompagnée de la prudence des lèvres.

Mais après avoir si souvent et si haut proclamé la souveraine, l'infaillible autorité de la sainte Église catholique, apostolique et romaine, notre commune mère dans la foi, il est tout naturel que nous soumettions à son jugement chacune des pensées exprimées dans ce livre, comme elle nous en fait un devoir. Que si donc, contrairement à mes intentions et à mes désirs, il s'y était glissé quelque chose qui fût contraire à la parole de Dieu, à la doctrine de l'Église ou aux enseignements du Saint-Siége apostolique, je le désavoue et le condamne dès ce moment, et je souscris, à l'avance, à toutes les décisions que pourrait prendre le Saint-Siége, au jugement duquel je déclare me soumettre, comme je le dois, sans restriction et sans réserve.

AUX LECTEURS.

Homme, je parlerai le langage de l'homme.
(REBOUL.)

Chers Lecteurs, veuillez lire ce préambule pour votre satisfaction et la mienne. Vous y trouverez diverses observations qui ne vous seront pas inutiles pour diriger vos jugements et sur l'ouvrage et sur l'auteur.

Un publiciste moderne a dit, quelque part, que les questions obscures sont des questions déplacées, mais que, remises dans leur vrai jour, elles se simplifient et s'éclairent (1).

Pauvre ermite de ce siècle, enfoncé dans ma chère solitude, j'ai peu de rapports avec les hommes ; cependant il m'a semblé entrevoir qu'il y avait dans le monde un certain nombre de questions obscures. J'ai

(1) L. Veuillot, *Préface* du livre *De l'Éducation* par M. l'abbé Martinet.

tâché d'en remettre quelques-unes dans ce qui m'a paru être leur vrai jour. Et afin de m'assurer si je me suis fait illusion ou non, j'offre mon travail aux gens du monde et le soumets à leur appréciation éclairée.

Mais comme le cercle des connaissances humaines est si borné, qu'on ne peut guère se flatter de reculer les limites où s'exercent nos esprits, qu'y a-t-il à faire pour quiconque veut intéresser ses lecteurs? Selon Grimm, « Il n'y a que deux manières de s'y prendre : ou bien s'appliquer à faire concevoir le plus clairement possible le petit nombre de vérités qu'on peut savoir; ou bien peindre vivement l'impression particulière qu'on reçoit de ces mêmes vérités, ce qui sert du moins à multiplier les points de vue.... La plupart des prétendus auteurs, ajoute-t-il, se contentent de travailler sur des idees étrangères, qu'ils retournent et accommodent au goût du moment; rien n'est plus rare que cette vivacité et cette hardiesse à peindre sa propre pensee et ses propres sentiments, qui fait l'auteur original. »

Or, bien aimés Lecteurs, je ne vise point à l'originalité, pas même au titre d'auteur prétendu. Mon but principal a été d'inculquer au jeune homme à qui je dédie ce travail, des principes capables de le diriger convenablement dans la carrière de la vie, et de le maintenir dans le droit chemin de la religion et de l'honneur (1).

---

(1) Et comme j'ai encore, dans le monde, d'autres amis auxquels je porte intérêt, je leur adresse ce même travail. Tous y pourront trouver profit à la fois, sans se nuire mutuellement. Aucun d'eux

Je n'ai point oublié que si l'on se rend illustre en publiant des vérités nouvelles, on se rend utile en mettant celles qui sont connues entre les mains des personnes auxquelles elles sont nécessaires ; et l'un vaut bien l'autre, selon la remarque du célèbre Tissot. D'ailleurs j'ai toujours été frappé de ce que j'ai lu dans ma jeunesse et que l'on peut appliquer à tous les temps : « Tout homme qui peut espérer quelques lecteurs, rend un service à la société en tâchant de rallier les esprits à la cause religieuse. » Et le même auteur ajoutait ces mots qui ne me sont pas applicables : « Et dût-il perdre sa réputation comme écrivain, il est obligé, en conscience, de joindre sa force, toute petite qu'elle est, à celle de cet homme puissant, qui nous a retirés de l'abîme (1). »

« Mais il y a tant d'idées fausses dans le monde et tant d'esprits flottants, au milieu des réactions de tous genres, que, lorsqu'on dit la vérité, elle semble d'abord un paradoxe (2). »

Pourtant ce qui me rassure et m'encourage, c'est que la plupart des réflexions consignées ici ne sont pas entièrement de moi. J'ai beaucoup emprunté aux excellents écrits de quelques auteurs éminents,

---

ne sera assez insolent pour dire à son prochain, comme Diogène à Alexandre : Ote-toi de devant mon soleil.

(1) Châteaubriand, *Génie du Christianisme*, Préf. de la première édit., 1802.

(2) E. Chavin de Malan, *Hist. de sainte Catherine de Sienne*, Préf., pr. XXIII.

qui me sont tombés entre les mains (1). Je ne doute point que les personnes instruites ne reconnaissent aisément mes emprunts, à une simple lecture : et voilà pourquoi souvent je me dispense d'en avertir là où d'ailleurs il en serait peut-être besoin. Mais devais-je prévenir le lecteur lorsque, comme il m'est arrivé fort souvent, je n'empruntais que le fond de la pensée, sans m'approprier les expressions ? Souvent aussi je me suis permis d'intervertir l'ordre des phrases dont je profitais, de restreindre ou d'étendre l'idée. Or il eût été aussi fastidieux qu'inutile d'indiquer alors toutes les sources où j'avais puisé. Les érudits sauront les découvrir ; les autres ne s'en préoccuperont pas (2). Du reste, depuis que j'étudie,

(1) Entre autres auteurs auxquels j'ai fait de larges emprunts, je dois citer particulièrement M. l'abbé Devoille, dont les ouvrages, si pleins de bon sens, ont été lus de tout le monde. Je regrette vivement que des circonstances indépendantes de ma volonté m'aient mis hors d'état d'indiquer les citations que je lui dois, ainsi qu'à beaucoup d'autres. Néanmoins, écrivant pour la jeunesse, j'ai quelquefois préféré ne pas citer de noms, de peur d'en faire connaître de dangereux. Souvent aussi j'ai reproduit, sans pouvoir me rappeler à qui ils appartenaient, des passages que j'avais notés autrefois et que je me proposais de retoucher dans l'occasion. Quant à M. Aug. Nicolas, que j'ai cité un bon nombre de fois, on ne doit pas se contenter de mes citations. Les *Études philosophiques sur le Christianisme* sont un des ouvrages les plus parfaits, à mon avis, et surtout les plus riches de choses, que j'aie rencontrés jusqu'à présent. Quiconque voudra désormais parler de la religion chrétienne, devra commencer par étudier ce beau travail. Je voudrais seulement que l'illustre auteur retouchât les premiers chapitres.

(2) J'espère bien que mes lecteurs ne prendront pas pour de la poésie les vers disséminés par-ci par là, et surtout placés en tête de plusieurs chapitres. Le rhythme fait mieux retenir : voilà pour-

il m'a été facile de constater qu'il était vrai de dire de la plupart des écrivains, anciens et modernes, ce qu'un auteur fameux disait d'un autre, autant par conviction personnelle que par malice :

> Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
> L'esprit d'autrui de complément servait :
> Il compilait, compilait, compilait.

Et Pascal qui, sur ce point, devait, mieux que personne, savoir à quoi s'en tenir, disait aussi, en parlant de certains auteurs arrogants et fiers : « Au lieu de dire : *Mon livre*, ils feraient mieux de dire : *Notre livre*, vu que, d'ordinaire, ajoutait-il, il y a plus en cela du bien d'autrui que du leur. »

On sait en effet que Charron, par exemple, dans son livre de *la Sagesse*, ne fait guère que s'approprier et vêtir à sa manière les pensées de Michel Montaigne ou celles de Guillaume du Vair. Ce n'est point une lutte entre lui et ces auteurs, ni encore moins une tricherie de sa part, selon la remarque d'un critique. « Honnête homme, écrivain probe, et, par-dessus tout, admirateur passionné de Montaigne, Charron, dit ce critique, est aussi loin d'une telle ambition qu'incapable d'un pareil procédé ; il

---

quoi je l'ai employé quand cela m'a été possible. Je me suis dispensé de signer alors, parce que c'eût était faire injure au lecteur, tant il est facile de discerner la véritable poésie de vers purement artificiels.

En citant les poètes, j'ai rarement indiqué leurs ouvrages : on doit en comprendre la raison.

ne vise qu'à mettre les pensées qu'il admire et qu'il accueille, dans un plus beau jour et dans un ordre plus exact, pour les répandre et les faire réussir auprès d'un plus grand nombre d'esprits... C'est là son but, et, à quelques égards, ce fut son succès. Ce n'est point, de sa part, une question d'amour-propre; il a gardé cela des érudits que, pour lui, en fait de bonnes pensées, *citation* vaut *invention* (1). »

« Il y a des gens qui voudraient qu'un auteur ne parlât jamais des choses dont les autres ont parlé; autrement on l'accuse de ne rien dire de nouveau. Mais si les matières qu'il traite ne sont pas nouvelles, la disposition en est nouvelle. Quand on joue à la paume, c'est une même balle dont on joue l'un et l'autre; mais l'un la place mieux. J'aimerais autant qu'on l'accusât de se servir de mots anciens : comme si les mêmes pensées ne formaient pas un autre corps de discours par une disposition différente, aussi bien que les mêmes mots forment d'autres pensées par les différentes dispositions (2). »

L'abbé Lenglet, jugeant un peu trop sévèrement peut-être le P. Thomassin, a dit de lui : « Le P. Thomassin est un homme de passage et non de raisonnement; il copie par lui-même et réfléchit par autrui. »

« Mais, observe judicieusement Montaigne, la vérité et la raison sont communes à un chacun, et ne

(1) Sainte-Beuve, *Moniteur*, du 25 décembre 1854.
(2) Pascal.

sont non plus à qui les a dictes premièrement qu'à qui les dict après (1). »

Je n'ai pas eu la prétention de dire des choses nouvelles, ni même toujours d'une nouvelle manière. La forme ne m'appartient que partiellement, et le fond est presque tout à autrui.

Quoi qu'il en soit donc, sans avoir fait un calcul rigoureux, j'aime à croire qu'il y a ici un peu plus du bien d'autrui que du mien. C'est un aveu qui me coûte d'autant moins, qu'il tourne tout entier à l'avantage de cet opuscule. En effet, je craindrais qu'on ne regardât mes convictions personnelles comme des opinions isolées. Voilà pourquoi j'invoque le plus de témoignages qu'il m'est possible, et je m'efface à dessein derrière des autorités qui ont plus de poids que la mienne. Je permets donc à la critique de me ranger :

> Dans cette foule vagabonde
> De perroquets littérateurs,
> De sous-illustres, d'amateurs,
> Qui vont répétant vers et prose,
> Et d'autrui faisant les honneurs,
> Pour se croire aussi quelque chose.
>
> (GRESSET.)

Pour ce qui est de la gloire d'avoir fait ce travail, elle doit revenir à Celui-là seul à qui appartient toute gloire, puisque c'est lui qui donne, suggère et envoie les pensées utiles, comme c'est lui, si je ne me trompe, qui les indique et les fait découvrir et re-

(1) *Essais*, l. I, ch. XXV, n° 3.

marquer quand elles se rencontrent. A lui donc toute la gloire de ce chétif labeur! Je dis chétif, car la passion ne m'aveugle pas au point de me faire croire que mon œuvre soit sans défaut; c'est là un mauvais service qu'elle peut rendre à d'autres, pas à moi. Quant aux défauts donc que renferme ce travail, ils sont tous de mon fait, et j'en réclame la responsabilité. Je suis homme, et, de plus, ermite, reclus, solitaire. Et ainsi, il se peut que je sois en retard sur mon siècle et que mes idées ne soient plus au niveau de celles de mes contemporains, ni mes lumières à la hauteur de leurs lumières. Toutefois, si mes lecteurs daignent fermer les yeux sur des imperfections inévitables à un esprit aussi borné que le mien, et poursuivre la lecture de cet opuscule, peut-être que Dieu leur fera la grâce d'en retirer quelque profit. Ils me blâmeront après, et critiqueront tout à leur aise, je leur en octroie à l'avance la faculté.

Ainsi, les uns estimeront que l'ouvrage n'a pas d'ensemble; que l'ordonnance en est défectueuse; que les sujets ne s'enchaînent pas les uns aux autres; que chacun d'eux est traité d'une manière incomplète et peu logique; qu'on trouve, par-ci par-là, des pensées decousues, obscures et sans suite, des raisonnements tronqués, des propositions inexactes, contradictoires même; que l'auteur s'abandonne trop à son imagination, et cent autres choses de ce genre. Ceux-là sont des philosophes et des théologiens; et ils sont quelque peu exclusifs.

Les autres ne manqueront pas de dire que le style est prétentieux, affecté, monotone, sans animation, sans couleur, sans images; que les expressions sont tantôt recherchées, tantôt négligées, tantôt enfin impropres et incorrectes; que les tours, bizarres sans originalité, sont souvent pénibles et sans grâce. Ceux-là sont des littérateurs et des poëtes; et dès lors ils sont très-exclusifs.

D'autres enfin trouveront que cette lecture, froide et sentencieuse, ne leur va pas au cœur, ne les touche pas, ne les remue pas; que les considérations sont trop vagues, qu'il n'y a point d'applications pratiques à faire; que ce n'est point là un livre propre à nourrir la piété, à ranimer la ferveur, à enflammer le zèle et à porter à Dieu. Ceux-là sont des ascétiques et des mystiques; et eux aussi sont exclusifs.

Or ces trois sortes de lecteurs sont assurément fort estimables, et leur critique pourrait bien n'être pas dénuée de fondements. Qu'ils se contentent donc d'une première lecture, et qu'ils s'en tiennent là, si même le courage ne leur fait pas défaut avant la fin. Je m'étais figuré, et avec raison sans doute, que, pour produire de l'effet sur les hommes, il fallait leur parler un langage qu'ils comprissent, et les prendre au point où ils en sont. Si je n'ai su ni trouver ce langage, ni découvrir ce point, j'y serai pour ma peine; mais mes bonnes intentions ne seront pas perdues, et j'espère que l'on voudra bien m'en tenir compte, comme j'ai la certitude qu'au moins Dieu le fera.

Je suis tombé dans la maladie de mon siècle : j'ai fait un livre! Plaise au ciel que cela ne me r'arive jamais, ou du moins que très-rarement! car, aujourd'hui surtout, rien de plus funeste que d'y être sujet. Les auteurs d'autrefois trouvaient des amis sincères, des critiques indulgents et des lecteurs *bénévoles*. Mais, de nos jours, qui pourrait se flatter d'être aussi heureux? Chacun est abandonné à sa propre sagesse, ou, pour mieux dire, à sa propre folie, et l'isolement fait les trois quarts de notre malheur. Pourtant je ne dois pas trop me plaindre sous ce rapport; des amis eclairés m'ont communiqué leurs judicieuses observations; ils m'ont dit, entre autres choses : « Donnez à votre livre une forme dramatique... »

Je le sais, « on a, de nos jours, la manie de rechercher dans les lectures, des sensations, des émotions, des péripéties. Il faudrait peut-être tenir compte de cette disposition et ne pas trop la heurter. Beaucoup d'auteurs pieux, ayant compris cette tendance du siècle, ont eu la bonne pensée d'y donner satisfaction, en produisant des ouvrages utiles, interessants, captivants, ecrits sous une forme dramatique; ce qui est fort du goût du peuple (1). » Mes amis ont sans doute parfaitement compris « toutes les tendances, toutes les prédilections, tous les goûts du public en fait de livres et de lectures. Ce public est en effet bien difficile, et il a le goût bien gâté...

(1) L'abbé Crabot, *Mission du curé de Paris*. Lettre II, p. 115.

Les choses *trop* sérieuses, *trop* graves, *trop* sévères, même dans l'apparence et la forme, le rebutent et l'ennuient. Les ouvrages de longue haleine sont au-dessus de sa portée d'intelligence et d'instruction, et même de sa patience. Il est donc nécessaire de tenir compte de ces données et de ces symptômes, dans la composition des ouvrages qu'on lui destine (1). »

Je l'avoue, ces raisons sont puissantes. Mais ne me sentant pas la force d'y accéder, et ne voyant pas comment dramatiser mon travail, je me résigne à le laisser, sous ce rapport, tel que je l'ai conçu; dussé-je ne l'avoir pas écrit pour *le public de mon siècle*. J'espère bien d'ailleurs que la fièvre universelle se dissipera, et qu'un jour enfin je trouverai des lecteurs.

Si j'ai étudié quelques ouvrages, ce sont de ceux qui illustrèrent le règne à jamais glorieux de Louis XIV, et je m'imagine aisément que la génération de ces esprits droits, calmes, profonds et sérieux n'est pas éteinte sans retour, et j'espère que, Dieu aidant, le bon sens nous reviendra. Mais qu'il doive revenir ou non, je ne puis me résigner à fléchir devant les exigences mesquines et les caprices de mes contemporains. Je me sens l'âme trop fière, sous ce rapport, et je suis trop convaincu que, pour réussir, l'homme a besoin de suivre son idée, sans la modifier toujours au gré d'autrui.

---

1 L'abbé Crabot, *Mission du curé de Paris*, Lettre II, p. 455.

Les choses humaines sont soumises à des retours si bizarres, à des vicissitudes si invraisemblables, que peut-être un jour à venir, quelques-uns des écrivains dont je me suis plus ou moins approprié les richesses, auront à se féliciter, et non à se plaindre de mes indiscrétions. Qui sait si je n'aurai point tiré leurs ouvrages d'un injurieux oubli? Il y a d'excellentes productions qui sont destinées à périr jeunes, tandis que d'extrêmement médiocres menacent de vivre encore longtemps.

D'ailleurs, lorsque je me contente de rassembler ce qui est dans toutes les mémoires, il me semble que je rends hommage et que je fais une politesse à ceux de qui je l'emprunte, et à qui naturellement chacun le rapporte. N'est-ce pas une manière publique de leur dire : Je ne saurais rien trouver de mieux.

Quelques-uns trouveront peut-être que ma voix est parfois un peu rude. Malgré tous les efforts que j'ai tentés pour l'adoucir, elle est restée une voix du désert. Mais ne vous effrayez pas, âmes bien-aimées : le lion qui vous égratigne en prétendant vous caresser, est retenu par une forte chaîne. Il est bien vrai qu'il semble rugir par moments, mais il ne dévore sa proie que des yeux. Cette rudesse, cette âpreté de langage est pur défaut d'éducation, habitude d'enfance, souvenir involontaire d'un âge qui n'est plus. Je demande donc aux plus délicats de passer condamnation sur la forme et de n'envisager que mes intentions. J'ai voulu cicatriser, guérir cer-

taines plaies. Quel malheur donc si j'allais faire de nouvelles blessures, ou renouveler et rouvrir des ulcères déjà cicatrisés! J'en serais vraiment inconsolable, et jamais plus je ne voudrais écrire.

J'ai eu en vue un but; j'ai cherché à l'atteindre. Je m'adresse aux hommes de bonne foi, aux esprits raisonnables, aux intelligences éclairées. Je m'adresse aux âmes sérieuses, réfléchies, mélancoliques même et impressionnables, aux cœurs nobles et généreux; enfin, à cette classe si nombreuse d'hommes droits et bons, mais distraits et préoccupés, qui n'ont presque jamais occasion d'entendre une parole amie leur rappeler des vérités importantes, ou leur suggérer des réflexions utiles et de salutaires conseils.

Si l'on trouvait que le ton général de cet ouvrage tend un peu trop à la religion et à ce qu'on nomme bien improprement le mysticisme, je répondrais d'abord qu'un ermite ne pouvait guère se prémunir contre des tendances qui lui sont naturelles; ensuite je prierais mes critiques de remarquer que, quoi qu'il fasse, qu'il le veuille ou non, l'homme haut placé dans le monde est destiné à exercer autour de lui une grande et active influence. Or s'il n'est pas l'homme du devoir, il sera l'homme du désordre. Il lui est à peu près impossible de se maintenir dans un milieu constant d'indifférence et de langueur morale. Je veux donc que mon disciple se prononce hautement pour le bien. Alors, au lieu de laisser son influence aller au hasard et sans guide, j'ai travaillé

à lui donner une direction profondément religieuse : et cela, pour l'ennoblir et l'élever au-dessus du niveau qu'il n'eût fait qu'atteindre sans cette impulsion bienfaisante.

Un mot encore avant de terminer. On aurait tort de s'attendre à trouver dans chaque article le développement complet, ou même quelquefois le développement direct et spécial de l'énoncé. C'est mon secret à moi de savoir pourquoi j'ai ainsi distribué mes matières. Si quelqu'un en découvre la raison, j'espère qu'il m'approuvera ; sinon il n'aura pas compris mon but, bien que je l'aie peut-être atteint vis-à-vis de lui. Alors je l'en féliciterai bien sincèrement, car il sera devenu meilleur, il aura déposé quelques-uns de ses vieux préjugés et conçu quelques doutes sur la légitimité de certaines de ses croyances et de ses opinions antérieures. A coup sûr, il sera moins prévenu contre ce qui mérite le plus son estime et sa vénération, et ce ne sera pas le moindre bonheur qui ait pu lui arriver.

Sur ce, bien-aimés Lecteurs, je me recommande à votre charité, à votre indulgence et à vos bonnes prières.

A Sombreval, le 16 juillet 1856, fête de N. D. du Mont-Carmel.

RELIGION ET PROGRÈS.

CHAPITRE I.

Une victime.

Le mérite gît-il ou pense le vulgaire?
L'esprit fort n'est-il point un esprit téméraire?

I.

« D'une tombe qu'on croyait à jamais muette, une voix est sortie, dont les sons, mal étouffés, sont venus apporter aux vivants d'étranges révélations.

C'est la voix d'un élève, c'est la voix d'un maître de cette philosophie prétentieuse, qui se croyait naguère appelée à succéder au christianisme, désormais suranné.

C'est la voix de celui-là même qui avait enseigné *Comment les dogmes finissent* (1).

Il avait oublié de dire comment tout finit avec eux.

Mais, nouveau Diocrès (2), il professe encore après sa mort, et cette fois-ci c'est la vérité.

Recueillons-nous tous pour écouter cette leçon d'outre-tombe : c'est plus qu'une leçon, c'est un exemple, et un exemple dont le maître lui-même est le sujet (3). »

---

(1) Titre d'un écrit de M. Jouffroy.

(2) Raymond Diocrès, maître de S. Bruno, qui, suivant la légende, parla pendant qu'on faisait ses funérailles

(3) Nicolas, *Études philosophiques*, etc., t. II.

II

« Né de parents pieux, et dans un pays où la foi catholique était encore pleine de vie au commencement de ce siècle,

« J'avais été accoutumé de bonne heure à considérer l'avenir de l'homme et le soin de son âme comme la grande affaire de ma vie;

« Et toute la suite de mon éducation avait contribué à former en moi ces dispositions sérieuses.

III.

« Pendant longtemps, les croyances du christianisme avaient pleinement répondu à tous les besoins et à toutes les inquiétudes que de telles dispositions jettent dans l'âme.

« Aux questions qui étaient pour moi les seules qui méritassent d'occuper l'homme, la religion de mes pères donnait des réponses, et ces réponses, j'y croyais;

« Et, grâce à ces croyances, la vie présente m'était claire,

« Et, par delà, je voyais se dérouler sans nuage l'avenir qui doit la suivre.

IV.

« Tranquille sur le chemin que j'avais à suivre dans ce monde,

« Tranquille sur le but où il devait me conduire dans l'autre,

« Comprenant la vie dans ses deux phases et la mort qui les unit,

« Me comprenant moi-même,

« Connaissant les desseins de Dieu sur moi, et l'aimant pour la bonté de ses desseins,

« J'étais heureux de ce bonheur que donne une foi vive et certaine en une doctrine qui résout toutes les grandes questions qui peuvent intéresser l'homme.

V.

« Mais dans le temps où j'étais né, il était impossible que ce bonheur fût durable.

« Et le jour était venu où, du sein de ce paisible édifice de la religion qui m'avait recueilli à ma naissance et à l'ombre duquel ma jeunesse s'était écoulée,

« J'avais entendu le vent du doute, qui de toutes parts en battait les murs, et l'ébranlait jusque dans ses fondements.

VI.

« La divinité du christianisme une fois mise en doute aux yeux de ma raison, elle avait senti trembler dans leur fondement toutes ses convictions.....

« C'est sur cette pente que mon intelligence avait glissé, et que, peu à peu, elle s'était éloignée de la foi.

« Je sus alors qu'au fond de moi-même il n'y avait plus rien qui fût debout;

« Que tout ce que j'avais cru sur moi-même, sur Dieu et sur ma destinée en cette vie et en l'autre,

« Je ne le croyais plus!

« Puisque je rejetais l'autorité qui me l'avait fait croire, je ne pouvais plus l'admettre;

« Je le rejetais.

VII.

« Ce moment fut affreux!

« Il me sembla sentir ma première vie, si riante et si pleine, s'éteindre,

« Et derrière moi s'en ouvrir une autre, sombre et dépeuplée, où désormais j'allais vivre seul,

« Seul avec ma fatale pensée qui venait de m'y exiler, et que j'étais tenté de maudire.

VIII.

« Les jours qui suivirent cette découverte furent les plus tristes de ma vie.

« Dire de quels mouvements ils furent agités serait trop long.....;

« Mon âme ne pouvait s'accoutumer à un état si peu fait pour la faiblesse humaine.

« Par des retours violents, elle cherchait à regagner les rivages qu'elle avait perdus.

« Mais les convictions renversées par la raison ne peuvent se relever que par elle.

IX.

« Ne pouvant supporter l'incertitude sur l'énigme de la destinée humaine,

« N'ayant plus les lumières de la foi pour la résoudre,

« Il ne me restait que les lumières de la raison pour y pourvoir.

« Je résolus donc de consacrer tout le temps qui serait nécessaire, et ma vie, s'il le fallait, à cette recherche.

« C'est par ce chemin que je me trouvai amené à la philosophie, qui me sembla ne pouvoir être que cette recherche même.

X.

« Mon intelligence, excitée par ses besoins et élargie par les enseignements du christianisme,

« Avait prêté à la philosophie le grand objet, les vastes cadres, la sublime portée d'une religion.

« Elle avait égalé le but de l'une à celui de l'autre, et n'avait rêvé de différence entre elles que celle des procédés et de la méthode :

« La religion imaginant et imposant; la philosophie trou-

vant et démontrant, telles avaient été ses espérances, quand j'entrai à l'École normale.

« Et que trouvait-elle?

« Toute cette lutte qui avait ranimé les échos endormis de la Faculté, et qui remuait les têtes de mes compagnons d'étude, avait pour objet, pour unique objet...,

« La question de l'*origine des idées*.

« C'était là tout;

« Et, dans l'impuissance où j'étais alors de saisir les rapports secrets qui lient les problèmes, en apparence les plus abstraits et les plus morts, de la philosophie aux questions les plus vivantes et les plus pratiques, ce n'était rien à mes yeux.

« Je ne pouvais revenir de mon étonnement, qu'on s'occupât de l'origine des idées avec une ardeur si grande qu'on eût dit que toute la philosophie était là;

« Et qu'on laissât de côté l'homme, Dieu, le monde, et les rapports qui les unissent à l'énigme du passé,

« Et les mystères de l'avenir,

« Et tant de problèmes gigantesques, sur lesquels on ne dissimulait pas qu'on fût sceptique.

« Toute la philosophie était dans un trou où l'on manquait d'air, et où mon âme, récemment exilée du christianisme, étouffait;

« Et cependant, l'autorité des maîtres et la ferveur des disciples m'imposaient, et je n'osais montrer ni ma surprise ni mon désappointement.

XII.

« Ainsi s'écoulèrent pour moi les deux premières années de mon professorat;

« Et si l'on veut réfléchir aux travaux qui les remplirent, on croira facilement qu'ils ne laissèrent aucune place à l'examen de ces questions générales, dont je m'étais plaint d'abord de ne point trouver la solution dans l'enseignement de M. Cousin...

« J'étais appelé à mon tour à professer une science dont je ne savais pas même l'objet....

« Je dois même ajouter, pour être vrai, que l'ajournement de ces questions m'était devenu moins pénible....

« Toutefois la préoccupation n'en était pas éteinte dans mon cœur;

« Elle y subsistait tout entière;

« Et, par intervalles, quand j'avais quelques heures à rêver la nuit à une fenêtre, ou, le jour, sous les ombrages des Tuileries,

« Des élans intérieurs, des attendrissements subits, me rappelaient à mes croyances passées et éteintes, à l'obscurité, au vide de mon âme, et au projet, toujours ajourné, de le combler (1). »

XIII.

« C'est à travers ce vide et cette obscurité que s'est traînée cette pauvre intelligence, et qu'elle a été trouver la tombe (2). »

« Hélas! monsieur le curé, disait-il à M. Martin de Noirlieu, qui le rapporte, tous ces systèmes ne mènent à rien. Vaut mieux mille et mille fois un bon acte de foi chrétienne. »

« Je crois, ajoute le digne curé, que la foi s'était ranimée dans le cœur de ce pauvre Jouffroy, qui avait été fort pieux dans sa première jeunesse.

« Quelques jours avant sa mort, il avait témoigné à sa femme combien il était heureux de penser que j'allais me charger d'instruire sa fille pour la première communion. »

XIV.

Jouffroy s'est légué lui-même en exemple aux jeunes intel-

---

(1) *De l'organisation des sciences philosophiques*, écrit posthume de Th. Jouffroy, avant sa *Mutilation*. Extraits donnés par Pierre Leroux, dans la *Revue indépendante* du 1er novembre 1842.

(2) Nicolas, *à l'endroit cité*.

ligences, pour leur faire éviter l'abîme de déception où il est tombé.

« Il expose sa propre biographie, sa vie philosophique, dans le but de montrer, par son exemple, la douloureuse situation de l'esprit humain, dépouillé à jamais de foi aux dogmes religieux du passé, et n'ayant, pour y suppléer, que la radicale impuissance d'une philosophie qui s'ignore elle-même, puisqu'elle ignore son objet véritable (1). »

XV

« Ceux qui, en matière religieuse, ont tant fait, une fois, que de soumettre à l'examen rigide de leur faible raison ce que tant de gens mieux avisés croient sans même y réfléchir,

« Ne peuvent plus trouver vrai que ce qui leur est assez démontré pour les frapper d'une entière conviction.

« Ils veulent absolument qu'on leur prouve tout, et je me trouvais dans ce cas (2).

« Il faut alors que ces sceptiques restent égarés dans le dédale de la métaphysique;

« Ou bien qu'à force de méditation et de philosophie ils parviennent à soulever presque tous les voiles du sanctuaire,

« Et à parcourir le cercle entier des connaissances religieuses,

« Pour revenir enfin, les yeux ouverts et un flambeau à la main, dans le même endroit où l'humble foi les aurait laissés paisiblement un bandeau sur les yeux.

XVI.

« J'ai heureusement parcouru le cercle.

« Mais encore plus heureux celui qui n'a pas besoin de faire le tour du monde pour retourner au point d'où il était parti !

---

(1) Pierre Leroux.

(2) C'est le fameux Isnard qui parle ainsi.

« Avec un cœur plein de zèle et un esprit égaré ;

« Mais résolu de ne prendre du repos qu'après avoir distingué la vérité,

« J'entrepris ce long pèlerinage de la pensée.

« Celui qui m'en inspira la résolution, m'entretint dans la persévérance.

XVII.

Je m'aperçus d'abord qu'en matières religieuses la solution de la vérité dépend moins de l'effort de notre esprit que de la disposition de notre cœur ;

« Que sur ces questions, qui tiennent autant au sentiment qu'à l'intelligence, l'aveugle raison s'égare et tombe, si elle veut marcher seule d'un pas présomptueux,

« Qu'il faut que la vertu lui prête le ferme appui de son bras,

« Et que la charité seule peut délier le bandeau que le vice et l'erreur retiennent sur nos yeux.

« Je reconnus que, dans la nuit obscure de la métaphysique religieuse, la vérité ne se montre que par éclairs qu'il faut saisir, et comme une flamme que l'humble prière allume et que l'orgueil éteint.

« C'est pourquoi tant de personnes sont si peu propres à cultiver cette science, tandis qu'elles sont si habiles dans toutes les autres.

XVIII.

« Je commençai donc par prier ;

« Et, plus en rapport avec Dieu, je devins meilleur, plus calme, plus au-dessus de l'infortune, plus apte à discerner la vérité (1). »

« Isnard, ajoute M. Nicolas, n'a pas philosophé seulement, il a prié, il a même *commencé par prier* ;

---

1 *De l'Immortalité de l'âme*, par Isnard.

Et Jouffroy, se confiant aux seules forces de sa raison, l'a constituée juge exclusif de sa foi, après avoir laissé celle-ci s'éteindre dans un abandon anticipé de sa pratique.

Mais, de grâce, subissez les conditions du sujet que vous voulez étudier, ou bien cessez de vous en constituer l'examinateur et le juge.

Nous ne vous disons pas : Pratiquez sans examen; mais nous vous disons : N'examinez pas sans pratiquer.

Et pourquoi ?

Parce que la pratique fait ici partie de l'examen même, et que, dans ce cas, c'est philosopher que de prier (1). »

---

(1) Nicolas, *Études philosophiques*, 2e part., ch. I.

CHAPITRE II.

La prière.

La prière est la ressource la plus sûre des âmes affligées; qui prie bien, reçoit bien.

I.

Eh! de grâce, laissez donc prier ceux qui en ont envie! si c'est leur plaisir, à eux; ils ne vous font point de tort, car, au besoin, ils prient en travaillant, et leur prière n'entraîne aucune dépense.

Ils y trouvent un délassement à leurs travaux, une trève à leurs souffrances, un adoucissement à leurs peines; une consolation des mauvais traitements que vous leur faites endurer : laissez-les!

En priant, ils ne demandent pas le bien d'autrui; ils veulent obtenir de Dieu des grâces et des faveurs qui ne peuvent vous nuire; ils lui demandent votre conversion, un caractère plus doux, des manières moins rudes, un langage plus modéré, plus digne, plus noble, plus convenable à votre position; une conduite plus régulière aux yeux de Dieu et des hommes. Est-ce un mal?

Ils demandent pour eux la douceur, la patience, la mansuétude, la gaieté même, avec le talent de vous ramener à ce Dieu que vous ignorez du moins, si vous ne le blasphémez pas. Est-ce un mal?

II.

Ne vaut-il pas mieux prier Dieu, et lui faire part de ses desseins, de ses vœux et de ses peines, que d'aller s'en ouvrir à des oreilles indiscrètes?

Ne vaut-il pas mieux prier Dieu et lui demander son assis-

tance, que de nourrir le désespoir au fond de son âme et de déshonorer son nom par quelque acte de frénésie?

Ne vaut-il pas mieux prier Dieu et faire des vœux pour sa patrie, que d'aiguiser, en frémissant, le poignard dont on s'apprête à lui percer le sein?

Ne vaut-il pas mieux prier Dieu, et le conjurer d'avoir pitié de tous, des pauvres, des orphelins et des pécheurs, que de conspirer contre le bonheur de tous, de maudire les pauvres, d'opprimer les orphelins et d'aigrir les pécheurs?

Ne vaut-il pas mieux prier Dieu et édifier ses frères par une noble résignation, que d'éclater en blasphèmes, et d'étonner, de scandaliser peut-être par d'inutiles emportements?

III.

Ah! laissez, vous qui ne priez pas, laissez prier ceux qui le veulent bien encore; vous n'avez qu'à y gagner : vous serez plus tranquilles, et vous deviendrez meilleurs.

Laissez prier la jeune fille aux pieds de la Vierge Mère, et ses pas ne réclameront point votre inquiète surveillance.

Laissez prier le jeune homme devant l'autel de l'Homme-Dieu, immolé pour le salut de tous, et la patrie et la famille auront un cœur généreux de plus, un défenseur qui saura mourir pour soutenir leurs droits violés, leur majesté outragée

Laissez prier la jeune mère devant la madone du foyer domestique, et le sanctuaire inviolable de la famille verra grandir des enfants dignes de leur père.

Laissez prier le vieillard dans le temple de l'Ancien des jours, et sa longue expérience lui suggérera des vœux salutaires pour la génération qui s'élève, et il y aura là un sacrifice d'expiation pour les égarements quotidiens de son imprudente postérité.

IV.

Vous ne savez donc pas, vous qui haussez les épaules à la vue d'un homme agenouillé, vous ne savez donc pas que la

prière est un besoin du cœur, lorsqu'il est affligé, malade, serré par la douleur, en proie à la souffrance?

Vous ne savez donc pas que la jeune fille a besoin de prier sur la tombe de sa mère, le jeune homme au tombeau de son père, la mère à celui de son enfant?

Vous ne savez donc pas que les vertus magnanimes se cimentent dans la prière; que les résolutions grandes, généreuses, se conçoivent dans la prière; que les dévouements héroïques, les grands sacrifices n'ont leur source que dans la prière?

Vous ne savez donc pas que la prière est l'arc-boutant du monde, la colonne de la société, la sauvegarde des États, l'aliment de l'âme, et la rosée qui rafraîchit l'atmosphère brûlante des passions et prévient ainsi les plus violents orages?

V

Mais cette créature, qui prie tout bas dans l'ombre, a, comme vous, des passions au cœur; seulement elle prie Dieu de l'aider à les refouler, et elle ne s'y livre pas.

Cette âme qui prie a aussi son ambition de bonheur, son désir de jouissance, son aspiration à la gloire; seulement elle demande à Dieu la grâce de se tenir en repos et d'ajourner humblement au ciel ses projets de grandeur et d'élévation.

Cette âme qui prie éprouve aussi un violent amour de conquêtes brillantes; seulement elle implore l'esprit des véritables conquêtes; et elle ira, enflammée d'un zèle tout apostolique, combattre au dehors cette barbarie vers laquelle vos égarements nous précipitent.

Cette âme qui prie traite avec Dieu des intérêts du monde et discute les clauses de la paix : elle stipule pour sa patrie, pour sa famille, le salut et la conservation, dût-elle expier personnellement les torts de tous.

VI

Allez vous-même prier, mon ami, croyez-m'en; et si, en

face de Dieu et dans le silence de votre âme, vous ne savez que demander, demandez au ciel qu'il vous l'enseigne et vous l'inspire.

Allez prier, mon ami, et recueillez-vous sous l'œil de votre Créateur, et dites-lui qu'enfin vous le reconnaissez pour votre Père; que vous voulez en être traité comme un fils de prédilection, et que vous êtes résolu à lui obéir.

Allez prier, mon ami, et contemplez, par le souvenir, la longue miséricorde du souverain juge à votre égard, et demandez-lui pardon de votre long oubli.

Allez prier, mon ami, et calculez depuis combien d'années, de mois, de semaines, de jours et d'heures, le Dieu fait homme vous attend et vous appelle, vous invite et vous conjure, dans le sacrement de son amour au saint tabernacle, sur l'autel de son temple.

VII.

Priez, interposez-vous, offrez-vous pour tous vos frères, ou du moins pour vos amis et vos proches.

Priez, interposez-vous, offrez vos bonnes œuvres, vos privations volontaires, vos aumônes, votre retenue dans les paroles, vos actes de religion, en expiation des fautes, des péchés de ceux qui sont assez malheureux pour fermer encore les yeux à la lumière et leur cœur à la vertu.

Priez, interposez-vous, offrez vos désirs, vos vœux, votre ardeur, pour apaiser la justice du Très-Haut, irritée peut-être contre votre pays qui l'insulte et l'outrage.

Priez, interposez-vous, offrez vos bonnes intentions, votre vie, s'il le faut, pour le salut de vos frères, la glorification de Dieu, l'exaltation de la sainte Église et la tranquillité de l'univers.

VIII

Demandez au Tout-Puissant aide et protection contre les ennemis de votre corps et de votre âme, contre les assauts du démon, du monde et de la chair.

Demandez au Dieu des armées la victoire sur vos passions mauvaises, sur vos inclinations perverses, sur votre promptitude, votre susceptibilité, votre attachement outré aux choses d'ici-bas, votre nonchalance et votre sensualité.

Demandez au Père commun la bonté, la douceur, l'égalité d'âme, la bienfaisance, la charité pour tous.

Demandez pour tous vos frères le succès dans leurs entreprises légitimes, l'accomplissement de leurs pieux désirs, l'exemption de malheurs trop pesants, enfin l'amour de leurs devoirs envers Dieu, envers les hommes et envers eux-mêmes.

IX.

Dans la prière, l'âme affaiblie, abattue, se retrempe, se relève et se fortifie : elle y puise une nouvelle vigueur, qui l'aide à lutter contre les obstacles et à ne s'en point laisser vaincre.

Dans la prière, l'esprit se ranime, le courage revient, les forces se renouvellent; on calcule ses moyens et ses ressources ; on suppute, en les prévoyant, les résultats de ses efforts ; on déjoue les industries, et les projets de ses adversaires.

Dans la prière, l'homme établit et pose son point d'appui en Dieu même, et peut ainsi défier toutes les résistances.

Dans la prière, nous contraignons le ciel à prendre en main notre cause; nous nous effaçons pour substituer Dieu lui-même à notre place, Dieu qui doit réaliser nos vœux et nos désirs.

X.

Si les calamités de notre époque n'ont pas encore mis la prière au cœur et sur les lèvres de tous, le plus indifférent doit au moins en être venu à désirer qu'on apprenne à ses subordonnés une prière plutôt qu'un jurement.

Le hurlement infernal de l'impiété, les menaces délirantes

de l'irréligion devraient nous avoir fait perdre enfin notre inexplicable aversion pour les choses saintes, et nous avoir fait comprendre combien est douce la parole de l'Église, et combien sont salutaires les enseignements de ses ministres.

Au reste, sachons-le bien : si le peuple d'Israël ne pouvait être vaincu tant que Moïse tenait ses mains levées vers le Seigneur, c'est que la vertu de la prière est le véritable soutien de l'homme ici-bas.

XI.

Montez donc, sur les ailes de la prière, les degrés de cet escalier de Jacob, fait de pierres précieuses, par lequel Dieu descend vers la terre, et par lequel l'homme monte vers le ciel, jusqu'à ce que le ciel et la terre se confondant, Dieu et l'homme se confondront aussi, embrasés de l'incendie d'un amour mutuel et infini.

Ne craignons pas d'élever tous ensemble nos voix et nos mains suppliantes vers le trône du monarque puissant qui régit l'univers : nos besoins sont immenses, incalculables ; que notre prière soit sans intermittence, nos vœux incessants.

Formons une sainte ligue contre le ciel, attaquons-le de concert ; tramons comme une vaste conspiration qui oblige la justice suprême à relâcher de ses droits et à rendre à la miséricorde et à la clémence une sainte liberté.

De telles conspirations ne sauraient déplaire au Père commun des anges et des hommes, et ce qui lui plaît nous est toujours avantageux.

XII.

Pour prier, il nous faut faire comme un sanctuaire au fond de notre conscience, où nous venions souvent converser avec la Divinité qui y réside.

Ne perdons jamais complétement de vue cette présence

de la Divinité en nous ; pensons-y même au milieu des soins et des embarras extérieurs de la vie.

Sachons retrouver à certains moments cette lumière intime qui éclaire nos démarches, ce feu qui consume les éléments de corruption que recèle notre cœur, ce régulateur qui mesure nos pas et nos paroles, qui règle nos pensées et nos actions.

C'est dans ce sanctuaire que nous immolerons nos désirs mauvais, que nous offrirons nos peines, nos contrariétés et nos souffrances, et que nous puiserons la force et le conseil pour observer toujours plus parfaitement la loi de la justice et de la sainteté.

Car nous portons en nous tout un monde d'idées, de sentiments, de désirs, de passions, de mouvements, qui réclament un régulateur inexorable, une législation inflexible, sans quoi nous retournons dans l'anarchie la plus complète, nous retombons dans un désordre absolu.

XIII.

On rencontre des hommes qui prétendent que Dieu n'a pas besoin de nos prières, et qui en concluent que nous pouvons nous dispenser d'en adresser au ciel.

Mais outre que la prière nous donne du courage en nous inspirant la confiance d'avoir le ciel pour appui, outre qu'elle est le résultat de nos instincts les plus naturels et les plus spontanés, il me semble que raisonner ainsi, c'est, tout simplement, renier sa noblesse et sa divine origine, c'est renoncer à sa qualité de fils adoptif de Dieu.

Non-seulement la prière de l'homme est agréable au Créateur, elle lui est nécessaire et indispensable, en quelque sorte. Et je ne crois pas que, malgré sa toute-puissance, il soit loisible à Dieu de nous en dispenser, parce que, s'il est Dieu, il est père aussi ; nul même ne l'est d'une manière aussi vraie, aussi étendue, aussi profonde, selon la pensée

d'un grand homme (1). Or pensez-vous qu'un père puisse moralement se passer de l'affection et de l'amour de ses enfants? Il ne dépend point de lui qu'il en soit autrement, il ne peut jamais les dispenser, les dégager d'un devoir essentiellement sacré et fondé sur l'essence même des choses.

XIV.

Vous prierez donc, et vous prierez à genoux. Gardez que votre attitude alors soit un démenti à vos paroles, ou celles-ci à vos sentiments. La prière se prosterne : c'est l'insolence et l'outrage qui ne fléchit pas même le genou.

« Je souffre, dit l'auteur des *Intérêts généraux du protestantisme français*, je souffre quand je vois le protestantisme presque entier ne pas suivre cet usage, quand je le vois seul dans la chrétienté, seul peut-être dans le monde, se tenir roide et droit devant le Dieu qu'il implore. »

« Il passe quelquefois sur les campagnes un vent qui dessèche les plantes, et alors on voit leurs tiges flétries pencher vers la terre; mais humectées par la rosée, elles reprennent leur fraîcheur, et relèvent leur tête languissante.

« Il y a toujours des vents brûlants qui passent sur l'âme de l'homme et la dessèchent. La prière est la rosée qui la rafraîchit (2). »

Priez donc, mon ami, toutes les fois que les circonstances le réclament; priez si vous voulez être heureux et fort; priez, et laissez aussi prier les autres, ne fût-ce que par charité pour eux.

---

(1) *Nemo tam pater*, dit Tertullien.
(2) Lamennais, *Paroles d'un croyant*, XVIII.

CHAPITRE III.

Le christianisme.

« On ne peut ni parler contre le christianisme sans colère, ni parler de lui sans amour. » — (*Anonyme*, cité par Sainte-Beuve.)

Le christianisme est le sel qui empêche l'humanité de se corrompre.

I.

Le christianisme est en même temps une doctrine et une institution ; et c'est ce qui fait sa force et atteste sa divinité.

Mais ne fût-il considéré que comme un système purement philosophique, il serait encore souverainement respectable et digne de toute notre attention.

Je dis même que nous devrions, alors encore, l'étudier avec ardeur, le propager avec zèle et le défendre avec amour.

Car de tous les systèmes il est, sans contredit et sans comparaison, le plus clair, le plus concis, le plus vaste, le plus complet, le plus sublime, et dès lors le plus satisfaisant que l'on connaisse.

Seul il a le précieux, l'incomparable privilége d'engendrer la certitude, de donner le repos à l'esprit et d'ennoblir les espérances.

II.

Seul le christianisme a trouvé la solution de toutes les questions que posent les philosophes, de toutes sans exception : ils en conviennent eux-mêmes.

« Demandez au chrétien, dit l'un d'eux (1), d'où vient l'es-

(1) Jouffroy, *Mélanges philosophiques*, etc., p. 424.

pèce humaine ; il le sait ; où elle va, il le sait ; comment elle va, il le sait.

« Demandez à ce pauvre enfant, qui de sa vie n'y a songé, pourquoi il est ici-bas et ce qu'il deviendra après sa mort ; il vous fera une réponse sublime.

« Demandez-lui comment le monde a été créé et à quelle fin ; pourquoi Dieu y a mis des animaux, des plantes ; comment la terre a été peuplée, si c'est par une seule famille ou par plusieurs ; pourquoi les hommes parlent plusieurs langues ; pourquoi ils souffrent, pourquoi ils se battent, et comment tout cela finira ; il le sait.

III

« Origine du monde, origine de l'espèce, question de race, destinée de l'homme en cette vie et en l'autre, rapports de l'homme avec Dieu, devoirs de l'homme avec ses semblables, droits de l'homme sur la création, il n'ignore rien.

« Et quand il sera grand, il n'hésitera pas davantage sur le droit naturel, sur le droit politique, sur le droit des gens ; car tout cela sort, tout cela découle avec clarté et comme de soi-même du christianisme.

« Voilà ce que j'appelle une grande religion ; je la reconnais à ce signe qu'elle ne laisse sans réponse aucune des questions qui intéressent l'humanité ! »

« N'écoutez donc pas, dit leur maître, ces esprits superficiels qui se donnent comme de profonds penseurs, parce qu'après Voltaire, ils ont découvert des difficultés dans le christianisme.

« Vous, mesurez vos progrès en philosophie par ceux de la tendre vénération que vous ressentirez pour la religion de l'Évangile (1). »

IV.

Le christianisme épure, raffine et perfectionne tout ce qu'il touche ; c'est à lui que l'esprit humain est redevable de ses

---

1. M. V. Cousin, *Du vrai, du beau et du bien*, préface, p. VI.

plus grands progrès, et cependant il est fort mal connu aujourd'hui de la plupart de ceux qui ont étudié les sciences humaines.

Une fois qu'un homme est chrétien, il voit les choses de plus haut; il en découvre mieux l'ensemble et les parties; il en saisit plus exactement l'harmonie générale, et ainsi les juge avec un coup d'œil plus juste.

Une fois qu'un homme est chrétien, il possède une règle universelle et infaillible de ses actions et de sa conduite, et ainsi il agit mieux.

Une fois qu'un homme est chrétien, quel que soit l'emploi qu'il occupe, sa qualité de chrétien est inséparable de sa personne, et ainsi il est plus parfait qu'il ne le serait autrement; il est plus homme.

Le christianisme compte ses Régulus par millions, et, pendant trois siècles, on a vu des fidèles, de tout âge et de tout rang, triompher de la puissance humaine la plus formidable; et cela, non pas les armes à la main, mais dans l'obscurité des cachots, devant le calme terrifiant des tribunaux, c'est-à-dire dans une situation où l'homme, seul, isolé, ne peut montrer de la force et de la dignité sans révéler par là même l'élévation de ses idées, la noblesse de ses sentiments, la fermeté de sa conscience et la grandeur de son âme.

« Le stoïcisme ne nous a donné qu'un seul Épictète, et la philosophie chrétienne forme des milliers d'Épictètes, qui ne savent pas qu'ils le sont, et dont la vertu est poussée jusqu'à ignorer leur vertu même (1). »

Si donc l'on trouve des chrétiens imparfaits, il faut en conclure que, sans leur christianisme, ils eussent été bien plus imparfaits encore. C'est une remarque qui a souvent été faite, et qu'il suffit d'indiquer.

V.

Le christianisme, en apparaissant dans le monde, ne proclama aucun changement dans les formes politiques:

(1) Voltaire.

il ne s'ingéra point dans ce qui était temporel et terrestre.

Et néanmoins il apporta aux hommes un double salut : il mit les particuliers dans le chemin de la félicité éternelle, et répandit en même temps dans les sociétés les germes d'une regénération lente et pacifique, mais grande, immense, et à l'épreuve du temps et des révolutions.

Quant à l'empire qu'il exerce sur les hommes, il n'a pas pour principe la force brutale, qui ne saurait durer à cause de sa violence même, mais la raison et la persuasion, c'est-à-dire ce qui fait le plus d'honneur à la dignité humaine, et est, en même temps, le gage le plus assuré d'une durée indéfinie.

En s'emparant tout d'abord de l'intelligence de l'homme, en prenant pour point de départ les idées mêmes, il établit une ligne de démarcation frappante entre lui et tous les autres pouvoirs.

Il s'empare ainsi de l'homme tout entier, et peut dès lors extirper toute espèce de mal et produire toute espèce de bien, par cela même que son action ne violente nullement la liberté humaine. C'est là un fait qui a son côté divin, et que l'on est heureux de constater, encore qu'on n'en découvre pas aisément la raison intime et profonde.

VI.

Le christianisme n'est point une doctrine secrète : on prêche ses mystères aux grands et aux petits, aux pauvres et aux riches, aux savants et aux ignorants.

Tous y trouvent la règle de leurs devoirs, les vérités qu'il leur importe de ne pas ignorer, l'objet de leurs espérances pour l'autre vie, et les moyens de préparer leur bonheur futur et véritable.

Les ministres de la religion n'enseignent point une doctrine qui soit à eux, ni de leur invention ; ils transmettent ce qu'ils ont appris et le transmettent intégralement à tous.

Cet enseignement public et gratuit, et néanmoins perpé-

tuel et obligatoire pour les docteurs chrétiens, est ce qui empêche les populations de se replonger dans la barbarie, et les maintient dans un état de rapprochement et une disposition de services mutuels et d'obligeance, qu'on ne retrouverait bientôt plus sans le dogme d'une vie future, base et fondement de notre religion.

Nous ressusciterons un jour pour être punis ou récompensés de nos œuvres : voilà, logiquement du moins, le ressort de tout ce qui se fait de bien dans le monde et de tout le mal qu'on y évite.

VII.

Le christianisme enseigne des mystères que quelques hommes accusent de révolter leur raison, parce que, disent-ils, on ne les conçoit pas.

Ces hommes se trompent : les mystères du christianisme sont tous très-concevables; on les entend à merveille; seulement l'imagination ne peut pas se les figurer, se les représenter.

Et la raison en est bien simple : ils ne sont pas du domaine de l'imagination; or il y a nombre de soi-disant philosophes qui n'ont peut-être pas d'autre faculté que celle-là.

Les mystères sont exclusivement du domaine de l'intellect, qui conçoit la vérité en elle-même et par le moyen des idées proprement dites, sans aucune image ou représentation.

Et d'ailleurs, fussent-ils inconcevables en eux-mêmes, comme ils nous fournissent une explication satisfaisante, et la seule possible au fond, d'une multitude d'autres mystères non moins embarrassants, quoique d'un ordre plus rapproché de nous, il n'en faudrait pas moins les admettre encore, comme des éléments constitutifs de notre savoir intellectuel et de nos connaissances métaphysiques. Le mystère, du reste, est le témoin de notre dignité d'hommes; l'animal n'en connaît pas, parce qu'il ne connaît rien que la matière.

En sorte qu'il suffit de ne pas confondre l'imagination,

faculte purement materielle et animale, avec l'intellect, l'entendement, la raison, faculté en quelque sorte divine, et dont plusieurs ne savent pas faire usage quand il le faudrait.

VIII.

N'oubliez jamais cette distinction lumineuse, quand il s'agit des hautes questions de la métaphysique, autrement vous n'entendrez rien ni à la philosophie, ni surtout à la théologie, dont l'objet est plus relevé encore et plus étendu.

Et c'est pour s'en écarter obstinément que, comme on l'a dit, les impies se confondent et se perdent dans leurs propres raisonnements;

« Car, pour échapper à l'incompréhensible, ils tombent dans l'inconcevable. »

En effet, « Concevoir une chose, c'est avoir l'idée de son existence; la comprendre, c'est connaître la manière dont elle existe.

« Nous concevons une chose, nous en avons l'idée, quand notre esprit peut la supposer existante.

« Pour la comprendre, il faut la connaître à fond et en saisir les différents rapports, et savoir pourquoi elle est comme elle est.

« Pour la concevoir, il suffit de n'y pas apercevoir de répugnance, de contradiction.

« Je ne conçois pas un triangle de quatre côtés; je conçois des hommes dans la lune (1). »

« Ainsi, on peut très-bien concevoir une chose sans la comprendre; mais quand on ne la comprend ni ne la conçoit, elle est totalement inadmissible.

« Je ne comprends pas Dieu, mais je le conçois; je ne comprends ni ne conçois le monde sans Dieu : l'un me dépasse, l'autre me choque (2). »

---

(1) Delauro-Dubez, *L'athee redevenu chretien.*

(2) A. Nicolas, *Études philosophiques*, t. I, 1re part., liv. I, ch. II.

IX

Les preuves du christianisme n'ont pas toujours été les mêmes, mais elles n'ont jamais fait défaut aux hommes de bonne volonté.

Lorsque Jésus-Christ faisait des miracles pour cautionner la vérité de sa doctrine, on n'avait pas sujet de se plaindre; la part qu'il faisait était, ce semble, assez belle.

Oui, mais il y mettait le contre-poids de ses prophéties, et c'est ce qui diminuait la force des miracles pour opérer la persuasion.

Car s'il s'était contenté de multiplier les pains, au désert, on aurait pu croire en lui; mais quand il ajoutait que si l'on ne le mangeait lui-même, on ne pouvait entrer dans son royaume, il détruisait en partie la persuasion opérée par les miracles.

Aujourd'hui que les prophéties particulières ou générales de Jésus-Christ sont accomplies pour la plupart, les miracles sont plus rares, parce que l'accomplissement des prophéties est suffisant.

Trop de lumière ne serait pas moins nuisible à notre liberté que des ténèbres trop profondes.

Nous avons toujours assez de clarté pour arriver à la vérité par la raison; mais toujours aussi ce demi-jour est assez sombre pour exercer la foi et la rendre méritoire.

Et cette foi elle-même, en satisfaisant toujours pleinement les exigences de la raison, l'a rendue tellement difficile, qu'elle semble l'avoir préservée plus encore de la crédulite que du scepticisme.

Qu'y a-t-il de moins crédule que le philosophe ou le théologien catholique? c'est à peine s'ils en croient l'évidence la plus palpable.

X.

L'établissement du christianisme dans le monde est un fait dont on vous permet bien de discuter la valeur, mais

dont on vous defie d'éluder raisonnablement la certitude.

Le fait est certain, visible, vivant en quelque sorte; reste donc à en donner l'explication.

Or veuillez remarquer que jamais on ne vit rien de pareil, surtout si l'on considère quels obstacles il a fallu renverser, quels moyens ont été employés pour cela, et quel en a été le résultat définitif.

On peut déclarer la chose humainement inconcevable, et cependant elle est.

Et elle est si bien, que c'est toujours et infailliblement s'exposer au ridicule et à l'absurde que d'y vouloir changer quelque chose. Que d'hérétiques l'ont essayé! Que de soi-disant philosophes l'ont rêvé!

Il y a surtout certains préceptes de détail qu'il semble qu'on pourrait aisément réformer.

Écoutez cependant : « Je le puis dire pour l'avoir essayé, ayant aultrefois usé de cette liberté de mon chois et triage particulier, mettant à nonchaloir certains poincts de l'observance de nostre Église qui semblent avoir un visage ou plus vain ou plus estrange.

« Venant à en communiquer aux hommes sçavants, j'ay trouvé que ces choses-là ont un fondement massif et très-solide, et que ce n'est que bestise et ignorance qui nous faict les recevoir avecques moindre reverence que le reste.

« C'est donc une hardiesse dangereuse et de conséquence, outre l'absurde témérité qu'elle traisne quant et soy, de mépriser ce que nous ne concevons pas.

« Et c'est folie de rapporter le vray et le faulx au jugement de nostre suffisance (1). »

La raison a parlé par la bouche de Montaigne. Cet homme a de bons moments.

---

(1) Montaigne, *Essais*, liv. I, ch. XXVI.

CHAPITRE IV.

L'incroyable.

Quand la réalité d'un fait, réputé incroyable, est bien constatée, que reste-t-il à faire à l'esprit humain?

I.

C'était, il faut l'avouer, un singulier moyen pour se concilier tous les esprits, que de poser l'abnégation de soi-même comme premier pas à faire dans la religion nouvelle. Or, c'est là cependant ce qu'a fait Jésus-Christ.

Quel fondateur! quel réformateur! qui prétend attirer tout à lui en contrariant la nature corrompue, sans lui laisser ni paix ni trève!

Pour établir sa domination sur les cœurs, le roi nouveau se pare la tête d'une couronne, mais c'est une couronne d'épines; il la ceint d'un diadème douloureux.

Toutes les lois de son royaume ne tendent qu'à condamner les joies du monde, ses richesses, ses honneurs, ses plaisirs et ses fêtes.

Tout y a pour but de recommander l'amour de la pauvreté, des larmes, des persécutions, des mépris.

Étrange réformateur, encore une fois, qui paraît s'y prendre à rebours!

II.

Celui qui s'appelle le Fils de l'homme n'était venu au monde que pour l'éclairer, le racheter, le sanctifier par ses souffrances, l'éclat de ses vertus et de ses exemples.

Et cependant l'histoire nous dit qu'il resta caché et inconnu au monde, dans la solitude de Nazareth, dans l'obscurité d'une profession rude et pénible.

Il n'avait que trente-trois ans à passer sur la terre, et il en a passé trente dans une vie cachée, obscure, anéantie.

Et pourtant il avait dessein de réformer le monde, de le reconstituer du sommet à la base, de le changer, de le transformer totalement.

Conçoit-on un pareil but avec de tels moyens?

III.

Regardez néanmoins si son œuvre est en voie de prospérité; comptez les dix-huit siècles de son existence, et de quelle existence! et dites si le Nazaréen s'est trompé dans ses calculs, si sa prudence est en défaut.

Avouez du moins que c'est là un sage d'un nouveau genre, et dont les principes déjouent toutes les prévisions de la sagesse humaine.

Je ne parle pas de sa mort ignominieuse et faite pour éloigner à jamais de lui l'ombre même d'un disciple ou d'un adhérent.

Je ne parle pas de son impardonnable audace de confier l'œuvre la plus immense et la plus inconcevable à quelques hommes grossiers, auxquels il n'a pas même dit son dernier mot avant de mourir....

Et il a réussi!

IV.

Je sais bien qu'on raconte de lui des merveilles. Il avait, dit-on, le secret d'opérer des guérisons miraculeuses, de ressusciter les morts; et il l'a, dit-on, encore transmis à ses adeptes.

On ajoute même qu'il est ressuscité à son tour, et que, quelques semaines après, il a disparu sans que depuis il se soit montré nulle part.

Le fait est qu'au moins, des douze affidés qu'il s'était choisis, l'un s'est pendu après l'avoir trahi et livré aux mains de l'autorité; les onze autres sont partis, suivant sa parole, et sont allés par le monde annoncer sa doctrine.

Et malgré tout ce que cette doctrine avait de rebutant pour la nature, d'extravagant même en apparence pour l'esprit, ils eurent en quelques années changé la face du monde.

Ont-ils fait pour cela des miracles, opéré des prodiges? On le prétend. Mais ce qui me paraît certain, c'est que, s'ils n'en ont pas fait, c'est encore bien plus prodigieux. Il y a là quelque chose d'extraordinaire, d'humainement inexplicable; quelque chose de divin, quoi qu'on en puisse dire, ou je n'y connais rien.

V

L'établissement du christianisme sur la terre est divin, parce qu'il est humainement inexplicable.

On s'imagine quelquefois expliquer cet événement sans pareil en faisant remarquer que la doctrine du Sauveur devait, par sa supériorité intrinsèque, lui concilier les masses.

On ajoute que ses miracles et ceux de ses envoyés étaient de nature à convaincre les plus opiniâtres, à illuminer les moins clairvoyants.

On a recours à l'accomplissement si visible de toutes les prophéties anciennes dans la personne de Jésus-Christ.

Enfin on allègue que la vérité a, par elle-même, une puissance de persuasion qui tôt ou tard doit triompher des résistances de l'esprit.

Et l'on croit avoir suffisamment expliqué les causes directes qui ont contribué à la propagation de la religion divine et véritable

VI

Cependant, il y aurait peut-être sur cette argumentation et ces preuves quelques observations à faire qui, sans en détruire la force, les feraient envisager sous une face nouvelle et souvent inaperçue.

Si Jésus-Christ n'eût été qu'un homme de doctrine mer-

veilleuse, le monde, il est vrai, l'eût admire un moment, mais bientôt après il eût oublie et l'homme et la doctrine.

Car, toute merveilleuse qu'elle fût, il est de fait qu'elle n'a été suivie d'abord que par quelques gens du peuple ; elle a été méprisée par les plus distingués d'entre les Juifs ; pendant la vie du maître, elle a été ignorée du genre humain, et, aujourd'hui même, beaucoup d'esprits, éclairés pourtant, la méconnaissent encore et la renient. D'où vient ce phénomene ?

Il est donc un peu hardi d'avancer que Notre-Seigneur Jésus-Christ a conquis le monde uniquement par le merveilleux de sa doctrine.

VII.

Est-il plus vraisemblable qu'il ait vaincu le monde par ses miracles ?

De ceux mêmes qui l'ont vu de leurs yeux changer par sa seule volonté la nature des choses, marcher sur les eaux, apaiser la mer, arrêter les vents, commander à la vie et à la mort ; les uns, il est vrai, l'appelèrent Dieu, mais les autres ne virent en lui qu'un possédé, un démon, une sorte de prestidigitateur et de magicien.

Les miracles opérés par les apôtres n'eurent de même qu'un retentissement très-limité, et c'est à peine si quelques-uns des témoins oculaires en conclurent la divinité de leur mission.

Nous-mêmes qui en avons la certitude, au moins historique, y sommes-nous plus attentifs ?

VIII

Voyons si ce ne serait point par l'accomplissement, en sa personne, des anciennes prophéties, que Notre-Seigneur Jésus-Christ aurait vaincu le monde ?

Mais d'abord, la Synagogue, qui était depositaire de ces prophéties, ne se convertit point, et cependant elle y était interessée, si elle les eût comprises aussi clairement qu'on les suppose

Ensuite, les docteurs, qui les savaient de mémoire, qui ont eu le temps de les consulter, d'en faire la vérification détaillée, ne se convertirent point, et cependant leur sagacité d'interprètes était en jeu, leur autorité doctrinale devait en dépendre dans la suite des temps.

Enfin, les multitudes, toujours si crédules, si portées à admettre même ce qui n'a que l'apparence du merveilleux et du vrai, et qui avaient appris des docteurs ces mêmes prophéties, ne se convertirent point.

Et les païens se convertirent, sans savoir même s'il y avait des prophéties; c'est que, pour admettre les Écritures, il faut être déjà chrétien.

Précisément, direz-vous, c'est par la force même de la vérité que Notre-Seigneur a vaincu le monde; les miracles et les prophéties n'étaient qu'un instrument secondaire.

Examinons cependant : La vérité essentielle du christianisme, les dogmes fondamentaux de la religion, étaient dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament.

Et néanmoins, jusqu'à la prédication évangélique, cette vérité, ces dogmes n'ont jamais franchi les frontières du peuple prédestiné, malgré la puissance intrinsèque de diffusion spontanée qu'on se plaît à leur prêter.

La loi du peuple juif contenait la vérité, les prophètes de cette nation lui disaient la vérité; le Fils de Dieu, qui se proclamait la vérité même, lui annonçait la vérité.

Et cependant le peuple juif a bien souvent abandonné sa loi; il a tué ses prophètes; il a persécuté, il a maudit, il a nié, il a crucifié sur le Calvaire l'auteur de la vérité.

X

Et tandis que la vérité, renfermée dans les symboles anciens, représentée par les figures, annoncée par les prophètes, attestée par des prodiges frappants et d'étonnants miracles, était méconnue, repoussée, crucifiée, l'erreur avait enveloppé le monde.

L'erreur s'était étendue librement, rapidement, et avait obscurci de ses ombres épaisses tous les horizons, et cela, sans le secours de prophètes, de symboles, de figures ni de miracles.

Terrible leçon, mémorable enseignement pour ceux qui croient à la force secrète et expansive de la vérité, et qui parlent de l'impuissance radicale de l'erreur à faire son chemin par elle-même dans le monde!

Illusion souverainement dangereuse de quelques propagateurs et défenseurs de la vérité, qui s'imaginent qu'une fois implantée chez un peuple, elle n'a plus besoin de culture, et étouffera nécessairement les germes de l'erreur qui tendraient à s'implanter à côté d'elle! Est-ce bien connaître l'histoire?

XI.

Depuis la prévarication de l'homme, on dirait qu'il y a une impérissable répugnance, une répulsion invincible entre la raison humaine et la vérité.

La vérité a en soi les titres de sa souveraineté, et ne demande pas permission pour s'imposer à l'intelligence.

L'homme, de son côté, ne veut admettre d'autre souveraineté que la sienne propre, à moins qu'au préalable on ne lui demande son consentement et sa permission.

Au contraire, entre la raison humaine et l'absurde, il semble qu'il y ait une affinité secrète et une sorte de parenté.

L'absurde triomphe de l'homme, précisément parce qu'il est dénué de tout droit antérieur et supérieur à la raison humaine; et l'homme l'accepte précisément parce que, n'ayant pas de droit, il n'a pas de prétentions. Mieux vaut être le dieu de l'absurde que de recevoir d'un autre la vérité toute faite!

XII.

Mais alors, ô mon Sauveur! quelle est donc la raison, la cause de votre triomphe sur le monde? Qu'avez-vous employé

en dehors des prophéties, des miracles et de votre doctrine?

Humainement parlant, le christianisme devait nécessairement succomber : d'abord parce qu'il était la vérité; en second lieu parce qu'il avait pour appui les témoignages les plus éloquents, des miracles étranges, des preuves irrécusables.

Jamais le genre humain n'a manqué de se révolter et de protester contre toutes ces choses séparées; il était donc probable qu'il se révolterait et protesterait contre toutes ces mêmes choses réunies.

Et de fait, il éclata en blasphèmes, en protestations, en révoltes.

XIII.

« Mais le Juste monta sur la croix par amour, il versa son sang par amour, il donna sa vie par amour.

Et cet amour infini, ce précieux sang, ce sacrifice sublime, cette divine mort méritèrent au monde la venue du Saint-Esprit.

Alors il arriva que, sans transition aucune, en vertu d'une action surnaturelle et divine, toutes choses furent changées.

Les apôtres jusque-là ne voyaient point, ils virent; ils n'entendaient point, ils entendirent; ils étaient ignorants, ils furent savants; ils parlaient de choses vulgaires, ils parlèrent de choses prodigieuses.

Ils étaient pusillanimes, ils devinrent hardis; ils étaient lâches, ils devinrent courageux; ils étaient paresseux, ils devinrent diligents; ils avaient abandonné leur Maître pour la chair et pour le monde, ils abandonnèrent la chair et le monde pour leur Maître

Ils avaient laissé la croix pour la vie, ils donnèrent leur vie pour la croix; ils moururent dans leurs membres pour vivre dans son esprit; pour se transformer en Dieu, ils cessèrent d'être hommes; pour s'élever à la vie angélique, ils méprisèrent la vie humaine.

XIV.

De même que l'Esprit-Saint avait transforme les apôtres, les apôtres transformèrent le monde, non par eux-mêmes, mais par l'esprit invincible qui etait en eux, l'esprit d'amour et de charité, l'esprit de mort et de sacrifice.

Le monde avait vu Dieu, et ne l'avait pas connu; et maintenant qu'il ne l'avait plus sous les yeux, il le connut.

Il n'avait pas cru en sa parole; et maintenant qu'il avait cessé de parler, il y crut.

Vainement il avait vu ses miracles; et maintenant que celui qui les opérait était retourne à son Père, il confessa ses miracles.

Il avait crucifié Jésus, il adora celui qu'il avait crucifie; il avait adoré des idoles, il brûla les idoles.

Les preuves qu'il avait tenues pour futiles, il les tint pour invincibles et victorieuses.

Sa haine profonde se changea en un amour immense [1].

XV.

Si nous n'avions pas sous les yeux cet etonnant spectacle, qui pourrait jamais y croire? Si un prophète l'eût annonce, comme un historien pourrait l'écrire aujourd'hui, quelle confiance eût-il inspirée?

L'incroyable a donc été cru; il l'a été depuis dix-huit siecles; il l'a été par des millions d'hommes parfaitement desintéressés pour la plupart; il l'a été par tous les plus grands esprits, par toutes les plus hautes intelligences, par tous les génies que le monde a produits depuis lors.

Ils ont donc belle grâce vraiment, ces quelques esprits myopes qui se hasardent, de nos jours, à nier le soleil de l'histoire! Autant vaudrait, en plein dix-neuvième siècle,

---

1 Donoso Cortes.

prétendre que l'astre resplendissant qui éclaire visiblement le monde depuis six mille ans, n'existe pas et n'exista jamais.

XVI.

Il y a des esprits si mal faits, qu'ils ne reculent pas devant la pensée plus qu'audacieuse d'admettre des effets sans cause, et de nier la cause alors que l'effet est de tout point incontestable.

En pareille circonstance, ne semble-t-il pas que ce qu'ils auraient de mieux à faire, serait tout simplement de chercher à s'expliquer la cause par l'effet, en étudiant ce dernier?

Le monde est chrétien, c'est évident : d'où vient ce prodige?

L'établissement du christianisme est incroyable, et rien ne ressemble à un si prodigieux événement : quelle peut être la cause d'un pareil effet?

Voilà ce qui pourrait exercer la sagacité de certains philosophes : ils y trouveraient honneur et profit; double avantage qui leur a plus d'une fois manqué jusqu'à présent dans leurs savantes investigations.

CHAPITRE V.

Jésus-Christ.

Si Jésus-Christ n'était pas un Dieu, ses œuvres sont humainement inexplicables : s'il était Dieu, tout s'explique. Il faut au moins un mystère d'un côté ou de l'autre.

I.

« Rome avait imposé au monde ses Césars et ses dieux; Jupiter et César Auguste s'étaient partagé entre eux le grand empire des choses divines et humaines.

Toutes les nations avaient subi le joug; les plus rudes même et les plus sauvages avaient courbé la tête; l'univers avait déposé les armes; la terre faisait silence.

En ce temps naquit de parents humbles, dans une humble étable, sur la terre des prodiges, un enfant miraculeux.

On disait de lui qu'au moment où il parut parmi les hommes, une nouvelle étoile avait brillé au ciel;

Qu'à peine né, il avait été adoré par des bergers et des rois;

Que des anges avaient parlé aux hommes et traversé les airs;

Que les patriarches avaient soupiré après sa venue;

Que les prophètes avaient annoncé son règne, et que les sibylles elles-mêmes avaient chanté ses victoires.

II

Ces bruits étranges étaient arrivés jusqu'aux oreilles des serviteurs de César, leur inspirant une vague terreur et de subites alarmes.

Ces alarmes et cette terreur passèrent cependant très-vite, lorsqu'ils virent que les jours et les nuits se succédaient avec leur régularité habituelle, et que le soleil continuait d'éclairer l'horizon romain comme auparavant

Et les gouverneurs impériaux se dirent à eux-mêmes : Le César est immortel, et les bruits que nous avons entendus sont rumeurs de gens effrayés et d'oisifs.

Et trente ans s'écoulèrent : contre les préoccupations du vulgaire il y a un remède, le mepris et l'oubli

III.

Mais voici que, les trente ans passés, les mécontents et les oisifs trouvèrent, dans de nouvelles et plus étonnantes rumeurs, un nouvel aliment à leur oisiveté.

L'enfant était devenu homme ; et, disait-on, lorsqu'il reçut sur la tête l'eau du Jourdain, un Esprit, sous forme de colombe, était descendu sur lui ; les cieux s'étaient ouverts, et une voix s'était fait entendre, qui disait : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé.*

Cependant, celui qui l'avait baptisé, homme austère, habitant la solitude et fuyant le genre humain, ne cessait de crier aux hommes : *Faites pénitence!.. ..*

Et montrant du doigt l'enfant devenu homme, il rendait de lui ce témoignage : *Voici l'Agneau de Dieu, qui ôte les péchés du monde.*

IV.

Que tout cela ne fût qu'une mauvaise plaisanterie, jouée par de mauvais plaisants, tous les esprits forts du temps n'en faisaient aucun doute :

Le peuple juif n'avait-il pas toujours été très-adonné aux sortiléges et aux superstitions?

Aux temps passés, quand il tournait, captif à Babylone, ses yeux voiles de larmes vers son temple abandonné et

vers sa patrie perdue, un grand conquérant, annoncé par ses prophètes, l'avait délivré de la captivité et lui avait rendu en même temps son temple et sa patrie.

Il n'était donc pas étonnant, il était naturel, au contraire, qu'ils attendissent une nouvelle rédemption, et un nouveau libérateur, qui déchargeât pour jamais leur tête de la dure chaîne de Rome.

V.

S'il n'y avait eu que cela, les sages et les entendus de cette époque eussent laissé probablement tomber ces bruits, attendant, selon leur bonne coutume, que le temps, ce grand ministre de la raison humaine, les fît évanouir dans les airs.

Mais je ne sais quel destin contraire ne le voulut pas.

Jésus (c'était le nom de l'homme dont on racontait tant de choses) commença d'enseigner une doctrine nouvelle et de faire des œuvres merveilleuses.

VI.

Son audace ou sa folie en vint au point d'appeler hypocrites et orgueilleux les orgueilleux et les hypocrites, et sépulcres blanchis ceux qui étaient des sépulcres blanchis.

La dureté de son cœur fut telle, qu'il conseilla la patience aux pauvres, et, se raillant d'eux ensuite, célébra leur bonheur.

Pour se venger des riches, qui le dédaignèrent toujours, il leur dit : *Soyez miséricordieux et charitables.*

Il condamna la fornication et l'adultère, et mangea le pain des fornicateurs et des adultères.

Si grande était sa jalousie, qu'il dédaigna les docteurs et les sages; et si viles ses pensées, qu'il conversa avec la gent basse et grossière.

Il poussa l'orgueil jusqu'à s'appeler le Seigneur de la terre, de la mer et des cieux, et l'habileté, dans ses actes d'hypocrisie, jusqu'à laver les pieds à de pauvres pêcheurs.

VII.

Malgré son austérité étudiée, il dit que sa doctrine était amour.

Il condamna le travail en Marthe, et sanctifia l'oisiveté en Marie.

Il eut, selon certains bruits, des rapports secrets avec les esprits infernaux, et pour prix de son âme il reçut le don des miracles.

La foule le suivait, la multitude l'adorait. On apprit même que le peuple avait été sur le point de le proclamer roi des Juifs.

D'un autre côté, il s'était appelé lui-même Fils de Dieu, et avait tenté de détourner ses concitoyens de payer le tribut.

VIII.

On le voit, malgré leur bonne volonté, les gardiens des choses saintes et des prérogatives impériales ne pouvaient plus longtemps demeurer impassibles, responsables qu'ils étaient, à raison de leurs charges, de la majesté de la religion et de la paix de l'empire.

Mais celui qui avait prononcé de telles paroles et fait de telles œuvres devait nécessairement être mis à mort par le peuple.

Il s'agissait seulement de justifier ces accusations et de vider dûment le procès.

Quant au tribut, lorsqu'on l'interrogea, il fit cette réponse célèbre qui déconcerta les curieux : *Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu, ce qui est à Dieu.*

Interrogé par Pilate et par le grand prêtre, il ratifia sa parole, en affirmant de lui qu'il était le Fils de Dieu; mais il fit observer que son royaume n'était pas de ce monde.

Caïphe dit alors : Cet homme est coupable, et doit mourir.

Pilate, au contraire, dit : Laissez libre cet homme, car il est innocent.

IX.

Pilate, simple laïque, ne pouvait comprendre que l'État eût rien à voir avec la religion.

Caïphe, grand prêtre, pensait au contraire qu'une nouvelle religion bouleverserait l'État.

La multitude pensait instinctivement comme Caïphe, et, dans ses rauques rugissements, appelait Pilate ennemi de Tibère.

Pilate, type immortel des juges corrompus, sacrifia le juste à la peur, livra Jésus aux fureurs populaires, et crut se laver la conscience en se lavant les mains.

Le Fils de Dieu monta en croix, abreuvé d'opprobres et d'outrages.

Du pied de cette croix s'élevèrent contre lui les cris et les mains des riches et des pauvres, des hypocrites et des superbes, des prêtres et des sages, des femmes de mauvaise vie et des hommes de mauvaise conscience, des adultères et des fornicateurs.

Le Fils de Dieu expira sur le gibet ignominieux, priant pour ses bourreaux et recommandant son âme à son Père.

X.

Tout demeura en repos pendant un moment; mais ensuite on vit des choses que l'œil de l'homme n'avait jamais vues.

L'artisan de Nazareth avait un jour, les larmes aux yeux, fait de sinistres prédictions; il avait pleuré sur la capitale de sa patrie; il avait voulu instruire les filles de Jérusalem, qui fondaient en larmes; et il leur avait dit de pleurer, non sur lui, mais sur elles et sur leurs enfants.

Et l'on vit l'abomination de la désolation dans le temple du Seigneur :

Les mères de Sion maudissant leur fecondité;

Les tombeaux vomissant leurs victimes;

Jérusalem sans peuple, ses murs à terre, ses habitants dispersés dans le monde.

O Jérémie, où es-tu, toi qui seul pouvais égaler les lamentations aux douleurs!

XI.

Et voilà tout à coup le monde sous les armes;

Les aigles romaines semblant pousser dans l'air des cris lamentables et lugubres;

Rome n'a plus de dieux ni de césars;

Les cités sont désertes, et les déserts peuplés;

Les gouverneurs des nations ne savent pas même lire et sont vêtus de peaux et de fourrures;

Les multitudes obéissent désormais à la voix de celui qui avait dit sur les bords du Jourdain : *Faites pénitence;* et les nations faisaient pénitence.

Et le plus grand nombre obéissait encore à cette autre voix qui a dit : *Que celui qui veut être parfait, quitte tout, prenne sa croix et me suive.*

Et les rois, et les empereurs, et les chefs des nations adoraient la croix, et la croix était debout sur tous les points du globe (1). »

XII.

Et cette conquête du monde, et cette transformation universelle ne commença que quand le Christ eut expiré, c'est-à-dire quand il eut atteint l'extrême limite de l'ignominie et de la douleur.

Et cette grande réforme des choses humaines, qui préoccupait si fort les esprits, s'opéra d'une manière si étonnante, et vint d'un côté d'où les sages et les prudents l'attendaient si peu, qu'ils ne voulaient pas l'apercevoir encore, alors même qu'elle éclatait le plus visiblement sur tous les points.

---

(1) Donoso Cortes.

Et quand il ne fut plus possible d'en douter, les puissances humaines se mirent en devoir de la combattre; et elles ne voyaient pas qu'en la combattant, elles en faisaient ressortir d'autant mieux le prodige et la divinité; car le caractère surnaturel de cette œuvre fut surtout mis en relief par les oppositions mêmes qu'elle rencontra de toutes parts. Et il est à remarquer que cet antagonisme ne parut pas effrayer la nouvelle doctrine; elle sembla même s'en faire un jeu, comme pour prouver aux hommes que sa force ne venait pas d'eux. Ce que, du reste, elle leur prouva d'autant plus invinciblement qu'elle communiquait à ses adeptes une constance et des lumières jusque-là inconnues parmi les hommes, et qu'elle imprimait tout à coup au monde un mouvement de régénération qui triomphait à la fois et de la corruption profonde des sociétés caduques et de la rude barbarie des sociétés naissantes, et faisait en quelque sorte jaillir un nouvel univers de ce nouveau chaos.

XIII.

Bientôt, en effet, par on ne savait quelle force et quelle vertu émanées de sa destruction même et de sa faiblesse, le Crucifié d'Israel s'était fait des disciples et des imitateurs sans nombre.

Les institutions, les mœurs, les idées anciennes se trouvèrent attaquées, sapées, dissoutes.

Comme la neige, lorsqu'elle fond aux ardeurs du soleil, se précipite et roule par avalanches dans les abîmes, le supplicié du Calvaire grossit sa marche de tous les obstacles qu'on lui oppose, il s'assimile ses bourreaux, il s'incorpore le monde.

Et le monde se trouve transformé; il sort presque subitement de ses ténèbres et de sa boue: et il est tout à Jésus-Christ.

Il procède de Jésus-Christ comme d'une souche nouvelle; il arbore partout au-dessus de sa tête l'instrument naguère encore si execrable et si méprisé de la croix.

Et ce qu'il y a surtout de surprenant, c'est que cette métamorphose du genre humain ne s'est pas faite par la vertu de Jésus-Christ philosophe, docteur ou conquérant, mais par la vertu de Jésus-Christ humilié, souffrant et immolé sur un gibet.

XIV.

Et depuis lors a été fondé, au sein des royaumes éphemères de ce monde, un royaume qui les comprend tous, dont tous les hommes sont citoyens et sujets, et dont Jésus-Christ est le roi immortel et le glorieux et impérissable monarque.

Et ce royaume est celui de la vérité et de la vertu, nobles exilées, qui ont été par lui ramenées sur la terre et portées à leur plus haut degré d'unité, de concentration et de puissance.

Et dans ce royaume tout spirituel, la vérité a un chef unique, un centre unique d'où elle étend ses prétentions pacifiques et sa bénigne influence partout où il y a des intelligences humaines.

Elle ne combat que l'erreur et le vice; elle n'a d'autres armes que la parole et l'exemple;

Elle ne se propose d'autres conquêtes que celles du bien; elle ne promet à ses héros d'autre solde du sacrifice de leur fortune, de leur famille, de leur patrie, de leur liberté, souvent de leur vie, que le bonheur de leurs frères, les joies de la conscience, et le ciel en dernier lieu.

XV.

Et ce royaume, si fragile et si chimérique en apparence, puisqu'il se compose de ce qu'il y a de plus insaisissable, de plus fugace, de plus varié,

C'est-à-dire les pensées et les volontés des hommes, et encore les pensées dans la région du mystère, les volontés

dans le sanctuaire du sacrifice, et les unes et les autres au sein de la plus complète liberté ;

Ce royaume est cependant ce qu'il y a jamais eu de plus indissoluble et de plus résistant, c'est une enclume qui a brisé tous les marteaux (1).

Les empires s'élèvent et tombent dans le sein de ce royaume ;

Les générations s'agitent et passent ;

Lui seul subsiste immuablement, se soutient à jamais sur lui-même, et se prolonge et s'enfonce encore, après dix-huit siècles, dans un avenir indéfini (2).

Un homme a-t-il jamais rien fait de semblable ?

Depuis Thalès jusqu'aux plus chimériques raisonneurs et jusqu'à leurs plagiaires, aucun philosophe n'a influé seulement sur les mœurs de la rue où il demeurait, selon la remarque de Voltaire.

Le Christ paraît, et il influe sur tout l'univers et sur tous les siècles.

Donc le Christ est une personnalité hors ligne, puisque son œuvre est sans égale réalisée, ni même possible. Donc il est ce qu'il a déclaré lui-même, c'est-à-dire Fils de Dieu, égal en tout à son Père, et Dieu avec lui.

---

(1) Théodore de Bèze.
(2) Nicolas, *Études*, t. II, liv. II, ch. v.

CHAPITRE VI.

L'Église.

L'Église catholique est la seule école où les savants et les ignorants soient instruits de la vérité d'une manière certaine et immuable.

I.

Les sciences, les affections et les actes ne trouvent leur règle universelle et exacte que dans l'infaillible enseignement de la société qu'on appelle l'Église catholique : en dehors, il y a inévitablement erreur plus ou moins grave.

Le vrai, le beau et le bien, dans leur acception la plus générale, ne peuvent être appréciés exactement que par la société en qui réside, de par Dieu, le pouvoir de juger en dernier ressort de ce qui est vrai ou faux, beau ou désordonné, bon ou immoral. Et cette société n'est autre que l'Église catholique, apostolique et romaine, et l'Église de Rome est la mère commune et la maîtresse impérissable de toutes les églises particulières.

II.

L'Église est et sera, malgré qu'on en ait, l'autorité suprême, placée au-dessus de toutes les autorités humaines ; ses membres ne forment point une coterie, le lien qui les unit est Dieu même.

Elle est, sur la terre et dans le temps, l'unique organe, mais organe essentiellement, nécessairement, indispensablement infaillible de tous les dogmes et de toutes les vérités surnaturelles. Elle est la dépositaire auguste et vénérable de toutes

les règles de jugements, et faute de vouloir s'y soumettre et s'y conformer, on se condamne soi-même à l'impuissance et à l'erreur. Les tribunaux suprêmes de la justice humaine sont supposés infaillibles; l'Église l'est réellement, et ainsi ses sentences sont souverainement irréformables, non-seulement faute d'un tribunal supérieur qui les revise, mais en elles-mêmes.

III.

L'Eglise est en même temps sainte et sanctifiante; elle est la parole de Dieu, vivant en ce monde, incarnée dans ce monde, d'une manière bien plus positive qu'on ne croit d'ordinaire, parce qu'on ne remarque peut-être pas assez quel ressort mystérieux fait agir les saints qui en sont les principaux membres, et quelles sont les vertus à la pratique desquelles chacun d'eux s'est particulièrement attaché.

Elle est la lumière de Dieu, se réfléchissant, malgré ses ombres, sur tous les horizons, et les éclairant plus ou moins, selon qu'ils s'en écartent ou s'en approchent davantage.

Elle est la charité divine, enflammant toutes les âmes, et laissant bien loin derrière elle cette misérable philanthropie que les enfants du siècle ont vainement prétendu lui substituer.

Elle la maudit même quelquefois, parce que cette fille bâtarde menace de lier les mains à son aînée ou même de l'étouffer sous ses froides étreintes.

IV.

L'Eglise est, sur le chemin de la vie, un lieu de rafraîchissement pour les voyageurs fatigués; elle est un refuge pour les pécheurs, une source d'eaux vives pour ceux qui ont soif, un aliment d'éternelle vie pour ceux qui ont faim; s'en approche qui veut, sans perdre son individualité.

Elle est remplie de science et de sagesse, pour la répandre

à profusion sur les ignorants et les insensés; elle est la voie de salut pour les âmes égarées et les esprits dévoyés, comme on disait jadis.

Elle est riche d'avertissements et de leçons pour les puissants; et pour les pauvres, elle n'est qu'amour et miséricorde; j'entends surtout les pauvres de volonté, d'esprit et de cœur, c'est-à-dire ceux qui veulent l'être.

Elle parle à tous avec empire, à l'exemple de son divin fondateur et modèle, et elle n'est point sujette aux oscillations des choses humaines; elle subsiste, toujours ancienne et toujours nouvelle; elle est à la fois durée et progrès, et nul ne lui peut rien reprocher sans blasphème.

V.

Intermédiaire entre le ciel et la terre, elle veille à leurs intérêts réciproques et s'étudie à les concilier au degré où cette conciliation est possible.

Placée comme en une région moyenne, elle échange des prières pour des dons, et par ce saint et sublime trafic, elle maintient l'équilibre entre les recettes et les dépenses spirituelles, et nous évite ainsi des poursuites fâcheuses de la part de la justice d'en haut.

Elle est, pour nous qui naviguons à travers cet océan du monde, si fécond en tempêtes, le phare lumineux placé sur l'écueil; et l'ouragan comme la brise nous poussent également au port.

Chez elle, la vérité n'est point exposée aux injures du temps, ni le vain jouet de la dispute des hommes : l'Église donne à tous la règle de leur croyance et de leur conduite, mais chacun est libre de s'y conformer ou non.

VI.

« L'Église est un empire souverain et indépendant dans son domaine et dans ses limites, aussi bien que l'État lui-même

est souverain et indépendant dans la sphère qui lui appartient. La souveraineté et l'indépendance de l'Église s'étendent par conséquent à son enseignement, à son culte, à l'administration de ses sacrements et à tous les détails de sa discipline. Doctrine, liturgie, gouvernement ecclésiastique, tel est le triple domaine où s'exerce dans sa plénitude sa puissance législative, judiciaire et disciplinaire, parfaitement indépendante. Néanmoins, comme elle est aussi une *personne morale* placée dans la sphère de l'État, elle est soumise, en cette qualité, au droit et à la police de l'État (1). »

L'Église sait ce qui nous sauve et ce qui nous perd ; elle connaît notre première origine et notre fin dernière ; elle sait clairement en quoi consiste le salut et en quoi la condamnation de l'homme, et elle seule le sait : tous les secrets du temps et de l'éternité lui sont connus.

Elle seule gouverne les âmes ; elle seule éclaire, illumine les intelligences ; elle seule redresse la volonté ; elle seule allume et purifie les nobles affections ; elle seule meut convenablement les cœurs.

En elle il n'y a ni péché, ni erreur, ni faiblesse ; et ceux qui l'en accusent n'ont pas lu son histoire ni réfléchi à son essence : ils n'ont prêté l'oreille qu'aux calomnies dont on la couvre.

Sa robe est sans tache, et pour elle les tribulations sont un triomphe.

VII

Seule elle a proclamé et réalisé le grand principe de l'égalité universelle devant la loi, et n'a vu dans le monde entier qu'une vaste république, un État immense, soumis à une même législation, que seule elle peut comprendre et faire observer.

---

(1) Docteur F.-J. Buss.

Devant elle s'effacent toutes les distinctions de peuples et de races; devant elle s'écroulent les barrières des nations; et le Grec et le barbare, et le Juif et le gentil viennent se confondre dans ses bras avec le Scythe et le Romain, le Perse et le Macédonien.

Maîtres et esclaves la reconnaissent pour leur commune mère, et accourent de l'orient et de l'occident, des bords glacés du septentrion et des champs brûlants du midi pour s'embrasser, dans son sein, d'une étreinte durable.

VIII.

Elle a pour citoyens des rois et des empereurs; ses héros sont les martyrs et les saints; son invincible milice se compose de ces hommes forts qui travaillent à terrasser en eux tous les appétits de la chair et leurs folles concupiscences.

Établie dans le monde sans fondements humains, elle a tiré le monde des ténèbres de la barbarie, après l'avoir retiré d'un abîme de corruption.

La lutte est son élément; la victoire est son héritage : elle ne combat que pour la liberté du bien et la ruine du mal; et ses combats sont pacifiques : elle ne répand jamais d'autre sang que le sien.

Les hérétiques nient sa doctrine, elle triomphe de toutes les hérésies; à chaque négation individuelle et passionnée, qui exprime une erreur, elle oppose une affirmation souveraine et calme, qui est la vérité.

Toutes les passions humaines se révoltent contre son empire; elle triomphe, par la persuasion, la patience et la douceur, de toutes les passions humaines.

Le paganisme, si vivace, livre contre elle son dernier combat, et il vient expirer à ses pieds.

Rois et empereurs la persécutent, la férocité de leurs bourreaux tout-puissants est vaincue et terrassée par la constance de ses martyrs

IX.

Mère tendre et vigilante, elle porte sur tous les points sa maternelle sollicitude ; elle étend sur tous les hommes le bienfait inappréciété de sa haute et intelligente protection.

Elle n'a d'anathème que pour les impies, les rebelles et les méchants, peuples ou rois.

Elle défend et protége la liberté contre la tyrannie, l'autorité contre la licence, la vérité contre l'erreur, la vertu contre le vice, le bien contre le mal, la faiblesse contre la force, le droit contre l'abus.

Elle a le secret de régénérer la société, sans la plonger dans le sang : c'est là son privilége

Son intolérance sur tous ces points a sauvé le monde du chaos, en mettant hors de question toutes les vérités, bases de l'ordre social et de la création tout entière.

Et cependant, chose étrange ! le monde ne la suit qu'avec des injures, ne la voit qu'avec dépit.

X.

L'Église, et surtout l'Église romaine, fondatrice des eglises particulières, leur guide et leur modèle, est encore le principe indispensable de leur vie.

Le tombeau du pêcheur de Galilée est le foyer de la lumière des nations, le palladium de la liberté morale, et la source du dévouement à Dieu, à l'église et au peuple

Aussi, plaignez, a dit quelqu'un, plaignez les nations dont les chefs temporels ont oublié la route de Rome : le chemin de Rome est le chemin de la justice et de l'équité.

Tremblez pour les Églises dont les pasteurs negligent ou sont empêchés par les puissances de venir voir Pierre, dans la personne de son successeur, le vicaire de l'Homme-Dieu. Ce sont des enfants qui se séparent trop tôt du sein de leur nourrice, et qui ne peuvent que trouver une mort prompte et assurée Oh ! rendez-les, peuples ou individus, à leur divine mère !

CHAPITRE VII.

L'autorité.

Il n'y a, en philosophie, qu'une seule autorité qui fasse loi, c'est celle de la vérité.

I.

La liberté de penser est un droit inhérent à la nature de l'homme et qui constitue le fond même de ses opérations intellectuelles.

Mais de l'usage légitime de ce droit à l'abus le pas est glissant, et la liberté de penser ne dégénère que trop souvent en licence ; or cette licence déshonore l'homme en le dégradant, parce que tout abus est contraire à la raison, et la raison est le caractère propre et l'attribut distinctif de l'homme.

Vous êtes donc libre d'examiner et de discuter tous les points imaginables des croyances humaines ; mais à condition de ne point sortir des limites de la raison et du bon sens, qui sont deux autorités souverainement respectables.

La folie, la démence, la déraison sont au bout de ces limites ; si vous les franchissez, vous ne faites plus partie de la grande société que ces autorités régissent.

Il ne saurait y avoir ni honte ni péril à se soumettre aux lois de la raison, à l'autorité du sens commun, aux vérités que démontre la science

II.

Mais, direz-vous, la liberté de penser peut-elle aussi s'exercer sur les vérités religieuses?

— Oui, assurément, vous répondrai-je, et pourquoi pas,

s'il vous plaît? Est-ce que la vérité, religieuse ou mathématique, n'est pas toujours la vérité? Or la vérité ne craint pas la lumière, elle ne redoute pas l'examen; au contraire, elle le réclame et l'implore : elle ne peut qu'y gagner.

La vérité religieuse ne redoute que les passions mauvaises, l'ignorance et la déloyauté dans ceux qui l'examinent, la critiquent et la discutent.

Elle ne s'impose par voie d'autorité qu'à ceux qui ne peuvent pas la contempler en elle-même et directement, et ce encore alors seulement que leurs intérêts réels et sérieux l'exigent.

La mère n'allaite son enfant que par voie d'autorité, et ne blesse point sa liberté.

De même ici la voie d'autorité ne peut contrarier en rien la liberté de penser de ceux qui arrivent par elle à la vérité religieuse, puisque cette autorité est un des plus puissants motifs rationnels et logiques de certitude, et que d'ailleurs elle est, pendant longtemps et pour la plupart des choses, la seule voie au service de l'homme à son entrée sur la terre, et souvent pendant le reste de sa vie.

Et puis on est toujours libre d'examiner et de discuter ce que l'on a une fois admis.

III.

La liberté de penser est donc, si l'on veut, un droit d'homme à homme; et l'on peut en user, par exemple, dans l'enseignement qui s'adresse à l'âge mûr, pourvu toutefois qu'on le fasse avec le calme et la dignité d'une conviction sérieuse et réfléchie.

Mais si l'on parle à l'enfance et à la première jeunesse, oh! alors, il en est bien autrement; car il faut s'oublier complétement soi-même, et ne pas chercher misérablement, dans l'enseignement dont on est chargé, un triomphe facile pour ses opinions personnelles et privées.

« Il faut à l'enfant et au jeune homme un enseignement

dogmatique, fondé sur une grande et sérieuse autorité.

« Il n'est pas permis de se jouer de l'âme d'un enfant au point de ne lui donner pour pâture qu'un scepticisme désolant, qui la flétrit dans son germe, ou une doctrine personnelle, qui n'a d'autorité que le caprice du moment.

« Nul ne saurait avoir sur la virginité des intelligences un droit de séduction au profit de son orgueil individuel et de ses conceptions éphémères.

« Nous voulons pour le jeune homme l'autorité calme et grave d'une doctrine éprouvée, et non pas les saillies d'une imagination vagabonde ou les affirmations flottantes et indécises d'une science improvisée (1). »

IV.

L'homme étant destiné à agir longtemps sans se rendre compte de la plupart de ses actes et de leur légitimité, la Providence l'a pourvu d'un instinct droit et sûr de soumission à l'autorité vraie et sincère.

Cet instinct, ou plutôt ce sentiment, doit être corrélatif avec les besoins naissants de cet être faible et débile, et avec les devoirs naturels de ceux qui lui ont donné le jour.

Nous naissons avec une prédisposition marquée à recevoir la vérité, à entendre la règle de nos devoirs de la bouche de ceux de qui nous avons reçu l'existence.

Aussi toutes les vérités, même les moins concevables pour nous, dès lors qu'elles nous viennent d'une autorité que nous respectons, pénètrent aisément dans notre nature, éclairent doucement notre esprit, et y demeurent fortement, profondément gravées.

Plus tard, et quand le temps en sera venu, cette foi instinctive, si rien ne l'altère, se changera en une foi réfléchie, avec le développement de la raison.

Les principes étayeront les sentiments, et nous verrons

(1) Mabire, *Idées sur l'éducation*.

avec admiration et bonheur que la religion nous avait initiés sans efforts aux plus hauts aperçus de la philosophie, dès l'âge le plus tendre, et nous la bénirons avec effusion et reconnaissance.

V.

Toute intelligence qui a pu faire quelques pas sur le terrain de la métaphysique véritable, ne tarde pas à s'apercevoir que pour sonder les abîmes qu'offre à chaque instant l'étude de l'humanité, il ne faut rien moins que l'assistance d'une révélation divine.

Aussi les inappréciables trésors de la révélation furent-ils toujours acceptés avec reconnaissance par les esprits arrivés à l'apogée de la réflexion.

Tant il est vrai de dire que l'homme est naturellement chrétien, parce que l'auteur de la religion chrétienne est le créateur même de celui auquel il la destine.

Œuvre de Dieu, l'homme qui n'a pas encore subi le joug de passions mauvaises ou qui est parvenu à s'en dépouiller, discerne instinctivement l'œuvre de Dieu, et il ne se trompera jamais dans le choix d'une religion, s'il est assez heureux pour étudier à son tour la religion catholique : elle seule est faite pour lui.

Il y a entre eux comme une correspondance native, une entente secrète qui découle de leur commune origine.

VI.

Depuis sa déchéance, et par une suite malheureuse de sa corruption primitive, l'entendement humain ne peut inventer la vérité ni la découvrir ; mais il la voit quand on la lui présente, il la saisit, il la développe, il la travaille, la dissèque, l'analyse, et en déduit toutes les conséquences qu'elle renferme dans son sein.

Mais toujours la première donnée lui doit venir d'en haut,

parce que c'est du Père des lumières que descend tout don parfait, et le don de la vérité est de ce nombre.

N'écoutez pas ces hallucinés qui disent : « Aujourd'hui les croyances ne s'imposent pas, elles se démontrent, et l'on ne croit que ce que l'on voit ».

Mon ami, contentez-vous de croire ce qui vous est démontré, et d'accepter à ce prix les croyances que l'humanité n'a point inventées, et qui feront à jamais sa gloire et son bonheur.

Lorsqu'on ne croit que ce que l'on voit, on est exposé à n'en pas croire assez long, même pour être raisonnable.

Non, la raison humaine ne peut voir la vérité si une autorité infaillible et enseignante ne la lui montre. Or, cette autorité, c'est Dieu même, ou l'Église catholique, qui est son organe officiel auprès des hommes.

L'orgueil humain, tel qu'un coursier fougueux, a beau se débattre et se roidir, il faut toujours qu'en fin de compte il arrive à reconnaître cette unique et suprême autorité, seul guide véritable des intelligences déroutées.

VII.

Je le sais, je le sens, votre esprit se révolte à la pensée de certains dogmes chrétiens, comme à la vue de certains faits palpables dont la raison vous échappe.

Mon ami, est-il prouvé historiquement, est-il démontré d'une manière péremptoire que ces dogmes, quelque incompréhensibles qu'ils soient, ont été révélés d'en haut?

L'autorité de cette preuve, de cette démonstration, et dès lors l'autorité de ce fait, doit faire céder toutes vos répugnances, ou vous n'êtes plus un homme raisonnable : vous rejetez l'histoire et l'évidence historique.

Est-ce un fait palpable, une vérité constatée, qu'il y a de grandes souffrances, d'indicibles douleurs réservées à l'homme sur la terre, et que toute vie humaine se termine par la mort, qui est l'écueil inévitable?

Si vous vous en demandez le pourquoi et que vous ne le trouviez pas, sera-ce une raison pour le nier ou pour éclater en blasphèmes?

Un tel parti ne remédierait à rien, et l'évidence du fait serait toujours là, écrasante pour votre faible intelligence.

Seule l'Église catholique en a donné une raison au moins plausible et vraisemblable. En ne l'admettant pas, vous courez risque de tomber dans les plus extravagantes erreurs. Prenez-en donc votre parti, si vous voulez rester raisonnable.

VIII.

Il est démontré historiquement, et la critique la plus sévère est obligée de convenir que Jésus-Christ non-seulement a existé, mais qu'il a changé la face du monde, qu'il était Dieu et Fils de Dieu, qu'il a souffert et qu'il a été mis à mort d'une façon ignominieuse.

Pourquoi? Comment? Dans quel but?... Cherchez, demandez la raison historique de ce fait prodigieux, inouï, inconcevable.

L'Église catholique seule a une réponse à vous faire, et cette réponse, vous êtes libre de l'accepter ou non, c'est-à-dire de rester raisonnable ou non, mais le fait prouvé, démontré, n'en subsistera pas moins et n'en demeurera pas moins une énigme embarrassante pour l'intellect humain.

IX.

Il y a donc une autorité à laquelle il est absolument impossible d'échapper, c'est celle des faits, car je ne parle pas de l'évidence rationnelle et intrinsèque.

Or les vérités de la religion reposent toutes sur des faits d'une irréfragable autorité.

N'y pas croire peut être oubli ou ignorance; mais les nier positivement, c'est déraison et folie.

X

Vous ne voyez pas, dites-vous, à quoi sert l'autorite dans

l'Eglise. — Dites-moi, à quoi elle sert dans votre famille

Il est assurément permis à vos enfants de jouer, de s'ébattre et de folâtrer sous les yeux de leur mère.

Mais si le jeu et les ébats allaient degenérer en querelles et en voies de fait, estimeriez-vous mauvais que cette douce autorité maternelle intervînt pour concilier ses enfants et les tenir unis?

Or c'est là précisement ce qui se passe dans l'Eglise, et ce qui ferait le bonheur du monde, s'il voulait s'y soumettre

Dans le catholicisme, les esprits sont comme des enfants bien élevés, qui ne connaissent point la licence.

Leur liberté s'agite, prend ses ébats, fait ses évolutions, mais toujours renfermée dans des limites parfaitement définies, dans un cercle nettement déterminé. sur un terrain précis.

Et ce terrain est celui de la verité, ce cercle est le symbole chrétien, ces limites sont celles du dogme révélé, ou des opinions qui ne lui sont pas contraires et qui rayonnent autour de lui.

L'esprit humain, dans ses conceptions individuelles, dans ses investigations privées, vient-il à s'écarter visiblement du centre où l'autorité règne et surveille, elle l'avertit de revenir.

S'il ne se rapproche pas, s'il ne rentre pas, s'il n'écoute pas, s'il s'opiniâtre à marcher dans sa voie, elle le signale, le renie et le condamne.

En quoi, s'il vous plaît, cette autorité est-elle gênante, surtout si vous la supposez infaillible? et elle l'est.

XI.

J'ai connu un aveugle qui a composé, en vers techniques, un traité de géographie universelle, avec de nombreuses et savantes notes historiques.

On imagine bien qu'il a dû se faire aider par des personnes qui faisaient pour lui les recherches nécessaires, et lui fournissaient toutes les données indispensables a son travail.

Or, qui serait assez mal avisé pour prétendre que l'autorité des collaborateurs de ce géographe lui ait été nuisible et l'ait empêché de déployer son talent?

L'Église catholique présente à notre esprit les matériaux qui servent d'aliment à son activité; souvent le travail est déjà ébauché, ou même complétement terminé.

Dans ce dernier cas, encore que nous puissions nous dispenser de nouvelles recherches et admettre ce que nous présente cette incomparable autorité, cependant elle veut bien nous permettre de nous assurer par nous-mêmes du fait et de ses circonstances.

Seulement elle nous avertit, et avec raison, que si nous nous trouvions finalement en désaccord avec elle, nous serions aussi en désaccord avec la vérité, et qu'ainsi nous serions sages de revoir notre opération, ou plus sages encore de ne nous pas donner cette peine, et d'admettre sur la foi de sa parole, sur l'autorité de son enseignement, ce que notre esprit est peut-être incapable, de bien approfondir. Elle ne fait pas autre chose.

XII.

« Lorsque vous partez pour un pays inconnu, vous vous laissez conduire par ceux qui le connaissent, et celui-là ne vous insulte pas qui vous indique la route. Lorsque vous voulez bâtir une maison, vous vous laissez diriger par l'architecte, et celui-là ne vous fait pas une injure qui conduit à bon terme votre bâtiment. Quand vous avez un procès, vous vous mettez entre les mains d'un avocat, et il ne vous outrage pas en défendant votre cause. Quand vous êtes malades, vous appelez le médecin, et il ne vous fait pas une injure en vous guérissant.

« Vous n'êtes ni architectes, ni avocats, ni médecins, et vous agissez sagement en ne faisant point les médecins, les avocats ou les architectes. Vous n'êtes non plus ni prophètes, ni apôtres, ni docteurs de l'Église, et vous croiriez agir sa-

gement en usurpant des rôles qui ne vous ont point été commis? Recevez donc la vérité, la lumière et l'instruction de ceux qui en furent constitués les dépositaires intelligents et infaillibles. L'autorité est un besoin naturel pour tous ceux qui vivent en société. Reconnue de bon gré, elle garantit la sûreté et la paix, et ne devient un joug que pour ceux-là seulement qui refusent de le porter (1). »

---

(1) *Paroles d'un croyant*, par Lamennais, *quand il était un croyant*, XXI.

CHAPITRE VIII.

La philosophie.

La philosophie qui s'en tient a la raison pure et refuse de la baser aussi sur les faits, ne saurait engendrer que l'erreur.

I.

On s'imagine qu'il est de bon ton de se piquer de philosophie. Chacun se dit philosophe : seulement ne l'est pas toujours qui le dit.

De l'antique Babel l'on voit chez nous l'emblème :
Le moindre moucheron bourdonne son système.

Si l'on se prétendait mathématicien ou naturaliste aussi aisément qu'on se prétend philosophe, ne serait-on pas ridicule ?

C'est que les mathématiques et les sciences naturelles ont un vocabulaire à part, une terminologie que tout le monde n'entend pas, tandis qu'une certaine philosophie se sert du langage commun, remue des idées vulgaires, et flatte des instincts plus vulgaires encore.

Si l'on n'en entend pas tous les termes, au moins on croit les entendre : ils ont une physionomie quasi intelligible et qui fait aisément illusion.

Or, dès qu'il peut user, même impertinemment, d'un argon ambitieux, le moindre adolescent usurpe avec fierté la qualité de philosophe.

II

Il y a des jeunes gens, et même des hommes faits, qui s'imaginent être philosophes, parce qu'ils sont insolents ; c'est

une grossière illusion ; ces modernes Diogènes vont trop haut chercher leur modèle : il faut encore assez d'étoffe pour être insolent avec quelque mérite.

Il y en a d'autres qui croient être plus fins en mettant leur philosophie à mépriser, à critiquer, à tourner en ridicule la religion, cette même religion qui a fait la gloire et le bonheur de leurs aïeux, qui les a rendus pour jamais peut-être inimitables à leur postérité dégénérée.

Ce travers d'esprit, s'il n'était dangereux, serait pitoyable ; il accuse de la bassesse dans le cœur et de l'étroitesse dans l'intelligence ; il conduit au délire par la voie du déshonneur

L'impiété ne saurait être de mise qu'à des époques de trouble et d'anarchie ; dans un état de choses bien réglé, elle est souverainement anormale

III.

Mais il est une autre classe de philosophes auxquels il est plus pénible encore de penser : ce sont les beaux parleurs de morale et même de métaphysique religieuse, qu'on dirait salariés pour enseigner leur philosophie.

Les anciens avaient au moins le bon esprit de reconnaître qu'ils n'entendaient rien aux dogmes religieux, tant qu'un envoyé d'en haut ne les leur avait pas révélés et expliqués, et s'ils en parlaient, ce n'était que par passe-temps et par manière d'exercice pour l'esprit.

Quant à la morale, ils se bornaient, au milieu de beaucoup d'incertitudes, à recueillir les principales données du bon sens et de l'honnêteté naturelles, sans prétendre aller plus loin.

Mais nos modernes philosophes portent beaucoup plus haut leurs prétentions : ils se croient revêtus d'une espèce de sacerdoce universel, et on en a vu procéder à la reddition de leurs oracles avec la gravité fastueuse d'un arlequin en cothurne.

IV.

Ecoutez les paroles de ces docteurs augustes :... elles sont presque religieuses. Et puis, voyez ces manières emphatiques et quasi séduisantes ! Savez-vous qu'ils travaillent au progrès de l'humanité ! du moins ils le disent.

La plupart ne blasphèment pas le Christ. Oh ! non. La page éloquente du philosophe de Genève sur la divinité des Écritures s'exhalera même de leur bouche embaumée comme un hymne suave en l'honneur de l'Homme-Dieu, mais Homme-Dieu entendu à leur manière, car ils usent aussi de restrictions mentales.

Ils proclameront Jésus bienfaiteur de l'humanité et régénérateur des peuples et des choses ; ils se découvriront même en prononçant son nom radieux ; ils s'inclineront devant son temple.

Ils préconiseront le christianisme comme une conception magnifique, une sublime institution, qui est riche d'un passé glorieux, plus riche encore d'un brillant avenir.

Ils ne doutent point que le monde ne soit appelé à parcourir des horizons nouveaux, éclairé par le phare lumineux de l'Église catholique, secondée toutefois des lumières intéressantes de la philosophie qu'ils enseignent.

V.

Selon eux, l'humanité progresse toujours, et marche, sans jamais dévier, vers une perfection qu'ils découvrent enveloppée dans de lointaines et mystérieuses destinées.

Un jour viendra, où la grande idée, la pensée sublime qu'ont rêvée tous les âges, se révélera dans sa plénitude, renfermant et résumant tout le passé, expliquant et améliorant le présent, formulant et fixant l'avenir.

Déjà le Christ a eu le don merveilleux de fonder dans le monde une philosophie sublime ; il y a propagé des dogmes

d'une haute portée, mais qui ne sont pourtant que des formes variables et passagères dont s'enveloppa momentanément la vérité.

Car, à l'aide du progrès indéfini, arrivera une époque où la vérité tout entière pourra enfin se montrer à la lumière du jour, se promener triomphante sur toute la surface de la terre, et être contemplée de près par l'œil humain devenu assez fort.

VI.

Avez-vous entendu le blasphème?... Ces philosophes, si chrétiens en apparence, étaient donc chrétiens à leur manière; c'est-à-dire que Jésus-Christ n'est pour eux qu'un maître comme Platon, Aristote ou tout autre; Jésus-Christ est un homme et rien de plus.

Le christianisme est une école fondée par un génie, et qui représente une des mille phases du développement que l'humanité est appelée à parcourir.

Et de même que le christianisme a perfectionné, en les absorbant, les doctrines des écoles anciennes; de même la philosophie nouvelle épurera encore et absorbera à son tour le christianisme vieilli, pour l'entraîner vers de nouvelles transformations, jusqu'à ce que la série en soit épuisée, si elle n'est pas infinie.

VII.

Et voilà ces hommes qui, sous de brillantes apparences, cachent les desseins les plus hypocritement trompeurs, et souvent ne font mine de se rapprocher de la religion que pour lui enfoncer frauduleusement le poignard dans le sein.

Avec quelle perversité sagace ne jettent-ils pas un voile de gaze sur les horreurs que nous reprochons à leurs ancêtres, comme pour faire justice à nos timides réclamations!

Mais quelles réserves dans le blâme qu'ils infligent avec nous

à la philosophie anticatholique ! quels ménagements ! quelles précautions délicates pour ne pas blesser ces illustres morts, ni réveiller des susceptibilités mal endormies !

Quelles excuses ne savent-ils pas inventer pour couvrir les énormités les plus monstrueuses, quand ils peuvent, sous les plus frivoles et les plus faux prétextes, leur attribuer certains résultats d'une utilité même douteuse !

Eh bien ! je dis que c'est là une philosophie détestable, parce qu'elle n'est ni franchement impie, ni franchement religieuse.

VIII.

Véritable Protée, elle est insaisissable ; elle enseigne tout et n'enseigne rien, parce qu'elle est représentée par une légion d'esprits disséminés sur le globe ; et ces esprits ne s'entendent que sur un seul point : combattre l'Église catholique ; le reste est indifférent et dépend des circonstances.

Aussi elle excuse tout, elle tolère tout, elle enseigne tout, même l'immortalité de l'âme, seulement elle en conclut la légitimité du suicide, comme aspiration violente au bonheur attendu.

Les dogmes chrétiens peuvent ou non être admis et crus, c'est pure affaire d'opinion ; il y a du pour et du contre entre les diverses sectes religieuses : seule, la morale a de l'importance.

— Comme si la morale n'avait pas pour base essentielle le dogme lui-même ; comme si elle pouvait exister sans des principes certains qui lui servent de motifs.

Cette philosophie ne l'ignore pas, et c'est précisément pourquoi elle s'opiniâtre à le répéter sans cesse, parce qu'après les croyances, disparaîtront aisément le culte et la morale pratique.

IX.

Ses adeptes et ses propagateurs ont dit : « Ne luttons pas

de front avec le christianisme : les démonstrations intempestives ont de trop dangereuses conséquences.

Disons, proclamons qu'au fond des dogmes chrétiens se trouve la vérité : au fond des lois morales, un élément de perfection.

Mais établissons une distinction profonde entre la vérité renfermée au sein du christianisme et la forme dont elle y est revêtue, et montrons autant de respect pour l'une que de mépris pour l'autre.

Lançons les esprits dans la voie du progrès, dirigeons-les vers le changement et la variété, et crions anathème à tout ce qui est rétrograde ou même simplement stationnaire.

Amusons par le poétique et l'extravagant de la forme ceux que nous ne pouvons attirer par le sérieux et le positif du fond et de la doctrine ; détournons du bien et du vrai, à tout prix ; après, nous verrons ; l'important sera fait.

X.

Est-il besoin d'une grande pénétration d'esprit pour découvrir tout ce qui se cache de funeste sous un voile aussi transparent.

Ne suffit-il pas de connaître cette nouvelle école pour discerner clairement et ses erreurs et sa mauvaise foi, et pour qu'elle soit jugée, par le fait même, au tribunal d'une saine philosophie ?

Cette seule observation nous dispense de la combattre, sans que nous soyons obligés de réduire à leur juste valeur ses deux idées fondamentales.

En effet, qui serait assez étranger à l'étude de la religion catholique pour croire encore à la transformation successive que sa doctrine aurait subie, et qu'ils auraient les premiers aperçue ?

Et qui serait assez peu versé dans la connaissance de notre histoire pour admettre encore l'impuissance prétendue du catholicisme à satisfaire les exigences de la génération actuelle et des générations futures ?

Le catholicisme a fait ses preuves, il les a réitérées, et il y aurait injustice ou sottise à révoquer en doute aujourd'hui son incomparable supériorité sur toutes les doctrines nées et à naître, et sur toutes les religions et sur toutes les philosophies imaginables.

XI

Il y avait au moins cela de bon chez les anciens philosophes, qu'inventant à plaisir et enfantant, pour se distraire, des monstruosités intellectuelles, ils n'avaient nulle envie de faire prévaloir dans les masses leurs théories et leurs rêves.

Et si parfois l'amour de la gloire, l'appât de la renommée leur en faisait exposer quelques points au dehors, leur prosélytisme n'allait pas jusqu'à souffrir pour leurs systèmes.

La philosophie moderne, au contraire, est énergiquement expansive hors d'elle-même ; on dirait qu'elle a puisé cette énergie dans son instinct de rivalité contre la théologie catholique et dans l'insurmontable opposition que lui présente cette dernière.

A moins de supposer encore que, représentant le principe mauvais, cette philosophie ne soit l'organe, secret ou avoué, d'un antagonisme qui remonte plus haut, et contre les assauts furibonds duquel l'Église a des promesses inéluctables et positives.

L'ennemi de Dieu, qui semble méditer une attaque générale, et s'y préparer pour un avenir prochain, n'a jamais eu d'autre tactique que de singer les œuvres du Très-Haut : tout ce que Dieu a fait, il le copie, absolument tout, mais avec une maladresse visible.

XII.

Aussi ses adeptes, pour ne pas dire ses suppôts, ressemblent-ils moins à des esprits raisonnables qu'à des énergumènes et à des *aléthophobes*, qu'on me passe l'expression

Sous prétexte de philosophie, ils mettent tout en discussion, révoquent tout en doute, afin d'ébranler, s'il se peut, la vérité catholique, qui est seule le but de leurs attaques.

Car pour l'hérésie, le mahométisme et même l'idolâtrie, ils n'ont que de la tolérance, de l'indulgence, de la bienveillance même; au contraire, ils n'ont d'antipathie, de haine que pour le catholicisme; lui seul est absurde, à les entendre, parce qu'en réalité lui seul les gêne.

L'erreur, sous quelque forme qu'elle se présente, les attire, les intéresse, les ravit; la vérité seule les inquiète, les trouble, les révolte, les scandalise, les exaspère, les met en fureur.

Tout trouve grâce auprès d'eux; ils acceptent tout, embrassent tout, croient tout, excepté la vérité.

Ce qui est évident pour tous est obscur et incertain pour eux : les prétendus voyants sont aveugles.

Au milieu de la lumière qui inonde les nations catholiques, eux seuls restent dans les ténèbres, parce qu'ils s'y complaisent, s'y applaudissent, et par là s'y enfoncent toujours davantage, y croupissent et s'y perdent. Et plût à Dieu qu'ils s'y perdissent seuls!

XIII.

Comme elle est pourtant misérable cette philosophie de notre siècle, qui ne veut pas être religieuse! Elle n'a pas même su inventer une idée nouvelle, ni doter le monde d'une vérité inconnue. Tout ce qu'elle a dit elle l'a copié; elle n'a fait qu'exhumer, et encore fort maladroitement, de vieilles erreurs déjà cent fois pulvérisées par ce même catholicisme, auquel néanmoins elle a l'audacieuse prétention d'offrir le secours de son impuissante main, voulant, dit-elle, par pitié, le prendre sous sa bienfaisante tutelle.

Peut-on pousser plus loin l'insolence et l'outrage? Elle qui est à peine couverte des haillons de l'ignorance et de l'erreur, elle aspire, non pas à protéger (car ces douces paroles

sont des mensonges), mais à détrôner l'opulente reine du savoir et de la vérité, comme ses séides ont toujours cherché à détrôner les puissances de ce monde. Mais ici ses efforts seront inutiles : Dieu lui-même nous en a donné sa parole.

Elle ne vit que d'emprunts honteux, ses richesses sont du plus mauvais aloi, et elle prétendrait rivaliser avec la fille du ciel, dont les domaines sont sans limites et les trésors inépuisables! Mais toute rivalité sérieuse est ici impossible, et ces tentatives, aussi vaines qu'insensées, me semblent être les dernières convulsions d'un moribond qui est en proie au délire, parce qu'il est près d'expirer.

XIV.

Dites-moi, mes amis, pourquoi vous épuiser en efforts infructueux dans une lutte désespérée? faites plutôt votre paix avec le catholicisme; aussi bien, sans cela, il n'y a pas de salut pour vous. Au lieu de vous débattre indéfiniment dans d'éternelles ténèbres, venez, venez au grand jour, et récréez vos yeux malades aux bienfaisants rayons de cette douce lumière que quelques-uns d'entre vous recherchent avec une si louable ardeur. Renoncez, avec l'un de vos chefs, à votre « besoin d'innover » et de vous faire une place à part dans cette lamentable histoire de la philosophie et des égarements de l'esprit humain. Dites au moins comme lui, mais avec toute la sincérité possible : « Ce n'est pas notre faute si Dieu a fait l'âme humaine plus vaste que tous les systèmes, et nous sommes bien aises que tous les systèmes ne soient pas entièrement absurdes (1). » Dites cela, et vous aurez fait un pas vers la vérité, et vous croirez à la possibilité d'une illusion, ne fût-ce que momentanée, d'une erreur, ne fût-ce qu'accidentelle, dans les systèmes que vous avez forgés.

---

(1) M. V. Cousin, *Du vrai, etc.*

Nous aussi, nous admettons, pour l'honneur du genre humain, que tous les systèmes ne sont pas entièrement absurdes; mais nous faisons encore un pas de plus : nous croyons que le ciel nous a donné une règle pour les juger, et que cette règle n'est pas la raison seule, mais la raison aidée de la révélation chrétienne et positive. Et cette croyance fait notre force et constitue notre supériorité.

XV.

Pour vous, nouveaux prodigues, en proie à une fièvre, à des transports frénétiques, vous avez fui la demeure paternelle, vous vous êtes imprudemment soustraits aux soins attentifs et industrieux de votre mère, et voilà que votre inexpérience vous expose à périr d'inanition et de langueur. Les faibles provisions que vous aviez emportées avec vous se sont épuisées, et la disette augmente encore l'ardeur de votre fièvre; et bientôt vous allez vous dévorer vous-mêmes, si nous ne revenez au foyer qui vous a vus naître et qui seul peut fournir des aliments à votre faim.

Regardez autour de vous, et dites-moi si cette multitude de sophistes qui fourmillent au sein de votre école, ne ressemblent pas à ces insectes repoussants dont la présence annonce toujours la corruption des cadavres.

XVI.

Vous vous donnez pour philosophes. mais qu'est-ce que des philosophes qui disputent à Dieu l'empire du monde, et qui ne le tolèrent provisoirement que comme une concession inévitable aux préjugés du vulgaire?

Qu'est-ce que des philosophes qui n'aiment pas Dieu, qui le jalousent, qui le haïssent, qui le chassent avec mépris de leurs systèmes, de leurs lois, de leurs institutions, de partout? Les philosophes anciens étaient plus religieux. Je sais bien que la religion alors n'était pas ce qu'elle est aujour-

d'hui ; mais pour être devenu chrétien, Dieu en est-il moins vénérable ?

Avouez-le franchement, si la sévérité de la morale ne marchait pas, dans le christianisme, à côté de l'incomprehensibilité des mystères, tout le monde, même les philosophes seraient chrétiens.

Mais leur esprit ne travaille qu'à se dégager de ces entraves qui les gênent : ils ne rejettent toute vérité que parce que leur cœur se révolte contre toute vertu. Ils ne se refusent à croire que parce qu'ils n'ont pas le courage de bien vivre. Ils veulent s'étourdir eux-mêmes et étouffer la vérité, pour n'avoir point à la mettre en pratique.

XVII.

L'erreur capitale de nos philosophes est de prétendre, avec le seul secours de leur raison débile, s'élever jusqu'aux vérités les plus sublimes, et conquérir, en les découvrant, une gloire qu'ils ne veulent, eux non plus, partager avec personne. Mais ils n'y peuvent parvenir ; leur génie n'est pas armé d'ailes assez puissantes.

Ne se montreraient-ils pas beaucoup plus sages si, à l'exemple des grands et vrais philosophes, ils se contentaient, pour arriver au même but, de mettre en œuvre les ressources que Dieu leur a données, et d'emprunter à la révélation ses richesses ?

Nous traitons avec un juste mépris les baladins, les charlatans, les nouveaux Hercules qui, pour quelques oboles, soulèvent devant nous des poids énormes ou font des tours remarquables ; parce que ce sont là des spécialités d'un mérite fort mince.

Mais nous avons de l'estime pour l'homme sérieux, pour le mécanicien, par exemple, qui fait incomparablement plus avec les ressources combinées de la nature et de l'art. Les premiers ressemblent aux philosophes rationalistes ; le second, aux hommes raisonnables. Les uns dédaignent cer-

taines ressources, et sont méprisés; l'autre est modeste et estimé.

XVIII.

Il est bien aisé aux philosophes modernes de dogmatiser avec quelque assurance, quand ils empruntent à la religion les vérités qu'elle a établies dans le monde.

Mais s'ils étaient réduits, comme bon nombre des anciens, à leur seule raison et aux traditions incertaines de quelques peuples dégradés, il est à croire qu'ils élèveraient leur vol moins haut et le prolongeraient moins longtemps. Ils seraient assurément plus timides.

C'est peut-être une question de savoir si telle ou telle démonstration, celle de l'existence d'un Dieu unique, créateur et rémunérateur, par exemple, est aussi péremptoire qu'il se plaisent à le répéter, quand elle ne repose que sur les données de la simple philosophie.

Aristote, Cicéron et d'autres, ont examiné les mêmes motifs qu'on développe et qu'on fait valoir dans nos écoles pour établir cette vérité; ils ont allégué l'accord de tous les peuples, la nécessité d'un premier moteur, la distinction du bien et du mal moral, la légitimité du remords, l'ordre et l'harmonie de l'univers, et autres encore.

Et cependant avaient-ils de l'existence d'un Dieu unique et de sa qualité de rémunérateur la même certitude inébranlable qu'en ont certains de nos philosophes actuels?

XIX.

Le bon sens public, formé, soutenu, vivifié sans cesse par l'enseignement catholique, ne laisse pas de donner une singulière force à ces démonstrations, dont la conclusion sera toujours un *peut-être*, en dehors de la foi.

La lumière que répand sur toutes les vérités l'autorité de l'Eglise enseignante, va les trouver jusque dans les mains de

ceux qui, après les lui avoir dérobées, s'efforcent de les cacher dans l'ombre.

Si ces vérités continuent de briller, quoique placées à l'écart, c'est que le flambeau du monde n'est pas éteint et les éclaire encore de ses reflets.

Mais si la philosophie veut se suffire à elle-même et se réjouir aux rayons de son propre soleil, elle ne tarde pas à se trouver enveloppée dans les glaces du scepticisme et les ténèbres du chaos.

Si donc les hommes de ce siècle veulent rester philosophes, qu'ils restent croyants ; s'ils ne veulent pas abjurer leur raison, qu'ils n'abjurent pas leur foi

XX.

Dans leurs préjugés antireligieux, ils craignent peut-être de se voir condamnés à l'inaction, s'ils admettaient le symbole catholique, qui repose sur des bases immuables.

Ils se trompent : ils élargiraient, au contraire, le vaste champ de leurs investigations, et, au lieu de s'ensevelir tout vivants dans la fondrière du scepticisme, ils pourraient déployer une activité sans fin sur le domaine de la vérité universelle, qui se prête merveilleusement aux évolutions de l'intelligence, tout en restant identique.

Vous voulez chercher la vérité. A la bonne heure ! mais cherchez-la donc où elle est, et, quand vous l'aurez trouvée, cessez votre labeur dans ce sens : la vérité se donne et ne s'invente pas.

Serez-vous alors réduits à l'inaction ? Nullement. Vous vous exercerez dans la possession de la vérité, vous chercherez non plus à la découvrir, mais à la pénétrer et à la comprendre.

Et là, je vous promets que vous pourrez donner carrière à votre génie, si vous en avez ; seulement, tout en vous élevant dans les sphères les plus hautes, vous aurez toujours en vue le foyer central, et ce point lumineux vous empêchera de vous égarer.

Trouvez-vous la proposition acceptable? On vous donne la vérité, et l'on vous permet de chercher à la comprendre, à en découvrir les rapports, à en constater les résultats, à en déduire les conséquences et à en faire toutes les applications possibles. Vous seriez injustes d'en demander davantage.

XXI.

Ceux-là sont souverainement à plaindre qui prétendent que, dans le Verbe incarné, la vérité ne s'est point révélée pure et sans mélange d'erreur, et qui enseignent, par conséquent, que le rôle naturel de l'esprit humain est de la dégager de plus en plus de ses nuages et de la faire rayonner de tout son éclat.

Laissez les esprits fourvoyés de l'ergoteuse Germanie briser la chaîne des âges, chercher la vraie doctrine non pas dans le passé, avec lequel ils ont rompu depuis trois siècles, mais dans les nébulosités d'un avenir infécond.

Laissez leurs adeptes de notre pays remplacer imprudemment l'inattaquable témoignage de l'Évangile par les incertitudes de la parole humaine, la tradition des siècles par une philosophie éphémère, et le Docteur éternel par les sages du siècle

N'ayez que de la pitié pour eux quand vous les voyez s'attacher à toutes les opinions, s'allier à tous les systèmes et s'identifier toutes les erreurs.

Leur éclectisme sans règle ne saurait aboutir à rien de positif, sinon au scepticisme d'abord, puis finalement à la négation absolue de l'objectif, du subjectif, du moi ou du non moi, de tout enfin, et même de la négation, si c'était possible

CHAPITRE IX.

L'histoire.

L'histoire sera utile quand on aura trouvé des historiens sans passion, sans ignorance et sans préjugés.

I.

Il y a des gens qui se sont figuré, je ne sais pourquoi, que les ecclésiastiques ont peur de l'histoire, et qu'ils n'osent ni l'étudier ni l'enseigner.

C'est là, il faut en convenir, une erreur singulière, un préjugé bien injuste, et qui accuserait une ignorance profonde de cette même histoire dans ceux qui en seraient victimes.

Mais, depuis tout à l'heure deux mille ans, pour ne pas remonter plus haut, c'est nous, et nous seuls, qui avons fait l'histoire et qui l'avons écrite; nous en avons été les héros et les annalistes, et tous les jours encore nous en étendons la trame et en enregistrons les phases.

Sans doute les siècles ont produit, à côté de nous, mais pourtant à de rares intervalles, des écrivains menteurs, des faussaires et des esprits mal faits; mais ce phénomène, loin d'infirmer le fait, le constate, au contraire, et le rend irréfragable.

C'est à des ecclésiastiques surtout que l'on doit la vérité sur les faits historiques, comme dans toutes les branches des connaissances humaines. Chez nous, la génération des esprits honnêtes ne s'éteint pas.

II

Et pourquoi donc n'aimerions-nous pas l'histoire? Est-ce

parce qu'elle se tourne inévitablement en panégyrique pour nos ancêtres? Nous avouons ne porter pas la modestie jusque-là

Nous aimons à nous rappeler et à raconter aux générations naissantes les hauts faits, les actions héroïques de ceux qui nous ont précédés dans les voies ouvertes par l'Évangile, et nous n'avons point à rougir de notre passé.

Si quelques nuages ont traversé le ciel de notre gloire, s'ils en ont momentanément obscurci l'éblouissant éclat, nous en convenons ingénument, nous le proclamons à la face du monde; mais nous sommes assez bien élevés pour ne pas nous en faire une arme contre notre mère, la sainte Église de Dieu.

Au-dessus de ces nuages, dans une atmosphère plus sereine et plus pure, nous savons que resplendissait même alors le soleil toujours subsistant de la sainteté, de la justice, de la science et de la vérité. A côté d'un grand mal s'est toujours trouvé un grand bien. Partout d'heureuses compensations ont toujours maintenu ou rétabli l'équilibre.

III.

Depuis quand donc a-t-on eu l'audace de formuler contre nous l'accusation haineuse de redouter la lumière historique? Au moins le bel essai de M. l'abbé Gorini, le seul que je veuille citer entre cent autres, suffirait pour dissiper cet injuste préjugé.

Nous qui sommes les enfants de la lumière, nous qui avons mission de la propager, de la vulgariser, de la répandre partout, nous la redouterions quand il s'agit d'écrire notre propre histoire, qui est celle du monde moderne?

Nous qui ne cessons de répéter que les sciences, loin de détourner de la religion, y conduisent infailliblement, nous reculerions devant la science des faits, la plus aisément appréciable, la plus glorieuse pour nous et la plus importante pour notre foi?

Allons, c'est parce que la chose était par trop évidente, qu'on a cru avoir à la nier quelque chance de succès, comme celui qui, pour surprendre les regards et l'attention du public, nierait le soleil en plein midi. Mais la surprise ne saurait durer longtemps; on en reviendrait bientôt.

IV.

Faudrait-il, par hasard, énumérer ici les noms des ecclésiastiques qui ont écrit l'histoire, qui en ont recueilli les matériaux, qui les ont coordonnés, qui ont recherché, rectifié et éclairci les faits et les points embarrassés?

Mais la liste seule de ces noms formerait un volume, et celui-là serait fort versé dans l'étude de l'histoire qui en connaîtrait la moitié. Combien n'y en a-t-il pas qui, depuis trois siècles seulement, ont consacré leurs labeurs à l'étude des annales du monde moderne?

Et que serait-ce si au nom des auteurs il fallait ajouter le titre de leurs ouvrages, sans parler de ces ouvrages eux-mêmes, dont regorgent les bibliothèques publiques et particulières?

Mais non, ici comme ailleurs ceux qui nous accusent sont les infortunées victimes de préjugés funestes et d'une ignorance qui tient du prodige. On est prévenu, on argumente d'après ses préventions, et l'on n'est pas assez impartial pour chercher à les affermir ou à les renverser par de fortes études, qui coûtent toujours à la paresse et à la légèreté.

V.

Non, non, nous ne redouterons jamais, dans l'intérêt de la vérité, l'examen le plus approfondi, le plus détaillé, le plus minutieux des faits historiques; nous ne voulons point d'obscurité, point de ténèbres, point de mensonges; mais la vérité en tout et partout.

Que si, parfois, au milieu de nos investigations et dans

les vastes labyrinthes où elles pourront nous conduire, nous nous trouvons enveloppés d'une obscurité mystérieuse, avançons cependant toujours sous ces voûtes sombres, ne craignons rien ; armons-nous de courage et d'audace ;

Et infailliblement, au détour de la sinuosité, nous découvrirons dans le lointain la lumière qui éclaire l'extrémité de notre route ;

La vérité nous apparaîtra assise sur le seuil de son palais et souriant paisiblement de nos puériles terreurs.

VI.

Je veux n'en indiquer qu'un seul exemple ; mais il est des plus frappants, selon moi.

« Nous sommes, a dit quelqu'un, les témoins inattentifs du spectacle le plus extraordinaire qui se soit jamais vu.

« Les prodiges de l'esprit humain, le développement rapide de toutes les connaissances exactes, ont fait de notre siècle un siècle géant par la science, qui saisit toutes les vérités physiques, embrasse tout, pénètre tout, se fait rendre compte de tout dans la nature, en déchire tous les voiles et en surprend tous les secrets.

« Un vaste abîme d'erreur et d'ignorance a été franchi par lui, qui le sépare de tout ce qui l'avait précédé.

« Eh bien ! il est une seule chose qu'il ne peut dépasser : et cette chose est la plus ancienne, c'est le récit de Moïse.

« Non-seulement toutes les critiques réunies de l'esprit humain ne peuvent trouver ce récit en défaut, mais on n'a pas assez de force, ce semble, pour en saisir l'immense vérité.

« La parole de Moïse se trouve être le terme et le dernier mot de toutes les branches de la science moderne, à son plus haut point de développement (1)

VI.

Si les catholiques seuls écrivaient l'histoire, les âges futurs

---

(1) Nicolas, *Etudes philos.*, t. I, liv. II, ch. II, § 2, p. 417

diraient : Ils ont tout arrangé, tout ajusté, les prophéties et leur accomplissement ; et l'on ne saurait peut-être pas à quoi s'en tenir.

C'est donc un bien que les méchants aient toujours rivalisé d'ardeur avec les bons et les aient combattus sans relâche ; et, sous ce rapport, Celse nous est aussi utile qu'Origène, et Voltaire que Bossuet.

Il en est de même, à proportion, de toutes les sciences, que nous devons étudier avec ardeur en vue d'éclairer la postérité, et de l'aider à marcher dans le chemin du vrai, sans se laisser séduire et égarer par les lumières trompeuses et fausses des ennemis de Dieu.

Marchons en avant, et ne craignons pas d'être seuls : la nuit marche sans cesse à la suite du jour, les ténèbres viennent après la lumière, et l'ombre accompagne le corps.

L'histoire est désormais l'arsenal de la religion, qui, fondée sur des prophéties, se démontre par leur accomplissement.

Et cet accomplissement forme la trame de l'histoire, qui est ainsi la preuve en action de la vérité évangelique et le garant de nos espérances immortelles.

L'histoire est, pour nous, la continuation et le commentaire de l'Évangile : nous devons donc l'étudier et la défendre contre les falsifications des enfants de l'incrédulité.

Jusqu'à l'heure qu'il est, grâce à Dieu, nous n'avons point failli à notre devoir, et notre mission a été dignement remplie. Que l'on veuille donc jeter les yeux sur nos travaux, et que l'on cesse de nous calomnier. Aussi bien la charité pour nos agresseurs nous suggère de leur donner ce conseil d'ami

CHAPITRE X.

La souffrance.

La souffrance est le lot de tout homme qui vit.
Le profane la craint, le chrétien lui sourit.

I.

Vous gémissez, mon frère; je vous entends vous plaindre; la souffrance vous accable incomparablement plus que tous les autres hommes, et il n'y a point de douleur semblable à votre douleur.

Qu'avez-vous fait à Dieu, pour qu'il vous traite ainsi, tandis que votre voisin, votre compagnon d'enfance, votre ami, un grand coupable pourtant, voit tout lui prospérer à souhait?

— Je vois, dites-vous, autour de moi, des existences qui paraissent entourées de tant de gloire et de bonheur! Et la mienne, et celle de mes pareils est si obscure, si chétive, si traversée, si misérable! N'y a-t-il point là-dessous quelque mystère caché?

II.

— Eh! oui, vraiment, il y a là-dessous un mystère caché; mais non pas, comme vous l'insinuiez tout à l'heure, quelque mystère d'iniquité, où Dieu afficherait ouvertement des prédilections injurieuses et une acception de personnes.

Non, mon frère, ne calomniez pas encore le Dieu qui vous a fait; ne blasphémez point ce que vous ne connaissez pas encore.

Et sans demander au Créateur la raison de cette conduite si injuste en apparence, regardez autour de vous, au-dessus et

au-dessous de vous, s'il y a encore au-dessous ; parcourez tous les rangs, toutes les classes de la société, et cherchez un homme qui ne souffre pas, et, quand vous croirez l'avoir trouvé, vous aurez fait une grande méprise !

III.

Si vous êtes pauvre, vous enviez le sort du riche, parce que vous vous imaginez qu'il n'a rien à souffrir.

Si vous êtes riche, vous vous prenez parfois à désirer la paisible obscurité du pauvre, qui l'exempte, selon vous, de bien des maux et lui épargne bien des souffrances.

Enfin, qui que vous soyez, votre sort vous pèse ; il vous semble que vous êtes moins bien partagé que beaucoup d'autres, qui cependant ne l'ont pas mieux mérité que vous, et la différence entre leur état et le vôtre vous paraît grande.

IV.

Illusion, mon frère, illusion ; il n'y a que les dehors qui diffèrent, et il en est, croyez-le bien, il en est de la vie même comme des funérailles qui la terminent et la couronnent ; et si vous envisagez cette dernière phase sous son véritable point de vue, vous vous rendrez aisément compte de tous les incidents qui la précèdent et la préparent ; car la vie n'est qu'un long prélude et comme un apprentissage de la mort.

Eh bien ! voyons quelle différence il y a entre les funérailles d'un grand de la terre et celle d'un homme obscur, et nous aurons l'image de leur bonheur respectif pendant la vie.

Ici, un pauvre et silencieux cortége, si même on peut l'appeler de ce nom, sort d'une cabane, traverse quelques rues sans attirer les regards, s'arrête un instant au temple de Dieu, et va déposer dans un coin du cimetière les restes d'un homme dont personne ne demande le nom.

V.

Voyez maintenant sortir de ce palais ou de ce riche hôtel un long cortége de serviteurs, de parents, d'amis ;

Voyez ces lignes brillantes de soldats qui semblent aller faire la garde autour du défunt.

Écoutez les sons de la musique funèbre se mêlant aux chants lugubres et pieux de l'Église.

Toute la ville est en mouvement pour partager le deuil d'une seule famille, et l'étranger qui passe demande quel est l'objet de tant de pompe, et on lui répète tous les titres et toutes les richesses de cet illustre mort. Voilà, certes, de magnifiques funérailles !

VI.

Une chose pourtant semble y manquer encore : l'éloge de sa vertu, le panégyrique de sa bienfaisance, de sa probité, de son humanité, de sa religion.

Mais ces qualités sont-elles donc le partage exclusif de l'homme opulent ? Lui seul aurait-il le privilége d'être un homme de bien ?

A Dieu ne plaise ! et le pauvre obscur que l'on se hâtait, il n'y a qu'un instant, de porter en terre, était peut-être plus vertueux, et, dès lors, plus agréable à Dieu, aux anges et aux saints, que son illustre compagnon.

Et dans quelques jours d'ici, le monde se taira sur le riche ; on l'accusera de n'avoir fait que peu de bien en proportion de sa fortune, tandis que l'on bénira la douce mémoire du pauvre, et que ses frères, les malheureux qu'il soulageait encore, s'apercevront de son absence et verront le vide qu'il a laissé.

VII.

Et d'ailleurs, dans ce riche cortége, comme dans ce pauvre convoi, n'y a-t-il pas quelque chose de commun ?

Car au milieu de cet éclat, comme dans cette pauvreté, vous apercevez un cercueil, et dans ce cercueil un cadavre, et chaque cadavre dans son cercueil aboutit à une tombe, et ainsi l'on voit qu'il n'y avait de différence que dans le dehors.

Et, si la religion est vraie, qui pourrait dire que ce brillant convoi n'escorte pas le cadavre d'un damné, tandis que les restes du pauvre deviendront peut-être les reliques d'un saint?

C'est que, s'il y a des vies brillantes et des vies obscures, vous trouverez néanmoins toujours, sous ce rapport, d'un côté comme de l'autre, un homme, un cœur d'homme, une âme d'homme, un corps d'homme, et tous les maux de l'homme; et il n'y a de différence que dans les dehors.

Mais partout règne la souffrance, partout elle est l'apanage de l'humanité.

VIII.

Insensé donc, aveugle et inconsidéré, qui se plaint de l'injustice de Dieu à son égard et prétend que le lot de son frère est préférable au sien!

Insensé qui croit que la souffrance n'est pas le partage de tous, même de ceux qui semblaient être le moins exposés à ses atteintes!

Insensé qui s'imagine que les biens, les honneurs, les dignités, les emplois, le luxe, l'éclat, la bonne chère, le repos, exemptent de la souffrance, et que ceux-là seulement ont à souffrir qui sont privés de ces prétendus avantages!

Insensé qui ne voit pas que la vertu seule, et le témoignage d'une bonne conscience, tout en nous procurant l'amitié de Dieu, nous fait encore aimer et bénir cette même souffrance que nul ne peut éviter et que d'autres n'endurent qu'avec regret, ce qui l'augmente encore, et la rend mille fois plus dure, plus lourde et plus pénible à supporter.

IX.

« A peine en ce monde, l'homme semble être sous l'influence mystérieuse d'un maléfice, sous le poids d'une condamnation inexorable.

« Toutes choses se lèvent contre lui, et il lève une main irritée contre toutes choses.

« La première brise qui le touche, le premier rayon de lumière qui le frappe, est la première déclaration de guerre des choses extérieures.

« Toutes ses forces vitales se révoltent contre leur pression douloureuse, et son existence tout entière se concentre en un gémissement.

« La plupart ne vont pas au-delà parce que la mort les saisit à ce moment.

« Ceux qui, par hasard, résistent, commencent dès lors à marcher dans le chemin douloureux de leur passion, et, après des guerres continuelles et des événements divers, ils arrivent à la dernière catastrophe, épuisés de forces et écrasés de douleurs.

X.

« La terre, pour eux, se montre dure et avare; elle leur demande leur sueur, qui est la vie, et, en échange de la vie qu'elle leur prend, elle leur donne à peine une goutte d'eau de ses fontaines pour étancher leur soif, et un grain de blé de ses trésors pour apaiser leur faim.

« Elle ne prolonge pas leur vie pour qu'ils vivent, mais pour qu'ils recommencent leurs sueurs, comme les tyrans qui ne prolongent la vie de leurs esclaves que pour prolonger leurs services (1). »

Il y a donc évidemment là-dessous un grand, un terrible

---

(1) Donoso Cortès, *Essai, etc.*, liv. III, ch. IV.

mystère, dont l'existence nous est révélée par cette longue trace de sang et de larmes qui couvre les pages de l'histoire de l'homme.

Il y a là-dessous un profond mystère, que la raison est obligée de supposer sans autrement l'entrevoir que comme principe de solutions de mille difficultés sans cela insolubles.

Il y a là un mystère qu'ont attesté les traditions de tous les peuples, mais sans nous en indiquer la source précise, sans nous en donner la raison dernière et évidente.

Et ce mystère, c'est celui de la chute primitive et de la transmission de ses inexplicables suites à toute la serie des générations humaines.

XI.

Toutefois, dans la terrible sentence de condamnation que prononça sur nous le Créateur du monde, il y a plus de clémence et de miséricorde que de colère et de justice.

Car il pouvait ne pas admettre ce moyen terme d'une punition temporaire et d'une expiation facile ; il pouvait, qui en doute? ne pas promettre de pardon à la désobéissance, et frapper impitoyablement des coupables qui s'y attendaient, parce qu'ils l'avaient mérité.

Il ne l'a pas voulu : il nous a seulement assujettis à la souffrance pendant une période très-brève, et encore nous en a-t-il adouci l'amertume et diminué le poids, par des secours merveilleux que seule pouvait inventer sa bonté paternelle, et surtout par la consolante promesse d'un éternel repos après quelques jours de ce pénible travail.

XII.

Vous vous plaignez de ce que la souffrance vous accompagne des portes de la vie au seuil de l'éternité.

Je concevrais vos plaintes, si Dieu n'avait pas arrangé les

choses de manière que l'homme fût en état de s'élever au-dessus de lui-même, au point d'accepter volontairement les tribulations.

Je concevrais vos plaintes, si, en outre, Dieu n'avait daigné donner une vertu méritoire à l'acceptation volontaire des souffrances de la vie.

Mais Dieu a pourvu à tout, en effaçant d'abord notre péché, puis en nous mettant, par l'application de l'inestimable valeur du grand sacrifice, en état de mériter des récompenses.

Or, dites-moi, si vous aviez l'assurance, la certitude de gagner, par les souffrances de cette vie, les joies et le bonheur de l'éternité, seriez-vous raisonnable de vous plaindre d'avoir à souffrir?

Eh bien! il ne tient qu'à vous d'avoir cette assurance, d'acquérir cette certitude.

Soyez bien persuadé, du reste, que tous ceux qui, dans leurs peines, nient ou accusent la Providence, sont des esprits chez lesquels la raison s'est affaiblie, peut-être même éteinte.

XIII.

Nous souffrons, il est vrai, d'une étrange manière en certains moments, et notre affliction est grande. Nous ne nageons pas, nous sommes submergés dans un océan de douleur.

Pauvre humanité! Quel fruit, quel avantage en résulte-t-il donc pour nous?

— Mais le dogme de la chute une fois prouvé par l'histoire et confirmé par la raison; une fois le dogme de la réparation annoncé par le Sauveur et accompli dans l'univers, une nouvelle explication des choses se fait jour.

La souffrance nous apparaît à la fois comme une peine et comme une expiation.

Comme peine, nous y avons tous une juste part; comme

expiation, les uns se portent solidaires pour les autres et se font une part plus grande.

Mais comme peine ou comme expiation la souffrance est nécessaire et agréable à Dieu.

En sorte que, comme on l'a dit, s'il se pouvait que le mal détruisît l'univers, il renaîtrait d'une seule larme du juste.

XIV.

Les justes doivent nécessairement passer par beaucoup de tribulations pour s'épurer toujours davantage.

Vous avez vu parfois, au printemps, le souffle de la tempête agiter les arbres et en froisser les unes contre les autres les branches et les feuilles?

Eh bien! cette tempête avait son but : elle chassait, elle emportait ou du moins faisait tomber les insectes malfaisants qui auraient piqué les germes et empêché le fruit de venir à maturité.

Ainsi notre âme est souvent agitée par des secousses orageuses, des tempêtes intérieures, qui servent à détruire en nous tout ce qui serait nuisible à notre croissance spirituelle.

N'ayons pas peur, ne soyons pas timides; mais ranimons notre foi, espérons, aimons, livrons-nous à la prière, au travail, aux bonnes œuvres, et nous y puiserons des forces nouvelles.

Toujours, dans le christianisme, à côté de la souffrance qui pleure et de la résignation qui prie, se trouve la foi qui éclaire et l'espérance qui ranime.

« Et il n'y a pas que les déshérités du monde qui aient à y recourir; car la vie garde des amertumes pour tous sur cette terre d'exil : quelle famille n'a pas son angoisse! quel cœur ne nourrit pas sa plaie (1)! »

XV.

Il semble que le bonheur serait pour nous dans l'exemption

(1) Monseigneur de Morlhon, ev. du Puy

de toute souffrance. Mais en quoi consisterait, ici-bas, cette exemption? Serait-ce dans la jouissance de tous les plaisirs?

Mais d'abord nous ne pouvons les goûter tous à la fois; il faut nécessairement choisir, et vous figurez-vous combien est restreint le nombre des plaisirs vrais et purs qu'il peut être donné à un homme de goûter dans le cours de son existence?

C'est donc avec beaucoup de raison que l'on a dit : il faut bien de l'art pour être heureux en ce monde.

Ce nous serait, en outre, une imprudence extrême de nous livrer à tous les plaisirs qui s'offrent à nous sur la route de la vie.

Examinons bien auparavant si ces plaisirs ne cachent pas plus d'une douleur et ne doivent pas engendrer plus d'une amère déception. Souvent ce qui séduit, nuit.

Et d'ailleurs, le plaisir présent n'est pas tout : nous ferions bien de songer à l'avenir, et peut-être qu'alors nous comprendrions qu'il importe de savoir renoncer aux jouissances qui peuvent amener des regrets, et sacrifier le plaisir présent et problématique au bonheur futur et certain.

Du reste, c'est encore là chercher le plaisir, quoique ce soit le retarder pour le rendre plus durable, plus sensible et moins enivrant; puisque le bonheur, après tout, c'est le plaisir sous un autre nom et dans des conditions diverses.

XVI.

Les seuls plaisirs vraiment dangereux pour vous, sont les plaisirs materiels, les plaisirs des sens.

Mais il y a d'autres plaisirs plus délicats, plus nobles, plus distingués : ce sont les plaisirs de l'esprit, ceux du cœur, ceux même de l'opinion.

Il faut les tempérer si bien les uns par les autres, que les plus relevés aient toujours une prépondérance assurée, et que l'honneur, la probité, la raison et la religion n'y soient jamais compromises ni blessées

Et pour cela, il faudra encore prendre sur vous, souffrir, assujettir les appétits du corps et les convoitises des sens aux lois de la raison et aux préceptes de la religion.

Il faudra combattre la partie inférieure, et la soumettre aux règles de la vertu, de la justice et du bien.

C'est donc une condition inévitable de notre nature finie de n'atteindre ses incompréhensibles destinées que par de mystérieux moyens.

La souffrance, la privation est donc une loi de notre être, une source de progrès, et un principe de perfectionnement physique, moral et religieux.

Il semble qu'il ait été dit à l'homme tout entier : Meurs, si tu veux vivre ; souffre, si tu veux être glorifié ; anéantis-toi, si tu veux parvenir à la plénitude de l'existence.

C'est là un renversement total de nos idées naturelles, et, en même temps, la clef du grand mystère de nos destinées

XVII.

Quelques qualités que vous ayez, rien ne saurait vous dispenser de souffrir.

« La jeunesse n'en dispense point : il y a des brouillards et des nuages, il y a de mauvais jours et de mauvaises nuits pour le printemps aussi bien que pour l'automne.

« L'innocence et la pureté n'en dispensent point : les plus innocentes fleurs sont exposées à la bise, et les perles, qui sont si pures, naissent dans l'amertume.

« L'esprit, la conduite, la vie réglée n'en dispensent point : les astres, qui vont si réglément et avec tant de concert, qui sont si justes et si infaillibles, qui ne sont que lumière et qu'intelligence, sont sujets aux défaillances et aux éclipses, aux mauvaises interprétations et aux fausses conjectures.

« Les grâces, enfin, et les richesses n'en dispensent point : comment le feraient-elles, si les roses mêmes, qui sont les couronnes des grâces, ont des épines ; si l'or et l'argent, qui

sont les dieux des riches, passant par le fer et par le feu, se font sous le marteau et sous l'enclume (1)? »

Vous trouverez, mon ami, dans la religion de quoi adoucir cette dure et universelle nécessité. Vous y apprendrez à mettre à profit ces contrariétés si fréquentes, qui sont à votre jeunesse ce que les nuages sont à une belle matinée. Il ne faut pas compter sur une sérénité perpétuelle dans la saison du printemps.

Le bien ne se donne jamais tout pur en ce monde; ne vous plaignez donc point de votre partage. Pourquoi auriez-vous dès cette vie l'impassibilité des étoiles, qui ne vous est promise que pour l'autre? Contentez-vous d'en avoir ici l'innocence et la pureté.

Tout en nous est sujet à la tribulation : le corps, les biens, les affections. Quelque part que vous soyez frappé, levez les yeux au ciel, où se distribue le baume destiné à endormir toutes nos douleurs.

---

(1) Le P. Pierre le Moine, *La Dévotion aisée.*

CHAPITRE XI.

L'âme.

Quel homme a jamais su, par sa propre lumière,
Si, lorsque nous tombons dans l'éternelle nuit,
Notre âme avec nos sens se dissout tout entière,
Si nous vivons encore, ou si tout est détruit ?

VOLTAIRE.

. . . . . Il est un monde à part,
Un monde tout d'amour, sans larmes, sans souffrance!
Voir mourir ce qu'on aime, et puis douter après !
Oh ! cela ne se peut ! Le cœur a ses regrets,
Mais l'âme a l'espérance.

Et si cette âme, hélas ! appartenait au sort
Comme ici-bas la vie appartient a la mort,
Dans quel but, ô mon Dieu, les hommes et le monde ?
Et que resterait-il d'une création
Qui n'aurait pour pivot que la destruction ?
Rien, qu'une boue immonde.

Et la vie est si longue et si faite de pleurs,
Que, s'il fallait mourir, sans que de nos douleurs
Dieu n'eût ailleurs pitié, mieux vaudrait à la vie,
Dès l'enfance, opposer le calme du néant...
Mais le néant n'est pas ; c'est un mot impuissant
Que tout repousse et nie ;

Un mot qui clôt la vie, et qui place, à sa fin,
Au lieu d'éternité, des bornes au destin ;
Un mot où tout périt, ou tout tombe et s'engouffre.
Un mot que, par pitié, l'on devrait renoncer
(Que l'on y croie ou non) à jamais prononcer
Devant l'être qui souffre.

Car cette éternité qui dérobe à ses yeux
L'obscurité des nuits ou la pompe des cieux,
Lui promet un bonheur auquel il aime à croire.

Oh ! pourquoi donc, raillant ces rêves d'avenir
Que Dieu met dans son cœur, se plaire à les ternir
D'un souffle dérisoire ?

. . . . . .

Madame MÉLANIE WALDOR, *Ma mère*.
(Septembre 1833.)

I.

J'ai toujours trouvé un enseignement profond dans le désespoir de ces esprits rebelles, qui se débattent contre le sentiment de leur immortalité ; qui, après avoir laissé terrasser en eux l'ange par l'homme, ont horreur de leur victime, se regardent passer et ont peur de leur ombre comme de l'ombre d'un cadavre ; qui, enfin, veulent fuir le ciel de toute l'énergie de leurs forces, et sans cesse y reviennent de toutes les forces de leur nature.

Vous qui ne croyez pas à votre immortalité, dites-moi donc si vous croyez au dévouement. Et pourtant le dévouement n'est que l'instinct de l'immortalité ; car, si notre être dépendait de la vie présente, qui jamais braverait la souffrance ou la mort pour secourir ou sauver un de ses frères ? Donc, chaque fois que l'homme fait abnégation de lui-même, la créature immortelle se révèle en lui. Et, en effet, l'avenir seul a du prix pour nous ; ce qui reste, ce qui nous survit, c'est là notre véritable personnalité. Et voilà pourquoi c'est une divine chose que la mort pour l'homme vertueux ; car elle le repose de la vie sans le faire cesser d'être, comme le sommeil le repose de l'action sans le faire cesser de vivre.

II.

Il y a néanmoins des moments dans la vie où l'homme se résigne difficilement à croire certaines vérités, pour lesquelles dans d'autres moments il donnerait sa tête.

C'est que, comme dit Voltaire, en note de l'endroit cité, l'homme ne sait rien par lui-même, il a besoin de la foi.

Une âme en paix, une conscience tranquille, un esprit éclairé, un cœur honnête, un caractère probe, sont des dispositions favorables pour croire ce qu'a toujours cru la plus saine partie du genre humain.

L'incroyance, au contraire, est un fruit du désordre ; le scepticisme positif émane ou d'une corruption profonde, ou d'une perversité radicale.

Et le premier article du symbole des incroyants est la négation de ce qu'il y a de plus noble en eux : leur âme se nie elle-même et proclame qu'elle n'est pas. C'est le comble de l'absurde et de la dépravation.

III.

Vous n'avez pas d'âme, vous mon frère, vous ma sœur ! Eh ! si fait, vous en avez une ; seulement vous désireriez, parfois, s'il était possible, n'en point avoir.

Mais vous en avez une, et il ne tient pas à vous de vous en défaire.

Voyez votre impuissance ! Ce corps, auquel vous faites tant de sacrifices, pour lequel vous vous imposez tant de soins, vous pouvez, non sans crime pourtant, mais vous pouvez vous en débarrasser, au moins une fois ; car on n'y revient pas.

Mais votre âme, elle vous reste même alors ; elle vous reste toujours ; ou plutôt, c'est vous-même ; car le corps n'en était que le vêtement.

IV.

Vous voilà donc, je le suppose, débarrassé de votre corps, par un forfait que réprouvera toujours la raison, l'humanité, la religion.

Eh bien ! venez avec moi, approchez de cette fosse, contemplez vos propres restes, regardez ces ossements souillés de pourriture : c'est votre ennemi, c'est ce cadavre que vous maudissiez, alors qu'il vous accompagnait dans la vie.

Maintenant il repose, maintenant il attend, dans une indifférence absolue, que les vers l'aient rongé, que le temps l'ait réduit en poussière, que les siècles passent, que les générations le foulent aux pieds, que l'heure du réveil suprême sonne pour lui et ses pareils, et qu'il rejoigne cette âme qui l'avait repoussé.

Alors une union, forcée peut-être, deviendra inévitable, et sera éternelle, sans fin, sans espoir de séparation.

Si vous avez vécu en paix, en bonne intelligence, selon les lois de la justice, de l'équité, de la vertu, la réunion sera joyeuse, et l'existence pleine de félicité.

Mais si durant la vie ce corps que, dans un moment de révolte, de folie et de délire, vous avez violemment détruit, vous a dicté des lois, alors il voudra reprendre cet empire anormal dont vous aviez lâchement fait abandon à son profit.

Et, vile esclave durant les jours de votre pèlerinage, vous vous serez donné un bourreau pour des années qui ne finiront plus.

V.

Ah! vous n'avez pas d'âme? Vous en êtes bien sûr? Eh bien! venez encore avec moi, et vous me direz si, au moins, vous ne désirez pas en avoir une.

Aujourd'hui, j'en conviens, vous êtes entraîné par le tourbillon des affaires : il faut que vous songiez à votre avenir, à votre fortune, à celle des vôtres, à l'agrandissement de vos propriétés, à l'établissement de votre famille; que sais-je ?

C'est bien, pour aujourd'hui j'y consens. Mais demain!...

Oh! venez avec moi demain! Entrez dans cette maison que vous habitiez hier encore et qui vous appartenait, et dans laquelle même vous vous complaisiez, ne pensant pas que vous dûssiez la quitter si tôt.

VI.

Vous n'avez pas d'âme? Les philosophes et les théologiens vous donneront la preuve du contraire; moi, je continue mes observations. Venez donc avec moi.

Que voyons-nous dans cette maison dont la mort vous a séparé?

Des héritiers indifférents y jouissent, y abusent peut-être, des biens que vous aviez péniblement amassés, ou bien ils travaillent eux-mêmes à en amasser de nouveaux.

Du reste, voyez s'ils pensent à vous, s'ils en parlent, s'ils en ont quelque souci.

Voulez-vous que la tombe vous renferme tout entier? Mais il y a là, chez vous, dans vos propriétés, une injustice criante; on vous oublie indignement; y êtes-vous insensible?

Évidemment quelque chose de vous subsiste encore, et vous aviez une âme.

VII.

Où est-elle, cette âme? A l'instant où elle quitta votre corps et s'envola vers le lieu de son origine, son sort, sa demeure, son séjour a été fixé.

Elle est donc ou dans le ciel, sans crainte désormais, ou dans l'enfer, sans espérance, s'il en faut croire les opinions les plus accréditées, et aussi les plus vraisemblables et les plus consolantes.

Et à présent, dites que vous n'avez pas d'âme; plongez-vous exclusivement dans les soins de la terre, oubliez de porter vos regards et vos pensées vers les cieux.

Et si l'on vous parle de conversion, différez encore, dites qu'il sera temps demain.

Insensé, ce temps dont vous ne profitez pas, sur l'emploi duquel vous ne veillez pas, creuse votre fosse; et demain, ce sera l'éternité!

VIII.

Ah! vous n'avez pas d'âme? Mais d'où vous viennent donc, dans le silence des nuits, dans l'intervalle des insomnies, ces craintes secrètes et soudaines, ces inquiétudes sombres et indéfinissables, qui vous assiégent?

D'où viennent ces terreurs singulières, ce trouble involontaire, cet effroi sans motif, que vous n'avouerez pas tout haut, mais dont vous souffrez de temps en temps les atteintes?

Il est donc vrai qu'il y a des remords vengeurs, qui renaissent souvent dans ceux-mêmes qui croyaient être affranchis pour toujours des préjugés populaires?

Et si vous n'avez pas d'âme, pourquoi ces menaçantes apparitions de la mort, du jugement, de l'éternité, qui viennent à des moments imprévus se dresser, se poser en face de l'âme coupable, non comme de vains fantômes, mais comme d'effrayantes réalités que ne peuvent repousser ni les sophismes de la raison humaine, ni même les célestes consolations de l'espérance?

IX.

Préjugé, dites-vous; résultat de l'éducation; impressions d'enfance!

— A la bonne heure! mais l'assassin qui vous coupe la gorge et s'empare de votre héritage, a-t-il une âme? au moins, il est plus heureux que vous, sa victime, qui n'en voulez point avoir.

Mais l'ami que vous venez de perdre, que vous pleurez tous les jours, qui vous a été enlevé à la fleur de l'âge, et dont l'absence vous rend inconsolable, avait-il une âme?

Mais ces infortunés que tous les malheurs accablent, que vous secourez avec tant d'humanité, de charité peut-être, et qui néanmoins termineront dans l'affliction une vie com-

mencée dans la souffrance et continuée dans l'oppression la plus inique, pensez-vous qu'ils aient une âme?

Pour moi, j'estime qu'à leur dernier jour ils quitteront la terre, mais non la vie ; ils y entreront au contraire.

Autrement Dieu serait condamné à trôner éternellement solitaire au milieu des cieux dépeuplés, puisque vous lui ôtez même la prévision d'avoir un jour des associés à sa gloire et à son bonheur.

X.

Voilà un jeune homme, plein d'espoir et d'avenir, qui, placé, à vingt ans, entre la mort et l'injustice ou l'ignominie, se laisse volontairement égorger plutôt que d'imprimer à son nom la tache du déshonneur.

Que faites-vous de cette noble et généreuse victime?

Pensez-vous que la gloire d'ici-bas, l'immortalité de la renommée puisse suffire à la récompenser?

Mais, s'il n'a pas d'âme qui survive à son sacrifice, cette immortalité même sera pour lui comme si elle n'était pas.

Et puis, ne peut-on pas supposer que sa gloire, son héroïsme ont été ensevelis dans des ténèbres profondes, et que Dieu seul en fut témoin?

Dès lors, comment lui accorderez-vous en ce monde la récompense qu'il n'a pas cherchée peut-être, mais qui lui est due néanmoins?

Il faut donc qu'il ait une âme immortelle, et qu'au-delà de la tombe il y ait un séjour où quelque chose de nous subsiste, accompagné, suivi de nos bonnes ou mauvaises actions.

XI.

Vous n'avez pas d'âme!.... et tout finit en vous avec la vie!.

Eh bien! non, tout ne finit pas avec la vie; et même on aurait plutôt raison de dire que rien ne finit avec elle.

Dites-moi, pensez-vous que, quand il vous faudra mourir, vous ne laisserez aucun projet sans l'avoir réalisé, aucun désir sans l'avoir satisfait, aucune difficulté sans l'avoir surmontée ou éclaircie?

Hélas! l'existence la plus longue et la mieux remplie s'évanouira comme un songe éphémère; elle disparaîtra comme une ombre fugitive, et, loin d'avoir accompli notre tâche, loin d'avoir atteint le but de notre vie, nous n'aurons pas même eu le temps de penser que nous avons vécu.

La mort viendra interrompre pour jamais une destinée qui en était encore à chercher son terme, et elle la surprendra dans ce travail préparatoire, qui restera inachevé.

Non, non, tout ne finit point avec la vie, et nous avons une âme; cette douce espérance repose immuable au fond de mon cœur.

Oui, il y a quelque chose encore après notre départ de ce monde, puisqu'à la mort en nous rien n'est terminé!

XII.

Vous n'avez pas d'âme!... Quelle étrange doctrine alors que la vôtre, qui ferait de la personnalité humaine un résultat des dispositions de la matière; et de la pensée, un produit des nerfs du cerveau!

Mais avec ce matérialisme si peu noble, que faites-vous donc de la liberté de l'homme, cette prérogative dont nous sommes si justement fiers? Car la liberté se sent d'instinct, et nous oblige sans même s'expliquer.

Vous n'avez pas d'âme!... Mais vous refusez-vous donc la raison et la pensée? la raison qui se reconnaît jusque dans les choses qui la dépassent; et la pensée, qui nous élève au-dessus de tout ce que nos yeux peuvent voir et nos sens se figurer.

Vous n'avez pas d'âme!... Mais entendez-vous l'univers entier qui, empruntant la voix de toutes les générations

écoulées, proteste, par l'accord même des sociétés humaines, qui toutes, sans exception, ont un mot pour exprimer l'âme et un autre pour désigner le corps ?

Allons, mon ami, convenez que vous avez une âme, et que vous valez mieux, infiniment mieux que cet animal qui est à votre service, et qui peut-être a aussi quelque chose d'analogue à votre âme, quoique, sans doute, d'une nature et d'un rang moins noble et moins élevé.

CHAPITRE XII.

La mortification.

La mortification perfectionne l'homme tout entier, au physique et au moral.

I.

La vie de l'homme sur la terre n'est qu'un long et continuel combat, parce que l'antagonisme règne dans sa nature même et dans son être.

Il y a lutte entre le corps et l'âme, et l'enjeu, c'est, en définitive, la domination, l'empire de l'un sur l'autre, et la direction souveraine et arbitaire de l'homme tout entier.

Si vous flattez le corps, l'âme s'amollira necessairement sous l'empire des sens; elle oubliera sa dignité, elle se résignera à la servitude, elle acceptera l'esclavage.

Et les sens flattés, gâtés, servilement obéis, deviendront facilement des maîtres impérieux, auxquels on ne résistera plus ou que très-difficilement.

L'homme est ainsi fait, qu'il ne saurait elever l'un des plateaux de sa double nature sans abaisser l'autre dans la même proportion, accorder à l'âme sans refuser au corps, et flatter celui-ci sans asservir celle-là.

II.

D'un autre côté, si nous avons tant de peine à nous unir à Dieu, n'en faut-il point chercher la principale cause dans notre attachement aux choses de la terre, à nos aises et à nos commodités?

Car l'attachement suppose une forte union; or, comment un cœur attaché aux créatures sera-t-il uni à Dieu?

Nécessairement ce cœur pensera aux créatures, il s'en occupera, il les aimera, et Dieu sera loin de lui, comme lui-même sera loin de Dieu.

Mortifions donc, amortissons, faisons mourir tout attachement qui ne serait pas selon la volonté, la loi et le bon plaisir de Dieu, et nous serons dans l'ordre, et nous aurons la paix, qui n'est possible qu'à ce prix.

III.

Mais il en coûte, n'est-ce pas, de vivre dans une mortification continuelle, d'attaquer des passions fougueuses, de combattre des penchants si forts ou si doux, de fouler aux pieds le respect humain, de s'astreindre à l'accomplissement exact de tous ses devoirs et de veiller sans cesse sur soi-même ?

Oui, assurément ; il en coûte, surtout dans le commencement ; car, dans la suite, si vous avez le bon esprit d'en faire l'expérience, vous verrez qu'on y trouve des douceurs et des consolations.

La mortification chrétienne nous fait jouir d'une paix profonde, du témoignage d'une bonne conscience, et même de l'estime des gens de bien.

IV.

L'immortification semble plus facile et plus agréable au commencement ; la joie, les plaisirs, les belles espérances l'accompagnent.

Mais tout change bientôt : la tristesse succède à la joie et aux divertissements ; les peines cuisantes remplacent les plaisirs, et les espérances ne tardent pas à s'évanouir.

Plaignons plutôt les serviteurs de ce maître sans amour, sans charité, sans cœur, qu'on appelle le monde, et étonnons-nous de ce long et perpétuel aveuglement qu'aucune expérience ne peut guérir.

Pensons qu'à la mort il ne reste à ces infortunés qu'un vide affreux, une déception amère, et une multitude de péchés.

Les serviteurs de Dieu, au contraire, ceux qui ont entretenu la vie de leur âme par la mortification de leur corps, s'en iront à lui ornés de vertus et pleins de mérites

De quel parti voulez-vous être? Il n'y a pas à balancer

V.

Mais à quoi bon, direz-vous, contrarier ainsi la nature, s'imposer des privations pénibles, s'astreindre à des pratiques de surérogation? Cela est-il donc nécessaire, indispensable? Et ne peut-on être bon chrétien, ne peut-on se sauver sans cela?

— Ce n'est pas mon but de vous répondre catégoriquement: mais, dites-moi, mon frère, êtes-vous aussi modéré, aussi scrupuleux, quand il s'agit de vos plaisirs, de vos satisfactions? Demandez-vous aussi à quoi bon ne pas se borner au strict nécessaire?

On ne vous entend pas souvent dire : A quoi bon amasser de nouvelles richesses? Est-il nécessaire d'en avoir tant, et ne peut-on vivre sans cela?

Quand les emplois, les dignités, les honneurs viennent frapper à votre porte, vous ne demandez pas à quoi bon les accepter.

VI.

Avec cette question glaciale : *à quoi bon? à quoi cela sert-il?* où en serait le monde? Que deviendraient les relations sociales, la civilisation, les arts, l'industrie, le commerce?

De quoi sert à la terre le riche éclat de sa parure si variée, et au firmament, ces myriades d'étoiles qui étincellent sur sa voûte d'azur?

Ne comprenez-vous pas qu'au-dessus du nécessaire et de

l'utile, il y a le beau et le grand; au-dessus du précepte, le conseil; au-dessus du fond, la forme; au-dessus du bien, le mieux?

L'homme est fait pour le sentir et le comprendre; il cherche même à la réaliser dans ses faibles œuvres, en leur donnant un reflet de cette beauté qui brille dans les œuvres divines.

Et je suppose, gratuitement peut-être, que la mortification dont je parle est de pure surérogation; car elle est corrélative à des besoins d'un ordre supérieur, elle est comme une sorte d'apaisement nécessaire pour les plus nobles aspirations des grandes âmes; elle est, pour ainsi dire, l'aliment naturel des vertus extraordinaires. Et cela tient, sans doute, à ce que l'immolation du corps paraît seule capable de donner à l'âme cette énergie morale que réclame le dévouement sublime au bien.

Et d'ailleurs, il ne saurait être interdit, ce me semble, ni inutile de s'imposer, au moins de temps en temps, certaines privations auxquelles ne nous oblige point notre condition. Quand cela ne servirait qu'à rompre nos habitudes, ce serait déjà quelque chose : sait-on à quoi l'on sera peut-être appelé un jour?

VII.

Les lettres et les arts sont l'expression sensible de ces besoins d'un ordre supérieur.

L'élégance, la délicatesse, le luxe même que nous recherchons et que nous mettons partout, sont la satisfaction plus ou moins légitime du penchant qui nous porte vers le grand et le beau.

Et il est vraiment étrange que, dans un siècle où le luxe matériel épuise toutes les ressources de l'industrie et de l'art, on veuille réduire l'instinct religieux, le plus noble et le plus relevé de tous, aux mesquines limites du nécessaire.

Il est étrange qu'on veuille disputer une à une à l'âme humaine toutes ses jouissances.

VIII.

Et pour qu'il y ait équilibre dans le monde moral, pour que la somme du mal ne l'emporte pas sur celle du bien, n'est-il pas nécessaire qu'il y ait une compensation de superfluités contraires?

N'est-il pas indispensable qu'à une sorte d'excès de satisfactions corporelles soit opposée une sorte d'excès de privations corporelles; à un excès de voluptés sensuelles, un excès de voluptés spirituelles; à un excès d'immortification, un excès de mortification?

Et si vous ne croyez pas donner dans l'excès, n'accusez pas les autres d'y donner davantage. C'est là une question toute relative, et qui dépend du point de vue où l'on se place pour l'envisager.

Quoi qu'il en soit, sans l'esprit de mortification il n'y a point de véritable christianisme. Remarquez que je dis l'esprit, et comprenez si vous pouvez

IX.

Cet esprit, qui vit d'humilité, se nourrit aussi de sacrifices; et quand la Providence fait mine de l'oublier et ne lui envoie aucune épreuve, il tremble et s'en impose aussitôt à lui-même de volontaires.

C'est que la difficulté même et la contrainte sont comme le ressort naturel de son activité.

Oh! si nous pouvions voir d'une manière sensible le monde des âmes; si nous pouvions embrasser de nos regards toutes les vertus qui ont fleuri, tout le mal qui a été comprimé, depuis dix-huit cents ans, par cet esprit et son influence plus ou moins remarquée, quel spectacle!

Ce combat de l'esprit contre la chair et de la raison contre les passions mauvaises n'avait, pour ainsi dire, pas lieu avant Jésus-Christ. Toutes les erreurs se promenaient en robe sous

le Portique ; tous les vices, toutes les folies divinisées se donnaient droit de bourgeoisie au Panthéon. Et s'il est vrai de dire que l'on ne connaissait point alors l'intolérance, parce qu'on ne connaissait pas la vérité ; il est peut-être plus vrai encore de dire que l'on ne connaissait pas non plus la mortification, parce qu'on ne connaissait pas la vertu.

X.

On se fait une idée étrange de la morale chrétienne et de son divin auteur.

« Ne voir en Jésus-Christ qu'un législateur impitoyable qui vient nous imposer des préceptes surhumains et nous menacer des châtiments attachés à leur violation, en laissant à notre faiblesse la tâche décourageante d'en soulever et d'en porter l'écrasant fardeau, c'est évidemment dénaturer l'Évangile, et en enlever toute cette partie si miséricordieuse et si attrayante où Jésus-Christ appelle à lui tous ceux qui sont accablés et lassés, pour les soulager ; où, bon pasteur, il porte lui-même la brebis sur ses épaules ; père de famille, il pardonne tous ses torts à l'enfant prodigue ; maître indulgent, il accueille et rétribue les ouvriers arrivés à la dernière heure ; bon Sauveur, il remet les péchés à la Madeleine et à la femme adultère ; Rédempteur crucifié par amour, il meurt pour le genre humain, et cloue avec lui sur la croix la cédule de notre délivrance.

« Mais ne voir que cette délivrance, que cette absolution, que cette rédemption, pour en conclure que nous sommes dispensés de toute coopération, de tout effort, de toute activité propre, même de celle du repentir et de l'amour, que Jésus-Christ, comme Dieu, a agi pour nous, mérité pour nous, tellement que cette cédule de délivrance soit un titre d'exemption de toute vertu et un bill d'indemnité pour tous les crimes ;... je ne dirai pas que c'est arracher de l'Évangile toute cette partie où Jésus-Christ proclame qu'il n'est pas venu abolir la loi, mais la compléter, en la portant de la défense de l'a-

dultère à celle du simple regard, de celle de l'homicide à celle du simple défaut de charité, de celle de ne pas rendre le mal pour le bien à l'obligation de rendre le bien pour le mal; où, nous appelant à une perfection égale à celle de Dieu même, il met le salut à la condition de couper notre main, d'arracher notre œil, s'ils nous scandalisent, de nous renoncer entièrement, et, portant notre croix, de le suivre; où il nous apparaît sur les nuées du ciel, transformé de Sauveur en juge, appelant au partage de sa félicité ceux qui ont pratiqué les œuvres de miséricorde, et précipitant, de ses malédictions, dans les éternels abîmes, non-seulement ceux qui ont fait le mal, mais ceux même qui n'ont pas fait le bien; je ne dis pas que c'est arracher toute cette partie obligatoire de l'Évangile;... . mais je dirai que c'est faire servir cette loi adorable et sainte à tuer la loi naturelle jusque dans ses premiers éléments, à étouffer la conscience humaine jusque dans ses plus imprescriptibles instincts, et à précipiter le monde dans un état qui aurait fait reculer d'horreur l'antiquité païenne, et dont le génie du mal peut seul s'applaudir, comme d'une œuvre que lui seul a pu inspirer... Tel est cependant le système de la justification par la foi sans les œuvres, tel est l'Évangile de la Réforme (1). »

---

(1) Aug. Nicolas, *Du Protestantisme, etc.*, t. I, liv. II, ch. IV.

CHAPITRE XIII.

La douleur.

La douleur a son prix comme elle a ses combats,
Le blasphème l'irrite et ne la dompte pas.
(CLAUDIUS HÉBRARD.)

Douleur donne la trempe à notre caractère ;
Sans douleur l'homme est mou, ne peut rien, rampe à terre.
(***)

I.

De qui la douleur n'est-elle point le partage? Quel est l'heureux mortel qui pourrait se vanter de ne l'avoir jamais éprouvée?

Sachons que la douleur n'est pas l'effet inévitable d'une cause secondaire; elle n'est point un malheur qu'il nous faille supporter sans espoir d'y trouver l'expiation : elle serait alors un mal sans mélange d'aucun bien.

La douleur est une peine expiatoire, un châtiment qui nous purifie, et si elle est un mal dans sa source et son origine, qui est le péché, elle est un grand bien sous le rapport de ses effets et de ses résultats, qui sont la purification des pécheurs et la réhabilitation des coupables.

II.

« La douleur est la compagne inséparable de la vie, dans cette vallée obscure, pleine de nos sanglots, de nos gémissements et de nos larmes.

« Tous ceux qui naissent souffrent depuis leur naissance jusqu'à leur mort; et tout ce qui n'est pas douleur est étranger à l'homme.

« S'il jette les yeux sur le passé, il regrette de le voir évanoui ; s'il les jette sur le présent, il éprouve de l'angoisse, parce que le passé fut meilleur ; s'il les jette sur l'avenir, il ressent de l'effroi, parce que l'avenir est tout ombres et mystères.

« Pour peu qu'il réfléchisse, il voit que le passé, le présent et l'avenir c'est tout, et que ce tout n'est rien ; car le passé est déjà passé, le présent passe, l'avenir n'est pas ; et sera-t-il jamais ?

III.

« Les privations accablent les nécessiteux ; la satiété, les riches.

« L'orgueil torture les puissants ; l'ennui, les oisifs ; l'envie, les petits ; le mépris, les grands.

« Les conquérants, qui bouleversent les peuples, sont eux-mêmes bouleversés par la fureur, et ils ne poursuivent les autres que pour se fuir eux-mêmes.

« La luxure brûle de ses ardeurs impudiques la chair de l'adolescent.

« L'ambition prend l'adolescent, devenu homme, des mains de la luxure, l'embrase d'autres feux et le livre à de nouveaux foyers d'incendie.

« L'avarice le recueille quand la luxure ne veut plus de lui et que l'ambition le quitte ; elle lui donne une vie artificielle qu'on appelle insomnie.

IV.

« Parcourez la terre en tous sens ; regardez derrière vous, regardez devant vous, dévorez les espaces et les temps ; vous ne trouverez, dans les domaines de l'homme, qu'une douleur sans trêve et une lamentation sans fin.

« Mais cette douleur, volontairement acceptée, est la mesure de toute grandeur ;

« Car il n'y a pas de grandeur sans sacrifice, et le sacrifice n'est autre chose que la douleur acceptée volontairement (1). »

Voilà pourquoi ceux qui ont été transpercés d'un glaive de douleur et qui ont accepté volontairement la douleur et son glaive, sont honorés d'un nom particulier ; le monde les appelle des héros.

V.

Mais outre le monde et ses héros, il y a encore un autre tribunal, un autre juge et d'autres dévouements.

L'Église de Dieu proclame saints, c'est-à-dire héros sans tache, ceux qui ont accepté toutes les douleurs de l'esprit et de la chair ;

« Ceux qui, sous le joug de l'avarice, renoncèrent à tous les trésors du monde ;

« Ceux qui, sollicités par la gourmandise, furent sobres.

« Ceux qui, brûlés par la luxure, embrassèrent saintement le combat et furent chastes ;

« Ceux qui, en luttant avec des pensées mauvaises, demeurèrent vainqueurs et purs. »

VI.

Elle proclame saints, c'est-à-dire parfaits et bienheureux et imitables,

« Ceux qui, éprouvant de la tristesse devant le bien d'autrui, firent de si puissants efforts, qu'ils changèrent en une sainte joie cette honteuse tristesse.

« Ceux qui s'élevèrent si haut par l'humilité qu'ils vainquirent l'orgueil.

« Ceux qui terrassèrent l'ambition qui les emportait aux nues ;

---

(1) Donoso Cortès, *Essai, etc.*, liv. III, ch. II.

« Les paresseux qui devinrent diligents ;

« Ceux qui, se voyant abattus par les chagrins, s'élevèrent, par un généreux effort, à l'allégresse spirituelle ;

« Ceux qui, épris d'amour pour eux-mêmes, renoncèrent à cet amour par amour pour autrui, et, dans un héroïque renoncement, donnèrent leur vie pour les autres en parfait holocauste ; voilà ses saints (1). »

VII

Il y a dans la douleur une vertu sanctifiante, et partout et toujours l'homme a rendu un culte et un hommage aux grandes infortunes.

Le Christ lui-même a passé par cette loi ; et, après avoir été l'homme des douleurs par excellence, il a reçu le culte et les hommages, par excellence, de toutes les générations.

L'homme, sans savoir pourquoi, incline toujours son cœur du côté du vaincu ; l'infortune lui paraît plus belle que la victoire.

Quand la gloire est trop grande, elle mérite d'être couronnée par quelque grand malheur.

Voyez OEdipe, Marius, Mithridates, Annibal, Socrate, Alexandre, César, Germanicus, Napoléon et cent autres encore.

VIII.

« La douleur établit une sorte d'égalité entre les hommes qui souffrent ; la jouissance nous sépare, la souffrance nous unit dans un lien fraternel.

« La douleur nous ôte nos excès et nous donne ce qui nous manque, en établissant dans l'homme un équilibre parfait.

« L'orgueilleux ne souffre pas, sans perdre quelque chose de son orgueil ; l'ambitieux, quelque chose de son ambition ;

---

(1) Donoso Cortès, *Essai, etc.*, liv III, ch. II

le colérique, quelque chose de sa colère : le luxurieux, quelque chose de sa luxure.

« La douleur est souveraine pour apaiser les feux de la passion.

IX

« En même temps qu'elle nous ôte ce qui nous dégrade, la douleur nous donne ce qui nous ennoblit.

« L'homme dur ne souffre pas sans se sentir porté vers la compassion ; l'homme hautain, vers l'humilité ; le voluptueux, vers la chasteté.

« L'homme violent s'adoucit, le faible se fortifie.

« Nul ne sort amoindri de cette grande fournaise des douleurs ; l'immense majorité en sort avec de hautes vertus qu'elle n'avait jamais connues.

« L'impie en sort religieux ; l'avare, prodigue d'aumônes ; l'homme au cœur sec, avec le don des larmes ; l'homme au cœur dur, avec un cœur plein de miséricorde.

X.

« Il y a dans la douleur je ne sais quoi de fortifiant, de viril, de profond, qui est la source de tout héroïsme et de toute grandeur.

« Personne n'a senti son contact sans grandir.

« L'enfant acquiert, par la douleur, la virilité de l'adolescence ; l'adolescent, la maturité et la gravité de l'homme fait ; l'homme fait, la force des héros ; les héros, la sainteté des saints.

« Il y a donc dans la douleur quelque chose de purifiant et de divin, comme il y a dans le plaisir quelque chose de malfaisant et de corrosif.

XI.

En effet, « celui qui fuit la douleur pour courir après les plaisirs, commence aussitôt à décroître par une progression à la fois rapide et continue.

« Des hauteurs de la sainteté, il descend jusqu'à l'abîme du péché ; de la gloire, il va à l'infamie ; de l'héroïsme, à la lâcheté.

« Par l'habitude de céder, il perd jusqu'à la mémoire de l'effort ; par l'habitude de tomber, jusqu'au pouvoir de se relever.

« La vitalité et l'énergie des puissances de l'âme, l'élasticité et la force des muscles du corps, tout s'use dans le plaisir.

XII.

« Dans le plaisir, il y a je ne sais quoi d'énervant et de corrupteur qui porte en soi une mort silencieuse et cachée.

« Malheur à celui qui ne résiste pas à sa voix, perfide et douce comme celle des antiques sirènes !

« Malheur à celui qui, lorsque le plaisir l'invite avec ses parfums et ses fleurs, ne recule pas et ne fuit pas épouvanté, avant de tomber, n'étant plus maître de soi, dans cette défaillance voisine de la mort, que le plaisir communique aux sens par l'arome de ses fleurs et par la vapeur de ses parfums !

XIII.

« Si l'on cède au plaisir, ou on y succombe misérablement, ou on en sort tout changé.

« L'enfant qui s'y abandonne ne voit pas l'adolescence, l'adolescent y trouve la décrépitude, les vieillards y trouvent la mort.

« Entre les mains du plaisir, l'homme laisse comme dépouilles la puissance de sa volonté, la force de son entendement et l'instinct des grandes choses.

« Egoïste jusqu'au cynisme, cruel jusqu'à l'extravagance, il sent bouillonner dans ses veines des passions sans nom.

« Si cet homme est de basse condition, il tombera des

mains de la justice dans les mains du bourreau ; s'il est de condition élevée, vous pâlirez de terreur à le voir lâcher les rênes à ses appétits voraces et à ses instincts féroces.

« Engourdis par l'opium des plaisirs, les sens du voluptueux ne peuvent être tirés de cet engourdissement stupide que par l'odeur du sang.

XIV.

« Qu'on ne croie pas cependant que, pour être contraires, le plaisir et la douleur ne s'unissent pas d'une certaine manière ;

« Car, de même que celui qui accepte volontairement la douleur éprouve en lui un certain plaisir spirituel qui soulage et fortifie ;

« De même celui qui s'adonne aux plaisirs sent en lui une certaine douleur qui, au lieu de fortifier, énerve et accable.

« La douleur est cette peine universelle à quoi nous sommes tous assujettis par le péché.

« Partout où l'homme adresse ses pas, partout où il jette ses regards, il se trouve en face de la douleur, statue muette et éplorée toujours debout devant lui.

XV

« La douleur a cela de commun avec la Divinité, qu'elle est pour nous comme un cercle qui nous contient, nous enveloppe et nous environne.

« Quand nous gravitons vers le centre, nous gravitons vers elle ; quand nous courons à la circonférence, nous courons à elle.

« Et graviter et courir vers elle, c'est graviter et courir vers Dieu, terme de tous nos pas et de toutes nos gravitations.

« La différence est en ce que, par certaines douleurs

nous allons au Dieu bon et clément, par d'autres, au Dieu juste et irrité, et par d'autres, au Dieu du pardon et des miséricordes.

XVI.

« Par le plaisir, nous arrivons à la douleur qui est une peine, et par la résignation et le sacrifice, à la douleur qui est un remède.

« Quelle n'est donc pas la folie des enfants d'Adam, qui, ne pouvant éviter la douleur, fuient celle qui est un remède pour tomber dans celle qui est une peine (1) ! »

Heureusement que Dieu, pour nous rappeler à lui en nous rappelant à la raison, a déposé partout quelques gouttes de douleur dans le calice de la volupté, et qu'ainsi, nous abandonnant moins au mal, nous nous exposons moins à la peine et au châtiment.

Heureusement que la religion fait entendre aux siens des paroles d'espérance qui endorment toutes les douleurs ; mais il faut les méditer profondément et les comprendre à la lumière du flambeau de la foi.

Alors, mais alors seulement, les pensées ameutées se rangent docilement sous la loi de la raison ; alors on oppose à ses tribulations le courage, le calme et la résignation d'un chrétien ; et plus on a de résignation, moins on souffre ici-bas.

Car la souffrance est partout, et la résignation est malheureusement trop rare. Mais la résignation, qui est la plus nécessaire, est la plus difficile des vertus chrétiennes.

XVII.

Il n'y a rien à opposer aux douleurs qui nous environnent,

---

(1) Donoso Cortès, *Essai*, etc., liv. III, ch. II.

rien, que la vertu inspirée par la foi, soutenue par les promesses à venir, et éclairée sur les événements passés.

L'homme vit peu de jours, et ses jours sont mauvais. Sa vie est un pèlerinage sur une terre étrangère, où il ne rencontre que des ennemis.

La guerre incessante qu'il est obligé de soutenir suffirait seule pour lui faire prendre en dégoût la vie, s'il n'avait devant lui l'affreuse perspective de la mort ;

Mais cette mort, sans la croyance ferme et assurée à une autre vie, renferme d'effrayants mystères.

Et cependant nous nous prenons parfois à l'invoquer dans notre désespoir.

Que si l'habitude finit par nous acclimater à l'existence ; si l'illusion sans cesse renaissante de nos espérances vaines nous conduit jusqu'à la tombe, en nous en dérobant l'horreur,

Cette habitude et cette illusion ne sont que de misérables et humiliantes chimères, qui ne nous soulagent qu'en nous trompant, puisqu'il y a quelque chose au delà de la tombe.

Mieux vaut donc accepter la douleur comme un remède, envisager la mort comme une dernière épreuve, et se préparer, par la vertu, au grand passage de l'éternité.

XVIII.

Sachez seulement, mon ami, qu'il a été prononcé une parole qu'on n'a point démentie encore, et qui dit : *Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'un jour à venir, Dieu lui-même essuiera les larmes de leurs yeux.*

Les larmes sont le triste mais remarquable privilége de l'homme.

C'est comme le tribut fatal qu'il paye à quelque malédiction héréditaire, puisqu'il verse des pleurs presque en naissant.

C'est l'expression commune de toutes les souffrances, des peines, des chagrins, des douleurs

Les larmes ! Ne dirait-on pas que c'est le sang de l'âme, le sang qu'elle laisse couler de ses blessures ?

Eh bien! d'après la croyance des chrétiens, Dieu, dans le ciel, essuiera de sa main divine ces larmes qui entrent pour une si large part dans le lot de la vertu.

Il séchera ces pleurs qui coulent maintenant inconsolés, incompris, quelquefois insultés!

XIX.

Et ceux-là se trompent qui nous disent, dans leur désespoir : Il faudra donc toujours souffrir, toujours se mortifier, toujours se combattre, toujours se roidir contre soi-même!

— Oh! non, il ne le faudra point *toujours!* Pendant vingt, trente, quarante ans, oui peut-être! mais quarante ans, est-ce *toujours?* Ah! *toujours*, c'est bien plus long; *toujours*, pour nous, c'est l'éternité.

Or la douleur chrétienne, la douleur qui purifie, ne franchira pas le seuil de l'éternité.

Ainsi, consolez-vous; votre *toujours* ne durera qu'un temps; oui, il ne saurait même durer qu'un instant à la fois, car l'existence de l'homme et les phénomènes qui l'accompagnent, se balancent, sur un point indivisible et imperceptible, entre deux abîmes : le passé qui n'est plus, et l'avenir qui n'est pas encore.

Donc, ce *toujours* qui vous effraye, ce *toujours* de soixante ans ne saurait subsister à la fois sur deux points de la durée.

Et ce qui le perpétue ne peut être que votre souvenir ou vos appréhensions; votre souvenir qui vous le rappelle, vos appréhensions qui le redoutent.

Mais sa réalité ne porte que sur le moment actuel, sur un présent fugitif, insaisissable, qui échappe avant qu'on l'ait nommé, qui s'évanouit avant d'avoir pu être envisagé par la pensée.

Et vous appelez cela *toujours!*

CHAPITRE XIV.

Les passions.

La même passion qui notre cœur devore,
Même à nos propres yeux souvent nous déshonore.

I.

« Si un loup se jette sur un troupeau, il ne le dévore pas tout entier sur-le-champ : il saisit un mouton et le mange; puis, sa faim étant revenue, il en saisit un autre et le mange; et ainsi jusqu'au dernier, car sa faim revient toujours.

« Ne soyez pas comme les moutons, qui, lorsque le loup a enlevé l'un d'eux, s'effraient un moment, et puis se remettent à paître. Car, pensent-ils, peut-être se contentera-t-il d'une première ou d'une seconde proie; et qu'ai-je affaire de m'inquiéter de ceux qu'il dévore? Qu'est-ce que cela me fait, à moi? il ne me restera que plus d'herbe.

« En vérité, je vous le dis, ceux qui pensent ainsi en eux-mêmes sont marqués pour être la pâture de la bête qui vit de chair et de sang (1). »

Or, cette bête insatiable, ce sont vos passions mauvaises, qui dévoreront peu à peu votre substance, si vous ne faites bonne garde.

Elles vous attaqueront d'un seul côté d'abord; et vous vous sentirez enclin à vous pardonner ce petit défaut, cette imperceptible faiblesse : c'est si peu de chose, direz-vous!

Mais après cette victoire remportée sur votre vertu, l'ennemi voudra en remporter une autre encore, et malheur à vous, si vous condescendez aux sollicitations de votre cœur!

---

(1) Lamennais, *Paroles*, IV.

soyez sûr qu'il est d'intelligence avec vos passions et qu'il vous trahit en secret. Encore cela, vous dit-il ; ce n'est rien ; allons, il faut bien se plier un peu aux circonstances !... Et vous vous pliez si docilement qu'il finit bientôt par vous entraîner dans l'abîme !... Pauvre ami ! c'était au premier assaut qu'il fallait résister. Maintenant la lutte est engagée terrible, formidable. Pourtant ne perdons point courage : un noble espoir est une grande ressource.

II.

Tout homme a des passions, c'est la condition de sa nature ; mais c'est aussi l'occasion de son mérite et la source de sa dignité, quand il s'étudie à les diriger vers le bien et à ne s'en pas laisser vaincre.

Car nos tendances et nos passions ne sont point mauvaises par elles-mêmes et renfermées dans les limites d'un noble et saint usage, elles ne sont mauvaises que dans l'abus qu'on en fait.

Dirigez-les vers leur objet légitime, elles deviennent des vertus fécondes en bonnes œuvres ; laissez-les s'égarer, elles se vicient et aboutissent au crime.

Elles sont un don de Dieu, comme nos autres facultés : ce sont des instruments, des armes qu'il a déposées dans nos mains pour nous aider à conquérir le bonheur ; mais avec lesquelles nous pouvons nous blesser et nous donner la mort, si nous ne veillons pas soigneusement sur nous

III.

Dans l'homme déchu, l'équilibre entre les bons et les mauvais penchants a été rompu ; et il est resté en chacun de nous un principe de désordre, un germe de dissolution qu'il est de notre devoir de combattre si nous voulons reconquérir notre dignité première.

Un antagonisme, né avec nous, divise nos facultés les unes

contre les autres ; nous voyons le bien, nous l'approuvons, et néanmoins nous faisons le mal.

De toutes parts la contradiction nous enveloppe ; nous la subissons jusqu'au centre de notre être.

Dans notre esprit, nous la subissons par les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur.

Dans notre volonté, par l'asservissement où nos passions mauvaises nous réduisent ;

Dans notre sensibilité, par la douleur ; et dans notre vie, par la mort.

IV.

Quel tableau que celui de la volonté humaine avec ses contradictions si singulières !

Qu'est-ce donc que cette passion mystérieuse, si faible tout d'abord et si peu redoutable, mais qui bientôt va s'établir en souveraine, et qui, grandissant toujours en proportion des concessions qu'on lui fait, finira tôt ou tard par nous imposer des lois vraiment tyranniques !

Cependant, même en cet état, ne désespérez pas encore ; vous sentez l'impuissance de votre volonté pour rentrer dans l'ordre, mais avec le secours du Tout-Puissant, vous pouvez, vous devez ne cesser jamais de poursuivre le bonheur, parce que vous pouvez l'atteindre.

V.

Gardez-vous surtout, vous qui êtes jeunes, d'imiter ces imprudents qui emploient une partie de leur vie à rendre l'autre misérable.

Ne laissez point séduire votre belle jeunesse par les maximes corrompues d'un monde pervers : les passions, flattées d'abord, s'érigent bientôt en tyrans inexorables.

Et savez-vous ce qui arriverait infailliblement si vous veniez à contracter des habitudes vicieuses ? O mon ami, quelles ténèbres épaisses se produiraient dans votre esprit !

Je ne crois pas que les lumières de la raison pussent jamais les dissiper ; celles même de la foi le pourraient-elles ?

L'homme emporte au tombeau les vices du jeune âge!

Et ordinairement il suit dans sa vieillesse le chemin qu'il s'est tracé dans sa jeunesse.

Il est donc de la plus haute importance pour nous de contracter de bonne heure de nobles habitudes.

VI.

Vous saurez vous arrêter à point, prétendez-vous ; vous n'irez pas jusqu'à l'excès. — Je le souhaite ; mais faites-le-moi donc espérer, car je ne le puis. Et vous-même vous n'y comptez pas ; l'illusion est trop grossière pour que vous vous y laissiez prendre.

Veillez plutôt et veillez sérieusement, veillez dès le principe à la garde de votre pauvre cœur, afin de le prémunir contre cette illusion même et contre les piéges de cent ennemis domestiques qui l'assaillent de toutes parts.

Descendez souvent dans votre intérieur pour examiner ce qui s'y passe, et, à la lueur du flambeau de la religion, voyez si quelque passion secrète ne s'insinue point dans votre âme.

Recourez à la vigilance, et joignez-y l'usage fréquent de la prière, le souvenir de Dieu qui vous contemple, et la modération dans vos désirs ; et puissiez-vous être assez heureux pour ne vous point laisser dominer par vos plus cruels ennemis !

Car l'âme la plus forte, en ces occasions,
Répond malaisément de ses émotions (1).

VII.

Il y a dans le cœur de l'homme une passion formidable.

---

(1) Molière

une passion qui exerce une influence étonnante sur l'existence tout entière, et dont les trompeuses illusions ne forment que trop souvent une longue chaîne de douleur et d'infortune.

« Cette passion, il est vrai, se retrouve d'une certaine manière chez tous les êtres de la nature ;

« Mais chez l'homme, par cela même qu'elle réside dans un être intelligent, elle revêt un caractère particulier.

« Dans les brutes, ce n'est qu'un instinct ; dans l'homme, l'instinct devient passion, et cette passion, participant à la mobilité de l'esprit, avivée par l'imagination, inconstante et capricieuse, parce qu'elle reçoit l'impulsion et la direction d'un libre arbitre qui peut s'abandonner à autant de caprices qu'il y a d'impressions différentes par les sens et pour le cœur, se change en un sentiment vague, mobile, qui ne se contente jamais, que rien ne peut rassasier.

« Tantôt c'est le malaise d'un fiévreux ou la frénésie d'un homme en délire, tantôt un songe qui ravit l'âme et l'entraîne dans des régions embaumées et vaporeuses, tantôt l'angoisse de l'agonie.

VIII.

« Qui peut décrire la diversité des formes sous lesquelles se présente cette passion? Qui dira la multiplicité des piéges qu'elle tend aux malheureux mortels?

« Observez-la à sa naissance ; suivez-la dans sa carrière, jusqu'au dernier instant, jusqu'à ce qu'elle touche à son terme et s'éteigne, semblable à une lampe qui meurt.

« A peine un léger duvet paraît sur le visage, déjà dans le cœur de l'homme germe un sentiment mystérieux, qui le remplit d'inquiétude, de trouble, sans qu'il en connaisse lui-même la cause.

« Une douce mélancolie se glisse dans le cœur ; des pensées inconnues errent dans l'esprit ; des images séduisantes traversent l'imagination ; un aimant secret agit sur l'âme ;

une gravité inattendue se peint sur les traits ; toutes les inclinations prennent une direction nouvelle.

« Les jeux de l'enfance cessent de plaire ; tout fait entrevoir une vie nouvelle, moins innocente, moins tranquille ; la tempête ne rugit pas encore, mais déjà ces nuages sont le triste présage de ce qui va venir.

IX.

« Cependant l'adolescence survient : ce qui jusque-là était un sentiment vague, mystérieux, incompréhensible pour celui-même qui l'éprouvait, devient dès ce moment plus prononcé ;

« Les objets s'éclaircissent, s'offrent dans leur véritable nature ; la passion les voit et s'y dirige.

« Mais cette passion est aussi vaine, aussi changeante, aussi capricieuse que la multitude d'objets qui se présentent à elle tour à tour.

« Elle se précipite sans cesse à la suite de l'illusion, poursuit des ombres, cherche une satisfaction qui ne se trouve jamais, attend un bonheur qui jamais n'arrive.

« L'ardent jeune homme, qui a l'imagination exaltée, le cœur brûlant, l'âme emportée tout entière, s'entoure d'un cercle brillant d'illusions, à travers lesquelles, comme à travers un prisme séducteur, il considère tous les objets qui l'environnent.

« Il prête à la lumière du ciel une splendeur plus vive, à la terre une plus riche parure, de plus riantes couleurs ; il répand sur toute chose le reflet de son propre enchantement.

X

« Dans l'âge viril, lorsque la pensée est devenue plus grave, lorsque le cœur est plus constant, la volonté plus ferme et les desseins plus durables,

« Cette passion mystérieuse continue d'agiter le cœur de l'homme ; elle lui communique une inquiétude sans repos. On observe seulement qu'elle est devenue plus énergique et

plus vigoureuse ; plus audacieuse et plus violente, mais plus prévoyante et plus habile.

« Malheur à l'homme qui ne se prémunit pas à temps contre un pareil ennemi !

« Son existence se consumera dans une agitation fébrile ; il ira d'inquiétude en inquiétude, de tourment en tourment ; et, s'il ne voit pas sa vie épuisée à la fleur de l'âge, il arrivera à la vieillesse encore dominé par cette passion.

« Elle l'accompagnera jusqu'à la tombe, lui donnant, dans ses derniers jours, cet aspect hideux qui se peint sur un visage labouré par les années, et dans des yeux déjà voilés des ombres de la mort.

XI.

« Quel système convient-il de suivre pour mettre un frein à cette passion, pour l'enfermer dans ses justes limites, et l'empêcher d'apporter le malheur aux individus, le désordre aux familles, le chaos aux sociétés ?

« La répression !... L'Évangile ne permet pas même un désir : il déclare coupable aux yeux de Dieu un seul regard accompagné d'une pensée illégitime.

« Il est plus facile d'empêcher l'homme de se complaire dans de mauvais désirs, que de l'empêcher de les satisfaire, une fois qu'il leur a donné accès dans son cœur.

« Opposez à cette passion une barrière généreuse, mais insurmontable, qui ne lui laisse pas même l'espérance de passer outre.

« Elle s'agitera quelque temps, se soulèvera contre l'obstacle ; mais le trouvant immobile, elle reculera bientôt, et, comme les vagues de la mer, elle retombera, en murmurant, au niveau qui lui aura été marqué (1). »

Voyez ce qui vous est permis, examinez ce qui vous est possible sans violer aucune loi, sans blesser aucun principe,

(1) Balmes, *le Protest. comp. au Cathol.*, l. I, c. XXI.

et que ce soit là, pour vos désirs même, une digue infranchissable.

Sans quoi vous deviendrez le plus malheureux et le plus méprisable des mortels, parce que vous serez le jouet de la plus violente, de la plus capricieuse et la plus terrible passion qui gise au cœur de l'homme.

XII.

Mon ami, voulez-vous un dernier, un suprême, un infaillible moyen de triompher des attraits si puissants, je le sais, et si perfides de la volupté?

Souvenez-vous de votre fin dernière; demandez-vous à quoi aboutira enfin cette action qui va vous déshonorer devant les hommes et vous dégrader à vos propres yeux.

Si demain même vous deviez mourir, où irait votre âme?

Le danger de tomber dans les tourments éternels, la seule appréhension d'un pareil malheur suffit pour étouffer les plus ardents désirs, pour imposer silence aux suggestions les plus pressantes de la volupté, et pour soutenir l'âme qui chancelle au moment de succomber au mal.

Or, notre âme n'est pas à nous; c'est un dépôt que nous avons reçu des mains de Dieu. Il faut donc la lui conserver pure, si nous voulons qu'il reconnaisse en elle son ouvrage, quand il nous la redemandera.

XIII.

Les passions, il est vrai, ressemblent aux sirènes, elles ont je ne sais quels charmes apparents; mais pour peu qu'on s'y livre, le charme disparaît, on n'y trouve plus qu'amertume et venin.

Elles flattent les sens; mais elle empoisonnent l'âme.

Elles chatouillent la chair; mais elles corrompent le cœur.

Elles promettent la liberté; et ne donnent que l'esclavage

Elles affichent la grandeur et l'élévation; et elles n'enfantent que l'abaissement et l'ignominie.

L'usage en est criminel aux yeux de la conscience, et tous les fruits en sont mortels, au point de vue de l'humanité prise dans son ensemble.

L'homme qui se livre à ses passions, y trouve la ruine de son corps, de sa fortune, de son honneur, de son intelligence, de son cœur et de toutes ses facultés.

Dieu vous préserve d'un tel égarement !

XIV.

Nous portons en nous une inclination inquiète et indocile, une nature impatiente de tout frein, qu'il nous faut nécessairement discipliner si nous voulons être heureux

Il serait inutile d'en nier l'existence : cette négation même en serait un irrécusable témoin, puisqu'il faut être passionné pour résister à l'évidence historique et expérimentale, générale et individuelle, universelle et quotidienne.

La convoitise donc, lorsqu'elle se sent faible, emploie la ruse. Elle affecte des airs modestes ; il semble qu'elle se contentera de peu.

Elle ne témoigne qu'un désir imparfait, une simple curiosité ; c'est un rien.

Mais satisfaites seulement ce premier désir, et vous verrez comme soudain il en naîtra d'autres, mais plus turbulents, plus impérieux cette fois.

XV.

Vous n'avez jeté qu'une pierre dans l'eau, et cependant toute la surface en est troublée. Vous n'avez touché qu'un point de cette corde avec l'archet, et néanmoins la voilà qui s'agite, et se remue, et vibre dans toute sa longueur.

Ainsi toutes les parties de notre âme se trouvent ébranlées, quand nous cédons à l'attrait de nos moindres passions ; l'agitation se communique de proche en proche, et le mal se propage avec la rapidité d'un incendie.

Laissez tomber une étincelle sur cette longue traînée de poudre, et voyez l'explosion terrible qui en résulte

Et dites, après cela, que vous modérerez vos passions, que vous saurez vous arrêter à point.

Il est facile de ne s'y point livrer, difficile de les modérer, impossible de les contenter.

Et cependant certaines natures ont besoin de plaisirs et de consolations ; si elles ne les trouvent pas dans les travaux de l'esprit, dans la poursuite des honneurs ou dans les œuvres de bienfaisance, elles les cherchent dans les jouissances de la chair et les satisfactions des sens : jouissances éphémères, satisfactions mensongères.

C'est que, généralement, l'homme, à cause de sa faiblesse, ne saurait vivre longtemps sans goûter quelque plaisir dans l'esprit ou dans le corps ; si donc il est privé de ceux de l'esprit, il est tenté de chercher ceux du corps.

XVI.

Et voilà pourquoi il s'est rencontré dans tous les temps, mais en particulier dans notre siècle, des hommes assez insensés pour espérer sérieusement que le ciel allait en quelque sorte descendre sur la terre, et que toutes les aspirations confuses qui tourmentent les cœurs trouveraient ici-bas leur pleine satisfaction.

L'Évangile enseigne aux hommes à dompter leurs passions, et à s'élever vers Dieu en dégageant leur âme de l'étreinte des sens. La religion nouvelle, plus commode, légitime les passions, les consacre et les proclame divines, et renverse par là tous les fondements de la morale, puisqu'elle pose en principe que l'homme doit céder à tous ses penchants, et qu'elle le dépouille ainsi de tout ce qui fait sa noblesse.

Et à l'heure qu'il est encore, combien ne trouve-t-on pas d'hommes vicieux qui, cherchant à excuser leurs honteuses passions, aiment à se les représenter comme des nécessités dont ils ne peuvent s'affranchir, ou comme des faiblesses innocentes, excusables, indifférentes, auxquelles la nature les convie doucement par l'attrait du plaisir, et que Dieu lui-même regarde avec indulgence ?

Vous reconnaissez, je le sais, la frivolité de ces prétextes et la fragilité de ces appuis d'un cœur corrompu ; mais ne vous faites-vous point illusion, et ne comptez-vous pas inconsidérément sur votre instruction et sur votre savoir ? Ah ! mon ami, la faiblesse de l'homme est prodigieuse, et, sachez-le bien, le savoir ne peut rien pour la fortifier : un philosophe, quelque éclairé qu'il soit, n'est pas plus sage qu'un autre ; et, quelque envie qu'il ait de ne point se compromettre, quand la passion parle, il tombe comme le dernier des mortels. Son orgueil même et sa suffisance le rendent encore plus faible, s'il est possible. Seule, la religion pourrait le soutenir, et il n'en a point.

XVII

Il est encore une passion dont je veux vous dire un mot en terminant, une passion bonne en soi, qui domine la généralité des âmes, et que nous devons respecter dans les autres et cultiver en nous. C'est la passion de l'estime et de l'amour de nos frères.

A quelque degré qu'un homme soit descendu dans la bassesse et dans le crime, quelque coupable qu'il soit à ses propres yeux et aux yeux des autres, quoiqu'il semble, en un mot, ne mériter que haine et que mépris, cependant, par un de ces renversements que la religion seule explique, et qui mettraient le comble à l'injustice de l'homme, s'ils ne manifestaient la grandeur de sa nature, même déchue, l'homme veut être aimé et estimé ; et c'est véritablement charité de l'aimer alors et de l'estimer, car c'est ressembler à Dieu même, qui lui a promis et qui lui promet encore une destinée glorieuse.

CHAPITRE XV.

Les esprits.

Quand par d'impurs désirs le cœur est emporté,
L'esprit perd sa vigueur et sa fécondité.

I.

1. « Notre illustre ami Donoso Cortès, dont la mort a ému le monde, n'avait pas toujours été catholique. Le souffle de l'incrédulité avait éteint en lui la foi de son enfance. Il était devenu sceptique. Il était resté honnête homme et de mœurs pures cependant. Comment il redevint catholique, la cause en est d'une admirable simplicité, et lui-même nous l'a racontée, quelques jours avant sa mort, avec une simplicité non moins admirable :

« J'étais venu à Paris, disait-il, et là je fis la rencontre d'un « de mes compatriotes, que je n'avais pas connu précédem- « ment, et vers lequel je me sentis attiré. C'était un homme « simple et de portée ordinaire. Il faisait le bien, le bien dont « j'avais gardé le goût, mais dont j'avais perdu le secret. Je « l'observais avec attention, et je fus frappé de la nature de « son mérite, du caractère de sa vie. Je m'en ouvris à lui, et « je lui dis un jour : Ce que je vois en vous est étrange. Je suis « honnête homme, vous êtes un honnête homme, mais nos « deux honnêtetés ne se ressemblent pas ; il y a dans la vôtre « un caractère que je ne peux définir, mais qui m'émeut et me « subjugue. Vous valez mieux que moi. D'où cela vient-il ? « — Mon ami, me répondit-il, la raison de ce qui vous frappe « en moi est des plus simples : c'est que je suis resté chré- « tien. Cette réponse, dit Donoso Cortès, fut recueillie dans « mon âme. J'en emportai l'impression dans mon retour « précipité en Espagne, où la maladie grave d'un frère tendre-

« ment aimé m'appelait. Ce frère reçut la confidence de mon « entretien avec mon ami et de l'impression que j'en avais « gardée. Il confirma cette impression par la même explication « que celle, qui l'avait produite, et surtout par une sainte « mort qui me laissa pour héritage un objet d'un grand prix : « son confesseur. »

« Donoso Cortès lui-même nous a laissé un précieux héritage : la sainteté de sa vie, dont la mort, brisant le vase, a répandu au loin le parfum (1). »

II.

Il y a donc différentes sortes d'esprits qui font agir les hommes et les inspirent dans toutes leurs démarches, comme on vient de voir qu'il y a deux sortes d'honnêtetés.

Tantôt c'est un esprit de bonté, de bienveillance, de charité, de paix, de conciliation ;

Tantôt c'est un esprit de méchanceté, de malveillance, de dureté, de discorde et de désunion.

Il y a l'esprit d'abnégation, de renoncement, de pauvreté, d'obéissance, de dévouement, de piété, de douceur, de support, de patience, de longanimité, de mortification, de tempérance, d'humilité, de pardon, et de sacrifice : et voilà l'esprit de Dieu, voilà la vertu sous plusieurs de ses faces.

Mais il y a aussi l'esprit de superbe, d'ambition, d'avarice, d'insubordination, d'égoïsme, d'impiété, d'aigreur, de susceptibilité, d'impatience, de désespoir, d'immortification, d'intempérance, de hauteur, de vengeance, et d'insensibilité : et voilà l'esprit du mal, voilà le vice.

III.

Lorsqu'un homme est animé d'un bon esprit, le bien lui

---

(1) Aug. Nicolas, *du Protestantisme*, t. II, liv. III, ch. V, p. 427.

est facile, il lui est presque naturel, et le mal lui répugne souverainement.

Si, au contraire, il est animé d'un mauvais esprit, il semble que le bien lui soit alors impossible, et que le mal ait pour lui des attraits.

Il est des malheureux qui ne dormiraient pas tranquilles, s'ils n'avaient commis quelque mauvaise action, tramé quelque mauvais dessein dans la journée;

Comme il est d'excellentes âmes qui n'auraient pas la conscience en paix, si elles n'avaient pratiqué quelques bonnes œuvres, consolé des affligés, secouru des misérables, assisté des souffreteux, relevé des courages défaillants et abattus.

Évidemment les uns et les autres ne sont pas poussés du même esprit.

IV.

Mais d'où vient cette différence? et faut-il supposer que cet esprit est un être distinct de l'homme, qui le possède, le mène, l'agite, le pousse, le conduit et l'inspire; ou bien faut-il croire qu'il ne s'agit ici que d'une disposition particulière, d'une inclination propre et personnelle, d'une déviation dans la voie du bien ou du mal, d'un changement survenu dans les profondeurs de l'âme, d'une modification accidentelle de la conscience intime, en un mot d'un état transitoire de la personnalité, sans addition de facultés étrangères?

Nous n'avons pas besoin de nous livrer ici à des recherches superflues : qu'il nous suffise de savoir ce que semble indiquer bien clairement un livre d'une grande autorité, l'Évangile :

V.

Une mère affligée exposait un jour au divin Maître l'état déplorable où sa fille se trouvait réduite, et la prétendait soumise à la tyrannie d'un démon qui la tourmentait horriblement.

Le Sauveur, après quelques difficultés, quelque résistance, exauça, dit l'Évangile, la prière de cette femme, et la malade fut délivrée.

Là, il y avait dans la jeune fille autre chose que la jeune fille; il y avait un esprit qui s'était emparé de son esprit, ou du moins de son corps, et cet esprit vexait terriblement ce corps et le faisait grandement souffrir.

Sur quoi un docte personnage de notre temps fait remarquer que l'Évangile reconnaît deux espèces d'invasions diaboliques, l'une corporelle, l'autre spirituelle.

VI.

L'invasion corporelle est celle dont nous venons de parler.

L'invasion spirituelle est celle qui poussa Judas à la trahison de son divin Maître; en sorte que, d'après le texte évangélique, cet acte odieux, infâme, est autant attribué au démon qui en fut l'instigateur, qu'au disciple qui en fut l'exécuteur.

Au point que la victime de l'horrible attentat ne craignit pas d'infliger au fils d'Ischar le surnom de démon en corps humain : « *L'un de vous est un démon.* »

Comme si, après ce sacrilége affreux où Satan fit son entrée en lui, ce misérable ne se fût plus appartenu à lui-même, et que ses actions eussent été l'œuvre de l'esprit infernal qui habitait dans son corps.

VII

L'invasion corporelle est celle des possédés; l'invasion spirituelle est celle de tous les méchants et de tous les impies.

Car, comme Dieu habite, par sa grâce, dans toute âme juste et sainte, et la conduit, la dirige et la gouverne par son esprit; de même, Satan vient habiter, par sa malice, dans toute âme perverse, et la conduit, la dirige et la gouverne également par son esprit, qui est lui-même.

De manière que, si le bien nous est suggéré, inspiré par le bon esprit, il est à croire que le mal aussi nous est suggéré et inspiré par le mauvais esprit.

Et si, lorsque nous avons fait le bien, nous en rapportons la gloire à Dieu, comme à son auteur; pourquoi, lorsque nous avons fait le mal, n'en accuserions-nous pas, conjointement avec nous, l'auteur de tout mal? L'un et l'autre toutefois dans des proportions et avec des réserves que je crois superflu de déterminer ici.

VIII.

Singulière chose! l'invasion corporelle, très-fréquente dans les pays infidèles, est très-rare dans les pays chrétiens; c'est un fait historique, palpable et constaté sans réplique.

La cause en est due au développement de la grâce du christianisme, qui, en sanctifiant les âmes, sanctifie aussi les corps et la chair chrétienne.

L'invasion spirituelle est, au contraire, très-commune aujourd'hui, même dans les contrées catholiques.

Et la raison en est, sans doute, que toutes les erreurs et tous les vices se sont démesurément accrus, et que l'iniquité semble être montée à son comble.

IX

L'invasion corporelle est souvent simulée dans l'intérêt de honteuses passions; l'invasion spirituelle, dans les âmes prostituées au crime et à l'erreur, est toujours une funeste réalité.

L'invasion corporelle peut bien exister sans qu'il y ait faute de la part de celui qui la subit : c'est une maladie comme une autre.

L'invasion spirituelle n'arrive qu'en conséquence et en compagnie du péché.

L'invasion corporelle, en vexant horriblement le corps, laisse l'âme juste dans la paix et la grâce de Dieu.

L'invasion spirituelle, sans altérer la santé du corps, exerce dans l'âme de profonds ravages, et y laisse de lamentables ruines.

X.

Comme Dieu, résidant dans l'homme juste, en sanctifie toutes les puissances, en élève tous les sentiments, et finit par en faire un saint, un homme en quelque sorte divinisé ;

De même Satan, résidant dans l'homme méchant et impie, en profane toutes les puissances, en corrompt tous les sentiments, et finit par en faire un scélérat, un monstre de perversité, une sorte de démon

Comme toutes les sublimes vertus des saints ne sont que les prodiges de la grâce de Dieu qui les possède ; de même, les grands crimes des scélérats ne sont en quelque sorte que les manifestations et les phénomènes de la méchanceté de Satan qui les a envahis.

XI.

Mais comme l'opération de Dieu dans l'âme juste, loin d'y détruire la liberté du bien, l'y étend au contraire et l'y perfectionne ;

De même l'opération satanique dans l'âme dépravée, loin d'y détruire la liberté du mal, l'y élargit au contraire et l'y affermit de plus en plus.

Et par conséquent, comme l'opération de Dieu dans l'homme juste lui laisse tout entier, avec sa liberté, le mérite de ses vertus et le droit d'en être récompensé, en quoi consiste l'incompréhensible mystère de la grâce ;

De même l'opération du démon dans l'homme du péché lui laisse tout entière, avec sa liberté, la responsabilité et la culpabilité de ses vices et la nécessité d'en être puni, et c'est en cela que consiste le mystère, non moins incompréhensible, du péché.

XII

Cette doctrine peut paraître étrange, dans un siècle de positivisme comme le nôtre, où l'on ne jure que par les sciences naturelles et physiques; et cependant rien n'est plus vrai et plus positif, dans la science supra-naturelle et chrétienne.

Et comme il est impossible d'expliquer, autrement que par une effusion extraordinaire de l'esprit de Dieu dans l'homme, les prodiges de sainteté qui dépassent toutes les forces de la vertu humaine;

De même il est impossible d'expliquer, autrement que par une effusion extraordinaire de l'esprit de Satan dans l'homme, ces horribles prodiges du crime qui dépassent tout à fait les proportions et les formes de la perversité humaine.

XIII.

Le monde est donc divisé en deux camps bien distincts, obéissant chacun à un esprit diamétralement opposé, et entre lesquels il ne faut espérer ni paix ni trève, mais une guerre d'extermination, une guerre qui ne finira qu'avec le monde.

Il y a deux cités, deux États, soumis à deux princes différents, qui travaillent à se détruire mutuellement, et dont l'un finira par triompher de l'autre.

Les deux armées se composent de volontaires enrôlés spontanément sous les drapeaux qu'ils ont choisis, et le combat est l'affaire de toute la vie; la paix, le repos, la victoire, la couronne ou la défaite, l'esclavage, la mort éternelle, sont réservés pour après le combat.

XIV.

Il se trouve parfois dans l'armée sainte des déserteurs et

des transfuges ; il y a des captifs, des prisonniers qui ont mieux aimé se rendre et mettre bas les armes que de mourir généreusement au poste de l'honneur : plaignons-les et prions pour eux.

Quant à ceux de nos infortunés frères qui militent encore dans les rangs de l'erreur et du mal, et qui consument vainement, en des luttes funestes, des forces qui seraient si fructueusement employées au service de la vérité et du bien, travaillons, par nos paroles et nos exemples, à les ramener sous nos drapeaux.

Et quand ils auront ouvert les yeux, quand ils seront rentrés dans les rangs qu'ils n'auraient dû quitter jamais, fêtons leur retour, félicitons-les, et craignons en même temps pour notre commune faiblesse.

XV.

Car ne sont-ils pas bien plus à plaindre qu'à blâmer, ces hommes néanmoins profondément méchants, qui poussent le mal jusqu'à l'excès, et la méchanceté jusqu'au délire ;

Tous ces scélérats monstres, qui ne paraissent aimer dans le crime que le crime lui-même, et dont les raffinements et le cynisme de la scélératesse excitent la stupéfaction et l'horreur même parmi les peuples les plus corrompus ?

C'est que toutes ces âmes perverses, ces affreuses natures, dont la haine systématique contre tout ce qui est bien, vrai et bon, est un mystère inexplicable ;

Ces âmes, d'une perversité à froid, obéissent, sans s'en douter, aux inspirations du génie du mal, de cet hôte infernal, de cet obscène tyran, qui, résidant dans leur cœur, en dispose à son gré, comme de ses propres membres, et en fait les organes de ses desirs, les satellites de sa domination et les ministres de ses volontés.

XVI.

On a vu avec quel entraînement et quelle persistance

l'Europe entière s'est rendue attentive aux opérations extranaturelles importées d'Amérique, il y a quelques années.

Les plus incrédules aux vérités de la foi n'ont pu résister à la curiosité : ils ont voulu voir, être témoins, souvent même acteurs.

Je sais bien qu'un grand nombre n'avaient d'autre but avoué que de découvrir la supercherie ; mais leur but secret, qui le dira ?

Le fait est que nous aimons bien la nouveauté, l'extraordinaire, le merveilleux même, à condition toutefois qu'il sera nouveau ; c'est le nouveau que nous voulons avant tout, fût-il extraordinaire, merveilleux, surnaturel, voire même divin.

Mais le christianisme, qui est l'ensemble le plus merveilleux qui se puisse imaginer, nous semble peu digne d'intérêt : voilà dix-huit cents ans qu'on en parle : c'est trop vieux !

Le christianisme n'est donc plus de mode ; et son monde surnaturel, ses miracles, ses anges, ses saints, ses visions, ses extases, tout cela est suranné !

Singulière distraction de l'esprit humain ! voilà pourtant comment on raisonne !

XVII.

Il semble que l'Évangile, dans sa simplicité, n'ait plus de charmes pour les esprits blasés de notre époque ; et que Dieu se soit mépris en faisant son Évangile pour tous les siècles.

C'est un malheur, passager sans doute, que pour parler au cœur des hommes la vérité doive accidentellement se charger de couleurs exagérées et revêtir des formes gigantesques.

Émoussées et sans ressort, certaines âmes en sont venues au point de ne plus croire à l'ordre supérieur, au monde des

esprits, à moins qu'elles ne les touchent avec la main et ne les voient, pour ainsi dire, marcher sur cette terre.

L'espérance ne peut bientôt plus s'élever dans son immortelle patrie que sur les ailes de l'imagination.

Cet état ne sera que transitoire, je le veux ; mais nous aurons la confusion d'avoir été ramenés à Dieu par des voies souterraines et par des contre-coups où nous ne soupçonnions que des agents naturels.

Puissions-nous toutefois ne pas abuser encore de cette faveur d'en haut !

CHAPITRE XVI.

L'éducation.

Le bonheur des peuples et la tranquillité des États dépendent de la bonne éducation de la jeunesse.

« Rendre chrétienne la génération qui com-
« mence, c'est assurer le salut des peuples. »
(Monseigneur DUPANLOUP.)

I.

Deux hommes devisaient ensemble. Ils en vinrent à parler d'éducation. M. Romain, professeur émérite, blanchi dans l'enseignement des lettres, avait conservé une sorte de rancune contre ses derniers élèves, qui lui avaient paru moins dociles encore que les précédents :

« La jeunesse, dit-il, a bien des défauts, et il me semble que seule la fermeté puisse arrêter en elle le développement redoutable des instincts mauvais qu'elle porte dans son cœur. Il est triste de le dire, plus triste encore de le penser, mais l'enseignement me paraît une carrière désormais sans charmes et sans attraits, et je ne pense pas que la splendeur, maintenant éclipsée et presque éteinte, des grands centres d'éducation recouvre jamais son éclat primitif. »

Le bon abbé auquel s'adressaient ces paroles, se permit de hasarder modestement une toute petite réflexion :

« Vous croyez donc, M. Romain, que le monde est bien dégénéré, et qu'il l'est sans retour? »

M. ROMAIN. Je le crois. Et ainsi le maître, le professeur, s'il ne doit jamais se montrer dur, ne doit jamais non plus cesser d'être ferme.

L'ABBÉ. Au moins, monsieur, conviendrait-il selon moi,

que cette fermeté ne fût qu'une fermeté de père, et de père intelligent et éclairé ; car le maître doit tenir beaucoup à se faire aimer de ses disciples.

M. Romain. A condition toutefois qu'il se fera en même temps craindre et respecter. La soumission de l'esprit et du cœur ne s'acquiert qu'à ce prix.

L'Abbé. Encore faut-il que l'amour domine les autres sentiments et leur serve de lien.

II.

Et l'abbé continua : Le maître remplace à la fois et le père et la mère auprès des enfants. Il faut donc qu'il ait aussi pour eux quelque chose de la tendresse d'une mère. Et s'il a besoin de fermeté, ne serait-ce point surtout à l'égard de soi-même ? car il est des maîtres, et ce sont ordinairement les meilleurs, qui n'ont pas de trop de toute la force d'un amour raisonné, réfléchi, vrai, prévoyant et sage, j'allais dire surnaturel, pour leur faire vaincre une autre espèce d'amour faible, indulgent, trop sensible, quelque peu égoïste, et reposant sur les inclinations et les penchants de la nature. Oh ! l'on a plus d'une fois à combattre pour tenir bon jusqu'à la fin et pour ne point se laisser émouvoir et attendrir de pitié par les larmes habituellement si touchantes de l'enfance.

M. Romain. Précisément, voilà bien cette faiblesse et ce manque d'énergie, qui est le défaut capital de l'éducation dans notre siècle. Cette triste et fatale mollesse, qui a envahi nos mœurs, a passé du berceau de l'enfant au gymnase du jeune homme, et menace d'y arborer son pavillon vainqueur. Quel déplorable spectacle pour l'homme sérieux et ami de son pays que cette effémination universelle dont la génération actuelle paraît être irrémédiablement atteinte ! La virilité nous aurait-elle dit un éternel adieu ? Certes, je ne crains pas d'affirmer que si les grands caractères sont devenus si rares, c'est uniquement parce qu'aucun n'a été fortifié par une éducation mâle et virile.

III.

L'Abbé. Mais cette virilité qui vous tient tant au cœur, ne pourrait-elle pas se formuler sous des termes équivalents et plus précis, qui en fixeraient le sens, la nature et les conditions? Pour moi, monsieur, je crois que, d'accord sur l'existence du mal, si l'on voulait s'entendre sur la nature du remède à y apporter, on se rencontrerait bientôt dans la pensée qu'exprimait naguère l'illustre évêque d'Orléans, quand il disait : « Rendre chrétienne la génération qui commence, c'est assurer « le salut des peuples. » En d'autres termes : implantez dans l'homme la foi aux vérités surnaturelles, et ne l'enfermez pas exclusivement dans le cercle étroit et resserré des connaissances et des plaisirs physiques. Oui, il importe avant tout de surnaturaliser, dans son but et dans ses moyens, l'enseignement que l'on donne à la jeunesse ; et le surnaturaliser, c'est le rendre chrétien. Pour cela donc, le maître devra prêcher d'exemple ; et, traçant la route à ses élèves, il regardera son travail comme une œuvre sérieuse ; il y verra une véritable expiation ; il s'imposera la gêne d'une ponctualité poussée jusqu'au scrupule ; il aura soin de tenir, pour Dieu, à la disposition de ses élèves son temps, sa pensée, ses affections, ses études ; il verra, sans se plaindre, sa vie morale et intellectuelle s'éparpiller et se perdre au service de ces jeunes cœurs et de ces jeunes intelligences, qui doivent s'emparer de sa vie pour se l'assimiler, comme l'enfant s'assimile la vie de sa nourrice. En effet, recueillir et communiquer aux autres la science vraie, pure et sincère, qui seule peut, comme un aliment sain et salubre, nourrir, édifier, fortifier l'âme, et non point cette science mondaine et profane, qui enivre d'une curiosité dangereuse, remplit l'homme de lui-même, le gonfle et ne le rassasie pas ; tel est le devoir de quiconque veut assainir l'enseignement et l'empêcher d'être un péril ou même un poison. Or, c'est là, permettez-moi ce langage, c'est là une méthode qui ne s'apprend que sur les hauteurs,

dans les pures et sereines régions de l'air, au sommet de la montagne sainte qui est Jésus-Christ.

IV

M. Romain. Voilà, monsieur l'abbé, des vérités qui me semblent bonnes en théorie; mais je craindrais fort qu'en entreprenant de répandre, dans la pratique de l'éducation, ces grands et salutaires principes, on ne rencontrât des difficultés insurmontables.

L'Abbé. Insurmontables en apparence peut-être; mais croyez-vous, monsieur, que si l'on est bien convaincu de leur importance, de leur nécessité même, on se rebute des obstacles? Il me semble, au contraire, qu'on essayera de les vaincre, et que la persévérance en fournira les moyens.

M. Romain. Mais, monsieur l'abbé, ces idées sont bien graves pour une jeunesse si frivole, que la variété amuse, que le plaisir fascine, que la régularité fatigue, et que la monotonie impatiente et agace. Songez aussi que, par une fatalité que rien n'explique, l'esprit de ce siècle, qui s'est proclamé le siècle des lumières, la tendance de notre époque est à l'utilitarisme, au positif. Et cette tendance est telle que, j'ai eu cent fois la triste occasion de le remarquer, la préoccupation d'une position lucrative et brillante à se faire dans la monde, absorbe déjà les étudiants, tandis qu'elle devrait tout au plus leur apparaître à de rares intervalles, et ne les distraire que faiblement. On peut à peine en attacher quelques-uns à la poésie, à l'éloquence; comment leur parler de vertu, de sacrifice, de loi religieuse? Ils ne rêvent que méthodes expéditives, et s'ennuient inévitablement de tout ce qui ne les mène pas vite, sûrement et directement, à un emploi, à un grade, à la fortune. Et notez que le souffle brûlant de l'incrédulité a passé sur eux, qu'ils sont las de la piété et du devoir?

V.

L'Abbé. Je le sais. Mais les difficultés diminuent pour le maître qui comprend l'influence de l'exemple et l'efficacité du

christianisme perpétuellement pratique : je veux dire qui connaît la puissance d'un enseignement pénétré de la pensée religieuse.

Le maître vraiment chrétien sait où est sa force, parce qu'il connaît le principe et le motif de son mérite, de son influence, de son action.

En effet, quelle force, quelle consolation que d'être intimement persuadé que c'est Jésus-Christ qui donne pour conduire la jeunesse, la capacité, la prudence, la patience, la douceur, la fermeté, l'autorité ; que c'est à une prière humble et persévérante qu'il les accorde ; et de pouvoir lui dire avec les prophètes : « C'est vous qui êtes ma lumière et mon « conseil ; c'est vous qui me soumettez le petit peuple que « vous avez confié à mes soins. Ne m'abandonnez point à « moi-même un seul moment. Accordez-moi pour la con- « duite des autres, et pour mon propre salut, l'esprit de sa- « gesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit « de science et de piété, et surtout l'esprit de la crainte du « Seigneur (1) ! »

VI.

L'éducation n'est pas un métier, c'est une vocation, un ministère religeux, un apostolat ; et, si cette idée que les maîtres se font de leurs devoirs en augmente la gravité, elle donne aussi bien du courage et des forces pour en supporter les peines.

Et ici la difficulté n'est pas d'avoir et d'exposer des théories et des méthodes, des principes ou des systèmes : la difficulté, c'est d'agir, de pratiquer et de réussir. Les théoriciens brillants ont toujours abondé ; les praticiens de mérite ont toujours été fort rares, et distincts des premiers.

VII

Dans l'éducation religieuse et morale, dans la formation du

(1) Rollin, *Traité des études*, l. IV, ch. XIII.

cœur, tout ce qui dépasse la gravité de la raison et le calme de l'autorité, tout ce qui porte l'empreinte de la rigueur, est abus et danger.

On ne réforme l'homme que par le cœur, et l'on n'arrive au cœur que par l'amour (1).

M. Romain. Vous ne savez donc pas tout ce qu'il y a de faiblesse dans ces volontés, de mobilité dans ces idées, d'inconstances dans ces désirs du bien!

L'Abbé. C'est précisément parce que je le sais que j'incline vers l'indulgence et la douceur. Remarquez bien, monsieur, que ce sont des enfants, capables, il est vrai, d'entendre la voix de la raison, mais l'oubliant naturellement très-vite; recevant avec docilité un bon conseil, mais suivant plus promptement encore un exemple funeste; ne sachant, le plus souvent, ni ce qu'ils font, ni pourquoi ils le font. Mais est-ce chez eux un crime, ou un malheur? il leur est si difficile de comprendre qu'il faille se gêner, s'abstenir, sacrifier ses goûts et ses convenances à l'ordre, au devoir et aux convenances mêmes!

VIII.

M. Romain. Mais les moindres reproches les découragent, les plus légers obstacles les arrêtent : c'est déconcertant.

L'Abbé. C'est pour cela qu'il faut les mener, les soutenir, comme par la main, dans les sentiers de la vertu, et les relever à chacune de leurs chutes, sans se lasser jamais.

Le médecin le plus habile n'est-il pas réduit souvent à observer la nature, à attendre patiemment ses crises favorables, à se contenter des seules ressources qu'elle possède en elle-même?

Ainsi le directeur de l'enfance et de la jeunesse se voit obligé à de continuels ménagements, astreint à des précautions

(1) On a dit, en parlant d'un bon maître :

Même quand la rigueur à ses décrets se mêle,
Un parfum de bonté dans ses traits se révèle.

infinies, et poussé à une indulgence presque sans bornes. Il faut prendre les enfants tels qu'ils sont et en tirer le meilleur parti possible.

M. Romain. Et alors le grand art de former les hommes, plus difficile peut-être que celui de les gouverner, ne sera plus désormais que l'art d'attendre, de tolérer et de pardonner? O Dieu, où en sommes-nous!

IX

L'Abbé. Nous en sommes à une époque où la religion est devenue indispensable à tous. La génération actuelle ne saurait plus s'en passer, et il y a, particulièrement dans l'éducation, trop à faire, trop à souffrir, trop à sacrifier, si l'on n'a point dans le cœur une grande part de cet amour que Dieu a mis dans le cœur des pères et des mères, et qui est, pour le maître chrétien, le signe de sa vocation. Vous tous donc qui n'aimez point les enfants, n'usurpez point la charge de les élever. Vous que leur légèreté impatiente, que leur paresse étonne, que leur indocilité irrite, que leurs rechutes découragent, laissez à d'autres le soin de former ces cœurs et ces esprits pleins de défauts, d'inégalités, d'excès et de misères de tout genre! Vous n'avez pas reçu d'en haut le don de les comprendre; votre main est trop rude, elle brise et meurtrit au lieu de caresser.

Laissez à d'autres ces détails infinis, aussi fatigants par leur monotone répétition que par la petitesse de leur objet : vous vous userez trop vite à ce métier délicat. Votre nature est trop forte pour exercer ces douces fonctions. Vous n'accomplirez point votre tâche sans une lutte continuelle contre vous-mêmes, et vos élèves ressentiront nécessairement le contre-coup de la gêne où vous met une vie pour laquelle vous n'êtes point fait.

X.

M. Romain. Il ne faut pourtant rien exagérer, ni prétendre

qu'il suffise absolument d'aimer les enfants pour savoir les élever.

L'Abbé. Je le sais : un esprit droit et éclairé, une observation vigilante, les souvenirs de l'expérience, fournissent des enseignements utiles, indispensables, sur l'art de diriger la eunesse.

Mais reconnaissons aussi que le cœur est encore le meilleur maître sur tout cela ; que lui seul peut faire comprendre certains devoirs, donner certaines idées, révéler certaines ressources.

L'amour véritable est clairvoyant, pénétrant, intelligent, ingénieux, et d'une habileté que rien ne saurait imiter ni suppléer.

Oh ! qu'il est difficile de songer à tout vis-à-vis des enfants, quand on ne s'occupe d'eux qu'avec sa tête !

XI.

C'est une remarque que toutes les créatures peuvent être utiles à l'homme, même les plus nuisibles en apparence, telle que la vipère. Toutes aussi peuvent lui devenir funestes, même les meilleures, telle que l'eau pure qui jaillit du rocher, et le fruit délicieux suspendu à la vigne. Il faut donc lui apprendre à user de tout, à n'abuser de rien.

Quelle œuvre, par conséquent, que l'éducation humaine ! quelle sagesse, quel dévouement, quelle attention, quelle force et surtout quelle entente elle exige de tous ceux qui doivent y concourir !

Faire d'un enfant un homme complet, bien réglé dans ses pensées, dans ses affections, dans ses mouvements intérieurs et extérieurs, capable de marcher quarante, cinquante ans, dans cette vie, sans s'écarter du but, sans violer gravement une des innombrables lois qui régissent les âmes et les corps : tel est le devoir des éducateurs de l'homme.

XII

M. Romain. Aussi il y a de quoi desespérer quand on considère les dispositions de l'enfant.

Il n'apporte en naissant que la faculté d'apprendre, et il oppose une longue et forte résistance à ceux qui veulent l'instruire. Et parmi plusieurs élèves, il y a encore une diversité rebutante : celui-ci ne veut rien apprendre ; celui-là veut tout connaître, excepté ce qu'il lui importe le plus de savoir ; en un mot, ce sont des caprices sans fin.

L'Abbé. Et le talent du bon maître est de transformer les défauts en qualités, et de faire surgir des vertus là où l'on ne voit d'abord fourmiller que des vices.

Je reconnais toutefois que le véritable système d'éducation est encore à trouver, et qu'ainsi la somme des difficultés qu'il diminuerait infailliblement, conserve toujours des proportions énormes et effrayantes. Et voilà pourquoi l'intervention du principe religieux ne serait pas de trop dans un système encore si défectueux. Son influence ne saurait être que salutaire.

M. Romain. A la bonne heure ! monsieur l'abbé ; mais encore faudra-t-il tenir ferme à ce que ce principe conserve sa vigueur dans l'application.

L'Abbé. Qu'à cela ne tienne, M. Romain ; et puisqu'il y a de la fermeté à déployer, que ce soit au moins la plus attrayante et la plus évidemment profitable.

Quoi qu'il en soit, ne laissons pas à mi-chemin dans la carrière de leurs études ces jeunes gens, qui doivent un jour être des hommes, et voyons ce qu'il pourrait leur manquer encore au sortir des habiles mains de leurs doctes professeurs.

M. Romain. Eh ! que peut-il leur manquer encore, monsieur l'abbé, quand ils ont, comme je le suppose, obtenu leur diplôme de bachelier, et qu'ils peuvent ainsi entrer dans la vie et prendre rang parmi les hommes ?

L'Abbé. Pour le jeune lauréat à la fleur de l'âge, pour celui dont l'éducation proprement dite est terminée, il reste à trouver un dernier maître non moins nécessaire que les premiers. Ce bachelier, je le veux bien, a du savoir, du mérite et de la bonne volonté. Mais, selon la remarque de Frédéric le Grand : « Il ne suffit pas d'avoir du mérite, il faut encore être en passe de le pouvoir faire éclater. » Or, com-

ment se faire jour et se produire dans le monde, si l'on n'y est introduit par quelqu'un? Car, vous le savez, monsieur, les talents hors ligne, outre qu'ils sont rares, ont encore besoin d'une culture savante et spéciale, pour porter d'heureux fruits. La proximité d'un grand homme, qui veuille bien nous servir de mentor, est peut-être ce qu'il y a de plus à désirer, selon la pensée d'un célèbre critique.

« Heureux, dit-il, heureux qui vit à la portée d'un grand homme, et qui a l'honneur d'être distingué par lui! Son existence se transforme, sa valeur se multiplie et se décuple dans une proportion jusque-là imprévue.

« Autrement, et livré à lui-même, il suivait sa vocation tout unie, plus douce, je le crois, droite, honorable, moyenne, avec considération, sans doute, mais sans rien de grand et d'immortel.

« Il en est tiré d'abord, et peut-être il s'en plaint tout bas; il est saisi d'une main sévère et appliqué avec toutes ses forces là des labeurs qui semblent longtemps ingrats et durs. Voyez-le : il est surchargé, il est accablé; mais le grand homme, dont le propre est de connaître les hommes mieux souvent qu'ils ne se connaissent eux-mêmes, a distingué en lui, sous l'enveloppe modeste, une capacité supérieure qu'il ne craint pas de forcer et d'élever tout entière jusqu'à lui. Il en use comme il usera de lui-même, sans ménagement, sans réserve. Honneur inespéré! un jour, une grande occasion s'est offerte; la trempe de l'instrument s'est révélée; elle est de première vigueur; elle ne fléchira ni ne se brisera sous aucun effort ni sous aucun poids, jusqu'à la fin (1). »

(1) Sainte-Beuve, *Moniteur* du 13 février 1854.

CHAPITRE XVII.

Le devoir.

Faisons notre devoir, et laissons faire aux dieux,
Disaient si noblement nos sublimes aïeux.

I.

En tout et toujours, le devoir est le plus sûr chemin du plaisir ou plutôt du bonheur, et il a ordinairement dès ici-bas sa récompense assurée.

Oh! puissions-nous comprendre ce qu'il y a de lumière, de force et de consolations dans ce mot sacré :

Le devoir avant tout, et le plaisir après!

Et qu'ils sont à plaindre, ceux en qui le mot de devoir n'éveille que le doute et l'indifférence ; ils ne savent ni agir, ni souffrir; et pourtant c'est là toute la vie

Agir d'après une règle fixe, sous l'inspiration d'une conscience éclairée et ferme, pour un but élevé qu'on se pose à soi-même et que les autres voient sans qu'on le leur dise; souffrir, endurer, supporter tout ce qui se présente sur le chemin du devoir, et puis se reposer sur le témoignage auguste d'une conscience satisfaite, voilà ce qu'entendaient nos ancêtres, quand ils disaient à leurs enfants : Fais ce que dois, advienne que pourra!

Faisons notre devoir, et laissons faire au ciel.

Mais rendons à Dieu l'adoration, le culte qu'il exige de toutes ses créatures intelligentes; car c'est là le premier des devoirs. Et prenons garde de transformer cet hommage en insulte par notre irrévérence ou notre légèreté.

II.

Quand on travaille pour Dieu, pour la religion, pour ses

frères, on ne doit pas trop s'inquiéter des obstacles que les événements ou les hommes peuvent susciter.

Il faut laisser dire, laisser faire même, poursuivre son chemin, en marchant avec une ardeur nouvelle dans la ligne simple et droite du devoir, puis abandonner le reste à la Providence.

Malheur à qui accomplit son devoir avec des vues intéressées!

Eh! qui donc est exempt de devoirs ici-bas, et quels devoirs peuvent s'accomplir sans gêne, sans efforts et sans sacrifices?

Gardez-vous de flotter jamais entre vos penchants et vos devoirs.

Admirons plutôt une belle loi de cette Providence, qui se manifeste avec plus d'éclat encore dans l'ordre moral que dans les prodiges de la nature matérielle :

C'est qu'à côté de tous les grands devoirs, Dieu a mis un grand amour, et ainsi les devoirs, même les plus difficiles, sont accomplis sans répugnance et presque sans efforts, selon le mot si souvent répété d'une âme aimante : L'amour fait oublier la fatigue.

III.

Il y a des caractères malheureux que toute idée de devoir révolte et met en fureur, comme si tout assujettissement contrariait leur nature au point de l'anéantir.

Il y a des caractères mal faits qui ne se plaisent qu'à ce qui n'est pas de leur devoir, et à qui répugne tout ce qui n'est pas de leur choix.

Il y a des caractères heureux pour qui la vie sans devoir serait intolérable, et qui ne vivent, n'agissent, ne respirent que pour l'accomplissement du devoir.

Il faut plaindre les premiers, instruire les seconds, et utiliser les derniers en les admirant.

Les uns ont besoin de se pénetrer des vérités de la religion.

les autres de considérer le désordre de leur vie, et les troisièmes de persévérer dans leur conduite.

IV.

Il y a des devoirs faciles, et il y a des devoirs pénibles. Il y a des devoirs faciles pour les hommes de bonne volonté, qui sont difficiles pour d'autres; il y a des devoirs pénibles pour les cœurs sans énergie, qui sont agréables aux cœurs généreux.

Il y a des devoirs devenus pénibles depuis seulement qu'ils sont obligatoires; tant qu'ils ont été volontaires et libres, ils n'avaient rien de coûteux. Ceci est très-fréquent.

Seules, les grandes âmes trouvent du plaisir à pratiquer des devoirs qu'elles se sont volontairement et irrévocablement imposés; les autres s'en effraient, et c'est le plus grand nombre.

V.

Il est donc parfois utile, quand on le peut, de n'assumer que des obligations temporaires et limitées : ce qui est éternel, illimité, sans fin, ne semble pas avoir assez de proportion avec notre faible nature.

L'idée seule de ne pouvoir se soustraire jamais au devoir peut devenir désespérante; tandis que l'idée d'une possibilité contraire rassure souvent notre faiblesse et l'encourage.

Avant donc de s'astreindre à des devoirs sans terme, il faut se consulter longtemps.

Si l'engagement offre des chances de résiliation, comme il arrive assez communément, il faut encore beaucoup de prudence : Qui trop embrasse, mal étreint.

Mais, d'un autre côté, chercher scrupuleusement les bornes du devoir, c'est laisser entendre qu'on est tenté de les franchir.

VI.

Quant à nous, prenons garde, dans la pratique de la vie, de confondre nos résolutions prises spontanément avec les devoirs réels et positifs que la religion nous impose. Si nous tombions dans cette erreur, nous finirions par nous rétrécir le caractère et les idées, et nous deviendrions peut-être insupportables pour les autres.

Il n'y a que le devoir proprement dit qui oblige; pour tout le reste, il est permis, souvent même il est utile, avantageux, quelquefois nécessaire, de savoir se plier aux circonstances et faire des concessions. La loi de la charité envers le prochain, même quand il est faible et déraisonnable, doit se combiner avec la loi de la charité envers Dieu qui commande. Et c'est surtout ici qu'il serait peut-être vrai de dire :

Il est avec le ciel des accommodements.

VII.

A l'égard de nos subordonnés, nous avons aussi des devoirs à remplir. Mais avant toutes choses gardons-nous de leur mesurer d'une main trop avare la liberté d'accomplir leurs devoirs religieux, lors même que, sous ce nom de devoirs, il faudrait entendre aussi quelques pratiques de surérogation qui, relativement du moins, peuvent être fort utiles.

Sachons passer quelque chose aux faibles, d'autant que nous avons sans doute aussi nos faiblesses. Notre indulgence sur ce point ne sera qu'une sorte de prêt à titre de revanche. Nous en avons tous un égal besoin.

Ne soyons sujets envers eux ni à une ombrageuse et injuste susceptibilité, ni à de bizarres et méprisables caprices. Mais imposons-nous pour règle à nous-mêmes d'apporter de l'exactitude et de l'empressement pour tous nos devoirs, même les plus pénibles.

N'ayons de rigueur que pour nous, et, sous ce rapport, efforçons-nous de pouvoir dire avec l'Hippolyte de *Phèdre*, dans Racine, mais dans un autre sens :

> J'ai poussé la vertu jusques a la rudesse.

Envers les autres, principalement s'ils sont fautifs,

> Une aimable indulgence est toujours de saison ;
> C'est avoir déjà tort que d'avoir trop raison (1).

VIII.

On a rencontré de tout temps, à l'honneur de l'humanité, des hommes pour qui tout ce qui était devoir prenait un caractère sacré ; ils avaient la religion du devoir, à laquelle ils se sont montrés fidèles jusqu'au bout. Si vous rencontrez des hommes de cette trempe, je vous l'ai déjà dit, ne regardez pas trop à leurs menus défauts, et donnez-leur votre confiance ; ce sont des hommes d'honneur.

Nous ne voudrions pas calomnier notre époque et dire avec le poëte :

> L'honneur est un vieux saint que l'on ne chôme plus.

L'honneur a toujours ses fidèles, dont le caractère distinctif est de penser noblement, de parler comme ils pensent et d'agir comme ils parlent. Ils s'en font un devoir, et ce devoir mérite notre estime. Plaise au ciel que nous ne cessions jamais d'imiter de si beaux modèles !

---

(1) Lebrun.

CHAPITRE XVIII.

La Providence.

Le crime a peur de Dieu ; croire a la Providence
N'est dû qu'a la vertu ; c'est une récompense.

I

On parle encore assez souvent de la Providence, mais sont-ils bien nombreux ceux qui comptent sur la Providence, et qui mettent leur confiance en elle?

Sont-ils bien nombreux surtout ceux qui, dans les revers et les infortunes, élèvent leurs regards vers celui qui les permet ou les envoie, pour le bénir et le remercier?

Il est facile dans la prospérité de croire à la Providence, bien que pourtant la chose ne soit pas fort commune de nos jours, à cause de l'irréligion générale et de la confiance que nous avons dans nos propres forces, dans notre industrie personnelle et dans notre sagesse particulière.

Mais croire à la Providence au sein de l'adversité, c'est une chose bien plus rare qu'on ne pense ; elle supposerait la résignation, tandis que, même alors, si nous crions vers Dieu, c'est par impatience, par instinct, par désespoir ou par dépit.

Le Christ mourant poussa un grand cri, mais il expirait et sa douleur était à son comble.

II.

Nous oublions trop souvent cette importante vérité : qu'avant tout, les afflictions nous viennent de Dieu, nous sont envoyées et imposées par Dieu, maître sage et arbitre suprême de nos destinées.

Dans nos biens comme dans nos maux, nous nous arrêtons d'ordinaire aux causes secondes, au lieu de remonter à la cause première et universelle.

Si nous souffrons, nous irons nous en prendre tantôt à l'injustice des hommes, et alors la haine s'élèvera dans notre cœur et viendra aigrir nos plaies ; tantôt à la mauvaise fortune, à je ne sais quelle dure fatalité, sous laquelle nous courbons la tête en frémissant ; tantôt à notre imprudence et à nos passions.

Et au lieu de bénir Dieu, nous maudissons les créatures ou nous-mêmes.

III

Oh ! que bien différentes sont les pensees du chrétien qui, dans toutes les tribulations de la vie, reconnaît le doigt d'une Providence juste et paternelle !

Les justes mêmes des temps anciens comprenaient comme nous cette sainte vérité.

Un des amis de Job dit à cet illustre patient : « Rien ici-bas « ne se fait sans raison, et la douleur ne germe point au hasard « sur la terre (1). »

Si vivace que semble cette plainte amère, si naturalisée qu'elle paraisse sur notre sol, si abondantes que soient les sources qui l'arrosent, non, croyons-le bien, une invisible mais intelligente main la distribue, la nourrit et la conserve.

IV.

Quand vous rencontrez des épines et des ronces dans le chemin de la vie, ne maudissez pas la terre qui les porte, et souvenez-vous de celui qui a commandé à cette terre de les produire.

Non, Dieu qui a créé le monde, n'abandonne pas au caprice du hasard, aux misères de leur nature, à la malignité de la

---

(1) Job, V, 6.

fortune, les créatures intelligentes et sensibles qu'il y a placées lui-même.

On concevrait plutôt que les astres pussent errer sans lois dans le vide, que des sphères radieuses pussent s'allumer ou s'éteindre dans l'immensité de l'espace, sans que le Très-Haut en prenne souci.

Mais que le dernier et le plus obscur des hommes endure un quart d'heure de peine sans que son Créateur et son Père le sache, le permette et lui en tienne compte s'il le mérite; la justice, la sagesse, la bonté de Dieu repoussent l'idée d'une telle indifférence.

V.

Cependant, dites-vous, comment se fait-il que souvent l'iniquité prospère et réussit, tandis que la probité est souffrante et malheureuse?

Mon frère, c'est là le scandale de bien des âmes et la pierre d'achoppement qui en arrête beaucoup. Ils disent alors : Il n'y a pas de Providence!

Les infortunés! ils blasphèment, parce qu'ils ignorent que la vie présente n'est pas l'unique théâtre où se joue le drame de notre existence, que la scène doit un jour changer de décoration; que nous ne sommes ici qu'au premier acte, et qu'avant le dénoûment suprême et final il y a nécessairement de singulières péripéties.

Avant de nous prononcer, attendons la fin, sans quoi nous courons risque d'accuser faussement la providence divine.

VI.

Croyez-vous donc que Dieu n'ait pas pris soin de justifier sa conduite et de manifester sa justice à ceux qui veulent y faire attention?

Avez-vous bien considéré, dites-moi, l'histoire du genre humain, celle des nations, celle des sociétés et celle des familles? Et après cet examen, si vous l'avez fait, vous croyez-

vous bien en droit d'affirmer que la justice de Dieu est en retard, et qu'elle est injuste ou qu'elle s'oublie?

Il n'y a d'autre vie que pour les individus. Chacun pris à part recevra la récompense ou le châtiment de ses œuvres personnelles. Mais les associations d'hommes agissant de concert et en commun sont, comme telles aussi, responsables et solidaires de leurs actions communes et sociales.

VII.

Eh bien ! dites-moi s'il en est qui aient failli à leur devoir, et que l'œil de Dieu ait perdues de vue; ou s'il en est qui se soient dignement, noblement acquittées de leurs devoirs, et que Dieu ait abandonnées.

Scrutez les annales du monde, interrogez les fastes des nations, compulsez l'histoire des sociétés, sondez l'esprit qui a dirigé les familles que vous pouvez connaître, et voyez si jamais le mal est resté sans châtiment et le bien sans récompense.

Il en peut être tout autrement des particuliers individuellement pris, parce que leur personnalité reste et subsiste même après leur départ de ce monde, tandis que les liens d'une société, d'une famille, une fois rompus, cette société, cette famille a cessé d'être, et la justice n'a plus de prise sur elle.

VIII.

Voilà ce qui nous trompe souvent. Nous oublions la vie future où se redresseront les torts pour les individus, et nous ne voyons pas qu'il ne faut point les comparer aux sociétés réunies en corps.

Et puis ce que nous appelons bien, est souvent un mal; et nous plaignons plus d'une fois ceux qui ne voudraient pas ou ne devraient pas vouloir changer leur sort avec le nôtre.

Ajoutez que, pour accuser ainsi la Providence, nous ne nous donnons pas la peine d'examiner si réellement ceux que nous proclamons vertueux et équitables ne sont point, devant Dieu,

plus répréhensibles que ceux qui sont de grands coupables à nos yeux.

Avouons que nous sommes au moins bien téméraires dans nos jugements, car loin de conclure que Dieu doit être juste en tout et pour tout, quand nous voyons qu'il l'est dans mainte circonstance, nous aimons mieux ne pas voir tout ce qu'il fait en général, et ne considérer que sa conduite particulière, pour l'accuser sur de simples apparences, qui encore se changeraient en preuves si nous étions moins ignorants.

IX.

L'homme est singulier! il avoue ne pouvoir pas découvrir la fin et la cause de bon nombre de choses qui l'environnent, et il voudrait pénétrer, sonder la profondeur de celles qui ne tombent pas sous ses sens et sont infiniment élevées au-dessus!

Ce ne sera qu'au grand jour où Dieu dévoilera les secrets de sa providence, que nous connaîtrons en même temps et la profondeur impénétrable de sa sagesse, et la merveilleuse étendue de sa puissance, et la tendresse de son amour pour toutes ses créatures, même pour celles qui le blasphèment.

Nous verrons clairement alors que l'adversité et la prospérité, les tribulations et les épreuves deviennent, dans ses mains, des instruments de salut pour les fidèles.

Nous verrons qu'il fait tout servir au bien de ses élus; qu'il les conduit à la gloire par mille routes différentes; qu'il sanctifie les uns sur le trône et les autres sous le chaume, ceux-ci dans la solitude et ceux-là dans les emplois publics et les soins d'ici-bas; parce que partout la bonne volonté sait renverser les obstacles et les anéantir.

X.

La part de la Providence est bien grande dans l'administration et la conduite des choses humaines.

Car tout ce qui est incertain, flexible, problématique,

libre; en un mot, tout ce qui n'est pas soumis à des lois immuables, est du ressort de la Providence, ou du moins donne prise à son action.

Or, pour nous renfermer dans les seuls événements de la vie humaine, y a-t-il une science mathématique qui en détermine le cours, qui en marque les phases, qui en précise la marche?

Le calcul des probabilités, appliqué aux déterminations libres, et pourtant si restreintes, de l'homme, offre pour résultat des chances si nombreuses et si variées, que c'est pure curiosité souvent et affliction d'esprit de l'entreprendre.

Ce que nous couvrons du nom bénin ou mensonger de hasard ou de fortune, combiné avec la liberté de l'homme, déjoue les calculs les mieux établis, renverse les fortunes les plus solidement affermies, relève les misères les plus désespérées, entremêle le bonheur et le malheur dans des proportions capricieuses, et confond toutes les prévoyances.

La philosophie de l'histoire peut bien travailler sur le passé, et parvenir à déchiffrer quelques énigmes; mais les prévisions d'avenir lui sont interdites, sous peine d'abjuration insensée.

L'homme s'agite, mais Dieu le mène, comme le chasseur mène en laisse le chien qui se joue à ses côtés.

XI.

Si la philosophie de l'histoire a pour thème et pour objet les œuvres de la Providence, elle a pour flambeau indispensable les lumières de la religion révélée de Dieu.

« Sans le secours de ces lumières, en effet, impossible, dit Balmès, d'arrêter une idée, de poser un principe dans ce vaste océan des choses humaines : l'esprit hésite, avance, recule, ne reconnaît d'autres guides que le caprice ou le hasard. Lors même qu'il vient à découvrir par ses propres forces un certain nombre de vérités, il sent de toutes parts un vide immense; il éprouve la nécessité de trouver un point d'appui qui fixe ses incertitudes, qui soutienne sa faiblesse,

qui lui permette de reprendre haleine et de porter un regard moins vacillant sur les hommes et sur les choses.

« Qui n'a cent fois éprouvé cet état indéfinissable de l'âme, quand on essaie de résoudre le problème du monde en laissant de côté les enseignements de la religion? Qui n'est revenu des vagues régions où ne pénètre pas sa divine lumière, avec cette prostration morale, avec cet abattement de l'esprit et du cœur qui doivent inévitablement succéder à des efforts désespérés pour atteindre l'impossible? Qui n'a été convaincu par une si triste expérience, que *bien timides sont les pensées des mortels, et leurs prévoyances bien courtes et bien incertaines?*

« Quand la religion ne nous procurerait pas d'autre avantage que celui de posséder des principes invariables à l'aide desquels nous pouvons résoudre sans effort les plus difficiles problèmes touchant l'origine et la destinée de l'humanité, nous serions encore dans l'impossibilité d'égaler notre reconnaissance à un tel bienfait, puisque ce n'est pas là seulement une donnée scientifique nécessaire à notre intelligence, mais une intarissable consolation, nécessaire à notre cœur, une source inépuisable de résignation et d'espérance.

XII.

« Considérée du point de vue où la religion nous élève, l'humanité nous présente un magnifique ensemble dont toutes les parties, toutes les relations, toutes les souillures même et toutes les beautés s'accordent et s'unissent dans le même plan.

« En elle, tout vient d'en haut et tout y retourne : le bonheur est un bienfait de la miséricorde infinie, le malheur est une expiation de nos fautes; l'ignorance est le châtiment qui suit l'orgueil du savoir; la mort s'explique parce que l'homme a voulu s'égaler à Dieu; cette vie pleine de labeurs, de misères et de tourments est la juste transformation d'une vie pleine de toutes sortes de félicités, mais que l'homme foula primitivement aux pieds avec son innocence.

« Ceux qui ne possèdent pas ces grands principes, ou qui ne veulent pas en reconnaître la vérité, ne peuvent voir dans l'homme qu'un être malheureux, luttant incessamment avec lui-même, rempli de nécessités qu'il ne peut satisfaire, de passions qu'il ne saurait contenter, insatiable de savoir et plongé dans une irrémédiable ignorance, poursuivant sans cesse le bonheur comme le premier besoin de sa nature, et sans cesse accablé de calamités.

« Ces hommes s'en prennent alors à la société, font entendre contre son organisation des clameurs frénétiques, vont jusqu'à blasphémer la bonté même de Dieu, interprétant d'une manière impie les desseins de sa providence; ils vivent dans les ténèbres d'une complète erreur, ne se nourrissent que d'illusions et de fantômes; ils usent les plus belles années de leur vie à la réalisation de leurs projets imaginaires, et ne retirent de leurs pénibles efforts que les vaines satisfactions de l'orgueil et parfois les lamentables inspirations du désespoir (1). »

XIII.

Et pourtant, c'est merveille de voir comme la Providence (d'autres diraient le hasard, mais il n'y a point de hasard) suscite, à point nommé, les vengeurs de l'injustice ou les sauveurs des opprimés. « L'histoire du monde est pleine de ces miracles : toujours quelqu'un envoyé d'en haut vient arranger nos affaires d'ici-bas. On se demande incessamment : Qui donc punira et réprimera le désordre? Qui donc relèvera la société penchant vers l'antique chaos?

« On cherche, on se creuse la tête, on se perd en conjectures, et cependant arrive un général, ou un saint, un enfant ou une femme, que personne n'attendait, et tout se réorganise et se formule d'après les nouvelles necessités dont le roi

---

(1) *Mélanges*, t. III, *le Socialisme*.

du ciel a seul le secret. Ce qui est vrai pour les empires, l'est aussi pour chaque famille ou aggrégation :

La même loi régit l'univers et l'atome (1). »

---

(1) Émile Deschamps, *Causeries littéraires*.

CHAPITRE XIX.

La mère.

Si Dieu n'existait pas, je crois qu'en verite
Ma mère me serait une divinité.

Oh ! l'amour d'une mère ! amour que nul n'oublie,
Pain merveilleux, qu'un Dieu partage et multiplie !
Table toujours servie au paternel foyer,
Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier.
(V. HUGO.)

I.

L'homme ne se debarrasse presque jamais entièrement de l'influence que sa mère a exercée sur lui. Ils ressent les mêmes émotions qu'elle, et souvent tous deux se comprennent sans se parler.

Si donc, en le berçant sur ses genoux, elle lui parle de Dieu et s'applique à le lui faire connaître, le Dieu qu'il servira plus tard sera le Dieu bon, puisque ce sera celui de sa mère.

Si, dès le moment heureux où sa bouche balbutie quelques mots, elle n'a point oublié de lui faire joindre les mains à son réveil, pour demander au Père commun des hommes la nourriture de l'âme et celle du corps, il en conservera la douce habitude, ou du moins si cette habitude vient à être interrompue à l'époque orageuse de la jeunesse, ce ne sera pas pour toujours : la courbe une fois décrite, il reviendra sur la ligne droite

II.

Le germe des principes religieux deposé en nous par les soins d'une mère, se développe tôt ou tard et porte neces-

sairement d'heureux fruits : jamais les passions mauvaises ne parviennent à l'étouffer complétement.

Lorsque l'ardeur du sang s'est calmée, si l'on a goûté l'amertume des prétendus plaisirs du monde, alors les impressions maternelles renaissent en foule et prennent le dessus.

Mais malheur à qui n'a pas été élevé par les soins d'une mère, ou du moins par une femme au cœur maternel ! Ce sera merveille s'il ne s'écarte pas de bonne heure, et pour toujours peut-être, du chemin de la vertu.

III.

Que ne ferait-on pas pour dédommager sa mère des privations incroyables que souvent elle s'impose en secret pour le bonheur de son fils !

Pauvre mère ! guidée par un instinct naturel, tu avais deviné le génie particulier de ton enfant ; tu aurais volontiers donné tout le sang généreux qui coulait dans tes veines pour le mener au but que tu ambitionnais pour lui ; et lorsqu'il est sur le point de l'atteindre, tu meurs et tu ne peux jouir ici-bas de sa félicité.

Repose en paix, ô ma mère ; mon bonheur est, en partie, ton ouvrage : repose au sein du Dieu que tu m'appris à connaître ; ton fils obéira toujours à ta voix... repose, ô ma mère !...

IV.

Heureux les enfants que leurs parents ont habitués, dès le bas âge, à ne chercher que Dieu et le salut de leur âme !

Rien, du reste, en cela ne gêne le cours des choses humaines : on n'en est ni moins appliqué à ses occupations temporelles, ni moins apte à amasser ou à conserver les biens de la terre.

Quoique constamment préoccupée de la pensée religieuse, quoique convaincue de la brièveté de la vie et de la vanité des choses d'ici-bas, une mère n'en est pas moins soigneuse d'ac-

quérir pour ses enfants. A l'entendre parler, on pourrait croire qu'elle ne songe qu'au ciel ; à la voir agir, on se persuaderait qu'elle ne pense qu'à la terre. Tant il est vrai de dire, avec l'Apôtre, que *la piété est utile à tout!* et que c'est encore la meilleure garantie et la plus précieuse ressource dans une mère.

V.

« C'est à ma mère, c'est à ses bons principes, disait Napoléon, que je dois ma fortune et tout ce que j'ai fait de bien.

« Je n'hésite pas à dire, ajoutait-il, que l'avenir d'un enfant dépend de sa mère. »

En effet, selon la pensée de l'écrivain sacré, les impressions de l'enfance ne s'effacent jamais et réagissent sur toute la vie.

Or les impressions de l'enfance, nous les tenons surtout de notre mère, qui est pour nous l'objet d'un véritable culte.

La piété filiale n'est pas de l'amour, ni de l'amitié, c'est de la religion : notre mère, c'est la prunelle de notre œil, y toucher, c'est nous blesser au cœur.

Mais aussi toute parole descendue des lèvres de notre mère est une parole sacrée, divine ; la voix de notre mère est pour nous la voix d'un ange des cieux.

« Mon fils, disait Tobie mourant, ayez un profond respect pour votre mère, tous les jours de sa vie. » Mon ami, je ne suis pas plus sage que ce saint homme ; je vous donne le même conseil. Veuillez le suivre, et vous vous en trouverez bien.

CHAPITRE XX.

Le prêtre.

Quand les fléaux du ciel font expier un crime,
Le prêtre en est souvent la première victime.

I.

On comprend à peine, dans notre siècle d'indépendance et d'incrédulité, quel devrait être le rôle du ministre de Dieu au sein de nos populations.

Le prêtre est un homme que rien ne remplace; et s'il se montre digne de sa vocation, s'il est vraiment prêtre de la sainte Église catholique, son empire est immense, mais surtout salutaire.

Sa parole alors est et doit être reçue comme celle de Dieu même, en chaire, au confessionnal, partout; parce que partout il nous parle au nom de nos intérêts éternels, avec un désintéressement incompréhensible autrement que par la foi.

La plupart du temps son instruction le met au-dessus de ceux au milieu desquels il vit;

Et cependant il est le père de tous; il est abordable à toute heure du jour et de la nuit, et il rend en attentions paternelles, en tendresse et en bonté, le centuple de ce qu'on lui accorde de déférence et de respect.

L'injure même et l'outrage, qui viennent si souvent et si cruellement l'assaillir, ne sont payés que par une plus grande sollicitude et des bienfaits nouveaux.

II.

Voyez-vous cet estimable vieillard, assis près du modeste

foyer de l'indigence? il converse familièrement, volontiers, ce semble, avec une pauvre famille sans autre éducation que celle qu'il leur a donnée lui-même à l'église.

Sa main tremblante se pose, en le caressant, sur la tête du jeune enfant, qui l'écoute; elle le frappe doucement sur la joue en lui recommandant d'être sage.

Et l'enfant sait ce que signifie ce langage; il s'en souviendra longtemps, et il sera sage, c'est-à-dire religieux, actif, honnête, reconnaissant et bon

III

Mais ce même prêtre, si bon et si familier avec vous au coin du feu, reprendra, dans le sanctuaire, toute sa noblesse et toute sa gravité.

Il faut que vous le voyiez alors à une grande distance de vous, et que jamais la condescendance qu'il vous aura témoignée ne compromette le respect que vous lui devez.

Aujourd'hui, on respecte encore le prêtre, mais on ne l'aime pas, on le fuit. On n'est pas même loin de le regarder comme un ennemi : c'est un grand malheur.

Il n'est pas rare même de rencontrer des hommes qui travaillent à rendre au pasteur la vie désagréable et le ministère difficile.

Et pourtant le meilleur des guides et des conseillers, le plus sûr de tous et le plus désintéressé, est bien encore le prêtre, outre que, ou plutôt parce que, en général, il est aussi l'esprit le plus juste et le cœur le plus pur et le plus aimant.

IV.

Le prêtre fait le bien pour le bien; il agit sans aucun espoir de récompense humaine ou de salaire temporel.

La plus grande partie de ses actions se passe dans l'obscurité. Que de démarches utiles que personne ne connaîtra jamais! Que d'aumônes spirituelles et temporelles versées

en secret! Que de sacrifices qui ne sont connus que de Dieu seul!

Et bien loin de recevoir sa récompense en éloges ou en reconnaissance de la part des hommes, ne le voit-on pas souvent agir et lutter contre le torrent de l'opinion, braver, affronter, pour accomplir son devoir, l'opposition la plus injuste et la plus tenace?

Que d'hommes sauvés par le prêtre, pour ainsi dire malgré eux! Que de familles protégées, réhabilitées par sa charité surhumaine! L'influence et l'ascendant du prêtre sera toujours le thermomètre et la mesure du bien-être moral des populations et de la stabilité des États.

V.

Le prêtre sait bien que, s'il fait son devoir, il sera persécuté: le Sauveur lui en a donné sa parole, et cette parole fait sa force.

Il a la conscience de son utilité dans le monde; il sait le bien que sa présence y opère, et voilà pourquoi il s'opiniâtre à y rester; et cependant y rester c'est souffrir.

Son but est de ramener à leur père des enfants égarés, insouciants, quelquefois pervers; il leur parlera du Dieu qu'ils oublient ou qu'ils blasphèment, et il compte au moins sur un retour à leurs derniers moments, alors que la fascination des enchantements se dissipe et laisse voir l'illusion où l'on était plongé.

Et ce bon prêtre s'estimera heureux d'avoir fait du bien à un moribond, qui ne l'en récompensera pas en ce monde, puisqu'il va le quitter dans un instant.

Mais le plaisir seul de réconcilier une âme avec son Dieu lui semble un bonheur.

Laissez-le donc se contenter, vous qui ne paraissez pas comprendre ses idées; quand votre heure sera venue, le prêtre sera peut-être votre seul et dernier ami, et cet homme que vous repoussez maintenant, peut-être le conjurerez-vous alors de ne pas vous abandonner avant votre dernier soupir.

VI.

Le jeune lévite, qui revêt la longue robe noire, renonce aux plaisirs de ce monde, et se voue au service et à l'exécration du siècle. Désormais, adoptant des idées incomprises du monde, il bénira ceux qui le maudissent, il priera pour ceux qui le persécutent et le calomnient; il fera du bien à ceux qui le haïssent; il aimera ses ennemis, et mourra, s'il le faut, pour sauver ceux qui le veulent mettre à mort.

Le repos sera pour lui un crime, tant qu'il y aura du bien à faire à ses semblables.

Il partagera son pain avec le pauvre et donnera des larmes à tous les affligés.

Cependant ceux dont il aura procuré le bonheur conspireront dans l'ombre pour lui faire expier l'excès de sa bienfaisance, pour le punir de ses vertus.

Et quand ses ennemis battront des mains sur sa tombe entr'ouverte, à genoux sur le bord, il lèvera vers le ciel ses yeux défaillants, et sa bouche mourante murmurera ces divines paroles : *Mon Dieu, pardonnez-leur; ils ne savent ce qu'ils font!*

VII

Les hommes du monde, sans en excepter les plus pervers, veulent voir dans le prêtre ce qu'ils se soucient fort peu de trouver en eux-mêmes.

Oui, des hommes scandaleux qui vivent dans la crapule, qui sont saturés de vices, des hommes frivoles, inconséquents, étrangers à la religion et à tout ce qui s'y rattache, veulent que le prêtre s'élève à une perfection qui réponde à la hauteur de sa dignité; ils exigent que, sous peine de se voir flagellé par leurs sarcasmes les plus mordants, il s'élève autant dans la sphère de la vertu qu'ils s'abaissent eux-mêmes dans la corruption.

S'il s'écarte de cette sainteté, ils seront les premiers à l'y rappeler; s'il ne tient pas compte de leurs avis, ils lui feront sentir, avec une ironie piquante et profondément humiliante pour qui en apprécie la malignité, qu'il n'est pas ce qu'il doit être, qu'il salit son drapeau, qu'il se sécularise, qu'il n'a du prêtre que l'habit; et peut-être mettront-ils en doute sa foi aux vérités qu'il prêche.

VIII.

« Quant au saint prêtre, dit l'abbé Dubois, l'impiété la plus déclarée l'environne de ses respects et fait son éloge.

« Oui, les libertins eux-mêmes, qui semblent n'avoir plus de goût que pour la fange, savent encore évoquer de leur cœur dépravé la louange du saint prêtre. La langue la plus envenimée exalte ses vertus. Sa douceur, sa modestie, sa gracieuse simplicité, son désintéressement, sa vie de retraite et d'étude, tout ce cortége de vertus, qui l'accompagne sans cesse, lui concilie l'estime universelle, et fait dire aux méchants comme aux bons : Voilà le vrai prêtre! voilà le saint prêtre! voilà le prêtre qui comprend la hauteur et la perfection de son divin ministère (1)! »

---

(1) *Le saint Prêtre,* par l'abbé H. Dubois, 1re part., ch. I, n. 15.

CHAPITRE XXI.

Le confesseur.

I.

Voici quelques vers inédits que vous ne lirez pas sans un certain plaisir, parce que vous aimez les belles choses. Il y a ici un sentiment exquis, qu'on ne s'étonnera pas, au reste, de trouver chez une dame. Le sujet est, non pas précisément le confesseur, mais le confessional, et un professeur de rhétorique ne manquerait pas de faire observer que c'est *le contenant pour le contenu*. Quoi qu'il en soit, lisez avec moi les beaux vers de madame Hortense Céré-Barbé, qui me pardonnera, sans doute, une innocente mais bienveillante trahison.

Refuge du pécheur, pieux et saint asile
D'où jamais ne s'exhale un regret inutile !
Dans ton enceinte obscure entre la vérité
Ton étroite limite atteint l'éternité !
Toi seul fais découler dans un si faible espace
Des sources de la foi le torrent de la grâce,
Et ton nuage épais dérobe à tous les yeux
Le tombeau du péché que referment les cieux.
Ici le criminel se sépare du crime,
Et l'orgueil qui s'immole est la seule victime.
Ici tout est divin, tout est mystérieux ;
Même l'abaissement est grand et glorieux.
Le mortel qui régit ce tribunal auguste
Y couvre le pécheur de la robe du juste ;
Et du temple secret, par lui seul fréquenté,
Il semble être le prêtre et la Divinité.
Son aspect consolant allége la souffrance ;
Son céleste regard éveille l'espérance.
Toujours près de l'autel, solitaire, il attend
Les remords du chrétien, les pleurs du pénitent.

Viens, pécheur, ne crains pas, dévoilant ta faiblesse.
Que d'un reproche amer il t'afflige ou te blesse :
Semblable à l'Homme-Dieu, sa constante douceur,
Absente du forfait, ne sent que ton malheur.
Contraint d'examiner la faute qu'il pardonne,
Sa pudeur, en secret, d'un voile t'environne.
Ici l'esprit ignore, et le cœur seul entend;
L'oreille inattentive oublie en écoutant;
C'est l'occulte entretien d'une âme avec une âme.
L'une offre le salut, et l'autre le réclame;
Mais celle du pécheur, dans son recueillement,
Semble entendre porter son dernier jugement.
Oh! de l'humilité merveilleuse puissance,
Qui du sein du péché fait jaillir l'innocence!
Et d'un faible mortel quel immense pouvoir,
Que celui qui le donne a pu seul concevoir!
Un prêtre, du Seigneur enchaîne le tonnerre;
Entre le ciel et l'homme il termine la guerre
Arbitre souverain, son arrêt solennel
Casse un premier arrêt rendu par l'Éternel.
Le Sauveur lui transmet sa clémence suprême :
Le péché qu'il délie est absous par Dieu même.
Au signe de la croix que sa main a tracé,
Du registre des cieux le crime est effacé.

Qui dira les bienfaits de son saint ministère
Et le repos qu'un prêtre établit sur la terre!
Ces enfants égarés que leur père a bénis;
Dans leurs chastes amours ces époux réunis
Cette fille rendue à l'austère sagesse;
Ce jeune homme abjurant sa coupable tendresse,
Ce débiteur surpris de se voir acquitté;
Par le riche indolent le pauvre visité;
Ce bien qu'on restitue et ces dons qu'on accorde
Ces cachots dépeuplés par la miséricorde;
Cet avare, épuisant son antique trésor,
Qui court aux malheureux distribuer son or;
Ces mortels dégagés des entraves du vice;
Ce criminel sans crainte à l'aspect du supplice;
Ce chrétien qui, du ciel découvrant la lueur,
Aspire, moribond, au suprême bonheur;
Tout montre, en révélant sa sagesse profonde,
Que la Religion tient le sceptre du monde.

II

Du confessionnal passons au confesseur lui-même, et disons que le confesseur est d'ordinaire le principal instrument dont Dieu se sert pour accomplir sur nous ses desseins de miséricorde. Et chaque fois que nous repassons dans notre esprit l'influence que cet ange gardien de notre jeunesse a exercée sur nous, nous ne pouvons nous empêcher de bénir sa mémoire. C'est lui qui nous a indiqué la voie à suivre; c'est lui qui nous a guidés à l'entrée de la carrière; et c'est encore, le plus souvent, son image vénérée qui nous retient au bord du précipice. Sa bonne et respectable figure nous revient sans cesse; nous aimons à reposer respectueusement nos yeux sur sa physionomie si grave et si angélique. Son regard est pour nous l'œil même de Dieu; son souvenir fait notre force dans la lutte.

III

Le cœur de l'homme est un insondable abîme : ceux qui l'ont comparé à une mer agitée n'ont rien dit que de vrai. Mais cet abîme recouvre un fonds inépuisable de corruption. Quiconque s'applique à scruter son cœur et ses reins, est tout surpris d'y apercevoir en germe une multitude de vices auxquels il se croyait étranger. Et cette étude est des plus utiles, on le conçoit aisément, pour nous aider à nous connaître et à nous perfectionner. Mais la confession, exigeant de nous l'examen le plus sérieux et le plus approfondi, peut être rangée parmi les moyens les plus puissants et les plus efficaces pour nous faire arriver à cette connaissance de nous-mêmes, malheureusement si rare.

Et c'est encore vers ce but que tendent tous les efforts de notre guide spirituel. Et de plus, à l'insuffisance palpable de ces moyens extérieurs de direction et de répression, Dieu, par l'intermédiaire surtout du confesseur, a ajouté ce pouvoir

mystérieux qui fait, en quelque sorte, la police de l'âme, et saisit la volonté, non plus dans l'acte du crime, c'eût été trop tard, mais dans l'intention même, et l'arrête par cette première et efficace répression : la crainte de Dieu, qui engendre le remords.

Heureux le jeune homme qui, à son entrée dans le monde, se tient en garde contre les séductions d'une funeste indépendance, et qui renonce à régler seul ses principales démarches! Ah! si la Providence a mis à sa portée « quelque saint homme, rempli de la crainte du Seigneur, dont l'âme soit en harmonie avec son âme, et qui, lorsqu'il chancellera dans les ténèbres, sache compatir à son infirmité, qu'il le fréquente assidûment, qu'il s'attache à ce cœur de bon conseil ; rien ne doit être d'un plus grand prix à ses yeux, car la bouche du pieux serviteur de Dieu énonce parfois plus de vérités que sept sentinelles placées sur la hauteur pour porter au loin leurs regards (1). »

IV.

Instruits par l'expérience, nous apprenons bientôt qu'aucune faiblesse n'est étrangère à l'homme. Sondez vous-même votre cœur, mon ami, et, s'il vous est arrivé de faire quelque chute grave, que la honte de l'avouer ne vous retienne pas longtemps loin du remède. Ce que vous croyez étrange l'est-il autant que vous le pensez? Allez, et dites, et l'on vous bénira! Oui, osez prendre sur vous de révéler à votre père spirituel la faute qui vous pèse sur la conscience; exposez-lui sans détour votre misère et votre faiblesse, et sa compassion pour vous augmentera en même temps que son amour.

Autrement, les troubles de votre conscience se feront sentir jusque dans votre sommeil.

L'aspect du prêtre vous deviendra pénible; et quand son œil, pourtant si doux, se fixera sur vous, il vous semblera

(1) *Ecclésiastiq.*, XXXVII, 15 et suiv.

lire au fond de votre cœur la faute que vous essayez vainement d'y ensevelir.

La rougeur alors vous montera au front, et, heureusement, à la fin, le poids de l'iniquité vous deviendra insupportable. Alors vous irez vous jeter aux pieds du ministre sacré. Ah! que sa parole sera bonne et paternelle ce jour-là! comme son cœur se dilatera pour dilater le vôtre! Avec quelle tendresse, mais avec quelle force pénétrante sa main bénigne versera dans votre plaie le vin et l'huile!

Et vous verrez alors quel piége affreux l'esprit de ténèbres vous avait tendu, moins en vous poussant au mal qu'en vous décidant à le dissimuler.

Plaise au ciel que vous soyez guéri pour la vie!

V.

La voix du prêtre est la seule qui puisse pénétrer sans inconvénient dans les profondeurs de l'âme humaine; sa main est seule assez discrète pour sonder toutes les plaies, assez douce pour les panser, assez puissante pour les cicatriser.

Gardez, gardez que jamais une de ces plaies ne s'aigrisse : une blessure est aisée à guérir; un ulcère est parfois incurable.

O vous donc que quelque blessure secrète a atteints au fond de l'âme, ah! gardez-vous à jamais de la laisser s'envenimer!

Mais hâtez-vous de la découvrir à celui que Dieu a revêtu du pouvoir de guérir et de rendre la vie; hâtez-vous; n'attendez pas des jours, des semaines, ni des mois, encore moins des années. Déchargez-vous de suite.

VI.

Mais elles sont pénibles, dites-vous, ces relations avec un confesseur; elles sont difficiles ces confidences intimes faites à un prêtre.

— Je l'avoue, et ce serait mentir à sa conscience que de vouloir le dissimuler.

Observez pourtant que c'est un remède, et, s'il vous en souvient, il y a peu de remèdes qui soient doux et agréables. Prenez-vous-en donc aux médecins !

Je vous entends : Il faut se résigner à en subir l'amertume, sans quoi on continuerait d'être malade ; possible même qu'on ne tardât pas à mourir.

Mon ami, vous raisonnez trop bien pour que je trouve rien à redire à votre raisonnement.

Vous ne voulez ni mourir, ni même, s'il se peut, être malade : recourez au médecin, avalez le remède. C'est pénible, dites-vous : écoutez ce qui suit.

« Un homme du peuple avait été admis à la cour d'un grand prince. Rien ne manquait à sa félicité. Honneurs, richesses, plaisirs, tout lui était accordé, prodigué même par la munificence du monarque.

« Tant de bienfaits auraient dû lui inspirer un dévouement sans bornes et un attachement inviolable pour le roi. Il n'en fut pas ainsi : entraîné par je ne sais quelle passion abjecte et malheureuse, l'ingrat commit contre son bienfaiteur un crime énorme, qui ne passa pas, il est vrai, dans le public, mais parvint néanmoins à la connaissance du prince. Alors celui-ci, usant du droit qu'il avait de punir, prononça l'arrêt de mort du coupable. Pâle, tremblant, les yeux baissés, pouvant à peine se soutenir, le malheureux est conduit au lieu du supplice. Déjà le glaive de la justice est levé sur sa tête ; c'en est fait, l'ingrat va mourir et subir le juste châtiment de son crime.

« Mais tout à coup une voix se fait entendre : *Grâce! grâce de la part du roi!*

« Le coupable ose à peine en croire ses oreilles ; son cœur se dilate de joie. Bientôt l'heureux messager est arrivé auprès de lui : « Mon maître est bon, lui dit-il ; il vous accorde votre grâce, mais à une condition pourtant : c'est que vous ferez l'aveu sincère et détaillé de votre crime à l'un de ses

ministres. Sa générosité ne vous impose pas d'autre condition; choisissez entre le supplice et cette voie de salut. » — « Ah! montrez-moi ce ministre, s'écrie le coupable transporté d'une joie nouvelle, je suis prêt à tout avouer; je n'ai qu'une crainte, c'est que Sa Majesté ne rétracte sa parole. » — « Ne craignez rien, repartit l'envoyé, mon maître est bon, je vous l'ai déjà dit, et, pour preuve de sa clémence, il vous permet de choisir, parmi ses douze ministres, celui qui vous inspire le plus de confiance; et même, il enjoint à ce ministre un silence absolu sur tout ce que vous lui aurez confié, et cela, sous peine de se voir lui-même conduit à la mort à votre place. » — Qui pourrait juger des nouveaux transports du condamné et des bénédictions que la foule adressa avec lui à un monarque si clément et si bon (1)!... »

VII.

Voici encore une considération nouvelle : L'homme, par ses instincts, aspire à l'immortalité; il rêve une autre vie, mais il la rêve pour les âmes justes et vertueuses, pour les âmes épurées des scories du mal qui se peuvent attacher à elles dans le creuset des épreuves présentes. Or, dites-moi, sans l'établissement de la confession ou de tout autre moyen analogue de purifier les âmes, l'idée d'un bonheur futur, réservé à l'innocence conservée ou du moins recouvrée, ne serait-elle pas pour plusieurs un effrayant cauchemar? Car enfin, si un mortel, bien intentionné d'ailleurs, mais faible néanmoins, vient à être surpris et emporté par la passion; si les circonstances, plus fortes que sa vertu, l'entraînent dans le mal; s'il sent sa conscience mal à l'aise; s'il en entend les secrets reproches et les amers regrets, où trouvera-t-il cette assurance, dont pourtant il a si grand besoin, qu'il peut espérer encore et que rien n'est perdu pour lui?

Vous me direz : tous n'en sont pas là. — Qu'importe? n'y en

(1) Guillois, *Catéchisme*, t. III.

eût-il qu'un seul, l'embarras n'en serait pas moins le même. et la question ne perdrait rien de son importance. Mais outre que le nombre des consciences sérieuses et inquiètes deviendrait singulièrement considérable, une fois cette idée d'une autre vie implantée dans le monde, il faudra un jour ou l'autre qu'elle prenne de l'extension, et dès lors aussi il deviendra nécessaire d'établir un moyen de s'assurer qu'on y peut prétendre. Ouvrir à l'homme l'horizon d'une félicité future aussi belle et aussi attrayante, sans lui fournir les ressources indispensables pour y atteindre, c'eût été le plonger gratuitement dans un inguérissable désespoir, puisqu'on lui laissait les imperfections palpables de sa nature, qui étaient un obstacle perpétuel et invincible. Dieu n'est pas assez cruel pour se jouer ainsi des créatures qu'il a daigné façonner de ses propres mains! N'enlevez pas, je vous en conjure au nom de l'humanité, n'enlevez pas aux populations les dons et les faveurs de leur Père céleste : vous les rendriez trop malheureuses, et bientôt peut-être trop farouches; car le désespoir est mauvais conseiller.

Parcourez seulement les contrées où domine l'erreur; voyez les régions en proie à l'hérésie, les pays, en un mot, où l'on ne se confesse pas, bien qu'on y prêche l'inadmissible justification par la foi seule, ou l'inamissibilité de la justice non moins incroyable; ces doctrines ne sauraient suffire au sens religieux des masses, qui ne se paie pas de paroles creuses. Aussi, regardez ces figures, sans les prévenir de se contrefaire, et dites-moi si vous ne trouvez pas qu'il leur manque quelque chose?

L'œil le moins exercé ne s'y trompa jamais.

On comprend aisément la raison d'un pareil phénomène.

VIII.

Ils attendent une autre vie, il est vrai, mais ils savent qu'ils sont imparfaits; ils doutent s'ils y arriveront; rien ne les rassure. Toute une vie dans cet espoir incertain, c'est bien long!

L'incertitude épuise les natures les plus robustement constituées.

Le catholique, lui, fait des haltes ; il a des points d'arrêt ; s'il tombe, il a qui le relève, le guide avec certitude, et ainsi le tranquillise.

Donc, mon ami, si vous y réfléchissez, vous bénirez la main qui vous présente le remède à vos maux. La douceur est parfois pernicieuse, et l'amertume salutaire.

Tout ne saurait être douceur dans la vie ; mais tout n'est pas amertume non plus dans la religion ; non, assurement ; essayez plutôt, et vous verrez que s'il y a quelque part des douceurs à goûter, c'est encore là, et peut-être même uniquement là.

Seulement elles sont temperées et non excessives ; et cela doit être, la nature de l'homme étant bornée et non infinie.

IX.

C'est un malheur public et surtout un malheur particulier, lorsque toute communication est interrompue entre la conscience du fidèle et la direction du prêtre.

Le sacrement de pénitence est un des moyens les plus legitimes, les plus puissants et les plus doux d'imprimer à la vie de l'homme une direction conforme aux principes de la saine morale.

« Action légitime, car rien de plus légitime que la communication directe et intime entre la conscience de l'homme qui doit être jugée de Dieu, et la conscience de l'homme qui représente Dieu sur la terre.

« Action puissante, parce que cette communication intime, établie d'homme à homme, d'âme à âme, identifie, pour ainsi dire, les pensées et les affections ;

« Parce que, en présence de Dieu seul, à l'exclusion de tout autre témoin, les avertissements ont plus de force, les preceptes plus d'autorité, les conseils mêmes plus d'onction et de suavité pour pénétrer au fond de l'âme.

« Action pleine de douceur, car elle suppose la manifestation volontaire de la conscience qui veut se faire diriger; manifestation commandée, il est vrai, par un précepte, mais qui ne peut être arrachée par la violence, puisque Dieu seul reste juge de la sincérité.

« Action douce, je le répète, car le ministre est obligé au secret le plus sévère :

« Toutes les précautions imaginables pour empêcher la révélation ont été prises par l'Église;

« Le pénitent peut se reposer tranquille, assuré que les secrets de sa conscience seront fidèlement gardés (1). »

Une fois sorti du saint et auguste tribunal, le prêtre ne reconnaît plus en vous un pécheur, un coupable, un criminel, mais un frère bien-aimé, un homme vertueux, sur la conduite duquel il est peut-être moins bien renseigné que qui que ce soit.

Il vous juge sur ce qu'il voit, non sur ce qu'il a entendu; il agit avec vous comme un étranger qui n'a point reçu vos confidences; il vous aime et vous estime, et voilà tout.

X.

Mais cette direction de la conscience est-elle donc indispensable pour établir et conserver une bonne moralité? — Si cette moralité ne doit pas être purement superficielle, fragile, exposée à se briser au premier choc des intérêts ou à se laisser entraîner par la séduction des passions;

« Si ce doit être une moralité délicate, sévère, profonde et vraie, s'étendant à tous les actes de la vie, dirigeant, dominant le cœur de l'homme;

« Il est nécessaire que, placée sous l'inspection du pouvoir religieux, elle reçoive la direction et les inspirations d'un ministre du sanctuaire, au moyen de la communication intime, sincère, des secrets les plus cachés du cœur et des

(1) Balmès, *le Protestantisme comparé au Catholicisme*, ch. XXX.

égarements sans nombre où nous entraîne à chaque instant la faiblesse de notre nature (1). »

XI.

Et qu'on ne dise pas qu'une moralité semblable est un idéal, dont la recherche et la réalité amèneraient une telle confusion dans les actes de l'âme, une telle complication dans la vie entière, que cette vie finirait par être insupportable.

Non, cet idéal est une réalité qui s'offre fréquemment à nos yeux, non-seulement dans la retraite des cloîtres ou à l'ombre du sanctuaire, mais jusque dans le tourbillon du monde et au milieu des distractions.

Ce qui établit une règle fixe et inviolable ne saurait apporter de confusion dans les actes de l'âme, ni compliquer les affaires de la vie.

Tout au contraire, au lieu de confondre, ce moyen sert à éclaircir, à distinguer; au lieu de compliquer, il met de l'ordre et simplifie.

Établissez cette règle, soumettez-vous-y sérieusement, et vous aurez l'unité; à la suite de l'unité, vous obtiendrez un ordre parfait.

Si ce moyen ne vous réussit pas ou vous déplaît, c'est que vous ne le pratiquez pas comme il doit l'être, et alors arrêtez-vous un instant, réfléchissez et remettez-vous à l'œuvre, et votre perfection, sous tous les rapports, est assurée.

XII.

La confession c'est une confidence, mais la plus sûre de toutes et la plus utile.

Le besoin de la confidence est inné au cœur de l'homme, et Dieu, en nous en faisant un précepte, nous révèle nos inclinations secrètes et veut nous rendre heureux.

---

(1) Balmès, *le Protestantisme comparé au Catholicisme*, ch. XXX.

La confidence, pour être profitable, a besoin de trouver un cœur large et profond où elle puisse verser son secret.

Dans tout autre cœur que dans celui du prêtre, il n'y a pas de place pour des préoccupations étrangères, où du moins il n'y en a pas toujours, ni toujours assez.

Et combien de confidences inconsidérées, qui nous ont corrompu ou brisé le cœur, au lieu de le purifier ou de le consoler!

« Ce n'est pas tout que de trouver une âme attentive, il faut la trouver pure, discrète, généreuse, expérimentée, éclairée.

« Et il ne faut pas la trouver une fois et pour une chose qui l'intéresse, mais cent fois, et pour les choses qui nous sont le plus exclusivement personnelles et qui n'intéressent que nous.

« Où trouver une pareille âme?

« Et que de cœurs malheureux tournent au crime ou au désespoir par son défaut (1)! »

XIII

Pour notre bien donc, et dans notre intérêt, la religion catholique nous suggère et au besoin nous prescrit le moyen d'échapper au crime ou au désespoir, tout en évitant la publicité et les indiscrétions des confidences ordinaires.

Elle sait que l'homme est sujet à s'oublier, et que, néanmoins, il ne peut vivre heureux et tranquille quand sa conscience n'est pas en repos.

Lors donc que nous avons eu le malheur de céder à quelque faiblesse, elle veut bien que nous demeurions cachés à tous les hommes, excepté un.

Et ce seul homme à qui elle nous commande de découvrir le fond de notre cœur, puisqu'un confident est nécessaire à

---

(1) Nicolas, *Étud. philos.*, IIe part., ch. XVI, n. I.

notre repos, elle l'oblige à un secret inviolable, et lui prescrit de nous recevoir avec bonté, avec douceur et charité.

Elle nous laisse libres sur le choix, et elle veille avec une maternelle sollicitude à ce que ses confidents avoués soient le plus dignes possible de notre confiance : elle en a fait presque des anges, et leur célibat les protége contre les préoccupations d'ici-bas.

XIV.

« Qui ne sait qu'on ouvre bien plus facilement son cœur à l'homme qui n'a pas contracté de liens terrestres? Le fidèle qui porte au fond de son cœur une souffrance cachée et qu'il n'oserait peut-être pas révéler à ses plus proches parents, à son ami le plus intime, verse sans crainte le secret de sa douleur dans le cœur du prêtre, bien persuadé que celui-là ne trahira pas sa confiance, parce qu'il n'a de rapports avec la terre que ceux qui sont formés par la charité.

« Combien de secrets, et quels secrets! n'emporte pas dans la tombe le prêtre qui pendant quelque temps a rempli les fonctions du saint ministère? En dehors même du tribunal sacré, que d'affaires importantes et délicates, destinées à ne jamais franchir le cercle de la famille, sont néanmoins confiées au ministre de Dieu, soit en vue d'obtenir ses conseils dans de grandes difficultés, soit en vue de le constituer médiateur dans des circonstances épineuses?

« Il n'est pas jusqu'aux hommes qui se montrent le moins zélés pour la religion et qui se déchaînent souvent en injures contre ses ministres, qui n'aiment à confier au prêtre leurs plus profonds secrets; et ce besoin, car c'en est un, se fait d'autant plus sentir à leur cœur que les secrets qui lui pèsent demandent plus impérieusement un dépositaire charitable et discret, un conseiller sage et prudent, un médecin habile et dévoué.

« On entend quelquefois parler, à cet égard, de la tendresse des sentiments paternels, de l'heureuse influence qu'ils peu-

vent exercer sur le caractère; mais on ne veut pas observer que les sentiments dont le cœur du prêtre doit être l'organe seraient plutôt altérés qu'agrandis par cette tendresse charnelle, qui peut bien avoir ses avantages et son utilité pour le bien d'une famille, et remplir ainsi le plan du Créateur, mais qui ne peut plus convenir à l'élévation, à l'austérité, à la grandeur des fonctions sacerdotales (1). »

Recourez donc sans crainte au divin entretien
Du juge confident et du pécheur chrétien,
Où l'homme de Dieu même exerce la puissance,
Ou tout vrai repentir est une autre innocence,
Où dans le cœur du prêtre un crime enseveli
Disparaît sous le sceau d'un éternel oubli (2).

---

(1) Balmès, *Mélanges*, t. III, p. 137.
(2) Amédée Pomier, *Mort de l'archevêque de Paris.*

CHAPITRE XXII.

Le couvent.

Au monde, par la foi, pour le couvent conquise,
La sœur de charité vaut mieux qu'une marquise.

I.

L'homme et ses misères se retrouvent partout. L'eau la plus limpide se trouble dès qu'on la remue, et les meilleurs vins ont leur lie.

Cependant, à part les abus inséparables de toute institution humaine, les couvents, où ces mêmes abus ont été de tout temps moins considérables que partout ailleurs, étaient les établissements les plus utiles qu'on pût imaginer.

Si nous étions de ce monde, nous conseillerions à ceux qui ont à cœur de se maintenir sur les trônes fragiles et chancelants de la terre, de rétablir, de propager, de multiplier, de protéger les couvents.

Sans être prophète, on peut bien défier les États de se maintenir et de subsister longtemps désormais, s'ils n'ont recours à ce moyen que leur offre la religion catholique.

Quiconque y voudra réfléchir, comprendra bientôt que la religion n'a de garanties d'avenir et d'espoir de stabilité dans les masses et dans les familles, qu'autant que le monastère offrira un exemple et un asile aux âmes vigoureusement trempées, et une ressource toujours présente à la misère publique

II.

Ceux qui s'occupent de ce qu'on appelle économie politique, n'ignorent pas de quels fléaux leurs prévisions sont effrayées

pour un prochain avenir ; et ils n'y trouvent pas de remède

La solution d'un des problèmes les plus difficiles sur cette matière ne saurait être demandée à l'immoralité : le front de l'humanité en rougirait.

Cependant, sans le rétablissement des monastères, le problème demeure insoluble par toute autre voie : en abolissant les ordres religieux, on a transformé les couvents en prisons, et, à côté, on a bâti des casernes.

L'Église seule, dans sa haute, dans sa divine prudence, doit être prise pour juge et pour arbitre de ces questions qui intéressent plus qu'on ne pense la société, même purement humaine et temporelle.

III.

Pères, mères, chefs de tout rang, vous tous qui avez des inférieurs et des subordonnés, si vous aimez votre religion, si vous aimez votre patrie, favorisez, ou du moins ne contrariez pas de pieuses, de nobles inclinations. Je n'ai pas besoin de vous dire : Ne les forcez pas. Cette crainte serait chimérique de tout point.

Sans les ordres religieux, combien d'entreprises vraiment grandes et belles ne seront désormais possibles dans aucun genre? Les ordres religieux sont nécessaires à côté des associations commerciales. Il y a des exploitations d'un autre genre que les filatures ou les chemins de fer.

C'est s'appauvrir étonnemment que de se priver de cette ressource, dont les richesses sont incalculables.

IV.

La civilisation, sans les moines, nous conduira droit à la barbarie, sans compter que des fléaux de plus d'un genre viendront encore nous assaillir et nous décimer dans la route ; parce que nous ne donnerons ainsi aux arts et aux sciences qu'un développement partiel et incomplet. Donnez donc au

bien une liberté illimitée. Et d'ailleurs, hommes du siècle, qui redoutez des concurrents trop habiles, ouvrez-leur les portes du couvent, et, dévorés d'une ambition plus noble que la vôtre, ils aspireront à des couronnes plus resplendissantes, et vous laisseront vous disputer des ombres, pour courir après la réalité! Votre égoïsme étroit sera content.

Hommes de savoir, que le tumulte du siècle trouble et absorbe, préparez dans les déserts de silencieuses solitudes où travailleront constamment ces esprits d'élite, que le tourbillon des affaires entraîne avec vous sans leur laisser le temps de se livrer à l'étude des sciences. Vous profiterez de leur savoir, vous les en dépouillerez pour vous en parer, et leur humilité sera satisfaite.

V.

Comprenez, vous qui avez brisé les liens du monde, quelle bonté c'est de la part de Dieu de vous avoir tiré des embarras du siècle, et de consentir à ce que votre vie se passe plus particulièrement entre ses bras, à l'abri des incessantes distractions que la terre engendre, et qui exposent tant le salut.

Oui, la vie religieuse rapproche davantage l'âme de l'état de possession de Dieu et de béatitude, qui sera complet et perpétuel aux cieux.

Cependant, pour arriver à la perfection que demande impérieusement cet état, il faut des efforts surnaturels; il faut sortir de la vie naturelle, qui est si puissante en nous; il faut se renoncer soi-même, sans réserve, sans condition.

Que de brisements, parfois! que de luttes, que de chutes et d'efforts pour se relever! Mais aussi quels profits dans ces pertes prétendues, puisque mourir à soi, c'est vivre en Jésus-Christ.

« Toute la vie humaine est pleine de combats; la vie du cloître n'en est pas exempte, et si l'on y trouve le repos, ce n'est pas celui que le monde imagine (1). »

---

(1) L. Veuillot, *Vie de la mère de Chaugy.*

VI.

Quelle dignité pour l'homme, d'être ainsi appelé à la perfection! Daigne le Seigneur vous montrer tout ce qu'il y a de véritablement grand et relevé dans la condition où il vous appelle!

Allons, du courage! votre lâcheté naturelle se révolte, et vous crie très-haut que vous voulez dépasser ce que peuvent vos forces; fermez, bouchez vos oreilles aux paroles menteuses de cette sirène.

La chair vous accuse de suicide; l'esprit même, devenu son trop fidèle complaisant, l'approuve parfois et vous traite d'homme déraisonnable.

Mais la chair, mais l'esprit, mais la nature, tout cela c'est le monde; c'est le monde ennemi de Dieu, ennemi irréconciliable, et qu'il ne faut ni suivre, ni même écouter.

Allez, mon enfant, où Dieu vous appelle; renoncez-vous vous-même, prenez votre croix et marchez à la suite du Rédempteur des hommes : résister à son appel, c'est renoncer au bonheur.

Ce n'est pas toutefois que la solitude soit une condition essentielle de salut pour toutes les âmes. Et même un saint des plus illustres avait coutume de dire qu'il est plus aisé à une âme de se sauver au milieu des délices du monde que dans un ordre religieux *où ne règne pas une règle sévère* (1).

VII.

Quand l'Église était libre, ou plutôt la conscience des fidèles, c'était dans le monastère que venaient chercher le repos et la paix tous ceux dont quelque passion fougueuse avait ravagé l'âme et bouleversé la vie.

Dans l'abdication de leur liberté, ils trouvaient un charme

---

(1) S. Alphonse de Liguori.

austère, et pour échapper à l'esclavage des hommes, ils se jetaient dans le sein de Dieu.

Et qui oserait prétendre que de nos jours l'âme n'a plus les mêmes besoins, les mêmes tristesses, la même soif des choses éternelles? Serions-nous déchus à ce point? Non.

Les âmes, dans notre siècle, n'ont pas perdu, il le faut croire, le magnifique privilége de s'élever librement au-dessus des félicités ou des disgrâces que le temps emporte.

C'est même au milieu des révolutions et des catastrophes tragiques qu'elles ont senti se réveiller plus vivement en elles le goût de l'immortalité.

Nous avons vu, nous verrons encore de grands cœurs chercher ardemment de saintes solitudes pour s'y nourrir de prières et de méditations.

Les convulsions sociales ont au moins cela de bon, qu'elles tournent les âmes vers Dieu.

VIII.

La vocation à l'état religieux n'est assurement pas une honte, mais elle pourrait n'être parfois qu'une illusion, et cette pensée, spontanée ou non, doit toujours être mûrement éprouvée, avant d'être mise à exécution.

Toutefois, de toutes les idées juvéniles que des parents craignent de voir entrer dans la tête de leurs enfants, celle-ci est évidemment la moins dangereuse.

Il est rare que toute une famille, que tout un pays ne profite pas, plus ou moins, de la généreuse résolution d'un de ses membres, d'un de ses enfants.

Cet exemple, toujours très-touchant, donne beaucoup à penser, à réfléchir aux enfants comme aux vieillards, aux bons comme aux méchants.

Au fond, personne n'oserait blâmer absolument et sans reserve une démarche si héroïque, et qui condamne notre lâcheté!

IX.

Lors même que nous sommes le plus altérés de jouissances terrestres et le plus fortement entraînés par le tourbillon des plaisirs, nous ne pouvons nous défendre d'une émotion profonde en présence de l'austérité des mœurs et du recueillement de l'âme.

« La solitude, la tristesse même exercent sur nous une indicible fascination, et ce qui, au premier coup d'œil, paraît le plus contraire à notre cœur et à nos goûts, cette ombre de tristesse répandue sur la vie religieuse, est précisément ce qui nous enchante et nous attire.

« La vie religieuse est triste : voilà pourquoi elle est belle et sa beauté sublime ; et rien n'est plus propre que cette mystérieuse sublimité à ébranler profondément notre cœur et à y graver des impressions ineffaçables.

X.

« En réalité, notre âme a le caractère d'une exilée : elle ne se sent affectée vivement que par des objets tristes ; il n'est pas jusqu'à l'allégresse qui n'ait besoin d'emprunter à un habile contraste une teinte de mélancolie.

« Voulez-vous qu'un tableau de la nature ou de l'art appelle fortement votre attention, s'empare des puissances de votre âme, mêlez-y une pensée du néant de l'homme et une image de la mort.

« Notre cœur se plaît dans des sentiments d'une tristesse paisible : nous aimons un monument en ruine, la croix rappelant le séjour des morts, les grands murs couverts de mousses, indiquant la demeure des générations qui ont passé.

« La joie ne nous satisfait pas, elle ne remplit pas notre cœur, elle l'enivre, le dissipe quelques instants ; mais l'homme n'y trouve point son bonheur.

XI.

« La joie de la terre est frivole ; elle ne saurait attacher le voyageur qui chemine péniblement loin de sa patrie.

« De là vient que, tandis que la tristesse et les pleurs sont recherchés par l'art, toutes les fois qu'il s'agit de produire dans l'âme une impression profonde, la joie, le sourire même sont inexorablement bannis.

« La tristesse chrétienne, ce sentiment élevé qui se peint sur le front du fidèle, comme un souvenir de douleur sur le front d'un proscrit ;

« Ce sentiment qui modère les jouissances de la vie par l'image de la tombe, et illumine la profondeur du sépulcre par les rayons de l'espérance ;

« Cette tristesse, si naturelle et si consolante, si grande et si sévère, qui fait fouler aux pieds les diadèmes comme une vile poussière, et méprise la splendeur de ce monde comme une passagère illusion ;

« Cette tristesse, portée à sa perfection, vivifiée et fécondée par la grâce, assujettie à une sainte règle, est ce qui préside à la fondation des instituts religieux, et leur reste inhérent tant qu'ils conservent leur ferveur primitive.

XII.

« L'Homme-Dieu n'avait pas où reposer sa tête, et, comme un obscur voyageur, il s'asseyait près d'un puits, sur le chemin.

« Son apparition fut annoncée aux peuples par une voix mystérieuse venue du désert, par la voix d'un homme dont le vêtement était de poils de chameau, dont les reins étaient entourés d'une ceinture de cuir, et qui ne se nourrissait que de sauterelles et de miel sauvage.

« Tant que durera une religion ainsi fondée, rien ne sera plus saint, rien ne sera plus digne de notre respect, que ces institutions dont l'objet est de réaliser ce que le ciel se proposait

d'enseigner aux hommes par de si éloquentes et si sublimes leçons.

XIII.

« Les temps succéderont aux temps, les vicissitudes aux vicissitudes; l'institution changera de forme, subira des altérations;

« Elle se ressentira plus ou moins de la faiblesse des hommes et de l'action corrosive des siècles;

« Mais elle continuera de subsister.

« Si une société la repousse, elle cherchera asile dans une autre société;

« Chassée des villes, elle fixera sa demeure dans les forêts;

« Poursuivie jusque-là, elle ira se réfugier dans l'horreur des déserts.

« Il y aura toujours, dans quelques cœurs privilégiés, un écho pour ces paroles : *Veillez et priez, de peur que vous n'entriez en tentation; là où deux ou trois personnes se réunissent en mon nom, je serai au milieu d'elles* (1). »

XIV

Quant à ceux qui demandent à quoi servent les religieux et les religieuses, et de quelle utilité ils sont pour le monde, il faut les prier de prendre leur temps pour y réfléchir.

A quoi bon les couvents et les moines !... . Si un roi, si un empereur, catholique ou non, me le demandait, je m'estimerais heureux de lui répondre et de lui démontrer péremptoirement que là seulement est le salut de son royaume et de son empire.

Ce roi ou cet empereur comprendrait mes observations, il les apprécierait, et, en dépit de toute la rage aveugle de ses sots courtisans, il donnerait ses premieres sympathies, ses premiers soins, sa première attention aux couvents et aux moines.

---

(1) Balmès, *le Protest. compare au Catholic.*

Et la race si nombreuse des esprits etroits et des intelligences vulgaires se pâmerait de terreur et d'effroi, crierait au scandale, à la rétrogradation, et croirait tout perdu lorsque précisément tout serait sauvé.

Seul, le génie, chose toujours fort rare, peut comprendre ces grands principes que la masse traite nécessairement de paradoxes, si ce n'est pas d'absurdités.

XV.

Et pourtant, à moins de nier toute participation de la Providence dans le maniement des choses humaines, on ne peut se refuser d'admettre que Dieu est libre d'appeler certaines âmes à un état plus parfait. Et cet appel devient pour elles un devoir quand il est connu.

Le monde même reconnaît la nécessité de suivre une vocation évidente, et il serait le premier à traiter de rebelle ou de lâche, par exemple, celui qui opposerait à l'ordre de marcher pour le service du prince, les devoirs plus pressants de la nature, comme le soin et le soutien d'un père, d'une mère, d'un enfant. Le prince alors se chargerait d'y pourvoir.

Et c'est ce même monde qui frémit d'indignation lorsqu'il entend appliquer ce principe au service de Dieu; et le nom de cruauté est encore le plus doux de ceux dont il stigmatise alors la piété. Est-ce une contradiction de sa part? Non, malheureusement, car il pense, et pour peu que vous le pressiez, il vous dira qu'un prince est au-dessus de Dieu, que la terre vaut mieux que le ciel, et que le soin des corps est préférable au salut des âmes.

Mais quand on entend raisonner de la sorte, on doit hausser les épaules et passer son chemin.

CHAPITRE XXIII.

La vie.

La vie est un théâtre où chacun joue un rôle;
Puis, le rideau tiré, l'âme au delà s'envole.

I.

En vain chercherait-on à se le dissimuler : cette vie si courte et si fugitive ne saurait être qu'un passage vers l'éternité. Or la sagesse demande qu'en toutes choses on considère surtout la fin. Le voyageur ne songe qu'au terme où il aspire ; il écarte avec effort, il évite soigneusement tous les obstacles qui pourraient l'en détourner.

Accoutumons-nous donc à élever toujours nos vues vers le but supérieur de la vie, et sachons bien que la vie ne commence, à proprement parler, pour l'homme, que du moment où il commence à s'en rendre compte, et la comprend d'une manière sérieuse et vraie.

L'épée de Damoclès, le glaive de toutes les éventualités douloureuses est suspendu sur la tête de l'homme depuis l'instant où il vient s'asseoir au banquet de la vie jusqu'au jour où, disant adieu à ses convives, il passe dans la région de la mort, qui ne rend point ses habitants.

Et ainsi, manger, boire, dormir, se reposer, s'entretenir avec ses semblables, respirer, travailler même, tout cela n'est pas vivre, à moins que tout cela n'ait pour motif et pour règle les idées chrétiennes, qui doivent être la loi de notre vie entière.

Celui-là donc ne vit pas encore véritablement, qui n'a pas senti s'accomplir en lui cette révolution intérieure qui doit décider de son existence présente et future ; c'est-à-dire, celui-

là ne vit pas, qui ne s'est pas entièrement donné à Dieu, ou qui, infidèle à sa parole, s'est repris après s'être donné irrévocablement, lui semblait-il.

II.

Ma vie se divise en deux portions bien distinctes : celle qui s'est écoulée depuis ma naissance, et celle qui me reste à parcourir.

Peut-être qu'arrivé au terme de ma carrière, j'aurai vécu dans le silence et je serai mort dans la même obscurité qui m'a vu naître, et nul que Dieu alors ne tiendra compte de moi, nul n'en gardera le souvenir. Et quand j'aurais fait quelque bruit, la terre n'en reproduirait pas longtemps les échos.

C'est donc pour Dieu que je dois vivre, afin de mériter ses bonnes grâces et ses faveurs, et non pour le monde, qui n'a rien à me donner, et surtout rien qui puisse me suivre au delà du tombeau, rien qu'il ne me faille quitter bientôt.

Les seuls biens véritables sont ceux de l'âme, c'est la vertu, qui s'identifie, en quelque sorte, avec nous et nous suit dans l'éternité ; et la vertu, c'est Dieu seul qui la donne et qui la récompense.

III.

Donc, ô mon âme, voyons pourquoi nous sommes appelés à passer sur la terre quelques années bien fugitives et surtout bien semées de tribulations, d'amertumes et de douleurs.

Si encore il nous était donné de fixer éternellement notre séjour ici-bas, peut-être pourrions-nous espérer de réussir enfin à diminuer la somme de nos maux. Mais non ; après quelques jours de traversée sur cette mer orageuse, nous aborderons infailliblement aux rivages de la mort :

> Voyageur ici-bas, je cherche ma patrie ;
> En trouver le chemin est le but de la vie.

Et si nous n'avons pas vécu, si nous avons oublié ou négligé

de vivre comme la religion le voulait, comme Dieu le commandait, notre voyage aura été sans résultat, son but aura été manqué, et nous serons répréhensibles, punissables, puisque nous avions été avertis de mille manières, et que nous avons méprisé ces avertissements.

IV.

Nous sommes donc en cette vie pour connaître Dieu, et Jésus-Christ son fils, selon les enseignements de la foi. Mais à la connaissance il faut joindre l'amour, puisque Dieu et Jésus-Christ ne nous sont connus que par leurs bienfaits et leur amour. Or, de cette loi d'amour dérive une autre loi, qui est celle de l'action. La vie est dans le mouvement. Si nous vivons pour Dieu et pour Jésus-Christ, agissons suivant les lois que la sagesse infinie nous impose.

V.

Dans la jeunesse, on ne connaît pas la vie réelle. Ces jours que l'on coule si paisiblement au milieu de récréations innocentes et simples, n'en peuvent donner une idée. Chaque jour le soleil se lève brillant et serein, et les nuages légers qui viennent de temps en temps en voiler la lumière, ne font que donner plus d'attrait à l'éclat habituel de ses rayons. Les malheurs de la vie n'apparaissent alors que de loin en loin; à peine l'oreille peut-elle saisir un faible retentissement de ces coups de foudre qui viennent à chaque instant frapper l'homme dans ses affections, dans ses biens, dans son existence même. La vie ne peut apparaître que comme un amusement et un jeu.

Mais une fois entrés sur la scène du monde, nous voyons la vie telle qu'elle est, pleine de devoirs sérieux, de contraintes pénibles, de vicissitudes incessantes, de malheurs imprévus, d'espérances déçues, de trouble et d'ennui. Nous voyons travailler et souffrir; nous entendons des gémissements et des

plaintes; nous rencontrons souvent des spectacles de deuil; et nous commençons à comprendre que la vie est une chose grave, qu'il faut prendre au sérieux, et en même temps une chose instable et fragile, sur laquelle il ne faut point concentrer vainement tous ses travaux et toutes ses espérances. Nous nous laissons pénétrer, presque à notre insu, par les pensées d'une philosophie chrétienne, qui ne sont ni la mélancolie oisive, stérile, et souvent impie, des poëtes rêveurs et des faux sages; ni la préoccupation étroite, puérile et imprudente de l'homme vulgaire et mondain. Nous voyons et nous acceptons la vie telle qu'elle est, comme une épreuve à laquelle il se faut préparer avec prudence, un combat qu'il faut soutenir avec courage, un pèlerinage qu'il faut parcourir pieusement et paisiblement, en faisant autour de soi tout le bien possible, et ayant toujours le regard fixé sur le terme du voyage.

VI

Car ce n'est pas tout que de vivre, ni même de souffrir; il faut mourir. Ce n'est pas tout que de porter sa croix en cheminant tristement dans cette vallée de larmes. Un jour vient où il faut s'arrêter avec son fardeau, s'y laisser clouer, y expirer enfin, après une agonie plus ou moins longue, plus ou moins cruelle. Il faut se voir dépouiller de tous ses biens, faux et frivoles, il est vrai; vêtements inutiles qui recouvrent nos plaies, mais collés à ces plaies, et dont la séparation nous cause de douloureux déchirements.

Il faut dire un dernier adieu à tout ce qu'on a de plus cher. Il faut, dans une lutte suprême, soutenir l'assaut des maux les plus terribles, combattre corps à corps avec la mort, et se trouver vaincu!

VII.

Hélas! nous ne nous habituons pas à compter la nécessité de la mort parmi les peines de la vie, et pourtant il est diffi-

cile que la pensée de ce dernier jour ne vienne pas quelquefois se jeter, comme un étranger importun, au milieu de nos fêtes et de nos joies, et ajouter à nos souffrances mêmes un tourment de plus. Tant il est vrai qu'en tout temps et toujours, en nous et hors de nous, nous retrouvons la croix !

On peut bien, dans une folle ivresse de volupté, inviter la mort comme une compagne de nos fêtes. On peut bien, dans un moment de désespoir, appeler la mort comme une libératrice. Mais, dans la réalité, on la redoute toujours comme le plus terrible ennemi, et, bon gré mal gré, elle projette son ombre funèbre sur l'avenir le plus riant que puissent caresser nos désirs, pour empoisonner toutes nos joies, sans nous laisser même les consolations de l'espérance.

CHAPITRE XXIV.

L'amitié.

Le poëte a dit vrai : l'homme ne pense guère
A ses meilleurs amis, quand il n'en a que faire,
(JAUFFRET.)

Ce n'est pas pour longtemps que l'on aime toujours.
(UNE DAME.)

Les trompeurs sont nombreux, les vrais amis sont rares.

I.

1. « *Malheur à qui est seul!* a dit la sagesse antique, *car s'il tombe, il n'aura personne pour le relever. Il vaut donc mieux être deux ensemble que d'être seul. Un cordon triple se rompt difficilement* (1). »

Voyez cet arbre exposé seul, sur le grand chemin, aux outrages des ouragans et des tempêtes; il est battu des vents et dépouillé de ses feuillles; et ses branches, au lieu de s'élever, s'abaissent comme si elles cherchaient un point d'appui sur le sol

Considérez cette tendre fleur, qui couronne si gracieusement son élégante tige : bientôt, faute d'abri contre l'ardeur du soleil, vous la verrez languir, se dessécher et mourir.

Lorsque l'homme est seul et sans appui, il ne saurait se suffire à lui-même; la solitude le fatigue; la tristesse l'abat et le tue.

Ne soyez donc point comme la plante et comme l'arbre qui sont seuls; cherchez-vous un ami, mais un ami véritable,

(1) *Ecclésiaste*, IV.

dont l'assiduité vous serve de tuteur, de guide et de sauvegarde.

« Qu'y a-t-il de plus faible que le passereau, et de plus désarmé que l'hirondelle? Cependant, quand paraît l'oiseau de proie, les hirondelles et les passereaux parviennent à le chasser, en se rassemblant autour de lui et le poursuivant tous ensemble. Prenez exemple sur le passereau et sur l'hirondelle (1). »

II.

Rien de plus commun que le nom d'ami, rien de plus rare que l'amitié, ou plutôt il n'y a d'amitié que dans la charité, qui aime son prochain à l'égal de soi-même. Hors de là, quand vous croirez avoir trouvé un ami, prenez garde de n'embrasser qu'un traître.

Vous trouverez des protestations d'amitié, mais soyez sûr que ces protestations ne sont pas désintéressées, et qu'elles cachent un égoïsme plus ou moins calculé, plus ou moins réfléchi, mais réel, mais hideux.

Et cet égoïsme, recouvert du masque de l'amitié, fait peine sans doute, et déshonore notre espèce; mais ne faut-il donc pas le démasquer? Doit-on respecter son hypocrisie et laisser s'accroître indéfiniment le nombre de ses dupes?

A Dieu ne plaise que je veuille suspecter toutes les liaisons de mes semblables, puisque je reconnais que la charité chrétienne en forme et en cimente de nobles, de pures, de généreuses et de célestes! A Dieu ne plaise que je porte la défiance dans les cœurs droits et sincères qui ont eu le bonheur d'en rencontrer de droits et de sincères! Mais à Dieu ne plaise aussi que je sanctionne toutes les amitiés, et que j'écarte l'idée des amères déceptions, des infidélités poignantes et des trahisons infâmes auxquelles elles peuvent aboutir!

---

(1) Lamennais, *Paroles*, VII.

III.

Il est presque toujours dangereux de donner sa confiance aux hommes, parce que souvent leur cœur est double et que leurs intérêts peuvent changer. Ceux qu'aujourd'hui vous appelez vos amis, vos confidents, vos frères, demain peuvent vous trahir et vous abandonner, malgré les belles protestations de leur attachement sincère et de leur inébranlable fidélité!

O cœur humain! il faut que tu te resserres encore, et que tu ne te dilates qu'en Dieu, qui seul est toujours fidèle et ne trompe jamais.

IV.

Il suffit de connaître l'histoire et le monde pour savoir que partout où se rencontrent des hommes prêts à acheter un crime, il s'en trouve de tout prêts à le vendre.

Voyez donc si parmi ceux qui se disent vos amis ne se trouve point un Judas, pour vous trahir au jour du malheur.

Voyez s'il ne se trouve personne qui ait intérêt à votre perte, personne qui spécule sur votre ruine, personne qui pense s'élever à vos dépens. Examinez bien, car ceci n'est pas rare : on le voit tous les jours.

V.

Oui, la vie du monde nous offre quelquefois des exemples d'infidélité bien odieuse, de trahisons bien noires!

Que de plaintes même sur le peu de sûreté des amitiés! On sait, on dit, on répète que l'on n'est trahi que par les siens, et cependant on ne se défie pas.

Il y a loin de la politesse à la bienveillance, loin encore de la bienveillance aux services réels, et pourtant, quand on l'éprouve soi-même, quand on se voit, dans les circonstances

les plus importantes, lâchement délaissé ou perfidement traversé par ceux qu'on regardait comme des amis, le cœur saigne, et on dit avec amertume : M'y serais-je attendu ? Comme si cela était nouveau sous le soleil !

VI.

Et c'est là, nous devons l'avouer, une des grandes misères de la vie ; c'est là un des plus pénibles désenchantements que l'on rencontre dès les premiers pas dans le chemin du monde et des affaires. C'est là une croix qu'il est impossible d'éviter ; car nous ne pouvons pas fixer les cœurs des autres hommes, pas plus que nous ne saurions diriger le souffle des vents, ou le cours des nuages qui se balancent dans les airs.

Aussi est-il prudent d'étudier sans cesse les hommes, et d'apprendre à nous en servir sans être liés à eux ; car il n'y a de liaisons sincères que celles qui ont la vertu pour base

VII.

L'amitié des hommes consiste souvent en paroles ; elle est intéressée ; ils ne nous aiment que pour eux-mêmes : le dévouement, la charité ont leur source dans un intérêt tout céleste. Elle est inconstante : ceux qui nous aiment aujourd'hui, nous abandonneront bientôt et sans sujet, mais par pur caprice, parce qu'il n'y a que la religion qui condamne le caprice et l'inconstance.

Avouons donc qu'il n'y a que Dieu qui mérite le nom d'ami ; que lui dont l'amitié mérite aussi nos empressements. Ici la réciprocité n'est ni douteuse ni périlleuse Nous avons tout à gagner, rien à perdre, outre que c'est notre devoir.

VIII.

N'est pas qui veut l'ami des grands du monde. Certes, ils font payer bien cher les rares et médiocres faveurs qu'ils accordent parfois, on ne sait par quel sentiment !

Pour être les amis de Dieu, il suffit de le vouloir. Il ne rejettera pas notre amitié à cause de notre bassesse ou de notre pauvreté : au contraire, ce sont nos titres. Seul, le péché, le vice, la perversité pourraient y mettre obstacle. Quand nous serions les plus pauvres et les plus misérables des hommes, pourvu que nous soyons vertueux, nous sommes sûrs d'être en faveur auprès de lui. Et une fois dans son amitié, nous n'avons à craindre ni légèreté, ni inconstance de sa part ; il ne rompra jamais que nous ne rompions les premiers, et, alors même, il le fera avec peine.

En est-il ainsi du monde? N'aimons donc point ce qui est dans le monde, à moins que nous ne l'aimions en Dieu et pour Dieu. Seuls d'entre les hommes, je le répète encore, les parfaits chrétiens sont de véritables amis.

IX.

Les autres hommes se masquent pour surprendre les imprudents qui mettent en eux leur confiance ; pour les tromper, ils profanent le nom le plus doux. Tandis que leur bouche hypocrite sourit mensongèrement à notre fol abandon, leurs mains perfides nous tendent des piéges dans l'ombre ; et quand, à force de ruses, de tromperies et de basses noirceurs, ils nous ont enveloppé de leurs rets, tout à coup, se dévoilant, ils se ruent sur nous et nous dévorent comme le tigre dévore sa proie.

Encore une fois, il n'y a que les âmes saintes qui nous portent, ici-bas, une amitié sincère et véritable.

Or les âmes saintes sont malheureusement très-rares, et ne se trouvent guère là où l'on croirait devoir aller les chercher de préférence. C'est là un mystère que nous ne voulons pas approfondir : le Maître nous a prévenus qu'il y a des loups déguisés en brebis, c'est à nous d'y prendre garde.

X.

Et voila pourquoi, dans le gouvernement des hommes, et

nos relations avec eux, il ne faut jamais faire abstraction des idées, des préoccupations et des faiblesses humaines. Il ne faut point compter exclusivement sur l'humilité, l'abnégation, le désintéressement, en un mot, sur la sainteté et l'héroïsme du grand nombre : la généralité des hommes ne se compose pas d'anges impeccables et parfaits; et les perfections de chacun ne sont encore que des spécialités, qui laissent subsister les défauts individuels, le cachet original du caractère propre.

Vous prévoyez une difficulté; n'en attendez pas la solution de l'amitié pure et du dévouement, sans tenir jamais compte de l'égoïsme qui nous est naturel : ce qui coûte doit se payer. Le dévouement, l'abnégation, sont des choses si rares, forment des exceptions si peu fréquentes, qu'il les faut négliger dans les calculs ordinaires; car c'est hasard si elles se rencontrent.

Vous désirez l'accomplissement d'un bien, d'une œuvre utile, recourez aux moyens ordinaires, employez les ressources communes et naturelles : la part de l'amitié, du désintéressement, doit être celle de l'imprévu, pas davantage; et c'est déjà beaucoup.

Les grandes âmes se font des illusions dont elles sont dupes, parce qu'elles croient les autres de leur taille. On doit leur en savoir gré; mais elles sont à plaindre si elles veulent réaliser leurs conceptions et agir en se servant d'autrui.

XI.

J'ai été tant de fois trompé, trahi, vendu par ceux mêmes que leurs relations antérieures avec moi, leur position, leur caractère auraient dû mettre au-dessus de tout soupçon, que je me crois en droit de dire : Ne vous fiez à aucun homme, à commencer par vous-même!

Il y a pourtant quelqu'un qui ne vous vendra pas, et cet être unique est le ministre de Dieu, pour votre salut; mais en dehors de ses fonctions saintes, ne comptez pas aveuglément

sur lui non plus. Tout homme, considéré comme tel, est un traître ou peut le devenir.

En fait de confiance et d'amitié, la prudence vous conseille de ne pas trop écouter les inspirations du caprice, les suggestions du sentiment, les mouvements du cœur. Le sentiment peut servir d'appui à la raison, mais à la condition pourtant qu'il ne la gouvernera pas. Car, livré à lui-même, il ne tarde pas à dégénérer en passion; or la passion est fantasque, bizarre, inconstante, injuste, soupçonneuse, excessive.

Si parfois elle donne à l'âme du ressort et de l'énergie, la plupart du temps elle ne fait que la troubler et y jeter la confusion. Elle confine même par plus d'un côté à l'égoïsme hideux, et c'est là d'ordinaire qu'elle aboutit, encore qu'elle ait paru généreuse en commençant.

XII.

Il n'est pas rare, d'un autre côté, que l'amitié nous entraîne à des actions que la justice réprouve. Toute passion marche avec un bandeau sur les yeux, et ce bandeau est parfois bien épais. Sans la vue toujours présente du bien que nous montre la loi religieuse, et de l'obligation morale qui y est inflexiblement attachée; sans un point fixe et immuable, qui serve comme de pôle à notre âme, elle ne sait bientôt plus où se prendre sur ce terrain mouvant de la sensibilité naturelle.

« Elle flotte du sentiment à la passion, de la générosité à l'égoïsme; montée un jour au ton de l'enthousiasme, et le lendemain descendant à toutes les misères de la personnalité(1). »

Et si vous êtes dans l'âge des passions, l'amitié, même la plus innocente en apparence, se convertit souvent en amour. Et voilà pourquoi l'inexpérience, quand elle n'est pas compensée et contrebalancée par la soumission aux lois religieuses et à la voix du guide de la conscience, conduit presque tou-

(1) M. Cousin, *Du vrai*, etc., 13e leçon.

jours à des abîmes. Les complaisances de l'amitié sont autorisées par les instincts corrompus de la nature, et le voile le plus spécieux ne recouvre souvent que des monstruosités abominables.

XIII.

Ce n'est certes pas, encore une fois, que je veuille blâmer sans appel ces liaisons intimes qui ont fait le bonheur de tant d'hommes durant leur vie, et feront leur gloire aux yeux de la postérité la plus reculée. Je ne puis oublier les David et les Jonathas, ni les Grégoire de Nazianze et les Basile. Je dis seulement qu'il ne faut contracter que des amitiés saintes. C'est à celles-là qu'on peut appliquer, en les changeant un peu, les paroles d'un poëte (1) :

Quels mortels plus heureux que deux jeunes amis
Réunis par leurs goûts, aux mêmes lois soumis,
Que les ris et les jeux, que le penchant rassemble;
Qui pensent à la fois et s'expriment ensemble;
Qui confondent leur joie au sein de leur plaisir;
Qui jouissent ensemble, ensemble ont des désirs?
Leurs cœurs, toujours remplis, n'éprouvent point de vide;
La douce illusion à leur bonheur préside.
Dans une coupe d'or, ils boivent, à longs traits,
L'oubli de tous les maux et des biens imparfaits.
S'il est des cœurs heureux, ils sont heureux sans doute;
S'ils cherchent le bonheur, ils en suivent la route.

(1) Colardeau.

CHAPITRE XXV.

Une méprise.

La matière est moyen; mais le but, c'est l'esprit.

I

Naguère un des enfants du siècle, « m'élevant au pinacle de ses grandeurs, et me montrant au loin tous les prodiges qu'il accomplit sous nos regards, me dit en étendant la main :

« Voyez-vous ce fil qui court comme un nerf vivant d'un bout de l'Europe à l'autre, et va porter d'une cité à une cité, d'un peuple à un peuple, et d'un monde à un monde, la pensée et la volonté de l'homme, avec la rapidité de la sensation?

« Voyez-vous, sur la surface de la terre, cet immense réseau de fer, et le rail rejoignant le rail par-dessus la frontière comme un *signe d'alliance?* et le convoi qui passe emporté par son souffle comme par une âme vivante, et emportant lui-même des populations entieres à des spectacles, à des affaires et à des plaisirs que nos pères ne connaissaient pas?...

« Voyez-vous là-bas sur les plaines de l'ocean, le navire affranchi des souffles de l'atmosphère et du caprice des flots, marchant sur l'abîme de son propre mouvement, et courant aux rivages transatlantiques pour y arriver à son heure et, pour ainsi dire, à sa volonté?

« Voyez-vous, dans nos cites, illuminees le soir par des splendeurs féeriques, le gaz faisant a la nuit une couronne de lumière qui étonne le jour et fait envie au soleil? ..

« Voyez-vous, au centre de la capitale, tout ce monde d'affaires qui se remue, s'agite dans de pâles frayeurs et des ardeurs febriles? C'est le capital qui monte et qui descend,

faisant osciller, entre la hausse et la baisse, la société haletante (1)..... »

II.

Et quand il m'eut montré et montré encore, et que j'eus regardé et regardé encore, je demandai qu'est-ce que cela, et il me dit : « Vous avez vu le progrès. »

Et il me rappela qu'un jour, c'était hier, l'Europe, ou plutôt le monde entier donna, dans une cité fameuse, à toutes les inventions, à tous les perfectionnements de la matière un rendez-vous tel qu'on n'en vit jamais. Là, on avait pu contempler sous toutes ses formes et avec tous ses miracles la matière perfectionnée se déployant, s'étalant, s'exposant aux yeux de l'Univers. C'était l'Exposition universelle ! Et tous les peuples étaient accourus pour contempler cette merveille : ils avaient regardé, admiré ; et tous, savants et ignorants, riches et pauvres, nobles et bourgeois, princes et peuples, avaient dit en rentrant dans leurs chaumières, leurs maisons, leurs châteaux, leurs palais : « Nous avons vu Paris couronné des splendeurs de l'homme, nous avons vu le progrès ! ! !...

Et tous ne s'apercevaient pas que c'était là une déception amère. Aucun ne réfléchissait que toutes ces merveilles accusaient bien plus l'imperfection de l'humanité que sa grandeur ; puisqu'il lui a fallu tant de siècles pour arriver à ce qui ne se peut qualifier encore que du titre boiteux de *progrès !*

Quoi donc, vous n'en êtes encore qu'au *progrès*, vous avez fait un pas, que toutes les bouches se hâtent de constater, et vous prétendez vous en tenir là ! Mais qui dit *progrès* dit imperfection. Le progrès réclame un progrès nouveau, pour avancer vers la plénitude et le terme. Courage donc, enfants de la matière ! Encore six mille ans peut-être pour réaliser le thème d'une proclamation nouvelle ; et six autres mille ans, et ainsi sans fin !... Et quand ces périodes seront

(1) Le R. P. Félix, *IVe conférence de Notre-Dame*, 1856.

écoulées, pensez-vous qu'il ne vous reste plus de progrès à faire ?

Ah ! méprise, méprise ! Illusion funeste ! Préoccupation fatale, qui vous fait oublier les véritables grandeurs de l'homme, et qui vous cache la véritable route du progrès légitime.

III.

Quand la religion disait à Louis XIV, vainqueur de ses ennemis, qu'il lui restait encore un ennemi plus redoutable à vaincre, et que cet ennemi c'était lui-même, elle ouvrait devant les yeux du grand roi un horizon plus vaste et plus digne de son ambition : le progrès dans la vertu, le progrès dans le bien ; le triomphe de l'homme, non plus sur une matière inerte et passive, mais sur des penchants, des volontés, des passions rebelles et agissantes, ayant leur énergie propre et leur résistance opiniâtre

Qu'est-ce que votre Exposition universelle avec toutes ses splendeurs et ses magnificences visibles, à côté des splendeurs et des magnificences qui ont éclaté aux yeux des esprits célestes dans la vie d'un saint Vincent de Paul, par exemple, ou d'un saint François Xavier et de cent millions d'autres ? Ah ! Dieu, quelle Exposition de vertus le ciel pourra un jour étaler aux regards de la création éblouie !

J'admire, il est vrai ; je ne puis me lasser d'admirer et vos inconcevables télégraphes électriques, et vos chemins de fer, et vos vaisseaux à vapeur, et votre éclairage, et votre Bourse, et vos Expositions universelles, et tout ce que vous pouvez attendre encore de vos progrès futurs ; mais, ne vous y trompez pas, ce n'est là que le développement d'une partie de vous-mêmes, la partie intellectuelle et physique combinant ensemble leur action ; mais la partie morale, assurément la plus noble et la plus haute, qu'en faites-vous ? Et alors, que devient l'homme, l'être moral de l'homme ?... Car il y a quelque chose de plus grand que toutes ces conquêtes et tous ces triomphes.

L'homme vit par son âme, et l'âme est la pensée,

a dit l'un de vous (1). Établissez donc des relations instantanées entre votre âme et Dieu, par la pensée, par la prière, par le désir, par de saintes aspirations, et montez toujours de progrès en progrès dans cette ascension du néant vers l'être, de la créature vers son créateur.

Oui, il y a pour mon âme une contemplation plus ravissante que le spectacle de vos chefs-d'œuvre ; c'est le spectacle des beautés, des harmonies et des grandeurs de l'homme intellectuel et moral. « Et quand je regarde ces hauts sommets de la nature humaine où ma pensée découvre, avec une joie qui ne se peut dire, tant de magnificences impalpables et de beautés immatérielles, je souffre, je l'avoue, je souffre de voir nos vraies grandeurs humiliées devant les glorifications de la matière, et j'ai peine à me consoler, même en vous admirant, de vous voir vous-mêmes accorder aux prodiges de la matière des admirations que n'obtiennent plus de vous les merveilles des âmes. Oui, ce que je déplore, c'est l'exagération du développement de la matière proclamé comme le bonheur de l'humanité ; c'est de voir ce progrès que j'aime, que j'appelle, le vrai progrès de l'homme, abaissé sous mes yeux jusqu'à n'être plus que le progrès dans la matière (2). »

IV.

Prenez garde de poursuivre le progrès sur la route de la décadence, et en travaillant à l'élévation de la matière, de travailler à l'abaissement des âmes, qui poserait bientôt des limites aux progrès dans la science et amènerait finalement la dégradation totale de l'homme.

« En vain vous déroberiez aux profondeurs de la terre et aux profondeurs du ciel leurs plus intimes secrets ; en vain votre pensée saurait la mesure de toutes les sphères, et suivrait dans des espaces inconnus leurs courses lointaines et leurs révolutions périodiques ; en vain chaque étoile vous

(1) Thomas.

(2) Le R. P. Félix, *IVe conférence de Notre-Dame*, 1856.

dirait sa distance, chaque soleil son mouvement, chaque monde ses harmonies ; en vain vous verriez tomber sous vos regards tous les voiles qui couvrent les mystères de la terre, et les bornes de l'empire ouvert à vos conquêtes reculer de plus en plus... ; en vain, jour par jour et heure par heure, vous verriez s'élargir ce que vous nommez scientifiquement le *cercle* de votre savoir et de vos connaissances ; prenez garde !... Si votre âme s'arrête là, elle s'arrête et se borne à ce qui est plus petit qu'elle ; car une seule de ses pensées, une seule de ses volontés, une seule de ses aspirations est plus haute, plus profonde et plus large que tout cela ! Cette étendue, si vaste qu'elle soit, est petite à ses ambitions ; et dans ce cercle de votre savoir, si large qu'il devienne, elle est à l'étroit encore. L'univers, avec tous ses espaces, où elle se promène dans ces courses hardies, d'étoiles en étoiles, ou de soleils en soleils, est pour elle comme une prison ; prison étroite, obscure et lourde, d'où il faut qu'elle s'échappe si elle veut monter à sa véritable hauteur, et atteindre, dans le sens de l'infini, sa légitime croissance ! !

« Hommes du progrès matériel, ah ! je vous en prie, n'abaissez pas à la mesure de vos ambitions l'ambition de l'âme humaine ! Laissez, laissez cette captive, emprisonnée dans la matière, prendre son essor vers la région de ses vraies grandeurs !... Laissez-la monter en haut pour contempler l'éternel, l'immuable, l'infini ; guidée par la raison et la foi, portée sur les ailes de l'amour, laissez-la suivre ce vol généreux et vraiment progressif, qui la fait monter, en s'agrandissant elle-même, vers les grandeurs de Dieu (1). »

V.

Le progrès ne sera qu'un leurre, tant qu'il ne s'appliquera pas à l'homme lui-même, pour le transformer et le rendre

(1) Le R. P. Félix, *IVe conférence de Notre-Dame.*

parfait. Les progrès de la matière ne sont rien, s'ils ne sont accompagnés ou plutôt précédés par ceux de l'esprit. Vous vantez vos progrès dans les sciences, et vous avez raison; mais vantez donc aussi vos progrès dans l'amélioration morale de l'humanité.

N'avez-vous pas remarqué qu'autour de vous, « la corruption coule à pleins bords; que le langage manque de termes pour donner un nom propre aux crimes nouveaux qui se produisent sur la scène du monde. Il faut élargir le sanctuaire des lois pour juger la multitude des coupables qui les ont violées; l'enceinte des prisons est trop étroite, plus on en construit de nouvelles et plus elles se remplissent

« Au milieu de cette dissolution sociale, un sentiment universel accuse l'ignorance d'être la mère de tous ces maux; et ce cri de la conscience publique est la voix de la vérité.

« Mais quelle est la fatale ignorance qui nous plonge dans ces ignominies? L'ignorance des sciences physiques ou naturelles? Jamais elles ne furent si bien cultivées; jamais elles ne jetèrent un plus grand éclat. L'ignorance des lettres et des arts libéraux? Nous vivons au milieu d'un peuple d'artistes, d'écrivains et d'orateurs. L'ignorance de l'art de lire et d'écrire? Mais les bagnes sont peuplés de malheureux qui lisent fort bien et qui n'écrivent point mal.

« Quelle est donc enfin l'ignorance qui dégrade l'esprit et dépravé les âmes (1)? »

C'est l'ignorance de la religion, de la morale chrétienne; j'entends surtout l'ignorance pratique des lois de Dieu, l'inobservance de ses commandements. Car il n'y aura de véritable progrès social que quand on aura réglé la croyance et les mœurs du peuple; et le peuple c'est tout le monde, les savants et les ignorants, les grands et les petits. La vérité religieuse est faite pour tous, et nous avons tous un égal besoin de connaître la vérité et de pratiquer la vertu.

Le progrès résultera donc de l'instruction pratique, d'une

(1) Le cardinal prince de Croy, archevêque de Rouen.

science religieuse qui pénètre l'homme tout entier ; « qui, après avoir porté la lumière dans son intelligence, ne laisse pas son cœur dans les ténèbres ; qui passe de l'esprit dans la conscience et de la conscience dans les actions (1). »

---

(1) Le cardinal prince de Croy, archevêque de Rouen.

CHAPITRE XXVI.

Les épreuves.

Avant d'avoir pleuré, je n'avais pas vécu;
C'est dans l'adversité que grandit la vertu.
L'épreuve est le creuset des âmes généreuses :
Quelles célébrités n'ont été malheureuses ?

De précoces chagrins sont d'utiles leçons;
Ils cimentent parfois quelque destin suprême.
(REBOUL.)

Le Tasse dans les fers retrempa son génie.
Et le vent de l'orage agrandit l'incendie
Lorsqu'il éteint les feux légers.
(ULRIC GUTTINGUER.)

I.

Dans ce peu de jours que le ciel nous compte, il y en a beaucoup de sombres et de mauvais. Il y a des époques où nous éprouvons des revers, où nous essuyons des infortunes accablantes. La douleur fait comme le fond de la vie humaine : souffrances du corps, maladies de l'âme, inquiétudes secrètes, afflictions intimes, peines du cœur, désastres de la fortune; tel est le lourd fardeau qu'il nous faut porter depuis le berceau jusqu'à la tombe.

Au milieu du mouvement continuel d'hommes et de choses qui renouvelle sans cesse la surface du monde, il y a des moments où la fragilité de la vie et la vanité de ses espérances nous apparaissent avec une évidence plus terrible, et avec un éclat qui frappe, saisit et étonne les esprits les plus légers et les yeux les plus inattentifs. Oh! qu'il est bon de savoir alors à quelle source il faut aller puiser les consolations et les forces!

II.

On serait bien à plaindre, en de telles calamités, si l'âme était abandonnée à elle-même, c'est-à-dire à ses obscurités, à ses faiblesses, à ses accablements! Beaucoup plus à plaindre encore seraient les victimes infortunées de ces malheurs, si elles arrivaient au terme fatal de leur existence avec toutes les illusions, toutes les imperfections, et peut-être les souillures, d'une vie non dirigée par la foi chrétienne!

Heureux, au contraire, ceux que l'adversité et la mort même peuvent frapper sans les étonner et les abattre! Heureux ceux qu'une vie sérieuse, pieuse et sainte, rend toujours prêts à subir sans péril ces terribles épreuves!

III.

La maladie et la mort se rient de ce que nous appelons force et santé, comme la sagesse divine se rit de nos pensées courtes et fausses.

La Providence, qui sait mieux que nous ce qu'il nous faut, nous traite toujours avec bonté lors même que sa main paternelle s'appesantit sur nous. Mais nous manquons souvent à la Providence en cherchant à nous soustraire aux faveurs qu'elle nous envoie et que nous appelons des maux, parce que l'œil de notre âme est malade et que nous ne voyons pas les choses sous leur véritable jour et sous leur couleur réelle.

IV.

Aussi, quand viennent les revers, les contrariétés, les malheurs, pauvres chrétiens que nous sommes, nous savons tout au plus opposer au torrent de l'adversité la stoïque et impassible indifférence d'un philosophe, au lieu de la résignation si généreuse et si sublime d'un chrétien. Et pourtant ce qu'il y a de mieux à faire ici-bas, c'est de courber alors amoureuse-

ment la tête sous la main de Dieu qui nous frappe, et non point de se plier en frémissant sous le joug d'une fatalité terrible et mystérieuse autant qu'elle est absurde et désespérante.

C'est de Dieu que nous viennent et les biens et les maux, selon le besoin que nous en avons, et la religion seule peut nous donner le mot de cette énigme et le courage pour en faire notre profit.

V.

Et ici, par religion, il ne faut point entendre ce vague sentiment d'une puissance supérieure, qui se réveille toujours à l'heure du danger, et qui arrache à la crainte, plus qu'à la piété, des prières dont on ne comprend peut-être ni le sens ni la valeur.

La religion véritable, la seule utile, puissante pour nous guider et nous soutenir, ce n'est point une religiosité idéale et vaporeuse, qui réside tout entière dans l'imagination, sans descendre jusqu'au cœur; c'est la connaissance positive et la conviction raisonnée des vérités chrétiennes, c'est la pratique intelligente des saints devoirs qu'elle impose, c'est l'habitude contractée de voir Dieu en tout et partout, et de tout recevoir de sa main bienfaisante et libérale.

VI.

Chaque malheur que nous éprouvons doit ranimer en nous ces sentiments et ces croyances salutaires. Mais tout en nous affermissant dans la piété et l'amour de nos devoirs, nous devons aussi profiter de ces épreuves pour étendre encore et perfectionner nos idées, notre jugement et notre expérience.

Quiconque est aux prises avec l'adversité, doit recourir aux enseignements de la foi, fortifier son âme en la retrempant dans la prière, et demander à Dieu la résignation intérieure et la constance.

VII.

Car la souffrance, le mépris, la croix, voilà la condition de l'homme sur la terre, et son partage inévitable, depuis qu'il est devenu pécheur; c'est le remède à son péché. C'est là la loi qu'il doit accepter avec soumission, le chemin dans lequel il doit se résigner à marcher, s'il veut arriver au ciel, qui est le but de sa création.

Souffrir, porter sa croix, c'est donc une condition nécessaire de l'existence, et nous ferions de vains efforts pour nous y soustraire. Souffrir, porter sa croix, c'est un devoir que Dieu nous impose, et la sagesse, la science de l'homme religieux, consiste à ne point la méconnaître, et à considérer l'Homme-Dieu, souffrant et portant sa croix, comme notre unique modèle.

VIII.

Nous avons peur de la croix, nous fuyons dès que nous voyons un sacrifice à faire, un combat à soutenir, une vertu à pratiquer.

Nous détournons la tête, nous reculons, et parce que la religion et la vertu nous imposent des sacrifices et des combats, beaucoup d'âmes faibles craignent de s'engager sous leurs lois, ou les abandonnent après quelques jours d'essai, comme s'il suffisait de rejeter le joug de Jésus-Christ pour échapper au joug pesant que traînent inévitablement tous les enfants d'Adam.

Oh! que ne puis-je faire entendre à toutes les âmes pusillanimes cette grande vérité : Vous ne pouvez pas éviter la croix. De quelque manière que vous arrangiez le plan de votre vie, si vous comptez sans la croix, il y aura mécompte.

Vertueux ou vicieux, chrétien fervent ou tiède, indifférent ou impie, partisan du monde ou ennemi du monde, vous aurez à souffrir; telle est la grande loi de l'humanité ; mais la religion seule peut alléger la souffrance.

IX.

Parmi les épreuves auxquelles nous sommes soumis ; parmi les souffrances auquelles nous sommes condamnés, les plus terribles, peut-être, sont les peines intérieures.

Nous aussi, nous devons boire à ce calice d'amertume dont le Sauveur des hommes a été abreuvé ; et souvent notre délicatesse sera rebutée des quelques gouttes qui nous restent.

Combien de fois les craintes, les ennuis, la tristesse, viennent agiter, flétrir, resserrer nos cœurs !

La crainte ! elle assiége notre vie, empoisonne toutes nos jouissances, multiplie et prolonge tous nos maux Elle s'attache à chacun de nos désirs pour le désespérer, à chacun de nos projets pour le traverser, à chacune de nos affections pour la troubler.

X.

Il y a les craintes de la vertu, fondées sur ce mot terrible de l'Écriture : Nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine.

Vous les connaissez, ô âmes pieuses, et vous savez combien est cruelle quelquefois l'incertitude du salut éternel, quand cet avenir, vers lequel nous avons reporté nos espérances, se couvre tout à coup d'un sombre nuage, ou lorsque, par une épreuve plus dure encore, Dieu permet que chacune de nos actions, même nos bonnes œuvres, même les plus douces consolations de la religion, deviennent pour nous un sujet d'inquiétude, de trouble, d'angoisses qui ne laissent pas à notre âme un jour, une heure de repos.

XI.

Et dans ces moments d'angoisses où la douleur nous accable, où la conscience de notre culpabilité nous pèse, alors nous sommes tentés de dire, avec un ancien personnage, vic-

time de cruelles infortunes : « Ah ! périsse le jour qui m'a vu naître ! Pourquoi ne suis-je pas mort dans le sein de ma mère ? Maintenant je dormirais en silence, et je reposerais dans mon sommeil. »

Aveugle ! vous ne savez donc pas qu'il y a un remède à toutes vos souffrances ? vous oubliez donc ce que disait aussi le même personnage, et les espérances qu'il osait concevoir ? « Je sais, disait-il, que mon Rédempteur est vivant et que je serai de nouveau revêtu de ma chair, et que, dans ma chair, je verrai mon Dieu ; je le verrai, et mes yeux le contempleront (1). »

XII.

Avec ces idées, cet enseignement, ces consolantes espérances, tout change : ces douleurs, ces angoisses, ces peines, ces ennuis, ces dégoûts, unis à ceux du Rédempteur, ne sont désormais autre chose qu'une expiation nécessaire, une épreuve salutaire de justice et de miséricorde, une semence d'éternelle joie.

L'Homme-Dieu, en passant lui-même par les souffrances, en subissant la mort, a tracé la route du ciel ; il en a ouvert la porte à l'homme déchu, désolé, déconcerté, et qui, dans son désespoir, demandait, pour unique grâce, à la terre un tombeau.

Et nous nous plaindrions des souffrances auxquelles Dieu réserve un tel prix ! Et un frisson de murmure plisserait nos lèvres, lorsque, par des tribulations, Jésus-Christ daigne nous associer aux mérites de son sacrifice !

XIII.

Oui, il y a les ennuis et les tristesses de la vertu ; oui, il y a dans la vie chrétienne des jours vraiment tristes, où l'âme aride, languissante, ne trouve partout que dégoût et désolation. Toutes les fleurs de la piété semblent avoir perdu leur

(1) Job, III, 3, 11, 12, 13; XIX, 25-27.

éclat et leur parfum ; les aliments les plus délicieux deviennent insipides ; on s'ennuie de vivre, et plus d'une fois on a entendu les saints se plaindre douloureusement à Dieu, comme le grand Apôtre, si avide pourtant de souffrances, qu'ils étaient accablés au delà de toute mesure, au delà même de leurs forces, leur semblait-il du moins. Mais si ces gémissements de la vertu souffrante décourageaient quelques âmes faibles, qu'elles songent aux plaintes, aux douleurs et aux souffrances des pécheurs !

XIV.

Ame bénie, ce qui vous afflige surtout et vous peine, c'est, dites-vous, qu'il ne vient dans votre esprit que des pensées mauvaises.

Pour Dieu, âme bien-aimée, ne vous troublez pas de si peu, et veuillez considérer que les méchantes pensées ne sont des crimes que dans les méchants qui s'y complaisent ; car, dans les gens de bien qui les détestent, qui leur résistent, qui les chassent, qui les repoussent, ce sont autant d'occasions de vaincre glorieusement et de mériter Les plus grands saints ne sont pas exempts de ces combats importuns et pénibles. Il ne faut donc pas s'en affliger, mais résister avec vigueur et ne pas se lasser : la persévérance est ici surtout la garantie du salut.

XV.

Les épreuves auxquelles sont soumis les peuples comme les individus sont nécessaires pour les retirer de leur léthargie, pour retremper leur caractère. Et la douleur semble être indispensable au développement de notre intelligence, de notre énergie et de notre vertu. C'est au point que vous ne rencontrerez peut-être jamais un homme que vous puissiez appeler excellent, et qui n'ait été soumis à des privations, à des chagrins et à des souffrances.

Singulière condition de l'homme déchu, qu'il ne peut être relevé que par le malheur, et rentrer dans ses prérogatives, qu'en passant par les épreuves !

XVI.

Pour quiconque examine et sonde ce singulier phénomène de la douleur, il est visible que nous sommes punis, sans quoi les épreuves de ce genre n'auraient plus de raison.

Pour quiconque y réfléchit, il est visible encore que la justice qui nous châtie est plus puissante que nous, et que nous n'avons nul moyen d'échapper au châtiment.

Consulterons-nous la sagesse humaine sur le parti à prendre dans cette conjoncture difficile ? Mais la sagesse humaine est impuissante à nous soulager, à nous tirer d'embarras. Elle nous dira de nous roidir contre la nature et de nier le supplice, ou bien d'y chercher une distraction dans la volupté, et de nous étourdir en nous livrant à nos passions. Comme si cette expérience infructueuse n'avait pas été cent et cent fois tentée, et toujours en vain !

XVII.

Vous demandez à l'orgueil et aux sens un remède à la douleur, aux souffrances et à la misère ! Autant vaudrait demander le calme aux orages et à la tempête.

Vous espérez trouver le repos dans une lutte stoïque contre les maux qui vous tourmentent ! Mais l'agitation du combat, les efforts de la résistance sont inconciliables avec le but auquel vous tendez. Les passions ressemblent à l'Océan, qui est perpétuellement soulevé par les orages ; et c'est aux passions que vous voulez demander le calme dans la vie ! Votre erreur est lamentable !

Mon ami, si vous ne cherchez pas dans la religion catholique la raison et le remède de vos maux, vous serez trompé dans toutes vos espérances ; et il ne vous restera plus qu'à

vous voiler la tête pour vous précipiter dans l'abîme de la douleur et du désespoir.

XVIII.

La religion catholique en sait plus long que la nature, plus long que la philosophie, plus long que l'orgueil et les passions, plus long que le monde, qui pourtant est si fier !

Vous pleurez, n'est-ce pas, mon ami ? vous gémissez, vous vous lamentez misérablement ? Ah ! je compatis à vos peines, je prends part à votre affliction : moi-même j'ai passé par là.

Mais, plus favorisé que vous, j'ai entendu une voix par-dessus toutes les voix, et elle disait et répétait sans cesse : *Heureux ceux qui pleurent !*

Et j'écoutai cette voix avec étonnement, et je méditai cette parole, et je cherchai à la comprendre ; et il me fut dit que ceux qui pleurent seront consolés.

Et quelque chose de nouveau se remua en moi, et je compris que le remède à la douleur était l'espérance, et je goûtai la joie des larmes ; et la vie a depuis lors perdu pour moi sa tristesse, et la douleur son amertume, et la souffrance son poids accablant ; parce qu'il m'a été révélé qu'après le péché, après la chute, le seul bien qui reste à l'homme c'est l'expiation, c'est l'endurance de ses maux ; parce que j'ai compris que les maux, quels qu'ils soient, changent de nature quand on les met dans leur véritable jour, et même ils deviennent des biens réels et solides lorsqu'on en fait un bon usage.

XIX.

« Il se passait chez moi quelque chose d'extraordinaire, écrit un grand général ; le corps, l'esprit, tout était malade, et cet état avait occasionné un grand désordre qui avait attaqué le principe de la vie. Je me suis réfugié dans la méditation, de la méditation dans la prière. J'ai élevé mon âme vers Dieu, et le calme est rentré dans mon cœur (1). »

---

(1) Le maréchal de Saint-Arnault, 22 mars 1854.

« Chez les hommes de cœur, chez les hommes de bien, disait-il encore, Dieu finit toujours par parler, parce que sa voix est la seule verité, la seule consolation. Une fois cette sainte voix entendue, on ne prête plus l'oreille à autre chose.

« J'ai été tout naturellement conduit à Dieu par la voie ordinaire que parcourt la faiblesse humaine : la douleur, la méditation, la prière.... A la fougue, à l'irritation qui me dominaient ont succédé le calme et une gravité peut-être trop sérieuse, mais qui tient encore à la maladie. J'ai tant souffert ! j'espère retrouver bientôt une douce gaieté ; mais je ne me dissimule pas que toutes mes idées sont graves et sérieuses (1). » Il avait tant souffert ! .. Les épreuves sont une bénédiction d'en haut.

---

(1) Le maréchal de Saint-Arnault, 30 mars 1853.

CHAPITRE XXVII.

Le temps.

Le temps est un trésor où puise la prudence.
On y trouve or, vertu, savoir, en abondance.

I.

Avez-vous jamais contemplé, du haut d'un rocher solitaire, les immenses plaines de l'Océan? Vous avez vu ces flots nombreux qui s'élèvent, se pressent, écument et disparaissent étouffés sous d'autres flots, qui bientôt vont expirer à leur tour avec un impuissant murmure; et ainsi perpétuellement, et ainsi partout, sans que jamais un flot se fixe et se maintienne immobile à la surface de l'onde. Tous sortent du sein de l'abîme pour y rentrer l'instant d'après et s'y perdre sans retour.

Tel est le temps : la nuit succède au jour, et le jour à la nuit; les semaines sont dévorées les unes par les autres; les mois, les années, les siècles s'écoulent avec une effrayante rapidité, et dans ce pêle-mêle incessant, dans cette tumultueuse fluctuation, rien ne reste debout, rien ne subsiste, rien ne demeure de ce qui a été. La durée éternelle, si on peut l'appeler une durée, produit toutes choses de son sein fécond et inépuisable, pour les y absorber ensuite, sans les rendre jamais. Et le temps aussi, dans son passage, entraîne toutes les créatures, et leurs œuvres et leurs désirs; et bientôt le mouvement aura cessé, le calme primitif sera rétabli, et il n'y aura plus de temps. Seule, l'immobile éternité poursuivra, ou plutôt reprendra et conservera son incompréhensible existence, et il ne restera plus de nous que notre conscience avec ses vivants souvenirs.

II.

Suivez de l'œil ce frais et limpide ruisseau qui naît à vos pieds et va bientôt étaler avec orgueil la majesté de ses ondes Voyez, il s'amuse et s'endort au milieu de ces verdoyantes prairies qu'il traverse, arrose et fertilise. Sa marche est capricieuse : il s'avance, se précipite, s'arrête, s'égare, revient, et semble dire, par ses mille détours : Rien ne me presse, j'arriverai toujours assez tôt à l'Océan pour m'y engloutir et m'y perdre à jamais.

Illusion, mon fils, si vous comparez votre existence à celle de ce ruisseau. La terre où vous marchez est une vallée de larmes. Je sais qu'elle vous plaît et vous captive ; vous aimez à la parcourir dans tous les sens, et vous ne pensez guère au moment où il vous faudra entrer dans l'océan éternel, où tout vient aboutir et d'où rien ne sort plus. Mais si le fleuve a son parcours assuré, si la distance qui le sépare de l'abîme ne doit jamais être abrégée, qui vous a promis, à vous, que le confluent du temps où vous êtes avec l'éternité ne va pas bientôt s'accomplir? Et la mission que la Providence vous avait confiée, aura-t-elle été remplie? Et le bien que vous étiez appelé à répandre autour de vous, se fera-t-il désirer éternellement pour n'avoir pas été exercé à son heure? Et l'impulsion que vous deviez donner peut-être à l'industrie, aux arts, aux sciences ; les découvertes dont vous deviez enrichir l'humanité, les beaux exemples de vertu que vous deviez donner et dont les résultats auraient peut-être grandi dans des proportions gigantesques durant le cours des âges ; et la somme de bonheur que vous deviez acquérir pour vos semblables et pour vous, tout cela sera donc perdu par votre faute? Et les calculs de la bonté souveraine auront été détruits par votre irréflexion? Et votre existence aura été sans but, et vous aurez passé comme un météore inutile qui n'exerce sur l'atmosphère aucune influence appréciable, et comme lui vous irez vous éteindre sans bruit dans les vagues régions de

l'inconnu, sans que jamais plus il soit question de vous ? A Dieu ne plaise, mon ami ! agissez plutôt, et mettez à profit le trésor du temps, auquel il vous est donné de puiser à pleines mains.

III

Le mouvement des choses est si rapide, le drame de l'histoire appelle tant de personnages sur la scène, la critique exerce sur toutes les figures qui passent une si scrupuleuse sagacité, que le prestige de l'imagination est bientôt détruit, et qu'il ne reste aux grands hommes que le prestige de leur puissance et de leur génie ; et ce n'est souvent qu'un prestige encore. Ne comptez donc pas sur la renommée, mais sur la gloire véritable et méritée.

Ceux qui accusent leur âge ne le connaissent pas. Le flot qui arrive est-il réellement moins pur que celui qui s'en va ? Ne maudissez pas tant la vie et l'homme ! On doit d'ailleurs réserver quelque estime pour le temps où l'on vit, quand on veut garder un entier respect de soi-même.

Sans doute, il y a de tristes dégradations, il y a des âmes qui se lassent et qui tombent, mais pour se relever néanmoins. Il y en a qui tombent pour toujours ; mais à mesure qu'il en disparaît une, il en surgit dix autres pleines de séve et toutes en fleurs, pour purifier et rajeunir l'air vital que nous avons toujours à respirer. Sans cela l'homme mourrait ; et il doit vivre

IV.

Celui qui désespère des hommes ne connaît pas Dieu ; il ne sait pas que le Créateur a déposé au cœur de l'humanité des ressources nombreuses, qui se manifestent en leur temps et selon les circonstances.

Vous qui condamnez si aisément et sans appel celui de vos frères qui s'égare, n'avez-vous donc jamais considéré l'inconstance de votre cœur ? Êtes-vous toujours bon, toujours dis-

pose au bien, toujours exempt de faiblesses, pour n'esperer pas le retour de quiconque s'est oublié un moment?

Le temps, qui change tout, change aussi nos humeurs,

a dit un poëte. Esperez donc que le temps apportera des améliorations à ce qui vous semble défectueux. Et surtout, comptez bien que les hommes dont vous désespérez, éparpillant dans la durée leurs défauts et leurs mauvaises qualités, trouveront encore le temps d'être bons et de cultiver ce qu'il y a de bon au fond de leur nature.

V.

Le temps! mais c'est notre meilleur conseiller, notre ami le plus officieux, celui qui réussit le mieux à dissiper nos peines, à calmer nos ennuis, à endormir nos douleurs.

Le temps! mais c'est le pont qui mène à l'éternité; c'est la mobilité variable et fugitive qui conduit à l'immobilité majestueuse et permanente, où nous jouirons enfin d'un repos tant désiré.

Le temps! mais c'est sa durée qui nous permet de réparer nos chutes, de corriger nos imperfections, de pratiquer le bien, de cultiver la vertu et d'amasser des mérites.

Le temps! mais c'est le protecteur puissant qui soustrait la vérité aux atteintes de l'envie; c'est le terrain où mûrit le talent, où eclôt le génie et s'affermit la renommee.

Le temps! c'est l'étude, c'est l'observation, c'est la reflexion; c'est la puissance de chercher le bien, de le decouvrir, de le préparer, de l'accomplir.

VI.

Ne laissons donc pas un temps si précieux s'écouler sans fruit; arrêtons-le, s'il est possible, dans sa course fugitive, en multipliant nos bonnes œuvres. Ne perdons jamais volontairement la moindre parcelle de ce riche trésor que le ciel veut bien nous departir et mettre à notre disposition. Que d'autres,

helas! souhaiteraient d'avoir à recommencer une de ces heures que nous employons si mal et dont ils profiteraient si largement!

Un jour viendra, où nous aussi, peut-être, nous trouverons que les moments sont courts, que le temps est rapide et sa marche précipitée; qui sait s'il ne sera point trop tard! Prévenons ces regrets inutiles.

VII.

Vous dites que le temps est court : vous pourriez dire aussi que le temps est long, quoiqu'il ne soit ni l'un ni l'autre, car rien n'est long de ce qui finit ; le temps c'est l'instant présent, moment indivisible.

Ce moment qui succède à un moment qui n'est plus, et va céder la place à un moment qui n'est pas encore et qui s'évanouira bientôt, vaut cependant une éternité à lui seul.

Employez-le bien : il sera court selon vos désirs; il sera long par ses fruits. Employez-le mal : toute sa durée sera perdue; il aura passé sans profit.

La vie se compose d'instants successifs qu'on peut tous perdre ou utiliser également : dans le premier cas, la durée de la vie ne vaut pas un instant; dans le second, elle vaut une éternité

VIII.

Le temps est court, dites-vous. Je le sais, j'en conviens; mais c'est pour cela même qu'il n'en faut pas perdre un seul instant. C'est parce que le jour baisse, qu'il faut se hâter; quand la nuit sera venue, vous ne pourrez plus travailler ni faire le bien.

Vous voudriez vous reposer un peu avant de terminer votre carrière? Eh! mon ami, je crains bien que vous ne cherchiez le repos où il n'est pas. Changez d'occupation, si vous le pouvez, pour faire taire vos souffrances; mais de trêve au

travail ou à la douleur, il n'y faut pas compter. La douleur ne s'endort point ici-bas, et le travail est encore le meilleur remède à employer contre elle. Usez donc de tous les instants que la Providence accorde à votre salutaire activité ; le repos viendra en son temps.

Souvenez-vous seulement de ceux qui, en se couchant dans la tombe, ont mis sous leur tête l'épée ou la croix, la croix du prêtre ou l'épée du soldat; car la croix ou l'épée, c'est le chevet des forts. Souvenez-vous d'eux, et animez-vous d'une noble émulation.

IX.

Mon ami, le temps n'est pas la dernière halte de notre existence, la vie n'en est pas le dernier mot. Je n'en veux pour preuve que cette insatiable avidité, cette soif inextinguible de grandeur et de félicité qui tourmentent et sollicitent incessamment nos âmes, et ces rêves du bien qui les traversent de temps en temps, comme un idéal enchanteur, mais actuellement irréalisable.

Je dis que tout cela atteste notre destinée future, et qu'il y a place chez nous pour quelque chose de plus vaste et de moins fugitif que le temps.

Entrerons-nous en possession d'un bien inconnu, ou bien ne ferons-nous que rentrer dans notre antique héritage, je n'examine point cette question : que les religions la décident.

X.

Cependant, voyez quelles nobles allures l'homme a reçues ou conservées. Vraiment il ne me fait point l'effet d'avoir toujours été pauvre, et certainement il ne le sera pas toujours : c'est un souverain détrôné peut-être, mais certainement destiné à régner encore. Il en porte l'empreinte et l'espoir dans son sein. A la manière seule dont il se drape sous ses haillons, il est aisé de voir qu'il saurait revêtir la pourpre et ceindre la couronne.

Non, la durée actuelle n'est point notre élément : l'éternité, voilà ce pourquoi nous sommes faits ; nos âmes sont immortelles, et le néant répugne même à notre corps.

Bannis du ciel, exilés de notre patrie, avisons aux moyens de franchir victorieux les frontières du pays qui nous a vus naître ; mais prenons garde de devenir des conspirateurs maladroits, de nous tromper dans nos calculs et de succomber dans la lutte.

CHAPITRE XXVIII.

La réflexion.

Reflexion et jeunesse
Ne s'unissent pas aisément.
(NIVERNAIS.

Et le jeune âge à la vieillesse
Donne la main communément.
(***)

I.

L'homme qui parle souvent et beaucoup est exposé à s'écouter parfois soi-même, et à se croire dispensé de réfléchir. Il y a plus de mots que d'idées dans un homme de cette sorte.

Celui qui, au contraire, est habituellement recueilli, observe, pèse et pense ; il n'ouvre la bouche que lorsqu'il a quelque chose de sensé à dire. Son langage est plus calme ; sa parole, étant plus lente, permet aux idées de se prêter aux expressions, d'être exactes, d'arriver à temps.

Observons donc nos paroles pour qu'elles soient toujours l'interprète d'une pensée méditée et clairement vue : c'est là le seul remède possible à notre légèreté, et à l'infirmité assez commune qui rend à plusieurs si laborieuse et si rare l'explication claire et nette de leur pensée par la parole.

II.

On ne saurait se dissimuler que, dans notre siècle, l'irréflexion est une des plaies les plus graves et les plus dangereuses dont nous soyons atteints.

L'attention, la réflexion constitue, en grande partie, la force de l'âme ; l'irréflexion la laisse dans sa faiblesse native.

Un quart d'heure de réflexion étend et forme plus l'esprit que beaucoup de lecture.

La réflexion ! mais c'est le guide indispensable qui conduit à la vérité, au bien, à la vertu. Si le monde languit dans un état déplorable de malaise et de souffrance, n'en faut-il pas chercher la cause dans le défaut de réflexion intime et sérieuse où nous vivons ?

III.

Qui est-ce donc qui se donne aujourd'hui la peine de réfléchir ? Est-ce vous, ou moi ? Nous ne voulons pas nous gêner de propos délibéré ; or, réfléchir nous semble gênant, et nous ne réfléchissons pas.

Ce n'est pas là toutefois ce qui nous exempte de gêne, au contraire ; mais au moins, cette gêne, nous ne nous l'imposons pas directement ; elle nous vient du dehors, et, ne pouvant l'éviter, nous la subissons, quoique en frémissant. La réflexion, si elle ne nous l'eût pas évitée, nous l'eût au moins adoucie ; mais il nous eût fallu prendre l'initiative de la gêne, et nous n'avons pas assez d'énergie pour cela. Il faut convenir que nous sommes bien malheureux, d'autant plus que nous voulons moins réfléchir.

IV.

La plupart des hommes ne savent pas vivre avec eux-mêmes : ils ne cherchent qu'à s'en séparer et à s'étourdir en se livrant à des occupations extérieures. Il faudrait, au contraire, si c'était possible, établir sa félicité en soi-même, non pas par éloignement des hommes et par misanthropie, mais par un principe de raison et de prévoyance.

Rentrons en nous-mêmes, pratiquons souvent cette retraite de l'âme : nous nous y renouvellerons, nous nous y perfec-

tionnerons, nous nous élèverons au-dessus du commun des hommes ; car avant de se produire, il est bon d'avoir été longtemps seul.

En fait de connaissances de tout genre, ce n'est pas la privation qui est à craindre, c'est l'erreur et les faux jugements; sachez peu, mais sachez bien, et pour cela, réfléchissez beaucoup ; assurez-vous, prenez votre temps, ne précipitez rien.

V.

La frivolité est un défaut qui gâte toutes les facultés de l'homme, et les empêche de produire des effets solides et durables.

Une volonté faible et débile est nécessairement inconstante ; elle ne peut maîtriser la succession tumultueuse des impressions et des sentiments qu'elle éprouve, et se laisse facilement entraîner par leur impétuosité.

La vie de l'homme est successive, sa nature est perfectible, et dès lors chacune de ses qualités est un produit du temps, et ne peut être acquise que par des actes répétés, qui se convertissent en habitudes, au moyen de la durée et de l'intensité de l'application à un même objet, c'est-à-dire de la réflexion.

VI.

Où trouver aujourd'hui, en dehors du petit nombre de catholiques qui prennent au sérieux leur religion, où trouver des vertus privées, des vertus civiles, la foi pratique, le courage dans les épreuves et les dangers, la patience dans les douleurs, la grandeur d'âme dans les infortunes, la fermeté dans les opinions, la tenacité dans les résolutions, la dignité dans toute la vie?

Si ces qualités sont aujourd'hui aussi rares qu'elles sont admirables, et si nous manquons, pour la plupart, de ce qu'on appelle caractère moral, on doit s'en prendre au défaut de réflexion. C'est ce qui fait que, capables de mouvements su-

bits, vifs, mais faibles, nous n'avons point de persistance, point de persévérance, et nos efforts, si nous en faisons, demeurent sans résultat.

Ne nous étonnons donc pas si la légèreté des esprits et la faiblesse des volontés ruinent la vie morale de l'homme et la dépouillent de toute grandeur.

Newton, interrogé comment il avait fait pour découvrir le système du monde, répondit : « En y pensant sans cesse. »

VII.

L'homme ne peut se rendre parfait en aucun genre par le moyen du repos et du plaisir, et si la réflexion est un travail pénible, ce travail ne saurait être qu'avantageux.

La perfection ne s'improvise pas plus que la découverte des lois astronomiques : elle exige de la réflexion et des recherches assidues et multipliées.

L'expérience démontre que ce n'est pas à la première vue que l'on atteint le vrai dans les pensées, le beau dans les arts, ni le bien dans la vertu

Donc, réfléchissons, réfléchissons toujours, réfléchissons fortement, et nous arriverons à quelque chose, et nos facultés prendront du développement, et nos entreprises seront marquées au coin de l'immortalité.

VIII.

Si c'est aux beaux-arts que nous appliquons notre réflexion, nous deviendrons des artistes distingués, nous enfanterons des chefs-d'œuvre qui feront l'admiration des âges futurs.

Si c'est aux belles-lettres, à la littérature, nous élaborerons des travaux dignes d'occuper, d'instruire et de charmer les générations à venir.

Si c'est a la vertu, à la pratique de l'Evangile, nous glorifierons la religion notre mère, nous rejouirons la cité celeste, nous illustrerons notre patrie d'ici-bas, nous soulagerons,

nous consolerons, nous fortifierons nos frères ; nous serons de grands saints, et les hommages de l'univers nous seront assurés pour jusqu'à la fin des temps, et au delà, s'il se peut.

IX.

Appliquons-nous donc a atteindre un degré de perfection tel qu'il ne nous manque rien après nous, si ce n'est peut-être des juges dignes de nous apprécier.

Dirigeons notre existence de manière à ce que, toujours soutenus par la religion, nous soyons un jour pleurés par la patrie. Et parmi les divers moyens qui nous conduiront à un si noble but, je ne crains pas de vous signaler comme un des plus puissants le respect pour les opinions d'autrui, même sur des points qui tiennent de près à la religion ; et ce respect, la réflexion peut vous aider puissamment à l'acquérir.

Car la contrariété des vues, la diversité des opinions dépend souvent de mille et une circonstances singulières et peu remarquées, qui influent sur les meilleurs esprits à leur insu et par des voies insaisissables, inaperçues, imperceptibles, et s'inoculent en quelque sorte dans leur nature même pour la vicier et la corrompre.

Elle dérive quelquefois encore d'une divergence fatale de principes et de croyances, dont les uns ne peuvent pas toujours légitimement se prévaloir, ni les autres se dégager aisément.

X.

Aussi, l'homme qui sait réfléchir garde partout et toujours cette estimable et précieuse modération de langage que le bon goût, d'accord avec l'urbanité, inspire naturellement. Il ne prend jamais ce ton décisif, cet air arrogant d'une ardeur inconsidérée, qui ne serait pas de mise lors même qu'il s'agirait de défendre son honneur ou sa religion compromise, outragée.

De la pitié pour les hommes, mais point de colère. Combien d'esprits donnent dans des erreurs monstrueuses avec une candeur digne d'un meilleur sort !

Éclairez les hommes, ne les heurtez pas ; amenez-les doucement à reconnaître leurs illusions, leurs torts, leurs égarements ; ne froissez pas leur amour-propre.

Si nous avons trop d'énergie dans l'âme, trop de franchise dans le caractère et d'indépendance dans l'esprit pour rester maîtres de nos paroles et retenir l'expression de nos sentiments personnels, la réflexion ne nous suffira pas. L'expérience et des mécomptes multipliés ne nous seront peut-être que d'un faible secours. Un auxiliaire plus puissant nous devient alors indispensable, c'est le frein de la religion, c'est l'empire de la vertu, c'est le ressort de la charité.

La réflexion n'est qu'un moyen naturel, humain, mécanique, à la portée du vulgaire ; ses résultats lui sont proportionnés ; les effets sont en rapport avec la cause ; les effets sont immenses parce que la cause est féconde et énergique ; mais ces effets ne sont pas infinis, ils ne sont même pas surnaturels, parce que la cause n'est ni surnaturelle ni infinie.

Il faut donc compter beaucoup sur la réflexion, mais n'y pas compter sans mesure.

CHAPITRE XXIX.

La science.

Laissez dire les sots ; le savoir a son prix.
(LA FONTAINE)

Le savoir a besoin de s'inspirer du cœur.

Être savant sans être vertueux,
C'est chose rare et talent dangereux.

La beauté passe, un talent reste.
(FLORIAN.)

La science est le tourment de l'esprit, bien plus que son repos.
(Le card. GIRAUD.)

I.

Après la vertu, le plus beau et le plus précieux ornement de l'homme est la science, qui perfectionne à sa manière toutes nos facultés naturelles. Mais notre vanité est bien grande et notre savoir bien petit si nous ne voyons pas combien de choses nous ignorons ; car les connaissances des érudits ne surpassent guère celles du commun des savants, et le savoir de ces derniers est peu au-dessus de la science du commun des hommes

En effet, les savants proprement dits sont des gens qui savent certaines choses en petit nombre et en ignorent certaines autres en nombre incomparablement plus grand : aussi, disait quelqu'un, je ne trouve rien de plus bas ni de plus vain parmi les hommes que de se piquer de science ; et ce quelqu'un, c'est Bossuet.

II.

Si on admire les grandes connaissances, ce n'est bien sou-

vent que parce qu'elles sont rares, et dans des genres auxquels peu de personnes ont le temps, le goût ou les moyens de s'appliquer.

Les sciences les plus relevées aux yeux du monde ne sont pas toujours les plus utiles; et peut-être ignorons-nous ce qu'il nous serait le plus avantageux de connaître.

La science du bien, de l'honnête, du juste, en un mot, la science de la vertu est bien au-dessus de toutes les autres connaissances. Connaissons-nous nous-mêmes; étudions notre origine, notre valeur, nos devoirs et nos destinées, et nous saurons bien des choses qu'ignorent plusieurs savants.

III.

Aimons à consulter, lors même que nous croyons savoir, et nous éviterons bien des fautes. La présomption est le plus grand écueil du savoir, et l'humilité en est le plus beau relief. Toute vraie lumière et toute vraie science viennent de Dieu, qui en est le maître, le propriétaire et la source : c'est surtout aux siens qu'il les départit.

Nous n'apprenons qu'autant que la vérité nous apparaît et nous parle intérieurement, et la vérité c'est le Verbe de Dieu, qui, tout en éclairant, fortifie et console, parce que sa parole engendre la certitude, et celle-ci le repos.

Le verbe humain, quand il n'est pas l'écho du Verbe divin, étonne au contraire, éblouit et fatigue, parce qu'il n'enseigne que le mal ou l'erreur, et n'engendre que le doute et une fiévreuse agitation.

La science véritable ne va pas sans la pratique du bien; la science fausse a pour résultat la dépravation du cœur. Et si votre piété est éclairée et sincère, jamais les séductions souvent dangereuses de la science n'en affaibliront les sentiments.

IV.

Prétendre savoir plus ou autrement que Dieu n'ordonne,

c'est s'exposer à l'illusion. Voyez nos premiers parents. Ils ont cru devenir comme des dieux, sous le vain prétexte de connaître le bien et le mal, et, pour ce mot vide de sens, mais aussi séduisant qu'inintelligible, ils se sont perdus avec leur postérité. Ils ont voulu se soustraire à l'enseignement du seul véritable Maître.

Celui donc qui veut régulariser, discipliner la science, ne la repousse pas, ne l'attaque pas, ne blâme pas les savants, et n'interdit pas les études même profondes.

On sait combien les hommes lettrés, les savants esprits ont été et sont encore utiles à l'Église, soit pour confondre ceux qui la combattent au nom du savoir, soit pour instruire les simples et les ignorants.

V

Qui n'a pas lu cette parole de l'Écriture : « Parce que tu as « repoussé la science, moi aussi je te repousserai, en sorte que « tu ne sois pas revêtu de mon sacerdoce? » (*Os.*, IV, 6.) Et cette autre : « Ceux qui seront doctes et savants brilleront « comme le firmament, et ceux qui enseignent aux multi- « tudes la justice, seront comme les étoiles pendant de perpé- « tuelles éternités. » (*Dan.*, XII, 3.) Mais qui n'a pas lu aussi que « la science enfle » (I *Cor.*, VIII, 1), et que : « Qui donne le « savoir, donne en même temps la douleur. » (*Eccl.*, I, 18.)

VI.

Il y a donc science et science, puisque l'une nous enfle, l'autre nous afflige. Or, quelle est la meilleure, de celle qui n'est qu'enflure, ou de celle qu'accompagne la peine? Laquelle des deux vous semble plus utile ou plus nécessaire au salut; celle qui enfle, ou celle qui cause de la douleur?

L'enflure cache le mal, la douleur appelle le remède qui guérit. Et demander à guérir, c'est être à moitié sauvé; car « quiconque demande doit recevoir. » (*Luc*, XI, 10.)

Mais celui qui se plaît à guérir les cœurs brisés, déteste les cœurs enflés d'eux-mêmes.

VII.

La sagesse ne défend pas de savoir, mais de savoir plus qu'il ne faut. Or, qu'est-ce que *la sobriété dans la science*, sinon l'application à observer ce qu'il faut savoir de préférence et avant tout le reste? Le temps est si court!

En elle-même, la science est bonne, mais à la condition de s'appuyer sur la vérité.

La science sérieuse est souverainement estimable, car si elle laisse encore place dans l'esprit pour beaucoup d'erreurs et d'illusions, elle empêche du moins de commettre beaucoup d'injustices.

Or, si, effrayé de la brièveté du temps qui passe, vous vous hâtez, dans la crainte et le tremblement, de travailler à l'œuvre de votre salut, ayez donc soin de savoir d'abord et abondamment ce que vous pensez pouvoir vous mener plus directement à ce but si désirable

VIII.

Les médecins du corps ne font-ils pas consister une partie de l'hygiène dans le choix des aliments, dans l'ordre et la mesure de leur usage? Quoique toute nourriture soit bonne en elle-même, puisque c'est Dieu qui l'a créée, si cependant nous ne gardons ni règle ni mesure, nous rendrons nuisible et mauvaise cette même nourriture.

Il faut en dire autant de la science.

Écoutez une parole divine : « Celui qui croit savoir quelque chose, ne sait pas encore comment il doit savoir. » (I *Cor.*, VIII, 2.) Le fruit, l'utilité de la science sont donc dans l'intelligence de ce qu'il faut connaître.

IX.

Et que faut-il savoir? L'ordre à fixer dans les connaissances qui nous sont nécessaires, leur degré, leur objet

L'ordre, afin d'apprendre en premier lieu ce qui peut nous mener plus vite et plus sûrement à notre fin. Le degré, afin de nous passionner plus tôt pour ce qui nous excite plus fortement à aimer notre Créateur. L'objet, afin de travailler non pour la vaine gloire, ou la curiosité, ou quelque chose de semblable, mais seulement pour notre édification et celle du prochain; car, comme l'a dit quelqu'un « Si vous vous recherchez vous-même dans l'étude, si la jalousie des progrès des autres, une frivole curiosité, l'amour-propre, sont les secrets motifs de votre application, au lieu de vous sanctifier, vous exposez votre âme à un grand péril.

« Instruisez-vous, acquérez la science, non pour vous distinguer aux yeux des hommes, mais pour vous rendre capable de remplir les devoirs de votre état et pour servir Dieu plus utilement (1) » en servant vos frères et la patrie.

X.

Il y a diverses catégories parmi ceux qui cultivent le savoir :

Les uns recherchent la science pour la science, ce qui est une mauvaise curiosité. D'autres veulent être savants pour se produire et se faire connaître, ce qui est une vanité dangereuse. Il en est qui veulent savoir pour tirer profit de leur science, pour gagner de l'argent, des places, des honneurs, et c'est une honteuse avarice. Mais il en est aussi qui veulent savoir seulement pour édifier, et c'est charité. D'autres ont pour but de s'édifier eux-mêmes, et c'est prudence Charité et prudence, voilà la seule science qui ne soit pas un abus: car on ne veut connaître alors que pour pratiquer le bien (2).

XI.

Oh! que nous ne savons rien! Et pourtant, si l'on nous voit

---

(1) Lamennais, *Guide du jeune âge.*

(2) Saint Bernard, *Serm.* 36, *sur le Cantique.*

étudier aujourd'hui, demain on nous décore du titre de savants.

Et si nous cultivons successivement trois ou quatre des innombrables subdivisions de la science humaine, on nous proclame universel.

Et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que nous acceptons ces éloges, c'est qu'en certains moments nous nous croyons savants, universels, encyclopédiques.

Heureusement le remède se trouve près du mal ; car plus nous étudions, plus nous voyons l'insuffisance de notre savoir ; et c'est là, sans aucun doute, un des fruits les plus précieux de notre travail même.

XII.

Qui ne préfèrerait une ignorance modeste à un savoir orgueilleux ?

Mais si en réalité le savoir même écrase l'orgueil, c'est donc un avantage immense d'acquérir à la fois une connaissance et une vertu, d'agrandir l'esprit en perfectionnant le cœur.

La religion donc est bien réellement l'arome qui seul peut empêcher la science de se corrompre ; et souvent l'impiété naît du manque de savoir et d'instruction.

Et ainsi, lorsque vous verrez des hommes instruits qui vous choqueront par leur pédantisme et le vain étalage de leur savoir, ne dites pas : La science est dangereuse ; mais dites : Voilà des esprits bien faux et bien ridicules.

La vraie grandeur de l'esprit, la vraie perfection du cœur, la véritable culture, la véritable science, c'est de connaître et d'aimer le Dieu de la science, du monde et de l'homme.

XIII

Et puis si vous saviez comme elle est vaine, douteuse et mal assurée cette science dont le siècle nous vante les lumières et les progrès !

Oui, sans doute, les sciences humaines ont répandu sur le monde de bien vives lumières, et il y aurait injustice à le nier.

Oui, sans doute, le savoir de l'homme a fait et fait encore tous les jours des progrès considérables, et nous devons tous favoriser ces progrès selon notre pouvoir. Mais ce sont ces progrès mêmes qui me démontrent l'incertitude et la vanité de la science, puisque, au lieu d'être fixe et immuable comme la vérité éternelle. elle s'agite sans fin dans une perpétuelle mobilité.

Chaque progrès change le système de ces sciences mobiles, chaque système en modifie les formes, et, malgré nos richesses apparentes, c'est à peine si nous possédons les matériaux de l'édifice qu'il s'agirait d'élever.

XIV.

Grâce à l'activité, à l'intelligence éclairée de nos savants, vingt ans, trente ans, suffisent aujourd'hui pour vieillir une science. Que sont devenus les systèmes célèbres qui, hier encore, régnaient sur le monde savant? Newton n'est plus le dieu de la lumière; Franklin a perdu le sceptre de l'électricité, et Lavoisier celui de la chimie. Un fait nouveau suffit pour détruire les plus sublimes théories. Heureuse fluctuation néanmoins, mouvement sublime, je l'avoue, où chaque chute est un progrès, et chaque destruction une lumière!

Mais la science de Dieu, mais la vérité catholique, née parfaite, demeure et subsiste, suffisant à tout, défiant toutes les attaques, appelant tous les progrès, dominant toutes les lumières.

Rappelez-vous seulement le triomphe éclatant, incomparable, qu'elle a remporté de nos jours sur le dix-huitième siècle. époque funeste pour la vérité, siècle de véritable barbarie jeté entre deux civilisations; siècle

Où les savants riaient d'un rire inextinguible
Sur la naïve foi des siècles écoulés.

XV.

« Reportons-nous, disait naguère un des savants de ce siècle, reportons-nous à l'époque mémorable où l'esprit humain, dominé par la curiosité et conduit par le désir immodéré de soumettre toutes les théories reçues à l'épreuve de l'expérimentation, subit cette transformation regrettable, qui nous donna des archéologues, des naturalistes et des physiciens, pour remplacer la grande école philosophique et littéraire du dix-septième siècle : nos antiques et saintes traditions semblaient alors compter autant d'ennemis qu'il y avait de savants.

« Mais le temps, qui marche si vite, avec notre siècle, a changé cet état de choses. Les attaques dirigées aujourd'hui contre la religion ne nous viennent plus de ceux qui cultivent sérieusement les nouvelles branches des connaissances modernes... Les hommes qui veulent injurier l'Église au nom de la science, sont des esprits superficiels ou passionnés, qui font montre d'ignorance ou de mauvaise foi, puisqu'ils s'accusent, en renouvelant des difficultés (déjà cent fois) résolues, de ne connaître pas, sinon de taire à dessein, les progrès accomplis depuis plus de vingt années (1). »

XVI

Parmi les écrivains et les savants, il y en a beaucoup qui ne savent pas comprendre leur mission et qui ne prennent pas la chose assez au sérieux. Qu'ils écoutent les réflexions graves et nobles d'un homme qui peut leur servir de maître. Je veux bien qu'ils les prennent pour eux :

« Le génie, dit-il, n'a ni le droit ni le pouvoir de reléguer son trône, pour y régner à sa fantaisie, dans une région solitaire. Si haut qu'il monte, la loi de la responsabilité le rat-

---

1. Cl. André.

tache à la foule. Tout ce qui se dit en haut se pratique en bas. Dans le monde moral, comme dans le monde physique, tout se transforme, mais rien ne se perd. Un paradoxe, débauche de l'esprit, tombe un jour sur la multitude, il s'y infiltre, et, lentement, la pénètre; puis tout à coup il s'y traduit en actes, et une révolution se charge de rétablir la solidarité qui, unissant les masses aux penseurs, constitue, dans le plan providentiel, l'unité morale du genre humain... Toute parole, si bas que vous la prononciez, a son contre-coup dans les profondeurs de l'ordre social. — « Ce n'est pas pour le « peuple que j'ai prétendu écrire, me disait, à Weimar, l'au- « teur de la *Vie de Jésus*, et je me serais gardé d'attaquer sa « croyance! » — « Vous pensez, ô docteur Strauss, n'avoir écrit que pour quelques lettrés; prêtez l'oreille : une voix vous répond de la foule, et votre parole y réveille un écho (1)! »

C'est aussi la pensée d'un éminent prélat : « Quelles oreilles ne sont pas encore épouvantées des horribles conséquences qu'une logique impitoyable a fait surgir naguère de la liberté de penser?... Et ce qu'il y a de plus triste, c'est que la plupart des penseurs et des écrivains accrédités de notre temps en sont responsables au tribunal de l'avenir. Ils en ont été les provocateurs, s'ils n'en furent pas les complices... Ils se sont irrités ou effrayés de la foudre, et ils avaient formé le nuage qui la faisait éclater sur leur tête (2). »

XVII.

Il semblerait, à considérer les savants de certaines epoques, que la science ne s'agrandirait qu'aux dépens de la modestie; l'orgueil semble monter graduellement avec le savoir. Mais rassurez-vous, mon ami, les puérilités de l'ostentation et de la jactance ne sauraient trouver accès dans des

---

(1) M. Eugène Rendu, *de l'Éducat. populaire en Allemagne*, etc.
(2) Monseigneur Plantier, évêque de Nîmes.

esprits graves et véritablement cultivés. « Les sottes prétentions de la vanité, les bouffées de l'orgueil, ne montent que dans les cerveaux où n'habitent pas les bonnes pensées (1). »

« Il est advenu aux gents véritablement sçavants ce qui advient aux espics de bled ; ils vont s'eslevant et haulsant la teste droicte et fiere, tant qu'ils sont vuides, mais quand ils sont pleins et grossis de grains en leur maturité, ils commencent à s'humilier et baisser les cornes : pareillement, les hommes ayants tout essayé, tout sondé et n'ayants trouvé en cet amas de science et de provision de tant de choses diverses, rien de massif et ferme, et rien que vanité, ils ont renoncé à leur présumption et recogneu leur condition naturelle (2). »

---

(1) M. H. Denain, *l'Instituteur catholique*, Préf., p. VI.
(2) Montaigne, *Essais*, liv. II, ch. XII.

CHAPITRE XXX.

L'étude.

Jusqu'au cercueil, ô mon fils, veuille apprendre,
Et tiens perdu le jour qui s'est passé,
Si tu n'y as quelque chose amassé
Pour plus savant et plus sage te rendre.
(De Pybrac.)

I.

En soi, il est très-utile d'étudier, parce que l'étude peut devenir pour nous un nouveau motif de reconnaître et d'apprécier notre néant, notre impuissance et notre imperfection, et par là de nous attacher davantage à Dieu, de l'aimer et de le servir plus sérieusement.

Mais l'étude nous sera infailliblement préjudiciable, si nous la séparons de l'humilité et de la simplicité du cœur, et si nous n'avons pas soin de la faire précéder et de l'accompagner non-seulement de la prière, mais encore de l'esprit de prière.

Car, en supposant qu'elle ne précipite pas toujours dans des erreurs contraires à la foi, au moins il est assez ordinaire qu'elle nourrisse l'orgueil et produise cette sécheresse de cœur qui traîne à sa suite le dégoût des exercices de piété.

Du reste, ces réflexions ne s'appliquent pas moins à l'étude des sciences relatives à la religion, qu'à celle des sciences purement profanes.

II.

L'Église, qui est la meilleure école où l'homme puisse aller

s'instruire, interrompt assez fréquemment ses études pour se livrer à la prière; à chaque instant le lecteur s'arrête : Pour vous, Seigneur, dit-il, ayez pitié de nous. Et on lui répond : Grâces soient rendues à Dieu.

Donc, si vous voulez étudier d'une manière qui vous soit profitable, étudiez en chrétien, c'est-à-dire, défiez-vous de vos propres lumières, implorez le secours d'en haut, tenez-vous continuellement attentif au regard de Dieu, et demandez-lui avec ferveur l'éclaircissement de vos doutes et la solution de vos difficultés.

Alors, mais seulement alors, les connaissances que vous acquerrez tourneront toutes au profit de votre âme, et augmenteront vos talents naturels.

III.

Qui que nous soyons et quoi que nous fassions, il est incontestable que notre cœur doit être perpétuellement uni à Dieu, en sorte que nos études, nos travaux, toutes nos actions deviennent une prière continuelle.

L'étude fatigue l'esprit et dessèche le cœur, si elle n'est pas accompagnée d'une grande dévotion, et si l'on n'a pas pour but de se sanctifier, au lieu de penser à se rendre habile; ce qui est une vanité.

La science est un don du ciel encore plus que le résultat de l'application; c'est Dieu qui la donne, et elle n'est pas l'ouvrage de notre esprit, ni de nos talents, ni le fruit de notre travail et de nos sueurs.

Car de deux hommes qui lisent un même ouvrage, l'un en retirera un fruit tout différent de celui qu'en retirera l'autre. D'où vient cela, dites-moi? De vos dispositions personnelles? Mais d'où viennent ces dispositions elles-mêmes, avec leur nature toute spéciale?

IV.

L'amour de la tranquillité se concilie bien avec des mœurs douces et des études suivies.

Le goût des sciences et des lettres, la passion de l'étude est l'heureux océan où viennent s'éteindre toutes les autres passions, qui, comme des météores effrayants, semblent menacer parfois de nous consumer dans leur embrasement.

C'est que l'étude, en éclairant l'esprit, forme aussi la raison, et apaise ainsi l'ardeur inconsidérée des passions, même celle d'apprendre et d'étudier inconsidérément et passionnément toutes choses, aux dépens du devoir, de l'esprit et de la raison, quand ce n'est pas de la morale et de la conscience.

L'amour de l'étude est donc un des plus puissants préservatifs contre les passions, et comme les passions nous tourmentent durant tout le cours de notre existence, nous devons conserver jusqu'au cercueil l'habitude d'être perpétuellement occupés.

Quant à l'objet de vos études, il vous est souverainement important de le connaître; or, pour cela, consultez un homme prudent et désintéressé : votre conscience même pourrait parfois n'être pas un juge suffisamment éclairé; vous perdriez votre temps, vous manqueriez le but que Dieu s'était proposé en vous donnant l'existence.

V.

J'ose vous promettre, si vous suivez mes conseils, que vous arriverez bientôt à trouver dans les choses de l'esprit les plus douces jouissances.

Je ne présume pas que jamais la religion puisse cesser d'exercer sur vos sentiments et sur vos actes ses salutaires et bénignes influences; mais pourtant, si un jour vous sentiez fermenter contre elle, je ne dis pas dans votre tête, mais dans les basses régions de votre être, les malencontreuses idées d'indépendance et de liberté, oh! alors, prenez garde! une illusion et un sophisme gisent au sein de cette fermentation; la plus funeste et la plus déraisonnable des révoltes en serait la conséquence. Ici encore le bonheur et le profit sont dans la persévérance et la soumission

Et d'ailleurs, se proclamer libre et indépendant sous le rap-

port religieux, n'est-ce point tenter l'absurde et vouloir l'impossible? L'insurrection contre Dieu me paraît un acte de folie.

Et puis n'est-il pas à craindre que vous ne fassiez par là que changer de maître, et vous en imposer de plus durs peut-être et de plus difficiles à contenter?

Le joug qui aujourd'hui vous pèse et vous importune est un joug de paille, par sa légèreté; celui que vous vous imposerez demain ne sera-t-il point un joug de fer? Du moins, c'est ce qui est arrivé jusqu'ici à tous ceux qui en ont tenté l'expérience. Même je dois vous faire observer que beaucoup ont trouvé qu'il était plus sage de revenir, et qu'il eût infiniment mieux valu ne s'écarter jamais du droit chemin

En effet, à quoi bon tous ces circuits? Encore si l'on était sûr, en s'engageant dans le labyrinthe, de retrouver enfin le point de départ.

VI.

Aimez donc vos loisirs, puisqu'ils vous permettent de vous livrer à l'étude, dont la douce puissance ne laisse connaître ni le poids du temps, ni le vide de l'âme, ni les regrets d'une ambition vulgaire, et qui montre à l'homme une source plus pure, où il ne tient qu'à lui de puiser tout ce qui lui appartient de bonheur et de dignité en ce monde.

L'étude n'est pas seulement une distraction, elle nous initie aux secrets d'une existence supérieure. L'habitude d'occuper l'âme, en laissant reposer le corps, sépare l'esprit de la matière, exerce et féconde nos facultés les plus nobles, et nous révèle de plus en plus la nature distincte des deux substances que la vie unit en nous.

La saison de l'étude est l'âge où

> Chaque germe fleurit pour grainer dans la vie.
> L'adolescence apprend, mais la vieillesse oublie.

CHAPITRE XXXI.

Les livres.

Si lire apprend beaucoup, voir apprend davantage.
Qui lit bien et voit bien sera savant et sage.

. . . . . Lire
Est un secret pour faire mieux :
Ainsi le vent sur une lyre
Passe et devient harmonieux.

(Aug. BRESSIER.)

I.

Quel est ce livre que vous tenez à la main? Lisez donc tou haut, s'il vous plaît, devant votre mère, afin qu'elle aussi s'édifie des bonnes choses qu'il vous apprend ou vous rappelle. Vous n'osez pas!... J'en conclus que ce livre parle fortement à votre cœur, ou pour lui reprocher le mal qu'il a commis, ou pour lui défendre celui qu'il est tenté de commettre, ou pour lui enseigner ce qu'il ne devrait jamais savoir.

Dans les deux premières suppositions, lisez, lisez encore, prenez goût à cette lecture. Dans la dernière, jetez le livre au feu ; jetez-le au feu, au feu, pas ailleurs.

II.

Que feriez-vous d'un poison violent et subtil qui vous serait tombé entre les mains? Le garderiez-vous? Continueriez-vous de vous en servir?

Ce livre vous dit des choses que vous n'oseriez pas répéter à votre mère! ce livre est un corrupteur, un faux ami, une bouche scandaleuse qui vous dit à l'oreille des horreurs à faire frissonner, des paroles qui vous portent à rêver l'impossible.

Si vous connaissiez quelqu'un pour un malhonnête homme, l'introduiriez-vous dans la maison de votre père? Un simple étranger, un inconnu, qui vous demanderait à pénétrer dans vos appartements, l'y admettriez-vous sans éprouver quelque défiance, sans recourir aux précautions les plus vulgaires?

Mais ce livre, que vous ne connaissez pas, ne serait-ce point la parole, la pensée, l'esprit d'un malhonnête homme? Prenez donc quelques précautions; allez aux renseignements auprès des gardiens de la morale publique, des surveillants de la doctrine, des censeurs de la religion. Les livres donnent parfois de si funestes conseils, et opèrent de si grands ravages dans les âmes!

III.

Prêteriez-vous longtemps l'oreille aux discours infâmes d'un libertin? Oseriez-vous répéter en public ce qu'il vous aurait dit en secret, et les réflexions que ses propos auraient fait naître en vous? Quelle différence trouvez-vous entre un discours parlé et un discours écrit?

Fermez donc ce livre; fermez vos oreilles, fermez vos yeux, fermez votre cœur.

On fuit, en général, les pieges des mauvaises compagnies, parce qu'on y trouve quelque chose de trop ouvertement déplacé; le bruit, le grand jour fait peur. Mais le silence d'un entretien solitaire avec un livre que soi seul on entend, ce silence effraye moins. On écoute, on savoure, on relit, on orne, on commente, on s'arrête, on s'enivre à longs traits, et l'on n'est point forcé de rougir.

Or, il est souverainement à craindre que tous les moyens de salut ne deviennent inutiles à celui qui n'évite pas la dangereuse société des livres pervers. Elle est à son égard un écueil contre lequel il est rare qu'il manque de faire naufrage.

IV.

Voudriez-vous, pour vous procurer un plaisir d'un moment,

respirer l'air contagieux d'une maison où règnerait la peste, et vous opiniâtrer à converser avec les personnes attaquées de ce fléau?

La seule fréquentation des libertins exhale une odeur pestilentielle, qui laisse dans l'âme un germe de mort.

Mais cet air méphitique que vous respirez dans un livre, mais ces miasmes deletères qui s'exhalent de ces pages souillées et nauséabondes, asphyxient votre âme, votre esprit, votre cœur et vos facultés.

Mais ces interminables tête-à-tête avec un obscène ecrivain, dont les paroles ne renferment que la corruption et la pourriture, flétrissent, énervent et atrophient tout ce qui pourrait vous rester de force et de vigueur.

V

Quels livres donc devez-vous lire? car vous ne sauriez guere vous en passer. — Lisez des livres utiles et traitant de sciences positives, de religion, de philosophie, de littérature, d'histoire, de voyages, d'arts libéraux, suivant vos goûts et votre position; vous n'en manquerez pas.

Mais ne lisez que des livres composés par des hommes serieux et graves, et non par ces esprits légers, superficiels, railleurs ou corrompus, qui vous apprennent à mépriser les premières leçons de votre mère, et les doux souvenirs de votre enfance religieuse.

Lisez l'histoire des hommes véritablement grands, des saints du christianisme, des héros de notre patrie, des personnages fameux des temps antiques et des époques modernes.

Lisez les relations de nos missionnaires, les comptes rendus des œuvres charitables, des actes de bienfaisance dont notre siècle est si souvent l'heureux témoin.

Évitez, si vous voulez m'en croire, ces écrits où l'auteur se perd en theories sans fin, et qui n'aboutissent jamais à rien de pratique. — On peut, au début de la vie, alors que l'avenir se revêt de couleurs enchantees, que tous les objets appa-

raissent, dans le lointain, parés de formes séduisantes, et qu'une heureuse ingénuité ne permet de voir dans la société qu'une belle réunion de frères, et dans les circonstances que d'humbles vassales qu'on pliera sans effort au gré de ses désirs, on peut, dis-je, à cette époque, se prendre d'une belle ardeur pour les théories brillantes, et se laisser entraîner par le charme de conceptions plus ou moins aventureuses. Mais à mesure que l'âge arrive, que la lumière se fait et montre les choses sous leur véritable jour, on est heureux de rencontrer, dans les pages dont on nourrit son esprit et son cœur, cette science précieuse des réalités, ces appréciations saines et sages, ces conseils sentis, ces jugements et ces leçons où respirent le calme et la maturité de l'expérience (1). »

VI.

Si vous doutez de la bonté d'un livre, ne l'ouvrez pas avant d'avoir consulté votre mentor spirituel, ou quelque sage.

Et encore ne faudrait-il pas persister à lire, même un livre réputé bon, si, par hasard, ce livre vous devenait nuisible et préjudiciable. Les meilleurs aliments sont quelquefois dangereux pour certains estomacs.

Ne semble-t-il pas, par exemple, qu'il n'y ait rien de plus capable de fortifier la foi, que les doctes écrits de nos habiles théologiens et de nos apologistes les plus renommés? Et cependant, c'est en lisant un de nos plus savants ouvrages de théologie qu'un esprit éminent sentit s'ébranler sa foi à certains dogmes catholiques, et le doute pénétrer dans son âme jusque-là si croyante.

Les livres de controverse sont souvent dangereux; ils le sont à l'égal des discours de même nature : ils mettent en question ce qui est certain, sans avoir parfois d'autre résultat.

---

(1) L'abbé Bonnefoy, *Compte rendu des Instructions pastorales* du cardinal Donnet.

VII.

Vous voulez, dites-vous, fortifier votre foi, affermir votre croyance? n'allez pas prendre un livre : il y en a si peu de bien faits, et celui-ci n'est peut-être pas fait pour vous.

D'ailleurs croyez-vous que votre esprit ait besoin de lumières et de conviction? N'est-ce point plutôt votre cœur qui a besoin de persuasion et d'entraînement? votre esprit est droit, votre cœur seul est malade. Ce ne sont pas des théories qu'il vous faut ; mais de bons exemples et la pratique du bien.

Allez donc tout simplement trouver un prêtre vertueux ; je dis vertueux, qu'il soit savant ou non ; et parlez-lui à cœur ouvert, suivez ses conseils, et vos doutes se dissiperont.

Et il vous arrivera ce qui est arrivé au personnage que je vous citais tout à l'heure : votre esprit, débarrassé des ténèbres qui l'obscurcissaient, et frappé du pur éclat de la lumière céleste, vous permettra enfin d'asseoir votre croyance sur des bases plus profondes et plus inébranlables

Les meilleures lectures ne vaudront jamais l'acte de religion le plus minime : pratiquez, et vous croirez : soyez vertueux, et vous aurez la foi.

VIII.

Vous parlez de livres! le nombre de ceux qui font du bien est si petit, et le nombre de ceux qui font du mal est si grand, qu'à moins d'être forcé par devoir d'étudier et de lire, il vaut mieux fréquenter les gens vertueux et imiter leur conduite.

Le Réparateur du genre humain, le Réformateur du monde, le Modèle de l'humanité n'a pas écrit une seule ligne, si ce n'est sur le sable.

Ses apôtres l'ont imité pour la plupart : et ceux qui ont écrit, l'ont fait avec une sobriété qui étonne.

Ils n'estimaient donc pas la lecture bien propre à changer notre cœur, à améliorer notre conduite ; ils n'y voyaient pas

un levier bien puissant pour soulever le monde, un moyen bien efficace pour renverser le colossal édifice de la dépravation générale. Ils ne disaient pas : Lisez ! Ils disaient : Faites pénitence, pratiquez la charité mutuelle ; assurez votre salut par vos bonnes œuvres !

Ce qu'ils disaient alors, je puis le redire aujourd'hui, sans crainte de me tromper.

IX.

Qu'avez-vous affaire de tous ces beaux raisonnements qui ne prouvent que pour ceux qui les font ? de toute cette métaphysique, qui n'est qu'un jargon vain et pompeux ?

Et quand, à force de réfléchir, vous seriez parvenu à comprendre une démonstration en forme de l'un des points de notre croyance, si votre cœur n'est pas touché, votre conviction va s'envoler avec votre souvenir, et il ne vous en restera que ce qui reste d'un rêve.

Or, s'agit-il de rêves et de fluctuations dans la conduite de la vie, dans la religion et les rapports de l'homme avec Dieu ?

C'est le cœur qui doit croire pour faire un homme juste : et pour engendrer la croyance du cœur, il suffit du simple bon sens, de la droiture d'esprit ; le ciel se charge du reste.

La religion est une théorie, sans doute ; mais une théorie qui se résout nécessairement en une règle pratique qui dirige nos actions, nous corrige, nous conseille et nous assiste dans tous les détails de notre existence.

Donc ce qui éclaire l'esprit ne sert pas à grand'chose, s'il ne pénètre aussi le cœur.

X.

Voici une chose qui m'est souvent arrivée : j'ouvrais un livre dans l'intention de le lire et d'en tirer profit. Mais parfois, dès les premières pages, les pensées de l'auteur, ses prin-

cipes, ses habitudes se trouvaient, avec mes pensées, mes principes et mes habitudes, dans une opposition telle, que j'hésitais à poursuivre ma lecture. Tout me paraissait faux, hasardé, impie ou déraisonnnable, au premier abord. Si néanmoins je continuais de lire, je me familiarisais peu à peu avec mon auteur, et ses paradoxes me semblaient moins outrés; son ton, ses manières, son style, sans avoir précisément des charmes pour moi, ne me déplaisaient plus autant. Bientôt j'y prenais goût au point qu'arrivé à la fin du volume ou de l'ouvrage j'en désirais un autre, et j'aurais été fâché qu'il n'y en eût plus, même de médiocres.

Or, en y regardant bien, vous trouverez plus d'un cas analogue à celui-là.

Si donc il en est ainsi de toutes nos affections et vis-à-vis de tous leurs objets, il sera facile d'expliquer bien des phénomènes qui étonnent les observateurs superficiels.

Mais ce sera aussi une leçon grave pour tous ceux qui ont à conduire leurs semblables, ou qui, du moins, ont à se conduire eux-mêmes et à diriger leur cœur et ses affections.

L'accoutumance, hélas! nous rend tout familier.

XI.

Et ne vous imaginez pas, mon ami, qu'il n'y ait que le mal ou l'erreur avec lesquelles l'accoutumance nous familiarise. Non; la vérité, le bien, la vertu sont dans les mêmes conditions.

Aussi, je suppose que certaines vérités n'aient pas vos symphathies; si cependant vous les retrouvez plusieurs fois fidèlement présentées dans un livre, vous finirez nécessairement par les envisager avec moins de répugnance.

« Et mille fois, a dit quelqu'un, on a eu lieu d'admirer comment les vérités les plus contestées ont, au bout d'un certain temps, pris pied et gagné du terrain dans l'esprit, dans les mœurs, du moins, des plus récalcitrants. Il leur serait dur de regimber trop longtemps contre un tel aiguillon.

« Le découragement serait donc déraisonnable et injuste : mais eût-il plus d'excuses qu'il n'en a, le devoir de qui possède la vérité, c'est de la dire avec ou sans espérance, c'est de ne pas laisser aux seuls événements l'honneur de la démontrer et de l'imposer.

Et « quiconque est d'avis de laisser la vérité faire toute seule ses affaires, n'est pas son ami (1). »

« Si je savais une vérité qui dût déplaire au genre humain, a dit le noble et généreux comte de Maistre, je la lui jetterais au visage à brûle-pourpoint. »

XII.

Ne dites donc pas : J'attendrai que la vérité se montre à moi, mais je ne puis me résigner à lire les écrits qui la renferment, l'expliquent et la défendent.

Si vous parlez de la sorte, vous admettez une contradiction : vous voulez atteindre une fin, sans prendre les moyens qui y conduisent ; je suppose que la pratique ne vous suffise pas, et qu'il vous faille avoir recours à la lecture. Traitez au moins la vérité comme vous traitez l'erreur, et le bien comme vous traitez le mal.

Si, malgré vos répugnances instinctives, vous prenez sur vous pour regarder en face le vice hideux qu'un livre vous présente ; pourquoi, malgré vos répugnances instinctives, ne prendriez-vous pas sur vous pour regarder en face la vertu si attrayante qu'un livre présente à vos yeux ? Il faut être au moins équitable, impartial, et sans préférences injurieuses.

Lisez donc même de bons livres, et n'attendez pas que la vérité vienne d'elle-même au-devant de vous, sans aucune démarche de votre part.

Le mal ne s'engendre que par degrés, quoique ses progrès soient souvent fort rapides ; le bien ne s'engendre pas d'une autre manière, mais, de ce côté, la pente est plus roide à gravir.

---

1. A. Vinet, *Essai sur la manifestation*, etc.

Si vous prêtez l'oreille à l'ignoble langage d'en bas, pourquoi refuseriez-vous d'écouter aussi les nobles discours d'en haut?

J'augure mal de ceux qui se passionnent pour les livres mauvais, ou même simplement douteux.

Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es, selon notre vieux proverbe.

XIII.

Vous me demandez qui vous devez lire : je ne suis pas exigeant, je vous fais répondre par une femme du monde :

« Les livres, les grands et bons livres, formes splendides et sacrées sous lesquelles l'esprit des morts illustres se survit, les livres sont, dans l'ordre intellectuel et moral, nos véritables aïeux. Dès que nos pensées comprennent la langue de ces morts glorieux, dès qu'elles savent la parler, le lien de notre parenté s'établit. Nous leur appartenons, ils nous appartiennent; nous tenons par eux au passé, ils tiennent par nous à l'avenir; nous brisons la pierre de leurs tombeaux, nous les ressuscitons. Ils nous apparaissent et nous montrent sous quel horizon notre soleil de demain se lèvera. Au milieu des flots où nos opinions incertaines se débattent, leur génie nous sert de boussole; c'est l'étoile radieuse qui nous guide vers l'Orient.

« Il faut avoir été *privé* de livres pour sentir le prix de cette douce société, toujours variée, toujours nouvelle, toujours à l'unisson de la corde vivante de notre esprit (1). »

On dit alors, avec l'auteur que nous citons : « Je veux revoir d'abord tous mes premiers amis, m'en entourer avec délices, passer de l'un à l'autre, recevant et donnant, laissant un souvenir à qui me laisse une pensée, aimant qui me con-

(1) *Heures de prison*, par madame Lafarge, liv. XI.

sole, caressant qui m'enchante, honorant qui me guide, bénissant qui m'instruit. »

XIV.

Lisez des écrivains comme Pascal, « Pascal! génie maladif, œil cave qui regarde toujours en dedans; Pascal! le croyant intrépide, le penseur tourmenté, l'arpenteur sublime du doute et de la foi... Pascal! qui des pieds touche à l'abîme, et du front va se heurter au ciel.

« A Pascal adjoignez Bossuet, le Moïse nouveau d'un nouveau Sinaï, le chroniqueur inspiré des secrets de Dieu; Bossuet ... le fier harangueur des morts, qui ne flattait les rois qu'en face des mausolées.

« Ajoutez-y Fénelon, l'étoile de Cambrai, cœur sublime, esprit doux et brillante âme d'apôtre et de saint, nom béni et révéré de tous.... Fénelon! qui d'une erreur fit jaillir une gloire, et dont la gloire monte au ciel des flammes d'un bûcher.

« Mais quel est ce petit volume dont les pages semblent s'ouvrir toutes seules?... Ah! c'est la belle des belles, la charmante, la délicieuse, l'admirée, la bonne, l'incomparable... je l'ai nommée, c'est madame de Sévigné, avec tout l'esprit de ses vertus, tout le talent de ses grâces et l'inépuisable génie de son amour de mère (1). »

C'est l'esprit qui pétille et la raison qui cause (2).

XV.

Il faut bien le reconnaître, l'instruction, au moins une certaine instruction variée et superficielle, rayonne aujourd'hui de toutes parts et se distribue avec une sorte de pro-

---

(1) *Heures de prison*, attribue à M. Lachaud.
(2) Charles Nodier.

fusion. L'amour de la lecture, le goût des livres est devenu comme un besoin, une passion de notre époque. Nous devons accepter cette passion comme un fait général que l'on ne peut pas combattre, et lui imprimer une sage et intelligente direction. Il ne s'agit pas de refouler un fleuve vers sa source, mais de le resserrer entre des rives spacieuses et profondes.

Malheureusement ce goût de lecture n'est pas toujours excité par le désir d'apprendre, de cultiver son esprit, d'orner sa mémoire, d'ajouter à ses connaissances et de former son cœur.

Que dirons-nous de ceux qui écrivent?

« Quand un homme de génie voue son talent à la défense de la vertu et à la propagation de la vérité, son nom et ses ouvrages, devenus immortels, vont de génération en génération; sa mémoire est partout bénie.... Mais quand un auteur oublie l'alliance éternelle du génie et de la conscience; quand il ne cherche que le bruit,... qu'il consacre son talent à flatter les plus mauvaises passions et les plus grossiers instincts, à perdre les croyances et les mœurs, il ne laisse plus qu'un nom redouté et une mémoire pleine d'horreur.

« Il n'y a rien de plus dangereux qu'un mauvais livre. Il est médité et réfléchi pendant les heures du jour et de la nuit il s'empare à la fois du temps et de l'espace, de l'imagination et de la sensibilité.... Comme un sang gâté vicie une succession de générations au physique, un mauvais livre gâte toute une suite de générations moralement et spirituellement. L'auteur meurt, mais son œuvre ne meurt pas avec lui.... Les mauvais livres sont le dépôt des poisons de l'âme Les bons livres sont comme son trésor et le dépôt des remèdes à tous ses maux (1). »

---

(1) Crabot, *Mission du curé de Paris*, lettre 51.

CHAPITRE XXXII.

L'idéal.

Que chez vous l'idéal enfante le réel.
Votre objet c'est le beau, l'absolu, l'éternel.

I.

Qu'est-ce que l'idéal ? demandez-vous peut-être. Vous allez le comprendre :

« Un grand artiste vient d'achever un chef-d'œuvre .... Le chef-d'œuvre apparaît dans toute sa beauté ; la multitude s'arrête, émue et ravie, devant cette création de l'art ; elle s'écrie : « C'est l'idéal ! » Un homme est là qui regarde aussi le chef-d'œuvre, et, en le regardant, il l'aime comme un fils glorieux de son génie. Mais dans l'extase de l'admiration populaire, il soupire ; le front pensif, il semble chercher dans l'invisible quelque chose qu'il entrevoit de loin, et il dit, en laissant retomber sur son œuvre un regard attristé : « Ce n'est pas lui ! je pouvais faire mieux. »

« Ce quelque chose d'invisible et de parfait, dont le reflet lui vient d'en haut, c'est l'*idéal* (1). » Et ainsi, l'idéal c'est cette perfection dont l'homme porte *l'idée* ou la représentation, l'image intelligible, gravée au fond de son âme ; c'est ce qu'il conçoit, ce qu'il cherche à réaliser sans le pouvoir toujours.

L'idéal est donc ce je ne sais quoi de plus beau, de plus grand, de plus parfait, que l'homme devine, entrevoit par delà toutes ses œuvres, et qui semble fuir et se reculer dans des perspectives illimitées et des profondeurs sans fin

(1) Le R. P. Félix, de la compagnie de Jesus, 1re conférence de 1856.

II.

Quelque chose que vous entrepreniez, soit une œuvre d'art, soit une œuvre de perfection morale, n'agissez qu'en vue de l'idéal que vous vous en êtes formé

Le législateur du christianime, idéal personnifié de l'homme tel que Dieu le veut, a dit à ses adhérents : « Apprenez de moi à être doux et humbles de cœur, et soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. Je vous ai donné l'exemple, afin que vous imitiez ma conduite. »

Il propose un idéal à suivre, à copier, à reproduire ; parce que l'homme ne peut atteindre à la perfection qu'à condition d'être guidé, soit par un objet physique placé sous les yeux de son corps, soit par un objet idéal qui pose devant son intelligence. Le succès n'est qu'à ce prix.

Créé perfectible, vous vous sentez, même au sein de votre misère, capable d'une grandeur et d'une perfection que vous imaginez aisément, que vous rêvez et que vous ne possédez pas.

Du seuil de l'existenece vous avez entrevu, au fond d'une perspective lointaine, l'image enchanteresse de la perfection de votre être, et cette image vous attire à elle, et vous cherchez à la reproduire, et vous n'aurez de repos que quand vous aurez atteint votre but.

III.

Or, cette poursuite de l'idéal est ce qui engendre le progrès ; cet essor de l'âme est le principe de notre puissance.

« L'animal sans raison n'a pas vu l'idéal ; il est impuissant au progrès ; il vit et meurt enfermé entre le passé et l'avenir, dans l'infranchissable prison de sa réalité. Mais l'homme, qui a vu l'idéal, est impatient de la limite ; placé aux plus hauts sommets, il veut monter encore ; comme l'aigle, il étend ses ailes pour s'envoler sublime vers ce soleil dont la vue le fas-

cine et l'attire. Reculant sans cesse les barrières qui l'arrêtent, et déplaçant, par des efforts de plus en plus généreux, la borne du possible, il marche, sous l'attraction de Dieu, à des créations plus splendides, et, si je puis le dire, à des œuvres humaines de plus en plus divines.

« C'est là ce qui fait les artistes illustres, les poëtes immortels, les génies créateurs, les saintetés héroïques; en un mot, l'homme grand en tout ordre de choses (1). »

IV.

Dans cet essor vers l'idéal, l'homme trouve encore un autre secret de sa puissance, je veux dire l'énergie de l'espérance.

L'espérance! Qu'y a-t-il dans l'humanité de plus puissant que l'espérance? L'espérance n'est pas seulement, dans la vie humaine, un charme; c'est une force, c'est un ressort qui lui donne l'énergie.

« Sans elle, l'homme, avec toutes ses facultés, retombe, affaissé sur lui-même, dans une impuissance et une stérilité suprême. Pour réduire au néant toute l'énergie de l'homme, il n'y a qu'à le désespérer; pour briser en lui tous les ressorts qui le poussent à la perfection, il n'y a qu'à lui dire : *Tu ne peux pas!...*

Qui n'espère rien, ne peut réellement rien. Pour faire quelque chose, et pour faire beaucoup, il faut attendre encore davantage. L'espérance donne la persuasion du pouvoir, et la persuasion du pouvoir, c'est le pouvoir lui-même : *Possunt quæ posse videntur.*

« Quand l'homme qui a dit : *J'ai vu*, a pu dire : *Je puis*, il peut en effet; il est armé pour la conquête, il n'a plus qu'à se lever et à dire, en se levant, la parole des conquérants : *Allons!* (2) »

---

(1) Le R. P. Félix, de la compagnie de Jésus, 1re conférence de 1856.
(2) Le R. P. Félix, S. J., *ib.*

V.

Mais il est une autre sorte d'idéal contre lequel je dois vous prémunir, et qui exerce sur votre cœur une attraction puissante : c'est l'idéal de la félicité terrestre qui vous est apparu dans vos rêves de jeune homme.

L'enchantement produit par cette apparition radieuse a séduit, fasciné votre cœur; et voilà pourquoi vous construisez dans l'avenir tout un monde idéal, que vous saluez de loin, et vers lequel se précipitent vos désirs, en s'écriant : *Le bonheur !*

La séduction croît avec la distance, et la fascination serait complète pour peu que votre âme entrevît la possibilité de réaliser bientôt ce qui n'est qu'imaginaire. Mais au moment où vous croyez le saisir, le séduisant fantôme se dérobe et s'évanouit.

Pour vous, mon ami, l'avenir seul a des charmes, parce que ni les ruines du passé, ni les misères du présent n'ont pu vous détromper encore. Demain ! dites-vous, demain la félicité, demain !... Et quand demain arrive avec ses espérances déçues et ses réalités poignantes, vous dites encore : Demain ! toujours demain !

Pauvre ami ! ce demain viendra-t-il-jamais, pour vous désabuser de la séduction d'aujourd'hui? Et n'y a-t-il point là une force de fascination contre laquelle votre faiblesse ne saurait se défendre?

Le bonheur ! ce mot repond si bien à nos instincts et à nos destinées qu'il suffit de le prononcer pour faire vibrer dans nos cœurs toutes les fibres les plus délicates et les plus sensibles ; et pourtant, si nous cherchons ici-bas le bonheur dans sa plénitude, nous courons aux déceptions les plus amères.

L'homme en poursuivant la félicité ne se trompe que trop souvent. La rêver, l'appeler, la poursuivre, c'est une nécessité ; mais l'atteindre, cela n'est pas l'affaire du temps, cela est réservé pour une époque où il n'y aura plus de temps

VI.

Donc, pas d'illusions vaines. Ne nous mentons pas à nous-mêmes

Livrés par la force des choses à la multiplicité, à la variété des idées, des passions et des désirs, hâtons-nous d'arriver à concentrer nos idées dans une idée, nos passions dans une passion, nos désirs dans un désir ; et, par cette triple concentration, faisons-nous une physionomie propre, un caractère bien dessiné, une puissance réelle.

N'ayons plus désormais qu'une idée dominante, l'idée de notre grandeur divine ; n'ayons plus qu'une passion dominante, la passion de notre grandeur divine ; n'ayons plus qu'un désir dominant, le désir de notre grandeur divine.

Ne soyons pas de ceux qui rêvent, pour l'avenir temporel, des grandeurs imaginaires et des félicités impossibles. Sachons imaginer, vouloir et désirer un bonheur limité, tant que nous sommes renfermés dans les limites du temps. La félicité sans mélange n'habite que dans la durée sans terme et sans fin.

Toutefois, nous ne ferons de grandes choses qu'à la condition de payer dans le présent notre tribut d'hommages à cet idéal inconnu qui nous dérobe l'avenir sous un voile de mystères et d'ombres.

VII.

Mais le perfectionnement continu, le progrès indéfini, est-ce quelque chose de possible en soi et de réalisable pour l'humanité ? En d'autres termes, le progrès humain a-t-il des limites assignables ?

« L'indéfini, pris dans son sens le plus rigoureux et le plus métaphysique, telle est aujourd'hui la grande stratégie de l'erreur et la séduction suprême (1). »

---

(1) Le R. P. Félix, 3e conférence de 1856.

La science satanique semble avoir horreur du défini, du fixe, du précis, du déterminé; le génie du mal et de l'erreur se reconnaît à ce signe; tandis que la science divine semble ne connaître d'autre glaive que celui de la définition.

Et ce vague, ce vaporeux, cet insaisissable dans le langage, dans le raisonnement et l'argumentation, notre siècle s'obstine à le porter aussi dans les idées et dans les faits.

« Écoutez les discours, lisez les livres, et faites parler les âmes, partout vous rencontrez ce mot qui déborde de tous côtés : *Indéfini!* Vous ne lisez, vous n'entendez que transformations indéfinies, que perfectibilité indéfinie, que progrès indéfinis!... C'est le développement indéfini de la science, c'est l'épanouissement indéfini de l'art, c'est l'amélioration indéfinie de l'homme, c'est l'expansion indéfinie de la fraternité; et puis, diminution des guerres et pacification des peuples indéfinies; abolition de la misère et du prolétariat indéfinie; ascension du capital et de la richesse indéfinie; essor de l'industrie, du commerce et de l'agriculture, indéfini; règne social de l'Évangile et paradis de la terre indéfini! Allez à l'orient, à l'occident, au midi, au septentrion, vous ne pouvez échapper à la fascination de ce mot, mirage universel des grandes erreurs contemporaines (1). »

VIII.

Y a-t-il cependant un ordre de choses dans lequel ce mot ait un sens légitime? Y a-t-il, au moins pour l'avenir et à une époque indéterminée, une apogée scientifique, littéraire, morale, industrielle, sociale, sur laquelle puissent se reposer nos espérances?

Ou bien notre progrès est-il une marche sans borne, un voyage sans terme, une gravitation éternelle et générale de notre nature vers un centre attractif, qu'elle doit poursuivre toujours, sans l'atteindre jamais! L'esprit de l'homme peut-il actuellement formuler la loi du progrès et les marches

(1) Le R. P. Félix, 3e conférence de 1856.

de l'humanite, comme il formule la loi des mondes et les marches des soleils ?

Les frontières du bien et du mal, séparées par d'éternels abîmes, peuvent-elles se rapprocher indéfiniment, et venir, après des siècles indéfinis de purifications et des transformations, converger au même point, pour poursuivre, dans une identité parfaite, leur éternel voyage dans des routes indéfinies !

Les barrières qui séparent, dans la pensée de tous les peuples et de toutes les théologies, le temps et l'éternité, sont-elles une chimère engendrée par des génies en enfance; le temps n'est-il qu'un épisode rapide d'une éternité imaginaire, et la durée, un temps éternel ?

Le ciel lui-même, salué par tous les peuples comme le rendez-vous éternel des voyageurs du temps, est-il une demeure stable et permanente, ou bien s'il n'est qu'un chemin nouveau et comme la grande route dans laquelle les âmes doivent passer toujours, pour n'arriver jamais ?

Ce sont là des questions que j'aime mieux poser que de résoudre, laissant à votre bon sens naturel le soin d'y apporter une solution victorieuse.

IX.

Oui, le bon sens, c'est-à-dire « cette puissance invincible dont nous arma la Providence, pour défendre les vérités primordiales et conservatrices contre les prestiges des philosophies menteuses et l'aggression des génies malfaisants ;

« Le bon sens, cette sagesse antérieure à toute philosophie et survivant à tous les systèmes; le bon sens, commune patrie des intelligences bien nées, s'illuminant à un même soleil ; le bon sens, si bien nommé le *génie de l'humanité*, génie qui ne nous trompe jamais, parce qu'il n'y a rien qui ressemble plus à l'intelligence de Dieu que le bon sens dans l'homme.

« Or, que dit ici le bon sens...? L'existence d'un terme

final au progrès humain est d'une nécessité absolue, radicale Elle tient si intimement à la nature et à l'essence de tout, que, ce terme final une fois supprimé doctrinalement, la contradiction est partout : partout dans les *choses*, partout dans *Dieu*, partout dans l'*homme* (1). »

Et le bon sens vous dit aussi que pour agir il faut avoir un but, qu'il faut tendre vers un idéal irréprochable, si l'on veut opérer quelque chose de bien.

Cet idéal, c'est le flambeau placé au terme de la route pour l'éclairer dans toute son étendue, et nous empêcher d'errer à l'aventure comme un voyageur égaré dans la nuit et qui a perdu son orientation, car mieux vaudrait souvent pour lui une halte infructueuse qu'une marche inintelligente et souverainement périlleuse.

Mais à qui fixe les regards sur un type inintellectuel, à qui contemple perpétuellement un idéal bien précis, on peut dire : « Montez, montez toujours; poursuivez cette image qui ne se dérobera pas éternellement, et que vous atteindrez bientôt. Ne vous arrêtez pas en chemin, et écoutez ce que dit le poëte :

> Croire tout découvert est une erreur profonde :
> C'est prendre l'horizon pour les bornes du monde (2). »

X.

Si vous prenez un noble souci de passer à la postérité, que ce soit par des actions vertueuses. Ne vaudrait-il pas mieux pour les méchants que le monde ne sût pas s'ils ont vécu? Faites donc en sorte que les âges futurs ne prononcent votre nom qu'avec amour, admiration et reconnaissance.

L'homme vertueux, ne possédât-il que sa vertu, prend son rang dans l'histoire à côté des figures les plus imposantes : toutes les royautés, toutes les puissances de son

---

(1) Le R. P. Felix, 3e conf. de 1856.

(2) Lemière

époque, les sceptres, les épées, les livres s'abaissent devant lui, et cette gloire est la conséquence de la vertu. Voyez cette âme noblement attachée à son devoir : elle aime et sert fidèlement son Dieu, et voilà la cause, pour elle inconnue, de cet éclat posthume qui brillera sur sa tombe, si durable et si beau.

Un grand nombre d'hommes généreux, après avoir poursuivi la gloire dans le tumulte des armes, dans les labeurs de l'étude ou dans le fracas des assemblées populaires, ne l'ont pas conquise, ou n'en ont arraché qu'un lambeau bientôt emporté par la mort. C'est qu'ils ont mal saisi les traits de leur idéal, ou qu'ils n'ont pas su le suivre dans ses contours et les reproduire exactement.

Pour vous, demandez au ciel d'être plus heureux, et travaillez à vous rendre digne de ce bonheur.

XI.

On se plaint aujourd'hui, et non sans raison peut-être, de l'affaiblissement général des caractères. Mais d'où vient que presque personne n'a de caractère, sinon de ce que l'on n'a généralement ni une volonté ferme, ni des principes arrêtés ?

Et à quoi servirait d'avoir une volonté ferme, si l'on n'avait pas de principes arrêtés, si l'on ne possédait pas un idéal particulier et distinct de tous les autres ? On aurait en main un instrument vigoureux, il est vrai, mais qui ne serait d'aucun usage.

Mais que l'on mette cet instrument au service d'une conviction stable et profonde, qui poursuit un but, qui travaille à réaliser une idée, il produira des miracles de décision, de dévouement, de constance et d'héroïsme.

Dans cette sorte de sommeil général des âmes, tenez-vous éveillé, et soyez perpétuellement en contact avec l'objet supérieur qui pose devant vous, et complétez votre tableau en y mettant le peintre.

Je vous dis de vous tenir éveillé ! . . Il en est tant d'autres

que la douleur seule a empêchés de s'assoupir ! il en est tant qui n'ont dû qu'au malheur leur immortalité ! C'est qu'en effet, presque tous les chefs-d'œuvre dans tous les arts sont dus à quelque souffrance connue ou secrète, qui fixe notre attention sur un idéal. Car, lorsque l'on est heureux, pourquoi chercherait-on la gloire ou quelque occupation absorbante? On est heureux, c'est bien assez. Au contraire, pour qui gémit, le travail est une distraction qui console ; la gloire n'est qu'une conséquence, mais non un but.

Dieu vous préserve d'avoir besoin de l'aiguillon de la douleur pour nous donner des chefs-d'œuvre !

Rappelez-vous seulement que

> Toute fleur doit livrer ses parfums au zéphir.
> . . . . . Et, frères que nous sommes,
> Des dons sacrés de Dieu nous devons compte aux hommes (1).

---

(1) Émile Deschamps.

CHAPITRE XXXIII.

La vertu.

Vertu suppose force et tient lieu de noblesse ;
Dieu connaît ses héros, si l'homme les délaisse.

. . . . . Nos modestes aïeux
Parlaient moins de vertus et les pratiquaient mieux.
(GILBERT.)

I.

Je ne crois point à la vertu qui n'a pas ses racines dans l'esprit de religion : entre l'honnête homme et le grand criminel il n'y a souvent que l'épaisseur d'une circonstance, selon la remarque d'un homme d'esprit.

Ce n'est donc pas une précaution assez sûre de ne vouloir être qu'honnête homme ; il faut de plus être chrétien sincère et homme religieux.

Que d'honnêtes gens, en effet, mais qui n'étaient que cela, sont devenus, dans l'occasion, des gens malhonnêtes !

C'est que la véritable vertu, qui n'est autre chose que la religion mise en pratique, fait seule la gloire, la perfection et le bonheur de notre nature.

II.

Il n'y a rien à craindre de l'homme franchement religieux : il pratique le devoir pour le devoir, et dans toute son étendue ; il n'y a pas de motifs qui puissent le faire dévier de la ligne droite qu'il s'est tracée.

Sa conscience ne change point avec les circonstances ; car elle est fondée sur le roc de la vérité. Il aime la vertu pour

elle-même, et c'est dans un motif surnaturel qu'il puise la force d'agir. Il sait que Dieu a sans cesse les yeux ouverts sur lui, et que, quand il est le plus éloigné de tout regard humain, il est encore tout entier sous l'œil de l'Être tout-puissant. Il sait encore que tout lui sera compté un jour, à charge ou à décharge; que rien, par conséquent, n'est indifférent dans notre vie, et que c'est peu de chose d'être l'objet de la haine ou de l'estime de ses semblables, pourvu que l'on mérite l'amitié de Dieu ou que l'on échappe à sa colère.

En un mot les vertus chrétiennes supposent l'autre vie.

III.

Un homme pénétré de ces pensées doit avoir une grande force de caractère, une ligne de conduite très-simple, une probité à toute épreuve.

« Autant la raison de l'intérêt est variable, autant la raison du devoir est solide : le ciel est immobile, et la terre tourne (1). »

Ainsi, pendant que les enfants du siècle varient sans cesse d'opinion, de manière de penser et d'agir, selon que les objets leur présentent des faces différentes ou que leurs intérêts changent de pivot, l'enfant de la lumière demeure inébranlable dans sa voie, parce que son but est toujours le même

IV.

Ah! que, pour porter à la vertu, l'exemple est bien plus puissant que les discours! Quelle éloquente leçon de vertu que la vertu même!

---

(1) L'abbé Devoille. Non-seulement cette pensée, mais une foule d'autres, que nous regrettons de ne pouvoir discerner avec précision, appartiennent au même auteur. Qu'il reçoive au moins ici ce témoignage de notre sincère gratitude.

Cette vie de sacrifice que nous nous imposons dans des vues de foi ; cette carrière si ingrate, du moins en apparence, que nous parcourons pour arriver à la perfection, sanctifie peut-être autant ceux qui en sont les témoins, et souvent les admirateurs, qu'elle nous sanctifie nous-mêmes.

C'est à cette source de la foi que l'homme vertueux puise ce courage qu'aucun obstacle ne peut vaincre, cette force qu'aucune fatigue ne peut abattre, et cette persévérance qui triomphe de toutes les difficultés.

V.

La grande loi de la vertu et du bonheur est de sacrifier toujours le plaisir au devoir, quand ils sont en opposition ; et la gloire la plus solide, les joies les plus pures ne sont point dans la récompense de la vertu, mais dans la vertu même, qui porte avec elle sa récompense.

L'homme vertueux domine ses semblables par la seule autorité d'un caractère droit et ferme, et d'une vie irréprochable.

Et le sentiment de sa supériorité ne lui ôte cependant pas ce cachet de simplicité modeste et pacifique qui fait le charme de sa vertu ; il ne lui inspire pas non plus un orgueilleux dédain, ni un zèle fanatique contre les faiblesses, les erreurs ou les vices dont il est le témoin.

VI

Toutefois l'homme vraiment vertueux et fort ne craint pas de paraître ce qu'il est ; il ose parler et surtout agir selon les inspirations de son noble cœur, selon les heureux besoins de sa nature.

Et qu'on ne croie pas qu'il lui faille pour cela de l'héroïsme : à peine lui faut-il du courage ; il lui suffit d'avoir un peu d'élévation dans l'âme, un peu de sens dans l'esprit, avec de la force dans le caractère. Il est ce qu'il veut être ; il

suit tout droit son chemin, et ne s'en laisse point détourner par ce qui se dit ou se fait autour de lui. Il n'est ni assez lâche pour se cacher, ni assez vain pour se montrer, et il se trouve que, par la seule force des choses, presque sans y penser, sans avoir dressé un piédestal pour son mérite, il est devenu un sujet d'admiration pour ceux qui vivent avec lui, et une cause active de bien dans une famille, dans une contrée, dans la société tout entière.

VII

Voilà un beau modèle à suivre; et qui sait si près de vous il n'y a pas, dans le fond d'une âme droite mais timide, une bonne pensée qui n'ose se révéler, un noble penchant qui reste captif, parce qu'il se croit isolé, et qui n'attend que votre exemple pour se produire au grand jour?

Qui sait, après cela, jusqu'où, de proche en proche, peuvent s'étendre ces salutaires influences?

Car, dans la société la plus corrompue, la vertu ne se révèle jamais sans exciter des sympathies; la voie de la conscience ne parle jamais tout haut sans éveiller des échos; le bon exemple ne reste jamais sans imitateurs.

VIII.

La contagion du bien est moins rapide que celle du mal, il est vrai; mais elle est peut-être plus durable.

Et si toute bonne pensée, tout bon mouvement du cœur a son prix devant Dieu, nous pouvons dire aussi qu'une bonne action faite par l'homme, sous les yeux de ses semblables, ne leur est jamais inutile.

Elle réveille dans leur âme des idées que la nature et l'éducation y ont déposées, et produit d'autres bonnes actions qui, à leur tour et par des impulsions successives, feront jaillir des cœurs l'étincelle toujours vivante de la vertu, ou plutôt entretiendront ce flambeau salutaire qui doit luire

toujours, pour éclairer les pas incertains et réchauffer les âmes défaillantes.

IX.

Défiez-vous de ces doctrines désolantes qui font de la vertu une irréalisable chimère, et ne sont propres qu'à décourager les âmes.

Défiez-vous de ces théories de la perfection, de ces systèmes du bien qu'ont rêvés certains esprits sombres et mélancoliques, avec lesquels l'immense majorité des hommes serait condamnée à la méchanceté et au vice.

Défiez-vous de ces censeurs rigides et impitoyables qui ne voient de vertu que dans l'impeccabilité, et vous relèguent parmi les impies, les mécréants et les réprouvés, si vous avez commis une faute, une seule faute, ou que ne voyiez pas le bien là où il leur semble être exclusivement placé.

Ces hommes se prennent quelquefois à se scandaliser de certaines paroles de l'Évangile, et s'expliquent difficilement certaines actions du Sauveur et des saints.

Que de fois une âme droite et bien intentionnée, mais timide et incertaine, n'a-t-elle pas été, dans ses aspirations vers le bien, fatiguée et cruellement repoussée par les théories impraticables et les arides systèmes de quelques livres spirituels! C'est que ces ouvrages venaient d'hommes vertueux qui n'étaient pas des saints. Il nous portent à des hauteurs si élevées qu'un ange même saurait à peine y respirer. « Ils nous mettent sans cesse devant les yeux un détachement presque impossible des créatures, un esprit que doit tendre une méditation constante, un anéantissement complet des facultés naturelles, sans quoi, disent-ils, nous ne sommes pas dans la bonne voie.....

« Quelle différence dans les écrits des saints!... Durant la vie de saint Philippe de Néri, on avait coutume de dire de lui, en plaisantant, qu'il conduisait les gens au ciel dans une voiture à quatre chevaux. Le sage saint Ignace de

Loyola disait que si les membres d'une communauté religieuse n'étaient pas bien nourris, ils ne pouvaient pas bien prier..... Saint François de Sales se plaignit à l'évêque de Bellay des mauvais dîners qu'il lui faisait faire, et pourtant c'était là un saint du pur amour. Saint Alphonse de Liguori, ce cœur si pur, eût-il été aussi indulgent, s'il eût été moins saint?....

« Je ne dis pas qu'il soit aisé d'être un saint, mais je prétends seulement que les saints se mettent plus à la portée de ceux qui s'efforçent de le devenir, que les écrivains non canonisés. Les saints sont les maîtres les plus faciles, parce qu'ils ressemblent à Jésus plus que les autres hommes (1). »

X.

La vertu parfaite, à laquelle nous devons tendre sans cesse, consiste, il est vrai, dans le plus haut degré d'amour pour la beauté, la bonté et l'excellence suprême, dans la résignation aux décrets de la sagesse infinie; dans une entière et prompte obéissance à la volonté du ciel, et surtout dans les actes d'affection et de bienfaisance à l'égard de nos semblables; mais tout cela est facile, tout cela se doit faire sans contrainte.

C'est-à-dire que si la vertu, pour mériter ce nom, doit être le résultat d'une lutte et d'un triomphe de la volonté sur elle-même et sur les sens, il y a des bornes à cette lutte et à ce triomphe, et il ne faut rien exagérer. Demandez aux saints en quoi cela consiste.

Le caractère de la vertu réside, à la vérité, dans le combat, dans un effort parfois douloureux, mais heureux, dans une victoire péniblement acquise et qui ne se change qu'à la longue en habitude pour élever enfin l'âme au plus haut degré et la parer d'une bonté surhumaine; mais ce phénomène n'a lieu que pour ceux qui s'étaient d'abord écartés bien loin des sentiers de la vertu : le retour seul est pénible.

---

(1) *Tout pour Jesus*, par le R. P. Faber, ch. VI, § 5.

XI

Et encore les difficultés diminuent à mesure que l'homme s'accoutume à les surmonter; les aspérités s'aplanissent, les passages difficiles s'améliorent, parce qu'un ennemi plusieurs fois terrassé revient moins vigoureusement à la charge, s'il y revient.

Ce progrès graduel vers la perfection est la plus chère récompense de celui qui croit et aime ici-bas, et le meilleur gage de la félicité promise dans l'autre vie.

Le joug de la vertu est doux pour qui l'a toujours porté; le fardeau en est léger, mais pour ceux-là seulement qui s'en chargent de bonne heure ou qui le reprennent amoureusement après l'avoir quitté; pour les autres c'est un joug et un fardeau, parce qu'ils y trouvent de la difficulté, et qu'ils se refusent à contracter l'heureuse habitude dont nous parlons.

Et ainsi, s'obstinant toute leur vie ou à porter le joug écrasant du monde, ou à prendre sur leurs épaules fatiguées tantôt l'un tantôt l'autre, sans s'arrêter à aucun, ils arrivent au terme de la vie épuisés et sans forces, malheureux dans leur passé et plus malheureux encore dans leur avenir.

Et cela, pour n'avoir pas consenti à être vertueux, c'est-à-dire à assurer leur bonheur en cette vie et en l'autre.

XII.

Il faut pourtant jouir de la vie, direz-vous, et Dieu n'y regarde pas de si près. Mon ami, entendons-nous. Il est permis de jouir de la vie, mais il ne faut pas en abuser, et ce mot : *Il faut jouir,* prononcé d'une certaine façon, me semble un cri séditieux qui réclame en aveugle des droits excessifs.

Dieu n'y regarde pas de près, en effet, mais il y regarde néanmoins. Il est bon, il veut que nous l'appelions notre Père : ces deux titres nous en disent assez, mais sachons les comprendre

Il faut jouir! Cette phrase, si douce à l'oreille, ne doit jamais empoisonner votre âme.

Oui, jouissez de la vie, mais en reconnaissant, avec un cœur sensible, toutes les bontés et les grâces de votre Dieu; ne désirez point connaître d'autres jouissances. Et si jamais vous vous en étiez permis d'autres, rappelez-vous que toujours elles ont blessé votre conscience et vous ont mis en discorde avec vous-même. La vertu, au contraire, compagne inséparable d'une âme honnête, d'un esprit droit et d'un cœur ouvert, vous procurera une vie tranquille; et cela doit vous suffire.

XIII.

Ne vous laisssez pas prendre à ce préjugé funeste autant que ridicule, et malheureusement très-répandu de nos jours, que la religion est un spectre qu'on ne peut suivre sans rompre avec les vivants.

Je dis que c'est là un préjugé funeste, une prévention absurde, formellement contredite et condamnée dans l'Évangile. Notre apôtre, l'apôtre des nations, saint Paul, disait au peuple de Corinthe : Quand je vous recommande de ne pas avoir de relations avec ceux qui ont des taches à leur réputation, je ne parle que des chrétiens qui ont gravement failli; autrement, mes amis, il vous faudrait sortir du monde, ce qui n'est point nécessaire, ni même expédient (1).

XIV.

Ne vous effarouchez donc point à la pensée de pratiquer la religion; vous ne pouvez qu'y gagner sous tous les rapports, devant Dieu et devant les hommes.

J'ajoute même que vous y gagnerez aussi devant votre conscience : vous aurez une plus haute idée de vous-même quand vous aurez le courage d'être chrétien.

---

(1) I Cor., v. 9, 10.

Lorsque j'étais jeune, savez-vous pourquoi il me prenait souvent fantaisie d'afficher la prétention de ne rien croire? C'est que je trouvais qu'il serait plus commode de ne rien pratiquer. Et c'était là une illusion grave, dont je me félicite à présent d'être revenu.

Mon ami, croyez-m'en, profitez de mon expérience, et suppléez à ce qui vous manque par ce que les autres ont acquis à leurs dépens : persévérez dans la vertu, ou rentrez dans ses sentiers.

XV

Après tout, la vertu n'est-elle pas la seule chose qui mérite réellement notre estime? Vous êtes, je le veux, habile ouvrier, docteur profond, brillant orateur; mais si, avec cela, vous n'êtes ni honnête, ni vertueux, j'admirerai peut-être votre talent, mais pour mieux aimer votre personne et l'estimer, jamais!

La vertu c'est la santé de l'âme : quand l'âme est infectée du vice, il y a péril à l'aborder, c'est une maladie contagieuse et qui peut devenir mortelle.

Si vous ne cherchez point à ruiner votre santé ni celle des autres, n'empêchez non plus personne d'être vertueux, mais aussi que rien ne vous empêche de l'être.

Et que faut-il pour être vertueux? Rien : il suffit de vouloir l'être! Et pourtant il y a des hommes qui aiment trop faiblement la vertu pour l'obtenir. Vous le savez : le paresseux veut et ne veut pas; les désirs l'accablent sans qu'il mette la main à l'œuvre; il se consume en souhaits inutiles; soldat en peinture, il a toujours le glaive levé, mais il ne frappe jamais, et sa vie se passe en vaines résolutions. Voulez-vous en faire autant et imiter un pareil exemple?

Mais, dit-on, pourquoi faut-il des efforts? La vertu est naturelle à l'homme; il est né bon. Laissez, mon ami, laissez ces paradoxes mensongers à l'orgueil de quelques esprits sans réflexion : car, si l'homme est né bon, pourquoi vit-il si méchant?

XVI.

Je vous entends, vous craignez les insultes, les sarcasmes, et peut-être des attaques de toute nature, si vous vous engagez dans les sentiers du bien.

« Le chrétien possède un secret puissant pour résister au déchaînement de la malice humaine. Lorsque, à genoux au pied des autels, ou dans l'accomplissement d'un devoir inviolable, il entend l'impie qui passe laisser tomber sur lui des paroles de dédain et de colère; lorsqu'il souffre persécution pour la justice, et que ses vertus elles-mêmes deviennent entre les mains de ses ennemis une arme pour le frapper et pour le perdre, savez-vous ce qu'il fait?

« Il monte en esprit sur la colline où expira, il y a plus de dix-huit siècles, le Rédempteur du monde. Il y contemple la grande Victime,... livrée aux dérisions sanglantes de la soldatesque romaine et de la multitude juive,... battue, souffletée, couverte de crachats immondes, abandonnée, trahie ou vendue par les siens;... suspendue à un gibet ignominieux entre le ciel et la terre; mourant enfin au milieu des huées universelles, et ne recevant pas même, à cette heure suprême, ces témoignages de pitié vulgaire que l'on ne refuse pas aux plus vils scélérats, alors qu'ils tombent sous les coups de la justice humaine... Ce sublime spectacle relève les courages les plus faibles, il donne de la force à tous ceux qui étaient près de chanceler sur le chemin de la douleur.

« On vous outrage, on vous dépouille, on vous poursuit contre toute justice et toute humanité.

« Je vous plains dans toute la sincérité de mon cœur. Mais, encore un coup, comparez vos souffrances au calice dont le Dieu fait homme épuisa la lie et l'amertume; puis, dites-moi, après cela, si vos tribulations sont encore quelque chose. »

XVII.

Mais voyons cette persécution devant laquelle vous tremblez

si fort, à quoi se réduit-elle souvent, après tout? A une appellation dérisoire, qui a voulu être bien mordante et qui n'est qu'inepte ou grossière; à un geste ironique, à un sourire moqueur; à moins que cela peut-être encore, à un pli de lèvres et à un haussement d'épaules.

« En vérité, on vous fait là une guerre bien terrible, et je vous félicite de tout le courage dont vous avez besoin pour affronter cette tempête d'un nouveau genre. Chose merveilleuse! le même homme qui braverait intrépidement la mort, s'il était appelé sur le champ de bataille pour y défendre l'honneur de son pays, n'ose pas soutenir la raillerie de l'un de ses semblables, quand il s'agit d'une pratique religieuse. Ne lui dites pas de découvrir publiquement son front devant une croix, si quelque spectateur le regarde; de rendre un témoignage solennel à la divinité du christianisme, si on l'attaque; d'observer fidèlement les jours d'abstinence et de jeûnes prescrits par l'Église; de traverser peut-être la nef du temple sacré pour aller participer au banquet où s'alimente la vie spirituelle; ce fier courage hésite, tremble, perd toute contenance et reste cloué à un misérable respect humain, qui malheureusement s'allie quelquefois parmi nous à la plus brillante valeur... Singulière maladie de l'esprit humain! Étrange pusillanimité, qu'il faut proclamer un des mystères de notre nature, mais qui assurément n'en est pas le côté le plus glorieux! »

XVIII.

« Mais voici qui est fait pour rassurer les plus timides. Le dédain que témoignent les impies à celui qui sert fidèlement le maître du ciel et de la terre n'est qu'apparent. C'est un artifice auquel ils ont recours pour surprendre l'amour-propre des cœurs encore mal affermis dans le bien. Ils méprisent ceux qui leur ressemblent et surtout ceux qui, par faiblesse, feignent de leur ressembler. Ils rient du lâche qui dissimule sa foi, bien plus que du chrétien véritable qui la confesse sans orgueil, sans forfanterie, avec une religieuse simplicité et

cette mâle assurance qu'il est en possession de la vérité

« J'irai plus loin : ils respectent intérieurement l'homme de cœur qui avoue ses convictions, pourvu qu'il y conforme sa conduite. On a vu même plus d'une fois l'insulteur, vaincu par cette religieuse et immuable constance, adorer ce qu'il bafouait tout à l'heure avec une persévérance qui souvent n'était que le cri de ses remords.

« Courage donc !.... la peur n'est pas un mot français.... Elle n'est un mot français ni dans l'Église, qui compte tant de martyrs héroïques, ni sur les champs de bataille, où s'est illustrée notre France. Courage, puisque, si vous souffrez persécution, vous avez un grand modèle qui vous a appris à souffrir et qui récompensera vos triomphes. Courage, puisque si l'on insulte à vos vertus, vous avez pour vous l'approbation d'un Dieu, le témoignage de votre conscience ; et c'est quelque chose, j'espère, quand elle est éclairée par les rayons de la foi, l'estime des hommes de bien et jusqu'au respect des méchants eux-mêmes (1). »

---

(1) H. Denain, *l'Instituteur catholique*, p. 70, etc.

CHAPITRE XXXIV.

L'humilité.

Être humble, c'est se mettre à son rang, à sa place.
Quand l'orgueil se produit, l'humilité s'efface.

I.

L'humilité! quelle heureuse barrière cet état oppose à la dangereuse avidité des choses les plus vaines de ce monde!

Si l'orgueil s'estime toujours assez parfait et s'immobilise ainsi dans un état d'infécondité morale, qui est la mort de tout progrès et de tout développement; l'humilité nous porte d'autant plus haut que nous nous sentons plus bas, et nous fait ainsi monter en proportion du penchant qu'elle nous inspire à descendre dans notre opinion et à nous abaisser à nos propres yeux.

Du reste, la pratique continuelle de l'humilité convient trop à la nature humaine pour que nous n'y trouvions pas des profits de tout genre.

Ce qui nous est propre et personnel, c'est la concupiscence : le bien dont nous devenons capables est l'œuvre de Jésus-Christ.

Être humble, dans la pratique de la vie, c'est seulement rencontrer une vérité évidente, et en tirer, comme conséquence, une règle de penser et d'agir; c'est simplement placer son esprit à un point de vue normal et régulier; c'est donner à ses jugements un principe vrai et infaillible, qui lui assure un développement réel et durable, de la justesse et de la droiture.

II.

Quand nous avons beaucoup travaillé, sachons nous dire à nous-mêmes : *Nous sommes des serviteurs inutiles, nous n'avons fait que ce que nous devions.* (Luc, XVII, 10.)

Là, en effet, est la force, là est la sécurité de l'âme religieuse, qui s'occupe plus de considérer ce qu'elle n'a point, ce qui lui manque, que de se complaire dans ce qu'il pourrait lui sembler avoir acquis.

Elle ne regarde plus en arrière, elle tend en avant et contemple le modèle qu'elle aspire à reproduire, à réaliser en elle-même. Elle en découvre toute la perfection, et s'en trouve encore à une distance infinie, et alors elle reprend son courage, s'estime imparfaite et veut absolument sortir de cet état.

III.

L'humilité rend une âme petite et vile à ses yeux, mais elle la rend précieuse et grande aux yeux de Dieu, parce que c'est par elle que l'on opère des prodiges impossibles à l'orgueil.

L'humilité, qui est le sentiment éclairé de notre valeur réelle et véritable, nous fait aimer à être inconnu dans le monde, et quiconque cherche à paraître, n'est pas humble.

Mais plus l'humilité veut être cachée, oubliée, obscure, ignorée, inconnue, plus elle est estimée et honorée dans le monde.

La grandeur peut inspirer de la crainte, et les talents, de l'admiration; mais si, au lieu de l'humilité, vous montrez de la suffisance, vous vous attirerez infailliblement le juste mépris des hommes.

La gloire fuit celui qui la cherche, et suit toujours celui qui la fuit.

IV.

L'humilité n'est pas la bassesse, elle est encore moins la

pusillanimité, et si elle nous anéantit à nos propres yeux, elle fait en même temps notre grandeur, notre force et notre gloire. Elle nous élève au-dessus des plus grands avantages de la terre, parce qu'elle nous en découvre les dangers et la vanité, et nous en fait user avec crainte et reconnaissance. Elle nous fortifie dans les difficultés, et fait que nous nous appuyons uniquement, mais solidement, sur le bras du Tout-Puissant. Elle fait notre mérite, puisque, si nous sommes réellement plus humbles que les autres, nous sommes aussi par là même plus saints que les autres.

V.

Mais malheur à quiconque tendrait à la perfection, dans le dessein secret de paraître grand aux yeux des hommes! Malheur encore à ces âmes qui, par un orgueil plus raffiné, ne rechercheraient dans la vertu qu'un état sublime et relevé!

Il faut aspirer à la sainteté parce que Dieu nous y appelle, et il nous y appelle sinon par l'humiliation, au moins par l'humilité.

Gardons-nous donc de cet orgueil secret qui, sous de frivoles prétextes, voudrait nous faire préférer les actions d'éclat à celles dont le mérite n'est connu que de Dieu seul. L'un est quelquefois dangereux, l'autre ne l'est jamais.

VI.

L'humilité est la base et l'essence de la perfection humaine et évangélique; car il ne peut y avoir de perfection en dehors de l'Évangile.

C'est elle, en effet, qui commence et qui consomme le grand ouvrage de notre sanctification : elle attire l'Esprit-Saint dans l'âme et avec lui la charité. Elle éclaire l'entendement et lui découvre les grandeurs de Dieu et le néant des créatures. Et alors nous comprenons que l'humiliation soit notre partage; nous l'endurons, nous la recherchons même avec une sorte

d'avidité ; nous avons soif de cette justice qui rend à chacun ce qui lui revient de droit. Nous fuyons alors les applaudissements et les éloges comme un poison subtil, dont les atteintes sont d'autant plus dangereuses, qu'il agit d'une manière sourde et imperceptible.

VII.

On ne verra jamais un chrétien, véritablement humble, parler avantageusement de lui-même, ou affecter le langage de la modestie dans le dessein de s'attirer la réputation d'humilité. Loin de se préférer au prochain, il s'estime inférieur à toutes les créatures. Toujours occupé de l'abîme de son néant, il rapporte à Dieu seul la gloire du bien qui est en lui ; il ne se glorifie que de son impuissance, et se réjouit que Dieu seul soit grand dans lui et dans toutes les créatures.

L'humiliation est la voie qui conduit à l'humilité, comme la douceur dans les épreuves, celle qui conduit à la patience.

Quiconque ne s'exerce point aux humiliations, ne pourra jamais parvenir à l'humilité.

VIII.

En vain voudrait-on arriver à la vraie sagesse par une voie différente.

L'humilité est le premier des préceptes, et, pour ainsi dire, l'unique.

Ce n'est pas qu'il n'y en ait d'autres ; mais si l'humilité ne précède, n'accompagne et ne suit, l'orgueil enlève de nos mains tout ce que nous faisons de bien.

Notre-Seigneur s'est anéanti pour nous enseigner cette vertu, et nous ne pouvons être parfaits qu'en marchant sur ses traces, c'est-à-dire en nous anéantissant nous-mêmes, en nous effaçant toutes les fois que la religion, la Providence ou le devoir ne nous obligent pas à paraître, et alors même, ne paraissons qu'environnés, revêtus, en quelque sorte, de

l'humilité et de la modestie, nous oubliant nous-mêmes et craignant de ne pas être oubliés des autres.

Que nos œuvres seules laissent de nous un bon souvenir.

Seules les âmes vraiment humbles sont appelées à opérer de grandes choses dans l'ordre du bien; il n'y a de durable, de fort et de merveilleux que ce qui a été fondé par l'humilité. C'est là un mystère propre à déconcerter, à confondre l'esprit de l'homme; mais c'est une vérité, un principe, une loi que rien ne saurait changer.

IX

Que penser maintenant de ceux qui ont poussé l'extravagance jusqu'à écrire ces lignes : « Et qui donc, s'il ne se croit Dieu, pourrait faire aucune grande chose? Alors, renverser un monde, c'est peu, mais on crée un monde (1). »

« Hélas! que les événements, depuis l'origine de notre race, démentent bien ces puériles prétentions! Nous savons, au prix d'une expérience assez dure, ce qu'il en a coûté à nos premiers pères pour avoir aspiré à se faire dieux. La nudité, la honte, la misère et la mort.

« Quand les novateurs affirment une chose, soutenez hardiment le contraire, vous serez dans la vérité.

« L'orgueil, loin d'édifier, ruine. C'est par l'humilité, l'abnégation et le sacrifice qu'on fonde pour l'avenir et que l'on peint pour l'éternité. Qui ne voit d'ailleurs que cette idolâtrique estime de soi-même est voisine de la folie (2)? »

---

(1) M. Michelet, *Histoire de la Révolution française.*

(2) H. Denain, *l'Instit. cath.*, p. 90.

CHAPITRE XXXV.

L'égalité d'âme.

Qu'est-ce que la sagesse? Une égalité d'âme
Que rien ne peut troubler, qu'aucun désir n'enflamme
(BOILEAU.)

Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous mette en repos.
MALHERBE.

I.

L'égalité d'âme est quelque chose de bien désirable pour nous et de bien estimable dans les autres.

Elle tient souvent au caractère, à l'humeur, au tempérament; mais alors elle a beaucoup moins de mérite, et est aussi moins remarquée et surtout moins estimable, quoique plus heureuse.

Mais quand elle découle de la vertu, quand elle résulte des efforts que nous faisons sur nous-mêmes, pour nous rendre plus agréables au monde, à ceux qui nous entourent et avec qui nous devons vivre; oh! alors, qu'elle est précieuse! qu'elle est belle! qu'elle est estimable!

II.

Dire que l'égalité d'âme est estimable, c'est dire qu'elle est rare et difficile à obtenir: on n'estime pas ce qui est commun et d'une acquisition facile.

Comment faire donc pour réformer à ce point son caractère? par quel moyen convertir l'âpreté en douceur, l'irascibilité en patience, le désespoir en résignation? Comment se tenir calme dans l'adversité, modeste dans la prospérité, paisible au milieu

des affronts, des outrages et des mauvais traitements? Comment conserver une humeur égale, gaie même, au sein de contrariétés accablantes, de persécutions continuelles, d'ingratitudes révoltantes et d'injustices palpables?

III.

Ah! comment... ? D'abord, pour cela il faut du temps, des jours, des semaines, des mois, des années de courage, d'énergie, de réflexions, de luttes intérieures, d'essais réitérés, que sais-je?. . Il faut surtout la grâce d'en haut.

Puis la résignation a des degrés, et même les plus bas ont leur importance, puisqu'ils mènent aux plus élevés.

Mais voyez les personnes affligées, votre mère peut-être. Elle avait des peines, et cependant les laissait-elle paraître?... Comment s'y prenait-elle?... Voyez ceux qui dépendent d'autrui, les subordonnés, les ouvriers, les serviteurs, les pauvres, que ne font-ils pas, que n'endurent-ils pas?. Et comment font-ils?... Et qu'arriverait-il s'ils s'abandonnaient à leur humeur?.. .

IV.

L'histoire fait mention d'un personnage que ses ennemis, même les plus acharnés, regardent au moins comme un homme fort vertueux et fort instruit, et auquel, nous autres, nous faisons plus d'honneur, puisque nous l'appelons l'Homme-Dieu, Jésus-Christ

Eh bien! Jésus-Christ, l'homme le plus bienfaisant que la terre ait porté, le plus estimable, le plus doux, le plus compatissant, le meilleur des hommes, a été traité comme jamais personne ne le fut, sauf un point pourtant.

Il a été méprisé, abandonné de tous, renié par les siens; il a eu des ennemis, des détracteurs; il a été victime de la plus noire, de la plus infâme ingratitude: il a été iniquement condamné à une mort ignominieuse.

Et l'histoire raconte que sa patience ne s'est pas démentie, qu'il a conservé jusqu'au bout son égalité d'âme et fait éclater sa mansuétude envers ses propres bourreaux. Comment faisait-il ?

En attendant, il nous apprenait que le vrai courage consiste à savoir supporter les affronts et les injures, et non à les venger. Et vous aussi, vous avez à supporter des injustices ; mais je vous entends vous en plaindre. Ah ! mon ami, consolez-vous plutôt : le malheur n'est pas de supporter des injustices, mais d'en commettre.

V.

Et ici, l'on aurait mauvaise grâce, outre que l'on afficherait de l'ignorance, en objectant qu'il était Dieu et que par là tout s'explique aisément.

Sans doute il était Dieu, mais il était homme aussi, et c'est comme homme qu'il a souffert tout ce que l'histoire en rapporte, et c'est comme homme qu'il a pratiqué toutes les vertus qu'on vient de voir.

Il était Dieu ; oui vraiment, mais la Divinité ne souffre pas, et, en lui, elle pouvait tout au plus rendre les souffrances plus sensibles encore.

VI.

Mais ce qu'il y a de plus singulier, de plus remarquable, c'est que cet Homme-Dieu a eu d'innombrables disciples, qui n'étaient, comme vous et moi, que des hommes mortels ; et ces disciples ont marché sur les traces de leur maître, et l'égalité d'âme a été un des principaux caractères de leur vertu.

Et ne dites pas qu'ils vivaient dans d'autres conditions que nous, à moins que ce ne soit pour nous donner l'avantage ; car il y a eu peu d'époques où les obstacles à la vertu aient été aussi rares et aussi faibles que de nos jours.

Mais c'est la volonté qui nous manque, c'est la science, oui, la science, qui nous fait défaut : la science de ce que nous avons à faire, du degré de perfection que nous pourrions, que nous devrions, que nous devons atteindre.

VII.

Nous nous plaignons souvent de nos imperfections, de nos impatiences, de nos murmures, de nos emportements, de notre mauvaise humeur, de nos variations de caractère.

A quoi bon toutes ces plaintes, si nous ne reconnaissons pas notre misère d'abord, puis la nécessité de travailler à notre réformation? A quoi bon, si nous ne nous mettons pas immédiatement à l'œuvre; si nous ne nous appliquons pas en détail à acquérir, à conserver, ne fut-ce que quelques instants, notre égalité d'âme?

Aujourd'hui nous gagnerons quelque chose; demain, davantage; après, un peu plus, et, petit à petit, nous aurons amassé des trésors de patience et de fermeté, et alors nous serons aimés, estimés, admirés, recherchés de tous; ce qui est un avantage auquel il nous est permis de tendre et d'aspirer, comme à un moyen pourtant, et non comme à un but.

VIII.

Avec nos inégalités de caractère, nous faisons autant souffrir les autres que nous souffrons nous-mêmes. Et que malheur n'est-ce pas si nous avons des exemples à donner, des enfants à élever, des jeunes gens à former!

Quand bien même l'enfance n'aurait pas ces yeux de lynx qu'on lui connaît, lui serait-il difficile de remarquer en nous un défaut si saillant?

Et dès lors quelle estime voulez-vous qu'elle conçoive de nous, et, par conséquent, quels efforts voulez-vous qu'elle fasse pour réformer son humeur et son caractère?

IX.

Mais n'est-il pas même à craindre que le service de Dieu ne

souffre de notre inégalité d'humeur? Et sommes-nous bien disposés à remplir nos devoirs religieux, à profiter de nos exercices et à nous perfectionner, quand nous n'agissons que par boutades?

Et ne sommes-nous pas exposés alors à porter partout cette inégalité? N'est-il pas à craindre que nous donnions dans l'illusion, en voulant nous conduire nous-mêmes, et dicter, en quelque sorte, à Dieu ses arrêts, en lui traçant sa ligne de conduite à notre égard?

Je ne suis pas d'humeur aujourd'hui d'accomplir ce précepte, de pratiquer ce conseil — Ainsi, il faudra que le bon Dieu attende vos moments. Puissent-ils ne pas tarder!

CHAPITRE XXXVI.

La charité.

La charité s'oublie et se donne elle-même.
Elle est fille du ciel ; seule, au monde, elle m'aime.

Riche, donne beaucoup, et pauvre, donne encore.
(FLORIAN, *Tobie.*)

I.

Comment se fait-il que le cœur d'un père, d'une mère, soit chose qui se dilate à volonté, et que chacun puisse y prendre sa place sans faire de tort à son voisin?

Le cœur du chrétien, qui est, pour Jésus-Christ résidant dans les pauvres, les malheureux et les infortunés, un cœur de père et de mère, un cœur de frère et de sœur, devient par là même une source qui donne toujours, sans s'épuiser jamais

Voyez la sœur de charité; voyez le pasteur des âmes, le prêtre catholique; ils donnent tout; ils se donnent eux-mêmes, non pas une fois, mais mille fois, mais toujours, mais jusqu'à la fin.

C'est que, dans la famille chrétienne, dans la maison du Père céleste, l'amitié fraternelle, la charité est un devoir. Là, se soutenir, s'entr'aider, donner et recevoir, si ce n'était pas un précepte, serait encore un des plus grands charmes de la vie. Là l'égoïsme est inconnu : les joies et les douleurs sont toujours en commun. L'affection des aînés se répand sur tous comme une rosée céleste, qui les pénètre et les rafraîchit, sans jamais les brûler ou les corrompre.

II.

« J'ai nommé la sœur de charité. Quel héroïsme les autres religions, anciennes ou modernes, peuvent-elles offrir qui approche de celui de ces saintes filles? Demandez-leur d'où leur vient cette nature supérieure qui confond notre faiblesse et enchaîne notre admiration. Et elles vous feront voir un talisman sans pareil, la petite croix de bois qui pend à leur ceinture.

« Que toute la philosophie humaine, que toutes les religions se mettent à l'œuvre; qu'elles cherchent, qu'elles forment et qu'elles nous donnent enfin un seul de ces anges de la terre. Nous ne leur en demandons qu'un, alors que nous, au seul nom de Jésus-Christ, nous pouvons en faire paraître des légions!

« La grâce de Jésus-Christ, qui brille dans leur âme, reflète sa lueur céleste dans leur regards et sur leurs fronts. Elle imprime à tout leur être, à toutes leurs actions, ce calme, cette paix, cette dignité exquise, cette douceur délicate, cette générosité infatigable pour tout ce qui est bien, et ce perpétuel sacrifice d'elles-mêmes à leurs devoirs et aux intérêts d'autrui, sans faste comme sans pusillanimité (1). »

Otez la foi de leur cœur et vous verrez bientôt se refroidir et s'éteindre cette ardeur qui n'est pas de ce monde. C'est que, comme l'a dit un poëte :

On cesse de s'aimer, dès qu'on cesse de croire.

III.

Aux yeux du dévouement inspiré par la foi, rien n'est petit de ce qui peut servir, même indirectement, au bien des âmes. Or, les ménagements de toute nature, les soins les plus

(1) Nicolas, *Etud. phil.*, liv. II, ch. v.

minutieux, les services les plus humbles, les attentions les plus délicates touchent singulièrement les cœurs et pénètrent souvent les âmes bien mieux que les maximes du génie et de l'éloquence.

Ce qui prévient encore utilement en notre faveur, c'est cette inaltérable égalité d'humeur, cette amabilité de caractère que savent conserver les personnes vraiment charitables. On remarque en elles et on apprécie tout ce qu'il y a de simplicité affectueuse dans leur ton et dans leurs paroles, ce qui rend leur conversation si attrayante et l'imitation de leurs vertus si facile.

IV.

La charité a reçu de Dieu une admirable, une inimitable puissance d'aimer et d'agir.

Comme une flamme ardente saisit les aliments nouveaux qu'on lui présente, sans abandonner ceux que dévorait déjà son activité; ainsi la charité chrétienne, qui ne calcule point comme la philanthropie, son ennemie la plus redoutable, s'étend sans effort à toutes les choses, à toutes les personnes que la Providence lui confie, sans délaisser les objets de ses premières affections. Elle est à tous, sans cesser d'être à chacun : tous les hommes sont ses amis et ses frères; en tous, la foi lui découvre quelque chose d'auguste et de sacré, qui augmente sa vénération en même temps que sa tendresse.

V

Une parole de charité, c'est-à-dire de paix, de consolation et de miséricorde s'est fait entendre dans le monde, et à retenti profondément dans la conscience humaine.

Et cette parole a enseigné aux peuples que les petits et les pauvres naissent pour être servis, précisément parce qu'ils sont pauvres et petits, et que les grands et les riches naissent pour servir, précisément parce qu'ils sont riches et grands

Oh ! pauvres et petits, que votre condition est heureuse ! Ne cherchez donc pas à la changer, puisque, si vous deveniez riches et grands, vous devriez servir les autres.

Et vous que le ciel a faits grands et riches, brisez les chaînes de votre esclavage ; entrez dans la catégorie des humbles et des pauvres, et vous serez servis à votre tour, et vous recevrez dès cette vie le centuple de ce que vous aurez abandonné.

VI.

Et ne croyez pas que je vous exhorte à vendre sur-le-champ vos propriétés ni à verser vos trésors dans le sein des pauvres. Je ne vous le défends pas, sans doute, et nul homme sensé ne vous blâmerait de le faire ; mais vous avez un moyen différent d'être pauvres, tout en conservant vos richesses : c'est, si vous le pouvez, de n'y attacher point votre cœur. Qui peut vous empêcher de ne prendre pour vous que le strict nécessaire de vos revenus et de distribuer le reste en aumônes intelligentes, c'est-à-dire parmi les ouvriers honnêtes qui ne gagnent pas assez pour soutenir leur famille ? car ce sont là les pauvres les plus à plaindre.

Si vous faites du bien à ceux-là, si vous partagez avec eux les aliments de votre table, si vous les aimez comme vous-mêmes, vous pratiquerez alors le grand et impérissable précepte de la charité fraternelle, qui n'est bien compris que dans la religion catholique.

VII.

Il y a des âmes qui poussent encore plus loin la charite envers leurs frères, ce sont celles qui se font réellement les sœurs des pauvres et des affligés.

Quel spectacle honorable pour l'humanité que de voir des hommes ou des femmes choisir librement, pour leur profession et leur état, de travailler, sans autre profit que l'es-

pérance du ciel, au soulagement de toutes les misères physiques et morales, corporelles et spirituelles de leurs semblables !

Quel dévouement, quel héroïsme, dans les frères de Saint-Jean de Dieu, dans les sœurs de Saint-Vincent de Paul, dans les missionnaires qui vont évangéliser les nations infidèles en attendant le martyre, et dans toutes ces nobles âmes qui se consacrent au pansement des plaies les plus hideuses de notre pauvre nature dégradée !

VIII.

Et le monde, pour qui nous nous sacrifions, nous repousse, nous insulte, nous accuse et nous calomnie, parce que apparemment il ne voudrait pas contracter à notre égard la dette d'une reconnaissance qui pèse à son orgueil. Mais en lui faisant du bien nous ne prétendons pas le contraindre à aimer, encore moins à pratiquer la religion qui, par nous, fait son bonheur.

Nous n'imposons à personne l'obligation de jouir de nos bienfaits et de les accepter. Nous ne réclamons que la liberté de secourir ceux qui y consentent. Nous regardons comme un devoir pour nous le désir de faire du bien aux autres, et l'accomplissement de ce devoir semble tellement nécessaire à notre bonheur, que nous ne reculons pour cela devant aucun de ces sacrifices dont la pensée seule vous fait frémir d'horreur.

Même les douleurs et la mort, qui sont le salaire inévitable de notre dévouement, se changent en volupté dans notre cœur, parce que nous avons la générosité de souffrir et de mourir librement, avec l'intention de servir le prochain ou de nous conformer aux adorables desseins du Tout-Puissant. D'ailleurs nous avons pour but d'acheter à ce prix l'amour de notre Dieu ; nous savons qu'en aimant le prochain, et en lui faisant du bien, on apprend à aimer Dieu, dit Bossuet. Or, nous voulons apprendre cette divine science, non pas à vos dépens, mais à votre avantage. Laissez-nous nous contenter.

IX.

Le riche se formalise de nos largesses, l'orgueilleux de notre compassion affectueuse, le sensuel de notre sollicitude empressée, parce que notre conduite est pour eux un reproche, et semble les inviter à marcher sur nos traces; ce qu'ils redoutent souverainement, les insensés!

Le pauvre s'irrite de notre bienfaisance parce qu'elle lui paraît être une insulte à sa misère et lui impose le fardeau de la reconnaissance, comme si Dieu seul ne devenait pas alors notre créancier!

D'un côté comme de l'autre il y a une erreur grave : ils ne voient qu'un point à la fois et qu'un côté de la médaille; un peu plus de philosophie les mettrait à la raison.

Et sur ce point encore, la loi évangélique est la suprême et inimitable sagesse. Fasse le ciel que nous n'en recevions pas une démonstration péremptoire dans les calamités publiques dont l'Europe semble menacée! Oh! que les peuples sont aveugles!

Oh! oui, il faut des riches, mais des riches pauvres en esprit, tels que les veut l'Évangile, qui seule peut les former.

X.

Ce qui rend la religion catholique si populaire, c'est sa charité à l'égard des pauvres, des affligés, des nécessiteux de toute espèce : la philanthropie ne sympathise pas avec la foule. Cette dernière n'est pas évangélique, parce qu'elle est exclusivement aristocratique, froide et sans entrailles : c'est une machine dont les rouages n'ont pas même l'huile nécessaire pour fonctionner régulièrement

Sa bonté, si on peut lui donner ce nom, tient plus de la raison et du calcul que de l'amour et de la tendresse. Elle vêt celui qui est nu, mais elle ne le réchauffe pas dans son sein. Elle ouvre des asiles à la misère, mais elle ne la visite

pas, elle ne vit pas et ne pleure pas avec elle dans ses réduits les plus abjects Elle soulage l'infortune physique et matérielle, mais elle n'y compatit pas.

XI.

La charité fut implantée d'abord dans le cœur des masses, des pauvres et des ignorants; elle n'étendit ensuite que peu à peu ses racines dans les hauts rangs de la société, et encore ce fut comme par grâce; elle y versa son superflu.

La philanthropie, qui restreignait à l'homme son équivoque charité et en retranchait Dieu, naquit dans les replis fastueux du cœur de quelque patricien superbe, qui visait à la popularité.

Chacune a conservé visible l'empreinte de son origine primordiale : l'une a des manières douces et affectueuses; l'autre se reconnaît à ses allures princières.

La charité n'éprouve ni dégoûts ni répugnances pour les haillons, la paille, les plaies et les cachots : elle en a parfumé l'indigence et le malheur, comme l'a dit un écrivain moderne (1).

La philanthropie abandonne le nécessiteux sur son lit de mort, et les tombeaux, pour elle, ne sont point une religion : la vie présente borne l'horizon de ses regards.

La charité se précipite à la recherche de toutes les infortunes, sur tous les points de la création; elle descend même, par la prière, jusque dans ces régions mystérieuses où l'amitié peut encore soulager une âme souffrante.

La philanthropie garde pour elle et les siens ses affections et sa bienfaisance, et ne compte pour rien les liens de fraternité qui rattachent entre eux tous les membres de la grande famille humaine.

La philanthropie vient de l'homme; la charité vient de Dieu.

---

(1) Chateaubriand.

XII.

« On aura beau faire, l'humanité, la philanthropie, la bienfaisance, de quelque nom qu'on veuille les appeler, ne seront jamais que des contrefaçons plus ou moins habiles, mais également impuissantes de la charité chrétienne.

« La charité chrétienne embrasse tous les hommes; elle s'étend à tous les besoins, à toutes les misères, à toutes les douleurs. Seule elle a cette bonté affectueuse qui double le prix des bienfaits, parce qu'elle permet à celui qu'on oblige de penser qu'on l'oblige pour lui-même.... Elle a des soins pour ceux qui vivent, des prières pour ceux qui ne sont plus, des alarmes pour ceux qui doivent naître, de la pitié pour les infirmités de la vieillesse, des larmes pour les faiblesses du jeune âge. Les misères du cœur, les égarements de la raison, les souffrances du corps attirent tout ensemble son attention.....

« La bienfaisance est sans doute une admirable vertu; mais elle ne fait aucun bien que la charité ne puisse faire, et la charité en fait beaucoup que l'humanité n'a jamais fait ... Nous sommes humains par sympathie, bienfaisants par caractère, et charitables par religion. Cela suffit pour faire voir que la charité est la plus étendue, la plus délicate et la plus désintéressée des affections, parce qu'elle a nécessairement la pureté et la force de son principe, qui est l'amour de Dieu (1). »

XIII.

N'est-ce pas, du reste, un abus étrange de borner sa religion à faire du bien aux hommes, et un bien exclusivement terrestre et temporel! Ce n'est, et ce ne peut-être que dans la concurrence des deux, et lorsque l'un est un em-

1. M. l'abbé Sergent, *Disc. des prix*, 1849, à Montrouge.

pèchement à l'autre, qu'on doit préférer le service du prochain au culte de Dieu; et encore ne le doit-on alors que parce que Dieu le veut ainsi.

Préférer donc les devoirs extérieurs de la religion à la charité du prochain, c'est pharisaïsme; et renfermer toute la religion dans l'amour et le service du prochain, c'est, pour parler avec un sage et pieux auteur, c'est reconnaître ses concitoyens et méconnaître son roi; c'est embrasser ses frères et désavouer son père; c'est impiété, c'est révolte déclarée contre le plus grand et le meilleur de tous les rois et de tous les pères (1).

XIV.

Vous n'avez qu'un jour à passer sur la terre; faites donc en sorte de le passer en paix. La paix est le fruit de l'amour; car pour vivre en paix il faut savoir supporter bien des choses. Aucun de nous n'est parfait ici-bas; tous ont leurs défauts; chaque homme pèse sur ses semblables, et l'amour seul peut rendre ce poids moins lourd et plus léger.

Partout où ne règne pas la douce loi de l'Évangile, la haine exerce son désolant empire. Les hommes se haïssent aussi visiblement que les véritables chrétiens s'aiment entre eux. La concorde est une condition du bonheur; la discorde entraîne toutes les calamités.

Il n'y a que la charité chrétienne qui soit douce, intelligente, affectueuse et sensible. Et, de plus, elle n'est ni faible ni changeante. Fille du ciel, elle a Dieu pour objet suprême et permanent. Quand elle réside dans une âme, elle ne descend pas à la région des sentiments terrestres et sensuels, elle se tient dans la sphère la plus pure de l'intelligence et de la volonté. Si elle se réjouit avec ceux qui sont dans la joie, elle se réjouit dans le Seigneur. Si elle gémit avec ceux qui pleurent, elle fait à Dieu l'offrande de ses larmes. Si elle aime

---

(1) *Vie de N.-S. J.-C.*, par le R. P. de Ligny, S. J., Ire part., ch. XII.

tous les hommes, si elle les presse tous sur son cœur, si elle porte secours à toutes les nécessités, consolation à toutes les peines, elle fait tout cela pour gagner les âmes à Jésus-Christ, pour les purifier à leur passage sur la terre, pour les rendre dignes d'une vie meilleure, et les plonger de ses propres mains dans un océan de lumière et d'amour.

CHAPITRE XXXVII.

La tolérance.

Seul, l'esprit incertain prêche la tolérance,
Comme les scélérats nous prônent la clémence.

I.

Dans les institutions humaines, dans les lois portées par les enfants du siècle, on proclame bien haut la tolérance et la liberté; deux mots magnifiques, que ne comprendront pourtant jamais les enfants du siècle, et dont ils feront toujours un abus épouvantable.

Ces deux mots ressemblent à quelques autres encore; selon qu'ils sont bien ou mal compris, ils engendrent de merveilleux résultats, ou amoncellent des ruines; la séduction habite au fond de ces termes fascinateurs; ils en ont tous les priviléges et tous les dangers : le vague dans l'expression, l'inconnu dans les choses, l'illimité dans le sens, et cependant une correspondance sympathique aux nobles et généreux instincts de la nature humaine.

Tolérance et liberté! chez les pervers, ces deux drapeaux sont nécessairement deux mensonges séducteurs, qui cachent la plus despotique intolérance, et la licence la plus effrénée ou la tyrannie la plus hideuse. Ces deux mots n'ont jamais été dans leur bouche qu'une sanglante ironie ou une illusion déplorable.

L'histoire, jusqu'à présent, n'a entendu proclamer de tolérance que pour l'erreur et le mal, et de liberté que pour le vice : quand la vérité et la vertu les ont données, elles l'ont fait en silence. Ne vous fiez donc nullement à ces promesses menteuses, qui ne viennent pas de Dieu.

II.

Mais vous, oh! soyez tolérant envers les autres, et songez que, la plupart du temps, les hommes valent mieux que leurs principes, mieux que leurs paroles, mieux que leurs actes.

Surtout, n'oubliez jamais que si les hommes réunis, si les assemblées, les corporations sont rarement estimables, considérées dans leur ensemble, les individus qui les composent peuvent être, chacun personnellement, dignes de beaucoup d'égards. L'esprit de corps est souvent d'une intolérance exorbitante, tandis que les membres de ce corps ne sont pas pires que vous et moi. Constatons cette espèce de contradiction, et agissons en conséquence.

III.

Il faut être bien étourdi ou bien pervers pour ne pas respecter la liberté de la vertu, pour ne pas tolérer les actes de bienfaisance et d'humanité.

Ceux qui secouent le joug de la religion comme trop onéreux, devraient bien ne pas trouver mauvais que d'autres s'y soumettent, puisqu'ils le font librement, sans porter de préjudice à personne. Eux qui ont si grand besoin d'indulgence dans leur faiblesse, devraient bien se montrer cléments pour ceux qui déploient plus de courage et de fermeté d'âme.

Je sais bien que la vertu est toujours une condamnation du vice, et qu'elle lui est pénible à voir; mais à qui la faute? Devenez vertueux, et vous nous verrez d'un bon œil.

IV

On rencontre pourtant encore de ces hommes en qui la mollesse de la volonté ou l'effervescence de l'âge ou du ca-

ractère laissent subsister une certaine générosité de sentiments, une certaine droiture de cœur qui leur fait respecter la vertu. Ils se font même une espèce de mérite de ce savoir-vivre; ils se flattent peut-être, pour calmer leur conscience, que leurs sincères égards pour la vertu des autres leur seront un titre à l'indulgence des hommes et à celle de Dieu.

Pour la première chose, nous devons leur donner raison; pour la seconde, avertissons-les qu'ils se trompent peut-être, et que Dieu juge non-seulement les actes, mais encore les intentions.

V.

Le respect des opinions, et, ainsi, la tolérance, est un sentiment commun à toutes les âmes honnêtes, et là-dessus les droits de chacun comme ses devoirs sont réciproques. Tolérez donc les opinions.

Mais il est un droit plus sacré que celui d'avoir ses opinions, c'est le droit d'avoir des principes et de remplir ses devoirs

Ce droit-là est inaliénable et imprescriptible; parce que ce n'est pas l'homme qui crée les principes : ils viennent de plus haut, et ils ne sauraient transiger avec les désirs, les vœux, les opinions du siècle.

VI.

Et si à nos yeux la religion est autre chose qu'une froide tolérance pour des croyances qu'on ne partage point et pour des pratiques dont on se dispense; si elle est autre chose que ce vague instinct qui avertit la société et l'individu du malaise qui les tourmente, sans en montrer le remède;

Si elle est autre chose qu'une demi-conviction sur quelques vérités générales mal définies, avec un doute plus ou moins respectueux sur les dogmes spéciaux qui font le chrétien et le catholique; vous, qui n'avez rien de plus, tolérez donc au

moins dans les autres des croyances et des pratiques qui ne détruisent point vos opinions et qui sont conformes aux principes qu'ils admettent.

VII.

Si, selon nous, un homme vraiment honnête et vertueux n'est pas seulement celui qui évite les crimes et les scandales flétris par l'opinion publique ou par la justice humaine ; si la pureté des mœurs, et je dis la pureté telle que l'explique, telle que l'impose l'Évangile, et non telle que le monde la comprend ; si la soumission volontaire et cordiale à l'autorité publique, à l'autorité religieuse, à l'autorité paternelle ; si la modération des désirs, l'esprit de dévouement, la charité chrétienne nous semblent des devoirs réels, dont la pratique est indispensable au bonheur de tous et de chacun ; nous réclamons une réciprocité bien légitime de tolérance et de support. Laissez-nous libres de suivre nos principes ; ce sont nos opinions, à nous.

VIII.

Ne soyons point plus parfaits que Dieu même qui tolère beaucoup de choses. Rappelons-nous que les ténèbres de l'entendement comptent, parmi les obstacles au bien, autant peut-être que la corruption du cœur.

Combien de chrétiens ne se souviennent qu'ils le sont que dans certains temps de l'année, alors, par exemple, que l'Église célèbre la mémoire de la douloureuse passion du Sauveur ? Combien ne retrouvent le chemin du temple saint que lorsqu'ils y sont attirés par ce charme secret qui touche les cœurs même les plus indifférents ? Combien ne s'agenouillent au pied des saints autels qu'en ces temps de deuil où les autels dépouillés offrent à leurs baisers l'image nue de la croix, et ne viennent se ranger autour de la chaire chrétienne que pour entendre prêcher Jésus crucifié ?

Or, le Dieu bon et miséricordieux, qui n'étouffe pas la mèche fumante encore, leur tient, sans doute, compte de ces restes de foi, et reconnaît pour ses enfants, comme nous avouons pour frères, ceux qui, dans ces jours solennels, viennent prendre part à nos pieuses douleurs.

Le reste du temps, ils ne savent pas ce qu'ils font, et ainsi méritent notre compassion ; peut-être que Dieu leur pardonne, à la prière de son Fils.

IX.

Nous serions donc beaucoup plus indulgents que nous ne le sommes d'ordinaire, si nous réfléchissions avec quelle facilité l'homme peut aujourd'hui donner dans des opinions désastreuses et perdre tout sentiment de foi.

Aux yeux de bien des gens, la religion n'est qu'une affaire d'opinion, et ils ne voient pas qu'il y ait si grand crime à penser d'une manière plutôt que d'une autre sur des questions obscures.

Et en réalité, comment est-ce qu'une opinion s'adopte bien souvent? Les esprits qui sont censés marcher à la tête du mouvement religieux sont eux-mêmes imbus de préjugés si bizarres!

Ceux donc qui font partie du grand nombre, gent moutonnière et aveugle, ne croiraient pas être dans le vrai, s'ils ne s'élevaient philosophiquement, comme ils disent, au-dessus des préjugés du vulgaire. Or, le vulgaire est intolérant. Donc, eux, esprits cultivés, doivent être tolérants.

Et par tolérance, peu s'en faut qu'ils n'entendent indifférence ou même mépris de la religion. L'opinion est encore la reine de ce monde de rationalistes.

X.

Mais voyez un peu cette bizarrerie des hommes, qu'il est, au reste, assez facile de s'expliquer : ceux qui condamnent

avec tant d'acrimonie la prétendue intolérance de l'Église catholique, n'attaqueront jamais sur ce point les sociétés religieuses séparées de nous. C'est que, si l'erreur peut et doit supporter l'erreur, attendu qu'un instinct secret les rapproche, la vérité catholique, elle, aussi compatissante que l'on voudra pour les personnes égarées, n'admet aucune transaction sur le fond même de la doctrine.

L'Église retient, dans son intégrité absolue, sous sa forme essentielle, et sans altération ni mélange, le dépôt que Dieu lui a confié, la parole qu'il lui a révélée, la vérité dont les décisions souveraines de ses conciles établissent irréfragablement la transmission divine. Si l'on taxe sa fermeté d'intolérance, on calomnie sa logique, puisqu'elle n'est que conséquente.

La tourbe vaniteuse des philosophes aveugles et passionnés y voient de l'entêtement; les hommes instruits et désintéressés y découvrent un cachet divin.

XI.

Parmi les sciences qui se prétendent exactes et procèdent, dans leurs développements, par la méthode de l'évidence rationnelle, en est-il beaucoup qui soient tolérantes et laissent à leurs disciples la liberté d'admettre ou de rejeter leurs conclusions? Et si l'on venait à nier l'une après l'autre toutes les déductions de la science astronomique, ne devrait-on pas dire que la tolérance a tué l'astronomie?

Il en serait de même de toutes les sciences : la certitude, l'évidence, n'admettent pas de compromis. Je parle des sciences; je pourrais parler de tout ce qui a un nom : chaque être, physique ou moral, repose sur des lois constitutives sur lesquelles l'intolérance est de rigueur; la moindre concession changerait la nature de cet être ou même l'anéantirait sans retour.

Donc, la vérité est et doit être intolérante envers l'erreur, et ne lui jamais faire de concessions, soit dans l'ordre scien-

tifique, soit dans l'ordre religieux ; ces deux ordres se ressemblant sous ce rapport. Et ce que l'on voudrait prôner sous le nom fastueux de tolérance dogmatique ou philosophique, n'est qu'une absurdité profonde qui anéantit la distinction entre le vrai et le faux ; elle suppose du moins l'impossibilité pour l'homme de les discerner l'un de l'autre ; ce qui est détruire du même coup son intelligence et sa raison. Ce n'est là, sous un autre nom, que le scepticisme absolu, le renversement de l'homme. La tolérance des opinions entraîne celle des conséquences pratiques qui découlent de ces opinions mêmes

XII.

Mais les hommes doivent user entre eux d'une grande charité, d'une large tolérance ; ils doivent s'éclairer mutuellement, jusqu'à ce qu'ils se rencontrent dans le vrai et dans le bien ;

Car l'ignorance et l'irréflexion, qui entrent pour une si large part dans le lot de l'humanité, sont moins à blâmer qu'à plaindre.

Instruisez-l'ignorant, dirigez l'homme irréfléchi, et s'ils vous traitent d'intolérant, votre tâche n'est pas encore suffisamment remplie.

N'accusez point votre frère avec trop de précipitation ; rappelez-vous qu'il n'y a point de crime sans volonté, et que, devant Dieu, nul n'est coupable si son cœur est innocent. Au tribunal du juge suprême, nous ne répondrons pas de nos opinions plus moins erronées, mais de la bonne ou de la mauvaise foi qui nous les aura fait embrasser et soutenir.

Les hommes spirituels, les chrétiens, les vrais philosophes, ne doivent, dans leurs jugements, tenir compte que des intentions et des volontés : les faits n'ont qu'une valeur relative, leur portée ne saurait être absolue.

XIII.

Soyons donc remplis de charité envers les personnes, ayons

pour elles toutes sortes d'égards, et forçons-les à convenir de notre perfection morale; mais ne faisons jamais grâce à l'erreur, ne sacrifions pas une parcelle de vérité. L'erreur veut être tolérée, peut-être; donc elle nous permet de la discuter, car la discussion est le prix de la tolérance. Mais le droit de discuter a pour conséquence la nécessité d'entendre la discussion; et si cette dernière vous semble trop pénible, déclarez-vous intolérants, interdisez l'examen, punissez quiconque se le permet, si vous l'osez

Remarquez pourtant que, d'un côté comme de l'autre, la discussion et dès lors la tolérance a ses bornes, que la raison assigne et que le bon sens ne permet pas de franchir : nulle liberté n'a le droit de dégénérer en licence. La discussion n'est pas la dispute, elle est encore moins la guerre ou la persécution. De même, la tolérance n'autorise point l'injure, encore moins la révolte ou l'insurrection. Pour avoir le droit de discuter, il faut être doué d'une raison haute et calme; et pour avoir le droit d'être discuté, il est nécessaire d'avoir quelque valeur intrinsèque aux yeux de la raison et du sens commun. Autrement on doit s'attendre à être traité comme les malheureux que la société envoie aux petites maisons : c'est beaucoup qu'elle les honore de sa pitié. On ne discute pas avec les fous, et l'on ne tolère pas leurs capricieux excès : le danger serait trop grand; le péril changerait l'indulgence en barbarie.

XIV.

Cependant n'allez pas vous aviser de traiter toujours comme fous ceux-mêmes dont les idées vous paraîtraient le plus excentriques et le plus antireligieuses. Retenez pour jamais ces remarquables paroles d'un personnage éminent (1), qui semble les avoir prononcées pour sa propre justification : « Je connais, dit ce publiciste distingué, les bienheureuses

(1) M. Guizot.

inconsequences de l'esprit de l'homme, et les obscurités qui, aux yeux des plus habiles, couvrent les voies dans lesquelles ils sont engagés..... Et telles sont à la fois notre effervescence et notre misère intellectuelles, que, dans ce vaste espace, à tous les degrés, depuis le matérialisme grossier jusqu'au déisme pur, se rencontrent, et probablement, hélas! se rencontreront toujours des esprits éminents et des cœurs sincères. Les chances et les formes de l'erreur sont infinies et infiniment variées; et l'homme, en y tombant, fait des efforts infinis pour retenir quelques débris de vérité; et Dieu permet qu'il y réussisse, ou qu'il se persuade honnêtement qu'il y a réussi; ce qui fera un jour ou son excuse ou sa planche de salut. »

Ainsi, tolérance pour tout ce qui est flexible et muable; tolérance pour toutes les faiblesses de l'humanité, pour les erreurs involontaires et les surprises de toute nature; mais inflexibilité, intolérance absolue, inabordable, pour tout ce qui tient au devoir, à la conscience, à la vérité.

CHAPITRE XXXVIII.

L'ambition.

L'ambitieux est prêt à tous les sacrifices;
Il a tout les défauts, s'il n'a pas tous les vices.

Être riche n'est rien : le tout est d'être heureux
(VOLTAIRE.)

I.

La gloire n'est qu'un vernis sur une statue, lequel n'empêche pas les vers de la ronger au dedans. Attendez quelques années, et vous verrez ce qui restera de ces brillants succès, de ces hautes dignités dont vous êtes si fiers.

C'est que vous vous trompez dans l'objet de vos recherches : vous courez après ce qui passe, au lieu d'aspirer à ce qui demeure; vous voulez la gloire de ce monde, au lieu de celle que Dieu confère. Vous ambitionnez ce qui brille ici-bas pendant quelques courts instants, au lieu d'ambitionner ce qui resplendira là-haut pendant de perpétuelles éternités. Et tout cela n'est que vanité pure; tout cela n'est qu'illusion misérable, puisque seul l'amour et le service de Dieu mérite d'être ambitionné! Et celui-là avait grandement raison qui disait : « N'être rien, c'est le mieux pour le bonheur et la conscience; en s'élevant, on se charge (1) »

II.

Les hommes d'intelligence et de cœur, quand ils poursuivent

(1) Le card. Giraud.

un but, ne savent reculer devant aucun sacrifice. Eh bien! vous aussi, vous avez un but, l'amour et le service de Dieu. Avez-vous de l'intelligence, pour apprécier la hauteur et la dignité de ce but? avez-vous du cœur, pour vous imposer généreusement les sacrifices qu'exige peut-être et que réclame la poursuite de ce but?

Il y a des positions plus brillantes, qui sont la récompense du mérite, et qu'on peut espérer alors même qu'on ne doit pas les désirer. Remettez-en donc la répartition aux soins souverainement intelligents de la divine Providence. « L'ambition est au mérite ce que le vent est aux navires : il en faut assez pour enfler les voiles, mais pas assez pour les déchirer (1). »

Ce qu'on appelle position brillante se nomme plus justement charge et emploi, poste et fonction. C'est donc pour l'avantage des autres qu'on y parvient, et malheur à qui commande sans utilité pour autrui.

III

Mais vous éprouvez au fond de votre âme des élans ambitieux qui vous portent dans de hautes, dans de brillantes régions : l'ambition vous est naturelle. Tant mieux! mais prenez garde! l'histoire de l'humanité, l'histoire de chacun de nous se résume en deux mots : aimer Dieu et vouloir être sa créature; ou bien, s'aimer soi-même et vouloir être Dieu. Choisissez, voilà tout l'homme! Maintenant c'est le cœur, c'est l'intention, c'est la volonté, c'est le désir que Dieu envisage. Et tel sera jugé pour avoir été riche, conquérant, empereur, homme de génie, tout ce qu'il y a de plus relevé, qui néanmoins a vécu ignoré, sous des haillons, et est mort délaissé, sur un pauvre grabat. Tel autre, au contraire, qui est né sur les marches d'un trône et a passé sa vie au milieu des splendeurs et des fêtes, sera glorifié pour avoir été pauvre,

(1) Vicomte de Nugent.

obscur, humble, bienfaisant, mortifié, parce qu'en esprit il a voulu être tout cela.

IV.

Le monde extérieur, visible, apparent, est peut-être la contre-partie exacte et complète du monde intérieur, du monde des esprits, des âmes et des volontés ; qui sait? C'est du cœur que partent nos pensées ; c'est au cœur qu'est le centre de notre vie, le foyer de nos désirs, la source de nos penchants.

L'ambitieux, quand il ne croit pas pouvoir réaliser encore ses espérances secrètes, s'identifie avec celui auquel il prétend, dans l'occasion, se substituer réellement ; il assiste avec ivresse à tout ce qui peut flatter son héros, parce qu'il en prend sa large part. L'homme qui admire l'homme n'admire jamais que soi ; il se dit : que n'ai-je fait cette action, obtenu cet honneur, prononcé ce discours ! Et c'est la vie à laquelle nous donnons notre complaisance, dans l'intime liberté de notre esprit, dans les désirs de notre imagination, qui forme la principale matière de notre mérite réel ou de notre pauvrete morale en déclarant nos vraies intentions.

Rendons-nous donc irrépréhensibles aux yeux de l'invisible Témoin qui nous contemple et doit nous juger.

V.

Ce n'est pas que je veuille blâmer indiscrètement la soif des honneurs et de la gloire. A Dieu ne plaise ! car quelque funestes qu'elles puissent être au bonheur aussi bien qu'à la vertu de l'homme, quelque fatales qu'elles soient même parfois au repos de la société, elles exercent néanmoins sur le cœur une heureuse et magique influence, dont l'effet est souvent d'agrandir les idées, d'élargir les vues, de multiplier l'action et l'audace, d'inspirer, au besoin, les desseins les plus vastes, et de donner le courage de les entreprendre et la force de les accomplir. Mieux vaut encore la passion de la gloire que celle

des jouissances matérielles. « L'homme qui s'efforce d'acquérir un nom illustre, dit Balmès, et qui, du sein de la foule dans laquelle il est perdu, veut s'ouvrir une route vers un plus haut destin, peut bien employer quelquefois la violence et le crime, et marquer son passage par les larmes et le sang; mais il marche du moins le front levé, sans crainte et sans faiblesse; il n'inspire aux hommes sensés que le regret de voir s'égarer d'une manière aussi funeste de grandes qualités, dignes d'un meilleur objet, et frappe le reste des hommes d'enthousiasme et d'admiration, ou bien de terreur et de haine; jamais du moins il n'excitera le sourire de la pitié, du mépris ou de l'indifférence (1). »

Le grand mal c'est que relativement à la capacité, et à l'aptitude, en plus d'un genre, chacun de nous se croit intérieurement plus qu'il n'est en effet, et a du penchant à s'exagérer ses mérites. Les plus ineptes même ont coutume de se croire fort habiles, parce que, pour connaître ses propres défauts, il faut une habitude de vertu, une générosité d'âme et une droiture de jugement qui ne se trouvent pas d'ordinaire dans la foule des hommes, et cette foule se compose essentiellement d'hommes nuls ou médiocres. Et c'est en faveur de ces derniers que l'on trouvera toujours des abus, des brigues, des menées, des corruptions et des distributions injustes d'honneurs et de charges. Le véritable mérite, au contraire, est souvent éliminé, rejeté à l'écart, et maintenu à distance par les médiocrités jalouses ou même les incapacités besoigneuses qui ont fini par se hisser sur le piédestal destiné aux colosses

VI.

Que nos bonnes qualités ne nous fassent donc jamais perdre de vue nos défauts. Chaque homme a les siens, et nous nous

(1) *Mélanges*, t. II, p. 36, 37.

trompons quand nous n'en voyons point, soit dans nous, soit dans les autres. Cependant, si vous avez quelque envie de vous promouvoir, réfléchissez bien que ce soin doit être laissé à Dieu, à l'exclusion des hommes et de vos intrigues personnelles. Dieu seul a le secret de découvrir les petits et les humbles et de les mettre à leur place : il va chercher le mérite jusqu'au bout du monde, où d'ordinaire il demeure modeste et caché. La vertu ne perce point la foule; elle n'a ni avidité ni empressement; elle se laisse oublier, et c'est pour elle un immense péril de moins : cette fleur ne s'épanouit bien que dans la solitude et loin des profanes yeux.

VII.

Ayons donc assez de philosophie pour ne point nous attrister du faux bonheur des autres. Demeurons persuadés que notre vie n'est heureuse que lorsque, indifférents à la vue de conditions que nous estimons meilleures, nous savons néanmoins nous contenter de la nôtre, sans souhaiter celles que nous n'avons pas. L'âme résignée est toujours satisfaite; c'est l'exigence, c'est l'ambition, c'est la jalousie qui engendrent les peines. La guerre entre le monde et nous vient toujours de ce que nous voulons fuir les épreuves au lieu de nous y soumettre, et paraître au lieu de nous effacer.

Aucune existence, comparée à une autre, n'est satisfaisante; chacun se plaint de la sienne; nul n'est à la place qu'il souhaite, c'est toujours celle d'autrui qu'on ambitionne et qu'on aime. Et tous en sont là!... Hélas! si l'on savait! il y aurait moins de dupes et de malheureux!

VIII.

J'estime que c'est chose passablement vaine que de rechercher la gloire de ce monde, à l'exclusion de celle de l'autre vie.

Voilà donc que l'orgueil vous persuade qu'il est beau de vous faire un nom qui sera répété parmi les hommes; vous

serez nommé à côté d'Hippocrate, d'Alexandre, de Platon, de Bossuet ou de Cuvier. Vous aurez acquis ce que vous appelez la gloire ; vous y serez parvenu, je le suppose. Mais à quel prix et dans quel but? Vous vous êtes mis au travail, non pour sauver votre âme ou laisser à la postérité l'exemple de vos vertus, vous vous êtes condamné à un long, à un pénible labeur pour étonner pendant quelques instants des créatures passagères comme vous. Et leurs applaudissements, qui tout à l'heure, seront emportés avec elles dans la tombe, vous tiennent lieu de tout, et de Dieu même ! Ainsi, vous oubliez le ciel pour un vain bruit, que peut-être vous n'obtiendrez pas, que vous n'entendrez peut-être jamais, ou que dans un moment à peine saisissable, qu'à un instant fugitif, qui passera comme un rêve.

Non, non, la gloire ne vaut pas le mal qu'elle nous donne.

IX.

Ce n'est pas, encore une fois, que je vous défende d'aimer la gloire ; bien loin de là, je vous permets même de vous passionner pour elle. Cependant sachez établir une différence entre aimer la gloire et aimer la louange. La louange finit toujours par éblouir, et il n'y a rien à attendre de bon d'un esprit qui se complaît en lui-même : les chefs-d'œuvre n'ont jamais dû leur naissance qu'à la modestie et à la timidité... « Sachons, a dit un publiciste distingué, que la pensée de l'homme ne s'élève, que son horizon ne s'agrandit, que lorsqu'il se détache du monde et de lui-même (1). »

Assurément c'est quelque chose de bien flatteur que de se voir l'objet des regards de la foule et d'entendre répéter partout : Le voilà (2) ! Oui, c'est beau, mais c'est funeste. Con-

---

(1) M. Guizot, *Hist. de la civilis. en France.*

(2) At pulchrum est digito monstrari et dicier : hic est !

(HORACE.)

tentez-vous d'aimer à faire, à loisir, de belles et bonnes choses, qui remplissent l'univers en temps opportun, et qui rassemblent dans une même admiration tout un peuple de nobles esprits. Que vos délices soient d'élaborer vos titres de gloire dans le silence et dans l'ombre. Jouissez-en avec toute l'exquise délicatesse de votre sentiment. Vous seul êtes peut-être en état d'apprécier dignement votre œuvre et d'en connaître tout le mérite. La foule, en vous louant, se trompe de beaucoup. Remerciez-la pourtant de ses bonnes intentions; mais vous êtes au-dessus de ses éloges. Vous dites comme le poëte latin :

> Osons enfin, osons, loin des vulgaires yeux,
> Prendre aussi vers la gloire un vol audacieux (1).

Si donc vous avez reçu du ciel une nature supérieure, vous vous sentirez un jour ou l'autre tenté de sortir de votre obscurité. Peut-être même tenterez-vous de grands efforts pour réaliser ce saint et noble désir. On dira que vous êtes inspiré par des sentiments blâmables. Mais vous saurez bien vous rendre justice à vous-même et n'écouter que la voix de votre conscience qui vous justifie, et non les clameurs jalouses de la foule intéressée qui vous accuse. Avez-vous senti germer une idée dans votre tête, et possédez-vous le courage et les ressources nécessaires pour la mettre en œuvre? Allez, mon ami, et affrontez tous les obstacles. Je vous garantis le succès, parce que je compte sur votre persévérance. Vous êtes animé d'une louable et sainte ambition. Dieu vous bénisse!

---

(1) *Georgiques*, liv. III, 8 et 9. Trad. de Delille.

CHAPITRE XXXIX.

L'esprit du siècle.

Marchez avec le siècle en ce qu'il a de bon :
Ou marchez à sa tête et donnez-lui le ton.

I.

Chaque homme a son esprit, sa manière de voir, de sentir, de juger, d'agir et de penser. Chacun estime que sa manière est la bonne et son esprit celui que tous devraient avoir, à quelques modifications près.

Cet esprit, nous prétendons bien le tenir de la nature d'abord, ensuite de nos réflexions et de notre expérience, et enfin des heureuses circonstances où nous nous sommes trouvés et dont nous avons su profiter. Mais nous oublions que peut-être le contact avec les esprits de notre siècle nous a influencés plus que tout le reste, ou que l'isolement à rétréci nos vues.

II.

Qui peut répondre de la direction qu'auraient prise ses idées, ses penchants, ses goûts et ses intincts, s'il eût vécu dans un autre milieu que celui où la Providence l'a placé?

De quoi dépend souvent la détermination la plus importante que puisse prendre un homme? Du hasard, dirons-nous parce que pour nous le hasard n'est autre chose, comme on l'a dit, que l'incognito de la Providence, qui semble se complaire à demeurer cachée. Et ce hasard découle naturellement de l'esprit général, de l'état des âmes et des cœurs de la société même où nous vivons; cet esprit déteint sur nos facultés et les façonne à sa ressemblance.

III.

Prenons pour exemple l'expression de cet esprit, fixée d'une manière durable et permanente dans les monuments de la littérature. Les ouvrages anciens de notre langue, et surtout les chefs-d'œuvre des époques religieuses, respirent je ne sais quoi de calme et de digne, et procurent à l'âme de paisibles jouissances, auxquelles elle se livre sans inquiétude et sans regrets.

On sent que tout cela s'écrivait et se lisait à tête reposée, dans une société régulièrement constituée, ayant foi en elle-même, et où chacun et chaque chose avait sa place connue, suffisante, incontestée.

Combien est différent le ton de la littérature actuelle! Et, pour commencer par ce que je regarde comme le plus noble exercice du langage, d'où vient que nos orateurs sacrés eux-mêmes, nos prédicateurs les plus justement célèbres, ont ces mouvements brusques et inégaux, cette parole pittoresque et saccadée, ces images hardies qui donnent tant d'éclat et de force à leurs pensées et un intérêt si piquant à leur chaleureuse éloquence?

C'est que leur zèle, vif et sincère, a plus que jamais à lutter contre l'indifférence et le doute, contre l'erreur et le vice. Ils le savent, ils connaissent leur siècle, ils croient toujours lire sur le front de quelques-uns de leurs auditeurs l'incrédulité ou le doute, l'indifférence ou l'opposition. Et cette pensée, qui les attriste, les anime aussi, les exalte, et cause en leur âme une sorte d'agitation fébrile, qui se peint naturellement dans leur langage.

IV.

Or, ainsi en est-il de nous tous à quelques légères différences près. Nous avons tous, dans notre manière de voir, de sentir, d'exister, quelque chose d'inquiet, d'irrégulier, de

forcé, et, comme on dirait aujourd'hui, d'anormal et d'excentrique. Pour parler et pour agir, nous tendons toujours un peu notre âme; il y a gêne, effort, fatigue dans tous nos mouvements. Nous avons de la vivacité, de la force, du mouvement, de la vie, mais peu de naturel; ce n'est point de la santé, c'est de la fièvre.

V.

« Tel est le caractère dominant des mœurs de notre siècle, disait quelqu'un il y a un siècle et demi : une inquiétude généralement répandue dans toutes les professions; une agitation que rien ne peut fixer, ennemie du repos, incapable du travail, portant partout le poids d'une inquiète et ambitieuse oisiveté; un soulèvement universel de tous les hommes contre leur condition; une espèce de conspiration générale, dans laquelle ils semblent être tous convenus de sortir de leur caractère; toutes les professions confondues, les dignités avilies, les bienséances violées; la plupart des hommes hors de leur place, méprisant leur état et le rendant méprisable. Toujours occupés de ce qu'ils seront, pleins de vastes projets, le seul qui leur échappe, est de vivre contents de leur état (1). »

VI.

Tel est le caractère dominant de tous les siècles, sans exception; parce que tel est l'esprit du siècle, par opposition à l'esprit du ciel, tel est l'esprit du monde, par opposition à l'esprit de l'Évangile.

Les siècles ressemblent aux hommes, qui se ressemblent toujours : chacun d'eux, en passant dans la vie, pousse de telles plaintes, que l'on croirait qu'avant lui il n'y avait jamais eu de misères ni de misérables.

(1) D'Aguesseau.

Il y a des choses qui, vues de près, et surtout senties, nous touchent davantage : ce sont celles qui nous sont personnelles ; l'ensemble nous échappe.

Quand donc nous désabuserons-nous, et serons-nous convaincus que la foi seule, la religion catholique, saintement professée, peut détruire le sujet de nos lamentations ?

Les siècles qui furent chrétiens eurent moins de maux réels à déplorer, et cela, en proportion de leur plus ou moins de christianisme : il en est de même des individus.

VII.

Si donc nous voulons nous soustraire à l'esprit du siècle et à ses malignes influences, inspirons-nous de l'esprit de Dieu, qui en est l'opposé. Ne rejetons point nos défauts et nos imperfections sur notre âge, parce que, dans tous les âges, il y a eu des imperfections et des défauts ; mais dans tous les âges aussi, il s'est rencontré des âmes généreuses qui ont résisté à l'esprit de leur temps, pour suivre l'esprit de la foi. Les difficultés n'étaient pas moindres alors qu'aujourd'hui, et les ressources offertes à tous étaient les mêmes. On peut donc aujourd'hui, comme alors, combattre et triompher, s'élever et grandir, marcher par des sentiers glorieux et présenter au monde de nobles exemples à imiter. L'esprit du siècle s'en moquera ; mais laissez-le : vous ne changerez pas son essence.

VIII.

Les enfants de ce monde, placés sous l'influence d'une fascination réelle, et ne voyant les choses qu'à travers le brouillard de leurs passions, ne peuvent absolument rien comprendre à la félicité des enfants de Dieu, qui leur semble une illusion totale. Ils les plaignent comme des victimes d'une mystérieuse séduction ; et le monde renouvelle, à l'égard des vrais chré-

tiens, la conduite d'Hérode envers le divin Maître : il les méprise. Ou bien encore il conçoit pour eux ce sentiment indéfinissable de pitié mêlée d'étonnement que l'on éprouve pour une personne en démence.

Nous pourrions peut-être rendre au monde la pareille, moins le mépris pourtant. Mais contentons-nous de goûter en paix, et dans un profond sentiment de reconnaissance et d'humilité, la joie et le bonheur que Dieu nous communique.

Ne prions pas pour le monde : il est inconvertissable; mais prions pour nos frères qui sont fascinés par l'esprit du monde, afin qu'ils soient pénétrés de l'esprit de Dieu, et deviennent heureux.

CHAPITRE XL.

L'erreur.

L'erreur n'est point péché ; plaignons ceux qu'elle infeste.
Aux hommes, aux États, elle est toujours funeste.

I.

C'est, sans contredit, une des plus graves erreurs de notre siècle, de croire que les doctrines religieuses sont indifférentes au point de vue du bien-être de la société ; car toute hérésie a pour but secret de faire prévaloir les trois grandes convoitises dont elle porte les stigmates honteux ; et c'est la ruine des États.

Quand la perte de la vérité n'aurait pas pour les individus, isolément pris, les conséquences désastreuses que chacun peut constater dans la sphère de ses connaissances, la perte de la vérité dans les masses entraînerait toujours après elle des suites extrêmement funestes.

Qu'est-ce donc qui est l'âme des sociétés, le principe de vie des États et des empires, sinon la vérité religieuse, connue et pratiquée ? Quel est le principe de leur mort, sinon les passions basses et égoïstes ?

Croyez-vous, par hasard, que le monde subsisterait encore, si le catholicisme n'était pas répandu dans son sein ? Depuis que la vérité religieuse a déserté le peuple juif, cette nation a perdu son existence, et l'on n'en retrouve plus que des débris épars. Je ne parle ni des Grecs, ni des schismatiques russes, ni des anglicans, ni des États gouvernés par des soi-disant philosophes, qui n'ont de vie que ce qu'elles nous empruntent.

II.

Voyez les royaumes où l'imprevoyance et l'incurie des princes ont laissé pénétrer l'hérésie et les désolantes doctrines d'une philosophie tout humaine. Rappelez-vous les contrées de l'orient en proie au gnosticisme et à l'arianisme; celles de l'occident aux fureurs des manichéens et des soi-disant réformés. Entendez ces empires, déjà sourdement minés par l'erreur, s'écrouler avec fracas sous les coups de l'hérésie; écoutez les râlements funèbres de ces États qui ont avalé le poison impur, sans rejeter encore toute vérité, et qui ne peuvent achever de mourir, après une longue agonie de trois siècles et des déchirements sans fin.

Seule, la vérité délivre les individus, comme les masses, de la corruption et de la mort définitive; l'erreur empêche que cette mort ne soit qu'un sommeil et cette corruption un rajeunissement.

III.

Malheur aux sociétés où se professe l'hérésie, qui est un principe de dissolution! malheur à celles où le nombre et l'étendue des vérités diminue et se rétrécit.

La vérité, c'est la source où les peuples se désaltèrent, où le sang se rafraîchit et se renouvelle; l'erreur est le torrent empoisonné où les nations trouvent la mort.

L'hérésie est l'arme puissante dont l'ennemi du genre humain s'est toujours servi pour percer le sein des peuples que Dieu avait à son service.

D'un peuple roi, parce qu'il est libre et chrétien, l'hérésie fait un peuple d'esclaves, parce qu'au lieu de dépendre de Dieu il ne dépend plus que de l'homme et de ses caprices.

Le mot de liberté, qu'on lui jette comme un leurre, ne recouvre qu'une odieuse tyrannie.

Point de liberté possible pour les peuples en dehors du ca-

tholicisme pur : l'histoire est là pour l'attester ; et au fond de tout malaise, social ou individuel, il y a une erreur qui le produit ou le fomente.

IV.

Qui dit hérésie, dit esclavage pour tous, servitude intolérable sous le nom de liberté, parce que l'esclavage est établi partout où les passions sont libres. Or, l'hérésie est la mise en liberté des passions.

Au nom de l'hérésie, le pouvoir des princes reçoit des entraves, que l'on qualifie du nom fastueux et menteur d'équilibre constitutionnel : comme le Dieu enchaîné de l'hérésie, ils règnent et ne gouvernent pas ; vains simulacres sur un trône.

Au nom de l'hérésie, les peuples sont appelés à se régir eux-mêmes, troupeau sans pasteur, navire sans pilote sur une mer orageuse ; anarchie inimaginable, où le concert est radicalement impossible, où tous commandent, alors que tous doivent obéir ; chaos inconnu des temps anciens, invention infernale des temps modernes, où l'on a décapité les corps, sous prétexte de les faire vivre.

Au nom de l'hérésie, une loi morte et sans autorité absorbe tous les droits des individus, dans l'intérêt commun ; enlève au père l'autorité sur ses enfants, à l'épouse les droits de sa condition, aux enfants l'obligation d'obéir et de respecter leurs parents.

Au nom de l'hérésie, le maître ne peut commander au serviteur qui a droit à sa liberté ; le serviteur n'est plus tenu d'exécuter les ordres de son maître, parce qu'ils sont égaux devant la loi.

Au nom de l'hérésie, le mal peut se produire sous toutes les formes, pratiqué, écrit, parlé ; le bien seul n'a pas ce droit ; il est à l'état d'ilote et de paria : c'est un mineur qui a tout contre lui.

La liberté de conscience, la liberté des cultes n'ont été

proclamées qu'au profit du protestantisme ou de l'incrédulité, ce qui est tout un. Ce mot veut dire la liberté de n'avoir point de religion, de se dispenser de toute pratique religieuse, d'apostasier.

V.

« Ce qui a sauvé le monde jusqu'ici, c'est que l'Église, dans les temps anciens, a été assez puissante pour extirper les hérésies, lesquelles, enseignant principalement une doctrine différente de celle de l'Église, avec des paroles dont l'Église se sert, auraient depuis longtemps conduit le monde à sa dernière catastrophe, si elles n'eussent été étouffées. Le vrai danger, pour les sociétés modernes, a commencé le jour où la grande hérésie du seizième siècle a obtenu droit de cité en Europe. Il n'y a depuis lors aucune révolution qui ne porte avec soi un danger de mort pour les sociétés. La cause en est que toutes, prenant origine dans l'hérésie protestante, toutes sont fondamentalement hérétiques. »

VI.

Aussi, « demandez au monde pourquoi il est plein de terreur et d'épouvante, pourquoi de sinistres et de lugubres rumeurs traversent les airs ; pourquoi les sociétés sont haletantes d'effroi, comme un homme qui rêve qu'il est sur le bord d'un abîme et que le pied va lui manquer (1) ? » Elles ne le savent pas, sans doute, mais un instinct secret le leur suggère. Aussi s'efforcent-elles de revenir à la religion véritable, espérant bien trouver là le remède à des maux que la politique se flatte en vain de pouvoir guérir.

La religion est le tout de l'homme et de la société ; l'hérésie les tue l'un et l'autre.

1) Donoso Cortes, *Essai*, etc., liv. III, ch. I.

Être catholique ou n'être plus : voilà l'alternative inévitable offerte à l'humanité.

VII.

Le monde moderne, abreuvé aux sources de la religion du Christ, ne ressemble en rien au monde antique : chez l'un, il y a de l'énergie, du sentiment, de l'activité, de la vie, parce qu'il y a des principes certains et un but bien connu ; chez l'autre, il n'y avait rien de tout cela.

Aussi, comparées aux révolutions antiques, qui étaient purement civiles ou militaires, les révolutions modernes, qui sont forcément et essentiellement religieuses, renferment dans leur sein une force de destruction invincible, nécessairement satanique, car elle n'est pas divine.

L'antique ennemi du Christ a recommencé sa guerre gigantesque, dont les hommes ne sont que les aveugles instruments et l'Église le but. Il attaque la religion par l'erreur et l'hérésie, et quand ce moyen ne lui réussit plus à souhait, il brandit le glaive matériel pour essayer une nouvelle manœuvre. Heureusement que la vérité, qui est divine, subsiste éternellement et a des promesses d'indéfectibilité !

VIII.

La revolution française, qui était non-seulement une erreur religieuse, non-seulement une hérésie, mais la négation suprême et absolue de toute vérité, découlait du protestantisme d'abord, puis du jansénisme, et enfin du philosophisme, qui l'engendra directement. On conçoit qu'une filiation pareille, qu'un sang aussi triplement souillé et corrompu, devait donner un être triplement dégradé, qui n'eût rien, en quelque sorte, d'humain et de naturel Eh bien ! il n'y a que du plus ou du moins dans les révolutions, depuis le simple mécontentement jusqu'à l'émeute, jusqu'au renversement total de l'ordre.

Et au fond de toute révolution sociale il y a négation d'une vérité religieuse.

C'est ainsi que la grande révolution, après avoir tout nié, en était venue à ce renversement étrange de proclamer la sainteté du mal et d'instituer la noblesse du crime. Dieu nous préserve de revoir de pareils malheurs ! Mais aussi, qu'il daigne ouvrir nos yeux à la vérité, et nous faire voir où est le salut !

La vérité seule nous donnera la liberté véritable ; or, la vérité n'est point chez les sectes hérétiques : elle est dans l'Église, dont les sectes se sont séparées en leur temps.

Vive donc la sainte Église catholique, apostolique et romaine, colonne et appui inébranlable de la vérité, et par conséquent de la liberté !

Toutes les sectes n'ont de commun que l'erreur, la haine de l'Église et l'hypocrisie : hypocrisie du cœur et hypocrisie du langage ; car dans l'erreur tout est faux, à commencer par le vocabulaire : elle abuse de tous les termes et se prétend la vérité, se trompant ainsi elle-même et séduisant ses adeptes.

IX.

Nous abhorrons tous les excès démagogiques qui ont souillé, il y a soixante ans, le sol de notre pays, et cependant nous ne voyons pas que « ce qu'il y a de pis au monde, ce ne sont pas les mauvaises actions, mais bien les mauvaises doctrines qui les déchaînent.

« Il a bien peu réfléchi et bien peu observé, celui qui n'est pas convaincu de cette importante vérité, que l'état matériel des sociétés est ou devient bientôt conforme aux doctrines qui s'agitent dans le monde supérieur des intelligences ; et que des idées aux faits, du cabinet du philosophe à la rue, il n'y a que la distance de quelques degrés rapidement franchis par les passions, toujours aux écoutes de ce qui peut autoriser leur licence. Le monde des intelligences n'est jamais sans doctrines ; et ces doctrines ne sont jamais sans se traduire bientôt en

événements, sans informer la société et la faire mouvoir au gré de leurs inspirations. Les questions les plus spéculatives de la théologie et de la philosophie sont toujours grosses d'ordre ou de désordre, de vie ou de mort. Et tout le mal et tout le bien qui se font dans le monde ne sont que la mise en pratique de l'erreur et de la vérité (1). »

---

(1) Aug. Nicolas, *du Protestantisme*, t. I, appendice.

CHAPITRE XLI.

La vérité.

Craindre la vérité, c'est être malheureux,
Tandis que la chercher, c'est être vertueux.
Chez le petit, le faible, au fond d'un puits perdue,
La vérité jamais des grands n'est entendue.

La vérité est comme l'air et la lumière de l'âme.
(NICOLAS.)

I

La vérité, c'est ce qui est; l'erreur, le mensonge, c'est ce qui n'est pas. Et cependant il y a, en fait de religion, des affirmations contradictoires qui procèdent de la conviction, qui émanent de la persuasion. L'homme se trompe donc quelquefois dans ce qu'il croit être la vérité, et voilà pourquoi l'erreur n'est pas toujours coupable.

Heureusement que le Créateur ne nous a pas abandonnés sans pilote aux fluctuations inévitables de cette mer orageuse où nous opérons notre pénible traversée. Le phare de la vérité resplendit à l'horizon; il indique le port; et le pilote infaillible qui dirige l'embarcation ne heurtera pas contre les écueils, il abordera heureusement au rivage. L'homme a pour guide dans le chemin de la vérité la sainte Église catholique, qui est une parce que la vérité aussi est une, tandis que l'erreur est multiple, et se formule de diverses manières plus ou moins obscures, plus ou moins vagues, plus ou moins changeantes.

II.

Toutefois nous ne devons jamais compter sans cet esprit de

malice, qui, fécond en ressources, habile à changer de formes selon le besoin des temps, continue perpétuellement son œuvre, et pour perdre les âmes, sait leur faire accepter les illusions les plus grossières et les plus palpables contradictions. C'est que quiconque est une fois sorti du principe d'autorité, de la barque du pêcheur, ne recule devant aucune inconséquence, et, déserteur alors sans foi, contracte, s'il le faut, des alliances monstrueuses avec les révoltés du camp adverse, pour entretenir la guerre contre l'ennemi commun, la vérité. En effet, toutes les erreurs, tous les schismes, tous les mensonges, même les plus contradictoires, ont un rapport étroit de parenté : le démon est leur père commun.

De là une fraternité qui aboutit tôt ou tard aux réconciliations les plus imprévues

III.

Il y a des hommes, soi-disant philosophes, qui ont imaginé que la vérité était variable, que l'essence des choses dépendait de la libre volonté et institution de Dieu. C'est une erreur savante, mais une erreur néanmoins; car si vous attribuez à Dieu le pouvoir de changer l'essence des choses, l'Église catholique, qui est le représentant légitime et l'organe infaillible de Dieu, aura dès lors le droit de décréter successivement la vérité de deux propositions contraires; ce qui est absurde.

Vous criez quelquefois à l'intolérance de l'Église : criez donc aussi à l'intolérance de la vérité, surtout de la vérité que vous croyez, vous personnellement, avoir découverte. Criez à l'intolérance de la vérité mathématique; car celle-là non plus ne vous fait pas de concessions; elle n'entend point à des accommodements; elle est éternelle et immuable.

IV.

Que la vérité soit pour l'homme une doctrine qu'il doit

recevoir avec une foi respectueuse des mains d'une autorité infaillible, ou bien qu'elle lui apparaisse comme un problème dont il faut tenter la solution, parce qu'il y est infiniment intéressé, dans l'un comme dans l'autre cas la vérité ne se montre à lui, à titre de dogme ou à titre de question, que pour le condamner à l'humilité et au travail. Car il ne peut point se passer d'une doctrine. Il faut qu'il ait une opinion sur la loi de ses rapports avec les autres êtres; et, à cet égard, l'indifférence et le scepticisme sont impossibles : il faut une négation absolue ou une affirmation positive. Mais reconnaître la vérité, la distinguer de l'erreur, ne peut être qu'un don du ciel : cela suppose déjà un excellent esprit, une intelligence droite et solide.

V.

« Comment vivre en paix, demandait un infortuné philosophe, dont la foi avait fait naufrage, comment vivre en paix, quand on ne sait ni d'où l'on vient, ni où l'on va, ni ce qu'on a à faire ici-bas? quand on ignore ce que signifient et l'homme, et l'espèce, et la création; quand tout est énigme, mystère, sujet de doute et d'alarmes?

« Vivre en paix dans cette ignorance est une chose contradictoire et impossible.

« Si quelques hommes, à force de distractions et d'insouciance, peuvent s'endormir dans une telle situation, c'est une exception qui n'atteint pas les masses; dès que le doute les envahit, elles s'agitent, elles ne retrouvent la paix que quand il a disparu (1). »

VI.

Quand vous avez jugé qu'une vérité matériellement profi-

(1) Jouffroy, *Mélanges philos.*, p. 481.

table vous importe à connaître, vous n'avez pas de repos que vous ne l'ayez trouvée. En faites-vous autant pour la vérité religieuse? Et néanmoins le profit que vous en pourriez retirer serait d'autant plus considérable que les biens éternels sont au-dessus des richesses de la terre, les trésors de l'intelligence plus précieux que les trésors de ce monde.

Le magistrat, le juge se donne bien du mal et passe bien des heures, interroge bien des témoins et consulte bien des indices pour découvrir la vérité sur un fait quelquefois bien minime et d'une importance bien secondaire. L'érudit compulse bien des ouvrages, entreprend des courses nombreuses pour déterrer la vérité sur une leçon parfois assez indifférente. Et pour nous assurer de la vérité religieuse sur nos obligations et nos devoirs envers Dieu, nous-même et notre prochain, quelle démarche faisons-nous?

VII.

Le lapidaire soumet à des expériences réitérées le diamant dont il veut connaître la valeur réelle et la véritable nature. Le physicien, le chimiste éprouve et cherche à démêler l'or d'avec l'alliage impur qui le déprécie, et s'impose pour cela des travaux considérables. Et nous, que faisons-nous pour démêler la vérité d'avec l'erreur, pour nous assurer de la richesse de cette perle précieuse? Que faisons-nous surtout pour la conserver en notre possession et ne la point laisser ravir par les voleurs, ni corrompre par le mélange de fausses doctrines?

VIII.

Il y a deux mots malencontreux que nous proférons souvent à propos de la vérité, et, dans notre bouche, ces deux mots seraient deux blasphèmes, s'ils étaient réfléchis.

Qu'importe? disons-nous quelquefois, quand on nous rappelle les droits ou les exigences de la vérité.

Et c'est là l'expression d'une indifférence coupable; c'est le cri d'une âme qui cherche à s'étourdir sans pouvoir en venir à bout; c'est un blasphème.

Il importe infiniment de payer à la vérité le tribut qu'elle réclame, parce que sans cela nous brisons, nous rompons la trame de notre existence; nous nous séparons de l'aliment indispensable de notre vie, du gage de notre liberté, du flambeau de nos pas, du remède à nos maux, du principe de notre justice, de la source de notre bonheur.

IX.

Nous disons encore quelquefois à ceux qui osent nous parler de la vérité : On ne sait pas; qui sait?

Et cette parole est encore un blasphème, car, dans son ensemble, la vérité n'est pas douteuse, on sait très-bien où elle est et les devoirs qu'elle impose; et qui donc ne le sait pas? vous demanderai-je à mon tour. Ne se fait pas illusion qui veut sur cet article. On a beau dire et beau faire, la vérité reste visible, évidente, claire, manifeste, et avec cela impérieuse, inflexible, impitoyable. Que faire? s'obstiner à fermer les yeux? mais elle est au-dedans! se boucher les oreilles? mais elle parle au fond de l'âme, elle crie à l'intérieur, et rien ne peut étouffer sa voix.

Que faire? demandez-vous. — Il n'y a qu'une chose à faire, si l'on veut avoir la paix : c'est de se rendre. Il n'y a pas de déshonneur à être vaincu par la vérité; il n'y en a qu'à se laisser vaincre par l'erreur et séduire par le mensonge. Aussi bien, quand on a le malheur d'ignorer la vérité, il n'y a pas d'absurdités qu'on ne dévore, d'erreurs que l'on n'admette, de superstitions qu'on ne pratique, de désordres auxquels on ne s'abandonne; parce que la vérité seule engendre la vertu et éclaire l'intelligence.

Mais une intelligence atteinte de la maladie de l'orgueil peut tout admettre, excepté la vérité.

X.

Il y a, j'en conviens, erreur et vérité dans ce monde, et assez souvent elles se trouvent mélangées ensemble, au point qu'elles ne sont pas faciles à distinguer l'une de l'autre. Cependant il existe, pour l'esprit humain, une méthode vraie, des principes certains et des procédés légitimes, qui conduisent à cet heureux discernement. Ces principes, ces procédés ont été pratiqués de tout temps par beaucoup d'hommes, et quelquefois instinctivement, et ils ont pu l'être, dans un certain sens, par tous les hommes. Ils ont été pratiqués, avec quelque conscience et d'admirables résultats, par les esprits philosophiques de tous les siècles; pourtant, il faut dire aussi qu'ils ont été méconnus et violés par la critique aveugle, et par la pratique déréglée des sophistes de tous les temps.

Mais les honnêtes gens desespèrent-ils de la morale, parce que la canaille en méconnaît les lois éternelles et sacrées?

XI.

L'esprit humain, destiné à percevoir la verite, est un et le même dans tous les hommes, comme la vérité elle-même se présente identique à tous les esprits.

L'erreur n'est pas dans les choses, elle n'est pas objective, pour parler avec les modernes; elle est dans l'esprit, dans l'entendement qui se trompe et se fait illusion, elle est subjective.

L'esprit de l'homme ne peut pas se trouver en face de l'erreur : il se trouverait en face du néant, de la non-existence, de ce qui n'est pas. Mais il se trouve en face de la vérité, qui est sa lumière, et le flambeau qui l'éclaire, le guide et le vivifie.

Tous les esprits qui voient la vérité absolue ou une verite

particulière, voient la même chose, et toute chose que l'esprit d'un homme a clairement perçue, est vraie.

L'entendement ne saurait s'abuser ni se faire illusion sur ce point; mais le cœur fait souvent des contes à l'esprit, et l'empêche d'être sincère

Aussi, en théorie et dans la réalité, tous les génies du premier ordre, tous les grands esprits sont d'accord; l'opposition ne naît que quand les intérêts se divisent, et alors apparaît le sophisme, volontaire ou non.

XII.

Comme tous les esprits, quand la passion ne les aveugle pas, voient tous la même vérité et de la même manière, il il y a donc une philosophie humaine, qui est universelle. Et cette philosophie, qui a pour objet la vérité, quoiqu'elle n'ait peut-être pas toujours et partout eu pour objet toute vérité, a été pratiquée naturellement, instinctivement, par tout ce qu'il y a jamais eu d'esprits raisonnables parmi les hommes. Et cette philosophie, la seule qui soit modeste et sincère, la seule par conséquent qui mérite notre confiance, a été et devait être acceptée, mais élevée, consacrée et dignement couronnée par la philosophie chrétienne, qui prend le nom de théologie, bien que le nom ne fasse rien à la chose

Or, ce dernier et sublime ensemble, ce système à la fois humain et divin, cette harmonisation de toutes les vérités, n'a trouvé de contradicteurs que dans le parti des méchants, dans la secte une et multiple, mais éternelle de l'erreur, qui, par une satanique méthode, parvient à se soustraire à la logique, et, à force d'évolutions contre nature, finit par tourner assez la tête pour ne pas voir.

Tout homme qui professe une erreur positive, est ou un orgueilleux, un esprit faux et vain, ou une intelligence faible et bornée, qui ne peut s'élever à la société lumineuse des grands esprits.

XIII.

La vérité, disait un écrivain fameux, a toujours été un objet de haine (1).

Mais savez-vous pourquoi nous avons tant de peine à souffrir ce qui devrait nous être si agréable? Savez-vous pourquoi la vérité ne trouve presque jamais un moment d'audience favorable au tribunal de l'opinion publique? Savez-vous pourquoi cette opinion est prévenue contre la vérité, et d'où vient que partout elle la tient dans un état permanent d'ostracisme moral? Savez-vous d'où peut naître cette opposition perpétuelle et générale, cette haine, en quelque sorte instinctive, contre la vérité?

Nous qui la réclamons sans cesse, qui l'exigeons en toutes circonstances, qui établissons sur elle la sécurité des relations sociales; nous qui avons institué des tribunaux pour rechercher la vérité, des châtiments pour punir le mensonge, et qui avons horreur du parjure; comment se fait-il que nous haïssions la vérité, que nous la redoutions, que nous ne puissions l'entendre sans frémir et parfois sans éprouver des crispations douloureuses?

XIV.

Qu'est-ce que la vérité? demandait, avec une émotion visible, un proconsul romain; et sans attendre une réponse, il retournait à ses injustices. Image trop frappante de notre propre conduite : quand nous pressentons quelque part la vérité religieuse, la vérité morale, la vérité universelle, divine, nous fuyons, de peur d'être contraints par la logique à nous en faire l'application. Quand l'aiguillon de la vérité nous a surpris, quand son dard a pénétré dans le sanctuaire de

---

1. Tertullien, *Apologetiq.*, ch. XIV.

notre conscience, nous sommes troubles ; alors la verite, cette vérité-là, nous devient odieuse.

Il en serait bien autrement s'il s'agissait de la vérité à connaître sur l'inconduite de notre prochain ou sur une découverte scientifique qui promît d'améliorer notre position matérielle ; nous serions alors tout de feu.

Mais la presence en nous d'une vérité religieuse nous secoue trop fortement, à notre gré, dans les illusions d'erreur au sein desquelles vous vivons, et qui font comme partie de notre existence. L'apparition soudaine du soleil de la vérite fait pâlir, à notre grand regret, les lueurs incertaines, mais chères, de nos illusions, et nous nous sentons comme partagés entre elles et la clarté saisissante qui brille et resplendit à nos regards. Nous nous sentons forcés, en quelque sorte, à prendre un généreux parti sous peine de rester moins contents de nous-mêmes. Et voilà pourquoi la vérité nous est odieuse

Triste raison, il en faut convenir, et qui ne nous fait pas honneur.

Aimons donc la vérité, qui nous rendra libres et nous affranchira des mille misères de notre condition. Oh ! si nous savions quel profit rapporte la connaissance et l'amour de la vérité !

CHAPITRE XLII.

La sainteté.

La sainteté consiste à remplir son devoir ;
Rien de plus : tu l'auras si tu la veux avoir.

I.

Il y a des gens qui disent : La sainteté n'est pas faite pour nous, qui vivons au milieu du monde et dans le tracas des affaires, absorbés que nous sommes par les soins d'ici-bas et les préoccupations de la vie présente. — Vous conviendrez cependant que c'est en prendre bien vite et bien aisément son parti. Alors vous renoncez, ni plus ni moins, aux espérances que la religion vous autorisait, vous engageait à concevoir, et vous vous déterminez, de gaieté de cœur, à laisser de côté le ciel, et à vous en aller du côté de l'enfer quand le temps en sera venu ?

Singulière insouciance que celle-là ! N'émanerait-elle point d'une sorte de désespoir conçu dans l'ignorance de quelque vérité bien simple ?

II.

La sainteté n'est pas faite pour nous. — Eh ! pour qui donc est-elle faite, s'il vous plaît ? Pour ceux, sans doute, qui vivent dans les austérités du cloître et de la solitude ? pour les missionnaires et les martyrs ? — Oui, assurément, nous devons le croire. Mais elle n'est pas faite pour eux seuls ; nous devons le croire aussi ; car alors tout le monde devrait se livrer aux austérités du cloître et de la solitude ; tout le monde, devenir missionnaire et martyr. Mais, dans cette

supposition, l'œuvre de Dieu, la création, le monde, l'Église, la société tout entière, entreraient dans une voie que Dieu n'a pas voulue, et qui mène droit à l'anéantissement, en passant par le désordre et la confusion.

III.

Celui qui a appelé tous les hommes à la connaissance de la vérité, celui qui veut que tous soient sauvés, n'a point fait d'exception pour les conditions ordinaires et légitimes où l'homme peut se trouver dans la vie. Il nous a seulement avertis de ne pas nous laisser surmonter par les sollicitudes terrestres, mais il ne nous a pas défendu d'en avoir et de nous y livrer autant que notre position le réclame.

Le christianisme ne détruit point la société, il la perfectionne, l'embellit et la sanctifie, comme tout ce qu'il touche; il n'anéantit pas, il améliore, il transforme

Restez où vous êtes, mais ne restez pas ce que vous êtes, c'est-à-dire pratiquez le bien qui est à votre portée, dans votre position présente, et ne rêvez pas l'impossible.

IV.

Bien des gens, en effet, attendent pour se mettre au bien, que leur position soit changée, que les embarras soient diminués, les obstacles détruits. Ils attendent ce qui n'arrivera peut-être jamais, et se bercent d'espérances frivoles, d'illusions décevantes, qui les conduiront ainsi jusqu'à l'abîme où il n'y a plus de temps, ni d'espoir, ni d'illusions, mais d'effroyables réalités.

Faisons donc pour Dieu ce qu'il demande visiblement de nous, et ne nous obstinons pas à vouloir le servir sur un trône, lorsque sa main paternelle nous a placés et nous laisse dans l'ignominie. N'aspirons pas aux œuvres de charité, de soulagement du prochain, lorsque la maladie nous tient cloués sur un lit de douleur. N'attendons pas pour prier.

pour réfléchir, que nous ayons l'esprit exempt de soucis et le cœur libre d'angoisses ; au contraire, prions et réfléchissons alors plus que jamais.

V

Mais je voudrais faire de plus grandes choses pour le bon Dieu ; je voudrais lui offrir de nobles sacrifices. — Est-ce une raison pour lui refuser actuellement les petites choses qu'il demande de vous? Il désire la fleur que vous tenez à la main : la lui refuserez-vous, sous prétexte que vous désireriez lui donner un grand arbre?

Encore une fois, c'est se tromper que de dire : Je voudrais vivre dans les austérités, dans la contemplation, comme les Pères du désert ; je voudrais souffrir pour Dieu les chaînes et les brasiers. Vous voudriez, vous ; mais occupez-vous donc de savoir, non pas même ce que Dieu voudrait, mais ce qu'il veut positivement, pour le vouloir à votre tour.

VI.

Nous devons nous sanctifier par les choses que nous faisons tous les jours.

Appliquons-nous de notre mieux à nos devoirs, à nos pratiques ordinaires ; aimons les mortifications, les peines et les contrariétés de notre état, aimons-les, et ne nous contentons pas de les endurer, de les supporter ; aimons-les.

Souffrons avec patience, avec résignation, avec plaisir, s'il se peut, et avec amour, ce rebut, ce mépris que l'on fait de nous, cette indifférence qu'on nous témoigne, cet abandon où l'on nous laisse, cette défaveur dont nous sommes victime, cette opinion injuste que l'on a de nous, ces paroles amères qui sont à notre adresse. C'est là notre sainteté ; le reste n'est qu'amusement et illusion, lorsque l'occasion est éloignée, impossible peut-être.

VII.

Il n'y a point et il ne peut y avoir de proportion entre le but que nous nous proposons et les moyens employés pour y parvenir. Et fort heureusement qu'aux yeux du souverain Maître la moindre action de vertu, l'abnégation la plus légère, une élévation du cœur à Dieu, méritent la gloire éternelle, les délices, les richesses du paradis et la possession de Dieu même. Tant il est vrai que tout est grand lorsqu'il conduit au souverain bien, et que tout est petit quand il n'a nul rapport avec Dieu! Et il en devait être ainsi, puisque les grandes actions et les grandes occasions ne se présentent que très-rarement, et que nous avons besoin en tout, partout et toujours, de pratiquer le bien et de nous sanctifier.

Ceux qui disent : « La sainteté n'est pas plus accessible à l'homme dans cette vie que la béatitude (1), » ne savent pas ce qu'ils disent, et désespèrent gratuitement de l'humanité, faute de connaître le Dieu de l'humanité. Non, non, croire à la sainteté n'est point « l'erreur du mysticisme, » parce que ce n'est point une erreur. Et quand ils ajoutent que « l'homme n'est pas tenu d'être un saint en cette vie, » ils me donnent une pauvre idée de leur savoir, de leur courage et de leur moralité.

Est-ce donc que la sainteté est une chose impraticable? Écoutez : je ne vous demande, pour être saints, que d'apporter de la modération dans vos désirs, de la tempérance dans votre vie habituelle, de la gravité dans vos mœurs, en sorte que toute cette discipline de l'âme que vous vous imposerez à vous-mêmes, et que vous entremêlerez de douceur et de délicatesse, soit une protestation vivante contre le culte des voluptés et l'impudeur des doctrines matérialistes, qui tendent honteuse-

---

(1) M. V. Cousin, *Premiers essais de Philosophie*, p. 307, 310, édit. de 1855, revue et corrigée.

ment « à faire de l'homme une bête gourmande, sensuelle et lubrique. » Soyez fidèles à tous les devoirs, au reste très-faciles, qu'imposent la religion, la morale et les bienséances sociales; et nul n'aura droit de rien exiger de plus.

CHAPITRE XLIII.

L'esprit religieux.

Bien que fort peu connu dans le siècle où nous sommes,
L'esprit religieux fait le bonheur des hommes.

J'ai rencontré dans le monde bien plus d'incertains que d'incrédules, et le scepticisme de notre âge m'a souvent paru douter de lui-même encore plus que de l'Évangile.

(ALBERT DE BROGLIE.

I.

Vous vous plaignez de votre sort! demandez donc plutôt à Dieu qu'il vous donne l'esprit chrétien pour vous aider à le supporter avec courage. Le ciel vous a maltraité, n'est-ce pas? il a été rigoureux, peut-être même injuste à votre égard, et l'affliction qu'il vous envoie est bien amère! Cependant examinons bien si, au lieu de murmurer et de nous plaindre, nous ne ferions pas mieux d'adorer les secrets desseins de la Providence qui dispose tout pour notre plus grand bien.

N'est-il pas vrai qu'avec un peu de bonne volonté nous trouverions dans notre caractère assez d'énergie, de force et de courage pour nous résigner à notre sort? Nous péchons trop souvent, ou pour ne savoir pas nous résigner, ou pour ne savoir pas espérer. Et Dieu ne veut pas que la prudence humaine soit l'unique mobile de notre conduite.

II.

L'esprit du christianisme a eu pour résultat de singulièrement ennoblir certaines conditions sociales, tout en assignant aux autres leur véritable rôle et leur destinée.

L'antiquité n'avait que du mépris pour le travail manuel, parce qu'elle y voyait comme l'attribut de l'esclavage ; elle détournait ses regards et passait avec dédain auprès des artisans et des travailleurs. Mais depuis qu'un Dieu s'est fait esclave, depuis qu'il s'est mis au rang des ouvriers, et qu'il a choisi ses représentants et ses ministres parmi les pêcheurs et les artisans, cette profession a été relevée et réhabilitée, et désormais la mépriser serait une honte, parce que ce mépris accuserait de l'ignorance. Car n'est-ce pas un spectacle à la fois touchant et respectable, qu'une famille d'ouvriers qui, fidèles en tout à leur religion, offrent en sacrifice à Dieu leurs fatigues et leur misère, et dont toute la vie, grâce à l'esprit religieux, est comme une continuelle prière en action? Il n'est certes pas d'homme raisonnable qui n'honore une telle famille et qui ne l'environne de sa confiance.

Et ainsi la religion élève le pauvre, tandis qu'une incrédulité grossière et stupide le ravale au niveau si ce n'est même au-dessous de la brute

III.

Ce serait donc un bien si l'on pouvait, partout et toujours, suggérer ou inspirer de bonnes pensées, des réflexions religieuses à ceux dont on est entouré. Ce moyen d'édification serait assurément l'un des plus puissants et des plus efficaces, d'autant que, comme on l'a dit, la mortification des pensées inutiles est la mort des pensées mauvaises.

Si donc les chefs de famille comprenaient bien leurs devoirs et, par là-même, leurs intérêts, qui en sont inséparables, outre la prédication du bon exemple, ils emploieraient encore celle des paroles et des réflexions pratiques. Ces leçons simples, brièves et inattendues, produiraient une impression profonde et se graveraient d'une manière ineffaçable dans les cœurs de leurs subordonnés. Or, quand on a lieu de croire qu'un homme que l'on estime et que l'on revère, envisage habituellement les choses par leur côté religieux et prend sa

croyance pour règle de sa conduite, on ne peut s'empêcher de lui porter envie. On se propose bien de l'imiter un jour, et le plus tôt qu'on le pourra.

IV.

Les leçons que nous adressent les ministres de la religion sont forcément rares, vagues et souvent insaisissables pour nous personnellement. Elles ont, de plus, un caractère de nécessité qui leur donne peut-être un certain poids pour l'intelligence, mais qui les empêche parfois de pénétrer assez avant dans le cœur.

Quelque savante, quelque habile qu'elle soit, la parole du prêtre nous inspire malgré nous une sorte de défiance et d'indéfinissable incrédulité.

Au contraire, l'instruction qui se distribue au foyer domestique, qui ressort des actes ordinaires de la vie, et qui semble naître des circonstances et des événements, a quelque chose de grave et de doux tout à la fois, qui impressionne fortement et est assuré d'un long souvenir.

L'esprit religieux d'une mère passe à ses enfants, et lors même qu'ils paraissent avoir tout oublié, il reste encore au fond de leur âme une pensée du Dieu qu'adorait celle qui les a élevés.

V.

La religion, avec ses vérités si lumineuses et ses préceptes si saints, doit devenir le flambeau habituel de notre intelligence, la règle de nos jugements, le motif de nos actions et le juge de nos consciences. Autrement, nos facultés n'atteindront pas le degré de développement dont le Créateur les avait faites susceptibles. Le bien sera toujours ce qui plaît à Dieu ; le mal, ce qui lui déplaît. La vérité sera toujours ce que Dieu enseigne ; l'erreur, ce dont il veut nous détourner.

Si nous nous écartons du bien, nous irons nous précipiter

dans le mal, loin de Dieu et de la religion, et quand nous affirmerions que le mal est bien, nous n'en changerions pas la nature.

Si nous repoussons la vérité, nous admettrons l'erreur, qui nous écarte de Dieu et de la religion, et quand nous prétendrions que l'erreur est la vérité, ce ne serait qu'une pure, mais funeste et dangereuse illusion de notre intelligence ; les choses resteraient ce qu'elles sont ; nous seuls aurions à en souffrir.

Et l'esprit religieux nous accompagnant dans toutes les pratiques de la vie, est le gage de la vertu et de la paix, et le seul fondement solide du bonheur.

Mais il est des esprits, d'ailleurs pleins de respect pour la religion et reconnaissant volontiers une certaine importance aux principes qu'elle proclame, qui éprouvent néanmoins je ne sais quelle répugnance à s'y conformer entièrement. Cet esprit de dévotion, disent-ils, ne nous rend-il pas un peu étrangers au milieu des hommes de cette époque? Ne comprime-t-il pas le déploiement complet des ressources individuelles et générales, et ne nous gêne-t-il pas, plus ou moins, dans le chemin que nous avons à faire par le monde?

— Rassurez-vous, âme pusillanime, et sachez bien que si les hommes rétrécissent parfois la piété, la piété ne rétrécit et ne rapetisse jamais les hommes. Elle les pousse incessamment au bien, et, de tous les excès à craindre pour eux, l'excès dans le bien est assurément le moins redoutable.

VI.

« Il y a trois choses que la piété développe nécessairement dans toute âme chrétienne, mais à un degré plus remarquable encore dans les saints : l'intelligence, le cœur et le caractère. Vous ne trouverez pas un vrai serviteur de Dieu qui n'ait été, par quelque endroit de sa vie, docteur, bienfaiteur de l'humanité et confesseur de la foi (1). »

(1) Eug. de Margerie.

Eclairée, prudente, tolérante, charitable, telle enfin qu'elle est en elle-même et qu'elle doit se montrer partout, loin de gêner ceux qui la possèdent, elle les fait grandir en force, en dignité, en puissance sur eux-mêmes et sur leurs semblables. En sorte qu'un homme vraiment religieux est un homme parfaitement honnête, sûr, droit, probe, dévoué, charitable, modeste, heureux et estimé, autant qu'il est donné à l'homme de l'être, par une vie sage, une conduite éclairée et une conscience toujours pure. Il agit comme il parle. On le reconnaît dès la première épreuve : se sentant incapable de recourir aux tristes habiletés de la dissimulation, il n'a d'autre diplomatie que la franchise et d'autre stratégie que la vérité. On trouvera toujours en lui l'amour empressé du bien, un but et des motifs que ne craindra jamais d'avouer la droiture de la conscience, et des convictions qui, mûries par la réflexion, n'excluent ni la bonté, ni la sagesse, ni la mesure en toutes choses, ou, pour mieux dire, les commandent impérieusement au nom de la justice et de l'équité (1).

VII.

La source de nos malheurs n'est-elle pas souvent dans notre défaut d'esprit religieux ?

Tant que nous conservons un légitime sentiment de défiance de nous-mêmes, et que nous croyons à la nécessité d'un secours d'en-haut, tout va bien. Mais s'il arrive un jour où notre pensée se replie avec complaisance sur elle-même, où nous comptions uniquement sur nos propres efforts et sur notre industrie particulière ; alors le Dieu juste, que nous abandonnons et que nous repoussons, nous abandonne à son tour et nous repousse. Comme il est et doit être jaloux de sa gloire, et qu'il tient à la confiance filiale de ses enfants en sa paternelle sollicitude, il se plaît souvent, pour notre bonheur et notre instruction, à déconcerter les calculs de notre

(1) Imité d'un *Discours* de M. H. Denain.

fausse et aveugle sagesse. Il nous abandonne momentanement et nous laisse dans la main de notre propre conseil, et alors l'expérience ne tarde pas à nous prouver combien cette punition est salutaire.

Oui, oui, heureux l'homme qui a le bon esprit de mettre sa confiance en Celui qui, du sein de son éternité, régit et gouverne toutes choses ! Heureux le mortel qui s'abandonne paisiblement au cours de cette bonne Providence, dont l'action devrait être si visible pour lui, puisque, en réalité, il dépend exclusivement d'elle !

VIII.

— A la bonne heure ! mais le commerce, mais l'industrie, mais les beaux-arts, n'ont rien à gagner, point de débouchés à espérer, point de progrès à attendre, avec cet esprit religieux, essentiellement ennemi du luxe et de l'éclat.

— La religion, pour mériter de tels reproches, aurait donc bien changé depuis les jours de son établissement par le Sauveur, à qui des gens scrupuleux reprochaient précisément le contraire.

On sait aussi qu'un écrivain de quelque renom n'aurait pas dédaigné le souverain pontificat des chrétiens, alléché qu'il se sentait par le côté brillant de cet emploi. Qu'aurait donc pensé cet honnête païen, s'il lui eût été donné de contempler les merveilles du siècle de Léon X, ou seulement les splendeurs, pourtant si ternies naguère encore, du règne de l'immortel Pie IX ?

IX.

La piété catholique, le véritable esprit religieux, sait bien que le Dieu des chrétiens est le même qui fit construire l'arche d'alliance, qui bénit le temple de Jérusalem et inspira l'érection de nos cathédrales du moyen âge. La piété catholique n'ignore pas que s'il est pernicieux de dépenser follement sa

fortune en prodigalités, il l'est aussi d'épargner avec une avarice sordide, quand il s'agit, par exemple, de représenter le rang dans lequel le Seigneur nous a placés. Car il nous a mis dans la société du monde pour y déployer notre part d'activité, et si, comme on l'a dit, nous nous devons aux pauvres par les biens dont nous sommes les dispensateurs, nous nous devons aussi à la laborieuse industrie.

Donc point de luxe insensé qui semble insulter le pauvre, ou qui soit follement au delà de notre condition et de notre fortune; mais point de lésinerie non plus. Si nous devons secourir la misère et venir en aide à l'indigence malheureuse, il faut aussi ne pas décourager le labeur de ces ouvriers intelligents, dont l'art et l'industrie honorent la société et animent le commerce.

X.

La conscience de l'homme religieux lui fait un devoir d'aimer sa patrie et de concourir, par tous les moyens possibles, à lui procurer une légitime et large part de bonheur et de prospérité.

La modestie et l'humilité même peuvent très-bien s'accorder avec une sorte de pompe et d'appareil dans les représentations civiles et religieuses.

On peut conserver l'esprit de pauvreté tout en possédant et en déployant de grandes richesses, quand on en fait l'usage que prescrit la loi de Dieu.

Le préjugé public semble n'accorder d'estime et de considération qu'à ce qui brille d'un certain éclat; l'esprit religieux, qui apprécie l'importance de cette estime et de cette considération, étalera, s'il le faut, ses richesses pour les obtenir, mais il n'en tirera pas vanité; car si elles sont inutiles à la vertu, elles ne le sont pas toujours à la position qu'occupent les personnes vertueuses, qui doivent souvent s'entourer d'éclat et de splendeur.

XI.

Mais quelle portion de votre temps consacrerez-vous à vos pratiques religieuses, à vos exercices de piété?

On faisait un jour observer à saint Louis, roi de France, qu'il y donnait trop de temps.

« Les hommes sont étranges! repartit le bon roi avec douceur; on me fait un crime de mon assiduité à la prière; on ne me dirait mot si j'employais les heures que j'y consacre à jouer aux jeux de hasard, à courre la bête fauve ou à chasser aux oiseaux. »

« Le saint roi avait raison, ajoute un auteur (1); mais le monde n'approuve que ce qu'il aime. »

Sachez donc faire la part des convenances et vous mettre au-dessus des assujettissements non essentiels de votre condition. Servez Dieu et vivez pour vos frères; d'autant que ces deux choses sont réellement inséparables et se perfectionnent réciproquement.

XII.

Et si vous rencontrez des hommes qui n'aiment point Dieu et qui ne le craignent point, fuyez-les, car il sort d'eux comme une vapeur de malédiction. Oui, fuyez l'impie, car son haleine tue; mais ne le haïssez pas, car qui sait si Dieu n'a pas déjà changé son cœur?

L'homme qui, même de bonne foi, dit : Je ne crois point, je n'ai pas la foi, se trompe souvent. Il y a au fond de l'âme une racine de foi toujours vivace et qui ne sèche point. La parole qui nie Dieu brûle les lèvres sur lesquelles elle passe, parce qu'elles ont proféré le blasphème, et contre ce blasphème la création tout entière proteste par les hommages perpétuels qu'elle rend à son auteur. L'impie s'isole du reste de l'univers; il fait acte de démence.

---

(1) M. Hubert Lebon. *Beautés du sanctuaire.*

CHAPITRE XLIV.

Dieu.

Mortels, il est un Dieu : les pères de nos pères
Nous ont transmis son nom et ses lois salutaires.

Si grand que soit un homme, il n'est rien devant Dieu

Dieu, c'est le bien que la corruption ne peut atteindre.

(POUJOULAT.)

Nous savons mieux ce qu'il n'est pas que ce qu'il est.

S. THOMAS.)

I.

On a vu des hommes de génie découvrir respectueusement leur tête vénérable chaque fois qu'ils entendaient prononcer le nom trois fois saint du Dieu créateur. Et ainsi, ces vifs et profonds sentiments de respect et de reconnaissance pour la divinité, loin d'être seulement une suave poésie, pieuse illusion d'une imagination riante, sont avoués, justifiés par la raison la plus grave, par la science la plus solide.

Non, il n'y pas de faiblesse, ni par conséquent de honte, à reconnaître un Dieu suprême, à se soumettre aux préceptes divins, à admettre des vérités que le Dieu des sciences a révélées aux hommes comme un sublime couronnement de leurs connaissances naturelles.

II.

L'univers est un temple incomparable, qui atteste les perfections infinies d'un souverain architecte, porte le cachet

de son divin auteur, et réclame pour lui nos adorations et nos hommages. Que si, tout en restant étranger à ces nobles sentiments, vous franchissez en esprit le seuil de ce temple, si vous y pénétrez par la méditation, sans vous incliner devant ce nom à jamais adorable, bientôt la pensée du sublime architecte vous saisit, vous poursuit, vous accable et vous confond à chaque pas.

Toutes les investigations de la science, toutes les recherches de la curiosité, toutes les méditations du génie aboutissent à celui qui est au fond de tout, qui a tout créé, tout organisé, et qui soutient tout de sa main puissante et éternelle. En sorte que, qui nie Dieu est un insensé ou un esprit sans réflexion; car il n'y a pas d'effet sans cause, et tout effet démontre au moins l'existence de la cause qui l'a produit. Or, si nous admettons qu'il y a quelque chose (et il faut bien l'admettre), nous serons inévitablement forcés de conclure qu'il y a un Dieu.

III.

Tout ce qui existe est, en quelque sorte, comme impregné de Dieu même.

« La matière est mue et pénétrée par des forces qui ne sont pas matérielles, et elle suit des lois qui attestent une intelligence partout présente. L'analyse chimique la plus subtile ne parvient point à une nature morte et inerte, mais à une nature organisée à sa manière, et qui n'est dépourvue ni de force ni de lois. Dans les profondeurs de l'abîme comme dans les hauteurs des cieux, dans un grain de sable comme dans une montagne gigantesque, un esprit immortel rayonne à travers les enveloppes les plus grossières.

« Quand vous êtes sur les hauteurs des Alpes ou en face de l'immense Océan, quand vous assistez au lever ou au coucher du soleil, à la naissance de la lumière ou à celle de la nuit, ces imposants tableaux ne produisent-ils pas sur vous un effet moral? Tous ces grands spectacles apparaissent-ils seulement

pour apparaître ; ne les regardons-nous pas comme des manifestations d'une puissance, d'une intelligence et d'une sagesse admirables? Ne faut-il pas être esclave des sens et des apparences pour s'arrêter aux mouvements, aux formes, aux sons, aux couleurs, dont les combinaisons harmonieuses produisent la beauté de ce monde visible, et ne pas concevoir, derrière cette scène magnifique et si bien réglée, l'ordonnateur, le géomètre, l'artiste suprême [1]. »

IV.

Les yeux de notre corps n'ont jamais vu Dieu, et ce serait un Dieu bien misérable, si des yeux de chair pouvaient l'apercevoir, le contempler dans son essence et sa nature intime. Mais l'œil de notre esprit, notre pensée, notre entendement, notre raison le conçoit, ne fût-ce que sur la simple foi de ce monde admirable exposé à nos regards. Et pourtant il se rencontre des esprits faibles et présomptueux à la fois, qui, enchaînés dans l'enceinte de l'expérience, n'osent conclure de ce qu'ils voient à ce qu'ils ne voient pas ; comme si, tous les jours, à la vue du premier phénomène qui paraît à leurs yeux, ils n'admettaient pas que ce phénomène a une cause, même alors que cette cause ne tombe pas sous leurs sens. Ils ne l'aperçoivent point, ils y croient cependant, par cela seul qu'ils la conçoivent nécessairement.

V.

« L'homme et l'univers sont aussi des faits qui ne peuvent pas ne pas avoir une cause, bien que cette cause ne puisse être ni vue de nos yeux, ni touchée de nos mains.

« La raison nous a été donnée précisément pour aller, et sans aucun circuit de raisonnement, du visible à l'invisible, du fini à l'infini, de l'imparfait au parfait, et aussi des vérités

---

1. M. V. Cousin, *du Vrai*, etc., 2e part., VIIe leçon.

universelles et nécessaires, qui nous environnent de toutes parts, à leur principe éternel et nécessaire (1), qui est Dieu.

Et quiconque n'abuse pas de sa raison, arrive directement à Dieu et ne saurait nier le dogme lumineux et fondamental de son existence.

Je devrais peut-être dire que c'est surtout notre cœur qui nous révèle l'existence de Dieu, et que, dans la conscience de nos misères, à la vue de nos imperfections, sous la pression du malheur et de l'infortune, s'il nous remplit d'une émotion inexprimable, s'il mouille nos yeux de pleurs et nous force à nous prosterner à genoux, ce n'est, en quelque sorte, que pour protester contre l'incroyance absurde de notre esprit, qui s'abuse et s'aveugle.

VI.

Dieu est le premier et le dernier anneau d'une chaîne immense dont l'existence est inexplicable sans lui. En sorte que, pour échapper à une extravagance complète, et autrement inévitable, on est réduit à cette supposition doublement impossible :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Et c'est à ceux qui nient son existence de prouver leur thèse. Qu'ils me démontrent péremptoirement qu'il n'y a point de Dieu, et je me rends à leurs raisons ; sinon, qu'ils se taisent et cherchent à penser comme tout le monde, qui croit à Dieu.

Or, c'est toujours une terrible chose d'avoir le genre humain contre soi en matière de religion ou de philosophie. Qui n'a pas pour soi le sentiment commun et général sur une question de fait, sur une vérité positive, court grand risque de n'avoir pas pour soi le sens commun.

---

(1) M. Cousin, *Du Vrai*, etc., V^e leçon.

VII.

A la bonne heure, direz-vous ; mais enfin on ne voit point Dieu, on ne l'entend point, comment croire à son existence? comment l'aimer et le servir?

O mon ami, qu'est-ce que vous avez dit là! On ne voit pas Dieu, on ne l'entend pas! Vos yeux, vos oreilles, non, je l'avoue. Mais votre esprit, mais votre âme, mais votre cœur, oh! ils l'entendent bien, ils le voient bien!

Dites-moi, mon ami, d'où vient que votre esprit cherche la vérité, la goûte et l'aime? D'où vient que votre conscience réclame partout la justice, la pratique et l'aime? D'où vient que votre cœur possède le sentiment de l'ordre et s'extasie devant la beauté morale? Qu'est-ce que la vérité? qu'est-ce que la justice, l'ordre et la beauté morale, sinon une manifestation mystérieuse, mais réelle, de Celui qui est la source et comme la substance de toute vérité, de toute justice, de tout ordre et de toute beauté? D'où vient, mon ami, que nous ne refusons jamais un culte et un hommage à la vérité, à la justice, à l'ordre et au bien, sans ressentir du trouble, sans donner dans le désordre, sans éprouver du malheur?

C'est que nous avons vu Dieu et entendu sa voix, et que nous avons endurci notre cœur, fait taire notre conscience, et tiré un voile devant notre raison.

Sans doute, en lui-même et dans son essence, Dieu est pour nous une énigme impénétrable; mais il est aussi le mot le plus clair que nous puissions trouver à toutes les énigmes que rencontre notre esprit.

Êtres bornés que nous sommes, nous ne saurions comprendre ce qui est sans limites, mais nous ne pouvons rien expliquer non plus sans supposer au moins un être sans limites, qui est Dieu.

Cette considération n'est point à dédaigner, au point de vue de la philosophie.

VIII.

Dieu est la fin unique et essentielle de l'homme.

« Vous nous avez faits pour vous, Seigneur, et voilà pourquoi notre cœur se débat dans une agitation perpétuelle, tant qu'il ne se repose pas en vous ; » tel était le cri sublime de l'un des plus beaux génies que la terre ait portés, saint Augustin, évêque d'Hippone.

De tous les objets qui s'offrent à moi dans l'univers, je ne trouve rien, ni au dedans, ni au dehors de moi, qui soit digne d'être ma fin. En moi-même, loin de trouver la félicité à laquelle j'aspire de toutes les puissances de mon être, je ne vois que les semences des misères et de la mort. Autour de moi, je ne découvre rien non plus qui puisse tenir lieu de fin, ni à mon esprit, ni à mon cœur. Bien loin de là, toutes les choses que je remarque dans l'univers, au lieu d'être ma fin, me reconnaissent pour la leur, et c'est pour moi que Dieu les a faites.

IX.

Tout ce que renferment la terre et les cieux n'est qu'un appareil pour tous nos besoins éphémères, ceux du cœur, ceux du corps et de l'esprit ; et cet appareil disparaîtra quand nos besoins cesseront.

Aussi voyons-nous que tout y est peu digne et de notre esprit et de notre cœur et même de notre corps, puisqu'il a des désirs d'immortalité que rien ne peut satisfaire. Quant à notre esprit, Dieu ne lui a laissé d'autre connaissance des créatures que ce qui regarde la manière d'en user, sans pénétrer plus avant dans leur essence. En sorte que les sciences qui ont pour objet les êtres de la nature, ou plutôt la nature des êtres, n'y découvrent que ce qui peut servir à nos usages, puis s'obscurcissent à mesure qu'elles veulent porter plus loin leurs investigations. Et pour le cœur, personne n'ignore que le monde entier n'est pas capable de le remplir. Jamais ce monde

n'a pu faire le bonheur de ceux qui l'ont le plus aimé et qui en ont le plus longtemps joui.

C'est qu'il y a au fond de notre âme une puissance, en quelque sorte infinie, de sentir et d'aimer, à laquelle l'univers entier ne répond pas, encore bien moins une seule des créatures qui le composent, quelque parfaite qu'il vous plaise de l'imaginer.

X.

Cette vérité se fait si bien sentir à chacun, que personne n'a besoin qu'on ait recours aux arguments pour l'en persuader. Et il faut enfin reconnaître que celui qui a formé l'homme, étant lui seul son principe est aussi sa fin, et qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse remplir le vide infini de cet esprit et de ce cœur qu'il a faits pour lui.

« C'est donc pour Dieu même que Dieu a fait l'homme; c'est pour le connaître qu'il lui a donné un entendement, c'est pour l'aimer qu'il lui a donné une volonté, et c'est par les liens de cette connaissance et de cet amour qu'il veut que les hommes s'unissent à lui pour trouver en lui et leur véritable vie et leur unique félicité (1). » En sorte que le bonheur de l'homme repose sur la connaissance de son Créateur et l'observation de sa loi sainte; et sans Dieu, point de bonheur.

XI.

Le même Dieu qui a tracé aux astres du firmament la route qu'ils devaient suivre dans leurs révolutions, et leur a prescrit des bornes qu'ils ne doivent point franchir dans leur course vagabonde; le même Dieu qui a dit à la mer, en lui montrant le grain de sable posé sur le rivage par son doigt tout-puissant : Tu viendras jusqu'ici, et tu n'iras pas plus loin; le même Dieu qui a donné ordre à la série des temps de se

(1) Domat, *Traité des Lois*, ch. I.

dérouler en siècles égaux d'une éternité à l'autre, et de courir dans une perpétuelle mobilité sans s'arrêter jamais, sous peine de n'exister plus ; ce même Dieu a prescrit à l'homme, sa créature privilégiée, de lui rendre certains hommages, dans la forme par lui indiquée, et l'a astreint à certains devoirs, dont l'omission volontaire devait être regardée comme une infraction coupable à ses augustes lois.

XII

Et encore ces devoirs dont il aurait pu exiger l'exhibition gratuite, il veut bien nous en tenir compte, et nous en faire un moyen d'acquérir ses faveurs et de mériter ses récompenses.

Mais aussi est-il trop juste que ceux-là soient privés de ces récompenses, déjà en quelque sorte gratuites, qui se soustraient à ses prescriptions souveraines, et refusent à leur Créateur des hommages et un culte qu'ils devraient s'estimer heureux de pouvoir lui rendre.

Dieu n'est point un insolent despote qui écrase et vexe ses sujets ; c'est un père, mais un père équitable, dont la bonté ne saurait dégénérer en faiblesse, pas plus que son équité de juge ne peut dégénérer en barbarie et en cruauté.

Ceux qui s'oublient jusqu'à accuser Dieu de rigueur dans ses jugements, blasphèment ce qu'ils ignorent, comme ceux qui trouvent sa loi trop facile, insultent à sa bonté.

Si nous connaissions Dieu tel qu'il est, tel que le prêche l'Église catholique, nous l'aimerions sans mesure, nous le servirions sans réserve, notre espérance en lui serait sans bornes, nous serions heureux dès ici-bas, pour l'être souverainement dans l'éternel séjour.

CHAPITRE XLV.

Les saints.

C'est Dieu qui fait les saints : n'ayez donc nul souci ;
Son cœur n'est point changé, ni son bras raccourci.

I.

Il ne messied pas à l'homme de conserver, pour ceux qui l'ont noblement précédé dans la carrière de la vie, au moins le culte du souvenir. En cela il ne fait que suivre, en la respectant, une tradition séculaire, recommandée par d'incontestables succès, puisque c'est elle, en partie, qui a formé tous les vrais grands hommes dont l'humanité s'honore.

Les saints ont conservé le souvenir du Sauveur ; ils se sont façonnés sur ce divin modèle, et ont ainsi réalisé en eux l'idéal de la perfection créée. Qui nous empêcherait de les imiter à notre tour et de marcher sur leurs traces glorieuses ?

II

Il existe évidemment des rapports intimes entre les habitants de l'autre monde et ceux de celui-ci. En sorte que, si nous étions encore aux temps privilégiés où les esprits célestes descendaient fréquemment sous forme visible parmi les hommes, il est probable que, plus d'une fois, nous serions les témoins heureux de pareils spectacles. Il est difficile, en tout cas, de contester l'influence sinon de leur action directe, au moins de leur souvenir, sur nous. Et, au fond, qu'y a-t-il de plus digne de notre attention et de notre amour que l'histoire de la vie des saints, que ces glorieuses archives du christianisme? Qui donc n'éprouverait pas une sorte de fierté bien

légitime à les étudier? Ce sont là comme nos titres de noblesse.

Le cours des siècles a vu bien des conquérants, bien des littérateurs, bien des hommes de génie. Qui sait leurs noms maintenant? où vivent leurs souvenirs? A peine chez quelques érudits. Quant à nous, chrétiens, nos parchemins sont impérissables; nous avons dans nos saints une suite d'aïeux dont la mémoire ne s'éteindra pas

III.

Les saints, ce sont nos amis, nos frères, nos pères dans la foi, nos modèles; ce sont nos patrons, ceux de nos enfants ou de notre pays; ils ont professé la même foi que nous, combattu les mêmes combats, vaincu les mêmes ennemis; leur but était le nôtre; leurs ennemis, les nôtres; leurs moyens, les nôtres; et le terme heureux auquel ils sont parvenus est le seul auquel nous tendons.

Sans doute, beaucoup d'entre eux ont été élevés à un degré de grâce et de gloire qu'il n'est pas donné à tous d'atteindre; mais encore il est doux de les admirer, et possible, jusqu'à un certain point, de les imiter; car tout dans leur vie n'est pas au-dessus des forces humaines, et nous pouvons toujours, au moins de loin, marcher sur leurs traces.

Étudions donc ce livre si fortifiant, si plein, si consolant, qu'on appelle la *Vie des saints*. Nous ne le lirons jamais sans devenir meilleurs. Qu'il soit notre compagnon, notre guide et notre consolateur. Qu'il soit comme notre hôte domestique, comme l'ange qui préside à nos foyers. Les livres profanes, même les meilleurs, n'inclinent guère que vers la terre; la vie des saints relève toujours vers le ciel.

IV.

Elle est bien à plaindre l'incrédulité, au cœur glacé, qui ne comprend pas la haute portée philosophique et morale du culte que nous rendons aux saints.

Comme le soldat, sur le champ de bataille, s'anime et s'électrise au souvenir des glorieux exploits de ses devanciers, ainsi le chrétien abattu se relève et s'enflamme au récit de la constance des saints. Comme eux, il accepte avec soumission le pesant fardeau de la vie; comme eux, il saisit amoureusement le calice des douleurs, dont le vin amer produit cette sainte ivresse qui durera éternellement. Il se complaît dans ses infirmités; il se glorifie dans ses misères: car le spectacle qu'il a sous les yeux lui a révélé le secret et l'inestimable valeur des humiliations et des souffrances.

V.

Quel spectacle nous présentent les saints! Il n'est pas, dans la vie, une tentation qu'ils n'aient éprouvée avant nous, pas une contrariété qui ne soit venue les atteindre, pas un affront qu'ils n'aient enduré, pas un combat qu'ils n'aient eu à soutenir. En butte aux coups du démon et du monde, ils ont vu s'élever contre eux les flots de la tribulation, et souvent le torrent de l'iniquité a passé terrible sur leur tête. Que de fois, à demi vaincus par le travail et l'angoisse, ils ont eu, comme nous, à s'écrier: Seigneur, sauvez-nous de la dent meurtrière du lion prêt à nous dévorer!

Et le monde, dans son triomphe d'un jour, applaudissait à leur humiliation, il battait des mains à la vue de leur défaite, et s'égarait jusqu'à les traiter de coupables et d'insensés.

Et cependant en est-il un seul qui ne porte un cachet incomparable de grandeur et d'héroïsme? Tous ont accompli en eux la devise antique, la formule qui caractérise les grandes âmes: Faire et supporter de grandes choses, agir et souffrir en héros, *Et facere et pati fortia.*

Je vous entends me dire: Ils ont eu des défauts, et tout n'est pas non plus parfait en eux. — J'en félicite l'humanité, qui, par là-même, n'est pas réduite à copier d'inimitables modèles. Pourtant je ne crois pas qu'il en soit absolument des saints comme des autres hommes illustres. — C'est par leurs

grands côtes qu'il convient de prendre les grands hommes, a dit un critique moderne, et les petitesses qu'il est permis de noter en eux ne doivent venir que dans la perspective de l'ensemble (1). » Prenez les saints de quelque côté qu'il vous plaira, même par celui de leurs imperfections et de leurs faiblesses, la majesté de leur figure n'aura rien à y perdre; partout vous trouverez que Dieu est admirable en leur personne, et partout votre âme rencontrera des sujets d'édification.

VI.

Oui, les saints ont été indignement traités par les siècles dont ils font encore aujourd'hui la plus pure et souvent l'unique gloire. Oui, ce monde fut pour eux un théâtre d'opprobres et d'ignominie. Mais, depuis leur humble trépas, quel inconcevable changement s'est opéré pour eux sur la terre! Les amis de leur Dieu les entourent d'hommages; les fils de leurs persécuteurs tombent à leurs pieds, et il n'est qu'une voix dans tout l'univers pour les proclamer serviteurs et confidents du Très-Haut.

Que l'on compare leurs fêtes avec celles des grands hommes du siècle, et leur gloire avec l'éclat dont on cherche à relever celle des puissants de la terre! Quel profond abîme les sépare a jamais! Qui aime les grands après leur mort? Qui se souvient du jour de leur naissance ou de leur trépas? Qui surtout a confiance en eux, et va demander à leur tombe un adoucissement à sa peine? De rares pèlerins ont visité quelques tombes illustres, et les hommes en ont souri de pitié.

VII.

Convenez qu'il serait bien malade le cœur qui ne trouverait pas dans le catalogue des saints un ami autrefois éprouvé

---

(1) Sainte Beuve, *François Arago*.

par les mêmes douleurs, et aujourd'hui capable de les adoucir Et ainsi l'apostolat des saints ne finit pas avec leur vie terrestre; leurs reliques ou du moins leur souvenir et leurs images ont aussi une mission; elles évangélisent à leur manière, et ce n'est peut-être pas la moins puissante et la moins efficace.

Les profanes vont s'inspirer au tombeau des profanes; pourquoi les saints n'iraient-ils pas s'inspirer au tombeau des saints? Il est toujours glorieux d'imiter les nobles actions et les sublimes exemples.

VIII.

Savez-vous bien, après tout, qu'il y a une distance incommensurable entre les héros et les saints?

« Les héros étaient des hommes qui, à l'aide d'une passion charnelle portée à sa dernière puissance, faisaient des choses extraordinaires. Les saints étaient et sont encore des hommes qui, ayant renoncé à toutes les passions de la chair, exposent leur ferme cœur, dénué de tout appui charnel, à l'impétueux courant de toutes les douleurs (1). »

Les héros déployèrent toutes leurs forces contre les obstacles; les saints firent abstraction des leurs, et, aidés de la force d'en haut, ils combattirent contre eux-mêmes et contre toutes les puissances humaines et infernales.

Les héros se proposaient d'acquérir gloire et renom parmi les peuples; les saints, méprisant la vaine louange des générations humaines, mirent en oubli le soin de leur nom et de leur gloire.

Les uns et les autres obtinrent le contraire de ce qu'ils pensaient : les héros voulurent remplir la terre entière de la gloire de leur nom, et ils sont tombés dans le profond oubli des multitudes; tandis que les saints, qui n'avaient les yeux fixés que sur le ciel sont honorés et révérés ici-bas par les peuples, les empereurs, les pontifes et les rois.

---

(1) Donoso Cortès, *Essai*, etc.

C'est là un fait évident, immense, et sans doute regrettable pour les ennemis du catholicisme, qui seul a produit des saints; mais ce fait, il faut l'admettre, et, si l'on peut, l'expliquer; c'est la tâche, passablement ingrate, que nous laissons aux esprits forts.

IX.

Il y a dans les saints quelque chose qui ne se rencontre pas dans les autres hommes, et qui établit entre les uns et les autres une différence prodigieuse.

Les saints croient à une autre vie qui commence ici-bas et reçoit sa perfection après la mort; ils appellent cela la vie éternelle. Et leur maître a dit un jour que la vie éternelle consistait à connaître le vrai Dieu et Jésus-Christ son envoyé (*Joan.*, XVII, 3), pour en reproduire en soi les perfections. Mais pour le connaître ainsi, il faut un sens nouveau, une pénétration particulière de l'esprit qui nous pose dans le vrai et nous fasse réellement embrasser le genre de vie qui est la vie éternelle. Or un disciple privilégié du Maître a dit que le Fils de Dieu était venu et avait donné aux siens cette pénétration spéciale, ce sens nouveau pour connaître le vrai Dieu et marcher dans le vrai, et autres paroles semblables qu'il n'est pas donné à tous de comprendre (1 *Joan.*, V, 20). Selon ce disciple, le monde est posé dans le faux; sa vie n'aboutit pas à la vie éternelle.

X.

Mais quel peut donc être ce sens singulier dont se prétendent doués les vrais disciples du Christ, ceux dont la vie offre un perpétuel contraste avec la nôtre?

Supposons que je ne le sais pas. Au moins me sera-t-il permis de constater que ces hommes-là comprennent les choses à leur manière et finissent souvent par avoir raison. Et il est un phénomène aussi évident qu'inexplicable; c'est

que le Christ et ses saints ont conquis l'admiration, les respects et l'attention de l'univers entier; c'est qu'il s'est trouve parmi eux des hommes sans pareils sous plus d'un rapport. Ils ont fait ou enduré des choses étonnantes, et l'on dit même que nous ne savons pas tout.

Il y a certainement là-dessous quelque chose de vrai, et ce sens nouveau pourrait bien n'être pas une pure chimère

XI.

Il est bruit que quelques-uns ont appelé ce don la grâce, ou le bienfait, la faveur, le secours par excellence; mais c'est là un terme qui n'explique rien; il ne va pas au fond.

On ajoute même que, pour connaître ce qu'il en est, il faut avoir expérimenté la chose. Et l'on prétend que nul ne doit se confier à cet égard sur la force de sa raison, ou sur la sagacité de son esprit naturel, ou sur son expérience des mystères du cœur de l'homme.

« La grâce est d'un tout autre ordre : elle ne hante pas les spéculations, elle ne dérive d'aucune des sources de nos connaissances naturelles. Surnaturelle et agissante, elle marche avec les simples de cœur, et se donne aux hommes de bonne volonté, quels qu'ils soient. Tout le génie humain ne peut en approcher; mais elle s'approche des plus faibles esprits, et devient en eux comme un génie. Elle achève la raison et la vertu chez ceux qui en sont le plus heureusement doués, et leur donne quelque chose d'arrêté et de ferme que la nature ne comporte pas. Et pour ceux qui en seraient dépourvus, elle crée un instinct qui vaut mieux que la raison, une sagesse qui est plus sûre que la vertu. »

XII.

Et ils continuent ainsi : « Ceux qui croient le plus comprendre le christianisme, qui ont la foi de l'esprit, ne se doutent pas de ce qu'il est, tant qu'ils n'ont pas reçu la grâce et qu'ils

n'ont pas obtenu la foi du cœur. Comme aussi ceux dont l'incrédulité est le plus sûre d'elle-même, ne soupçonnent pas cette puissance qui, en un instant, peut les abattre à ses pieds comme des enfants (1). »

Savez-vous qu'avec des idées pareilles on peut défier le monde entier, et se montrer plus fort que tout ce qui existe, à l'exception de Dieu seul !

C'est d'ailleurs le spectacle qu'ont donné de tout temps les saints du christianisme.

Peut-être y a-t-il sagesse à s'abstenir de les juger, et mieux vaudrait, sans doute, demander à Dieu qu'il nous octroie ce sens merveilleux, dont on nous parle. Alors, nous verrions.

---

(1) Nicolas, *Étud. philos.*, 2e part., ch. XV, n. 8.

CHAPITRE XLVI.

Le scandale.

Lorsqu'à vos yeux un grand scandale éclate,
A votre cœur portez la main,
Et dites : O mon Dieu, vainement je me flatte ;
Voilà peut-être ou j'en serai demain.

I

Dans ce monde les plus belles choses ont le pire destin, et le plus hideux des insectes va s'attaquer au lys, la plus belle des fleurs.

La tache la plus légère ne frappe jamais mieux la vue que sur la robe blanche de l'innocence, et le brouillard diaphane qui ternit l'éclat des étoiles se remarque à peine à l'horizon, et ne rend pas la nuit plus sombre. Quand une atmosphère brumeuse couvre d'humidité les parois de vos salons, vous vous en apercevez d'abord au dépoli de vos glaces et à l'obscurcissement de vos dorures.

Le scandale n'éclate donc qu'au sein de la vertu, autrement ce n'est plus un scandale.

II.

L'œil clairvoyant du Créateur découvrit un jour la dépravation dans ses anges ; il trouva des taches au plus brillant soleil qui fût sorti de ses mains, et Lucifer, au front si pur, donna un grand scandale à la création épouvantée

Les cèdres du Liban s'ébranlent parfois, et tombent, déracinés par la tempête, tandis que le roseau des marais courbe à peine sa tige flexible. L'ouragan oublie l'humble cabane du pauvre pour aller renverser le palais orgueilleux du po-

tentai ; elle épargne la borne du chemin et ébranle la superbe colonne. La foudre se plaît à frapper le sommet des monts et à multiplier les grandes ruines.

Le scandale n'éclate que dans les régions élevées, et quiconque ne fait que ramper sur le sol, ne saurait tomber de haut ni faire de chute grave.

III.

Le père du genre humain a donné à sa postérité un grand et funeste exemple, qui n'a été que trop souvent imité ; car l'exemple est toujours une provocation au bien comme au mal, mais beaucoup plus encore au mal qu'au bien.

Aussi, quelle est, depuis cette néfaste journée, la famille qui n'ait quelque malheur à déplorer et quelque honte à couvrir? Quelle est la corporation, la société qui pourrait ouvrir, sans quelque hésitation, le livre où seraient fidèlement consignées ses annales? Tous les corps d'un État ont eu la douleur de voir, à une époque ou à une autre, faillir quelques-uns de leurs membres ; mais le retentissement du scandale a toujours été proportionné à l'étendue et au degré d'estime dont le public les entourait.

IV.

L'opinion se tait aisement sur les désordres les moins pardonnables, dès qu'ils n'ont point pour auteurs ceux que cette même opinion place le plus haut dans son estime. Mais que la vertu la plus délicate du corps le plus vénéré vienne à se ternir, on jette les hauts cris, comme si les lois de l'harmonie universelle étaient renversées, comme si tout était perdu. La chute des astres du firmament épouvante les populations. C'est sans doute un hommage qui fait autant d'honneur à ceux qui le rendent qu'à ceux qui le reçoivent ; mais il ne faut rien exagérer, et ne pas prendre les étoiles filantes pour des soleils.

V

Que des hommes faisant profession de christianisme viennent à faiblir, aussitôt la rumeur porte le mal à son comble, et cependant cette chute n'accuse et ne révèle que la faiblesse ordinaire et commune à tous les membres de la famille humaine. Souvent nous taxons de crime ce qui n'a été qu'ignorance, oubli passager et faiblesse bien pardonnable, et nous rendons solidaires du mal ceux que nous ne reconnaissons pas pour tels dans le bien; et c'est une injustice criante.

Si même, ce qu'à Dieu ne plaise! mais enfin si, par un juste jugement de Dieu, non plus seulement un simple fidèle mais un ministre de la religion n'agissait pas d'une manière conforme à ses lumières, s'il oubliait son caractère sublime et faisait un faux pas dans la carrière de la vie, devrait-on en conclure, ainsi qu'il arrive trop souvent, que la religion est vaine, ou autre semblable blasphème?

VI.

Eh! non vraiment, il n'en faudrait pas tirer cette conséquence. Je ne prétends point juger ce que la charité m'ordonnerait de taire; mais permettez-moi de vous faire observer que les plus belles vertus peuvent donner dans des écarts, sans cesser pour cela d'être des vertus; et d'ailleurs les imperfections de l'homme peuvent-elles jamais déteindre sur les perfections de Dieu ou sur ses œuvres? N'attaquons pas les principes fondamentaux de la religion, sous prétexte de n'en combattre que les excès

On ne peut donc, même alors, se dispenser d'obéir, dès que l'on sait que Dieu parle et commande; et l'on chercherait en vain des excuses dans l'indignité de l'organe dont il se sert pour manifester ses volontés. Si les faiblesses, si les crimes des pasteurs sont si notoires qu'on ne puisse se les dissimuler, tout ce que l'on peut faire de mieux, est d'en gémir sans les

imiter. Et puis, nous-mêmes, serions-nous meilleurs qu'eux, si nous nous trouvions dans les mêmes circonstances, et que nos infidélités passées nous eussent privés des secours d'en haut nécessaires pour éviter les chutes?

VII.

« Frère des pauvres, consolateur de ceux qui souffrent, le prêtre, aujourd'hui surtout, a échangé le luxe des habits contre les lambeaux de la misère; aux parfums délicats de la mondanité il a préféré les miasmes fétides du grabat des mourants; aux festins somptueux et aux joies des riches, les larmes des infirmes.

« Pour lui les jours sont tristes et solitaires, les nuits souvent sans sommeil.

« Mais qu'une âme, une seule âme soit docile à la parole de son zèle, oh! alors, bon pasteur, il oubliera tout ce qu'il a souffert, tout ce qu'il doit souffrir encore! Il serait heureux si, même au prix de son sang et de sa vie, il pouvait gagner à Dieu tous ceux que lui adresse son ministère sacré.

VIII.

« Eh bien! malgré tant de sacrifices, on ne cesse d'outrager les ministres de Dieu.

« Que l'un d'entre eux faillisse, qu'il manque aux devoirs que lui impose son caractère, aussitôt on accuse le sacerdoce tout entier, on enveloppe dans une réprobation générale la plus sainte milice qui existe sur la terre.

« Mille vertus sont indignement oubliées : une seule faute l'emporte sur elles dans la balance du faux philosophe ou de l'homme vulgaire.

« Pendant cinq ans, disait quelqu'un (1), j'ai suivi la carrière

---

(1) Aug. Antony.

des armes. Dans cet intervalle, mes compagnons et moi nous eûmes le malheur de voir un des nôtres condamné à dix ans de boulet, et dégradé à la face du régiment.

« A cette triste parade, bien des larmes coulèrent ; mais je n'entendis personne qui osât mépriser notre uniforme, parce qu'il avait revêtu les épaules d'un lâche.

« Cette justice qu'on accordait au soldat de l'État, on la refuse au soldat du Christ.

« Estime et jugement des hommes, qu'êtes-vous donc, et à quoi tenez-vous ? »

IX.

Et en effet, le prêtre et le soldat, tous deux exposés au grand jour dans leur action, sont tous deux l'objet de l'estime générale, et ils le méritent plus qu'on ne pense.

« Entre le prêtre et le soldat, il y a plus que de la ressemblance, il y a une sorte d'identité : ni l'un ni l'autre ne vit pour soi, ni l'un ni l'autre ne vit pour sa famille ; pour l'un et pour l'autre la gloire est dans l'abnégation et le sacrifice.

« La charge du soldat est de veiller à l'indépendance de la société civile ; la charge du prêtre est de veiller à l'indépendance de la société religieuse.

« Le devoir du prêtre est de mourir, de donner, comme le bon Pasteur, sa vie pour ses brebis. Le devoir du soldat est de donner, comme un bon frère, sa vie pour ses frères.

« Si vous considérez l'âpreté de la vie du prêtre, le sacerdoce vous paraîtra, et il l'est en effet, une véritable milice. Si vous considérez la sainteté du ministère du soldat, la milice vous paraîtra comme un véritable sacerdoce.

« Que deviendraient le monde, la civilisation, l'Europe, s'il n'y avait ni prêtres ni soldats ?

X.

« Nous assistons à un spectacle nouveau dans l'histoire, nouveau dans le monde.

Le monde a-t-il jamais vu, si ce n'est aujourd'hui, qu'on marche à la civilisation par les armes, et à la barbarie par les idées ?

« Toute vraie civilisation vient du christianisme.

« Cela est si certain, que la civilisation tout entière s'est trouvée dans la zone chrétienne ; hors de cette zone il n'y a pas de civilisation, tout est barbarie ; et avant le christianisme il n'y a pas eu de peuples civilisés dans le monde, pas même un seul. Car le peuple grec et le peuple romain n'ont pas été civilisés ; ils ont été cultivés, ce qui est fort différent. La culture est le vernis, et rien de plus que le vernis de la civilisation.

XI.

Le christianisme civilise le monde ; il l'a civilisé par trois moyens : en faisant de l'autorité une chose inviolable ; en faisant de l'obéissance une chose sainte ; en faisant de l'abnégation et du sacrifice, ou, pour mieux dire, de la charité une chose divine.

« Voilà de quelle manière le christianisme a civilisé les nations.

« Eh bien ! les idées de l'inviolabilité de l'autorité, de la sainteté de l'obéissance et de la divinité du sacrifice, ne sont plus aujourd'hui dans la société civile ;

« Elles sont dans les temples où l'on adore le Dieu de justice et de miséricorde, et dans les camps où l'on adore le Dieu fort, le Dieu des batailles, sous les symboles de la gloire.

« Le sacerdoce et l'armée sont aujourd'hui les deux représentants de la civilisation européenne, parce que seuls ils conservent intactes les notions de l'inviolabilité de l'autorité, de la sainteté de l'obéissance et de la divinité de la charité [1] »

---

1. Donoso Cortes, *Discours*.

XII.

Et qu'importent, après cela, les scandales individuels qui eclateraient dans le sein de ces deux corps si vénérables?

Pour être prêtre ou soldat, pour appartenir aux deux plus nobles classes de la société, on n'est malheureusement pas toujours exempt des faiblesses de la nature. L'humanité porte partout avec elle les traces de sa déchéance et le cachet de son imperfection. Et c'est un miracle, selon moi, que les scandales soient si rares et si peu éclatants.

Si vous dites qu'ils sont cependant trop nombreux, j'en conviens avec vous; mais je vous prie d'observer qu'alors c'est un autre miracle, et que le respect se conserve au sacerdoce et à la milice, et que l'Église et l'armée subsistent glorieuses malgré les scandales.

Au reste, le tableau de l'histoire de l'humanité est assez sombre par lui-même, sans que nous prenions le triste plaisir de l'obscurcir encore en y semant des taches nouvelles ou en élargissant celles qui y sont déjà. Et puis voyez combien nous sommes peu équitables : qu'on fasse mille bonnes actions, personne n'y pensera ; mais qu'on laisse seulement entrevoir un petit côté faible, voilà que la renommée aux cent bouches s'empresse de le publier et de le répandre, en y ajoutant des mensonges sans fin.

CHAPITRE XLVII.

L'expiation.

A l'expiation nos âmes enchaînées,
Sur cet axe fatal roulent leurs destinées;
Mais si toute âme oublie et le ciel et son Dieu,
Toute âme doit aussi s'épurer dans ce feu.
Dieu fit du repentir la vertu du coupable;
Et le remords sincère est un feu véritable.

I.

Nous nous surprenons parfois nous demandant à nous même : Pourquoi donc l'homme souffre-t-il? Pourquoi Dieu, ce père qu'on nous dit si tendre, et qui ne peut rien haïr de ce qu'il a fait, nous a-t-il voulu condamner aux souffrances?

Tâchons de ne nous demander jamais de pareilles choses qu'avec respect, soumission et envie de nous instruire, autrement nous offenserions Dieu et nous blesserions la raison Car si nous connaissons Dieu, un invincible instinct de confiance et d'amour nous dira qu'évidemment si la souffrance n'était pas pour nous un devoir et un bien, le Père que nous avons dans le ciel n'en eût point fait une nécessité pour ses tristes enfants

II.

Mais alors d'ou vient cette nécessité? Comment se fait-il que le mal soit un bien et la douleur un devoir? Ah! c'est ici qu'il faut laisser l'intelligence humaine, la raison philosophique s'agiter et s'épuiser autour de ce terrible problème, dont la solution n'est possible que par la foi.

Ecoutons donc la révélation divine, et apprenons d'elle que

l'homme s'est détourné du droit chemin, qu'il a violé de célestes préceptes, qu'il offense tous les jours une majesté infinie, et qu'il a fallu une expiation infinie pour effacer et réparer cet immense désordre.

III.

Comment s'est faite cette expiation? Quelle a été la victime et la réparation?

Lisez au haut de cette croix : CELUI-LA EST JÉSUS, c'est-à-dire le Sauveur. Il souffre et il meurt pour sauver tous ceux qui croiront en lui.

Comprenez-vous maintenant le mystère de la croix et celui de nos souffrances? Jésus meurt pour expier les péchés de tous les hommes, et chacun de nous doit souffrir à son tour pour s'appliquer à lui-même, pour greffer, en quelque sorte, sur lui les mérites de la croix, par une mystérieuse assimilation.

Or, voici le comment de l'expiation : Jésus-Christ, en mourant sur la croix, nous l'a rendue possible, ou plutôt il a expié lui-même nos crimes, en s'offrant à son Père comme notre rançon.

IV.

C'est là un grand mystère du salut; c'est la religion tou entière, le fondement de notre foi, le motif de notre espérance, l'aiguillon le plus vif de notre reconaissance, de notre amour et de notre charité pour Dieu.

Mais gardons-nous bien de faire des souffrances mêmes de Jésus-Christ une excuse à notre lâcheté. Ne disons pas : Puisque Jésus a tout payé pour moi, je ne dois rien à la justice divine; puisqu'il a été couronné d'épines pour moi, je puis me couronner de roses; puisqu'il a bu jusqu'à la lie ce calice si amer, je puis savourer celui de la volupté. N'ajoutons pas, pour comble de déraison : Puisque toute la vie du Sau-

veur n'a été qu'une croix et un martyre, il m'est permis d'arranger la mienne, s'il est possible, de manière qu'elle soit une fête continuelle.

V.

Non, comprenons plutôt à quelle condition nous pouvons profiter de cet immense bienfait.

Il ne suffit pas, pour satisfaire complétement à la justice de Dieu, de croire en Jésus-Christ et en la vertu de sa passion ; il ne suffit même pas de confesser et de détester nos crimes. Nous savons bien que le sang de l'auguste et incomparable victime purifie notre âme, lui rend cette robe d'innocence dont elle avait été revêtue au jour du baptême, et qu'elle a souillée, déchirée, perdue le long du chemin de la vie. Mais il nous reste à subir une peine temporelle, dont nul ne peut connaître avec précision la mesure et la gravité.

VI.

Cette peine est le châtiment qui reste après le pardon ; c'est la loi de la pénitence après le baptême ; c'est la légère et juste compassion pour les peines infinies que méritent nos crimes.

Et si nous considérons comment nous pouvons acquitter cette faible mais indispensable dette, nous trouverons un nouveau motif de bénir la bonté et la miséricorde de notre Dieu ; car la souffrance, l'expiation était le seul remède pour guérir, purifier, sauver notre âme.

Dieu savait que ce remède était amer et répugnait à notre délicatesse ; il s'est chargé de nous le préparer lui-même, d'en tempérer l'amertume, puis de le mettre partout sous notre main, et, pour ainsi dire, sur nos lèvres. Ayons le courage de l'accepter, et sachons nous faire une vertu des souffrances dont la nature nous fait une nécessité, et même, si nous pouvons nous élever plus haut, faisons-nous, de la croix et de l'expiation, un bonheur et une gloire.

VII.

Lorsque l'homme, aidé de Dieu, accepte héroïquement son malheur comme une juste peine, ce malheur, considéré en lui-même, ne change pas de nature, mais il acquiert une vertu nouvelle et extraordinaire, la vertu expiatoire et purifiante. Et cette vertu, il la puise dans l'effusion du sang. Et le genre humain a toujours cru, d'une foi invincible, ces trois choses : que le sang doit être versé ; que, versé de telle manière, il purifie ; que, versé de telle autre manière, il rend coupable.

Le sang de la victime que le prêtre immole sur l'autel, expie les écarts de l'homme. Le sang de l'infortuné que le poignard de l'assassin fait ruisseler dans le désert, souille la main du meurtrier et encore plus sa conscience.

VIII

Le sang de deux millions de martyrs a été nécessaire pour purifier le monde romain, et ce sang a été versé, et c'était le plus pur sang qui bouillonnât dans des veines mortelles, et, mêlé au sang divin du Christ, il a recouvert les iniquités de la Rome païenne.

Quand le glaive des tyrans ne se leva plus sur la tête des justes et ne se dirigea plus contre la poitrine des saints, ils allèrent chercher dans les solitudes de la Thébaïde un nouveau mode d'expiation, et le sang ruissela sous les coups de la discipline et de la mortification.

Cependant d'autres combats appelèrent sur le terrain des champions d'une autre espèce : les docteurs de l'Église épuisèrent leur glorieuse vie dans de gigantesques luttes contre les ennemis de la vérité ; ils terrassèrent l'hérésie, en s'ensevelissant dans leur triomphe.

Puis, quand l'erreur, devenue menaçante, leva l'étendard de la guerre et voulut triompher de la vérité par les armes

matérielles, l'Occident se leva, recouvrit d'une croix son armure guerrière, et le sang coula à flots dans les plaines de la Terre Sainte.

Il fallait une nouvelle expiation sanglante pour les profanations nouvelles.

IX.

Laissons de côté les expiations générales et publiques qu'ont vues les temps modernes; ne parlons pas des fléaux qui ont passé sur nos têtes : ils étaient légitimes et trop mérités. Considérons seulement ce qui concerne chacun de nous, et bénissons Dieu, qui, pour nous aider à expier nos chutes journalières, a soin de ne nous pas laisser endormir.

Il nous envoie des afflictions qui sont la suite naturelle et inévitable, le résultat direct et nécessaire de nos égarements; mais il nous avertit que nous pouvons tirer notre salut de ces châtiments mêmes, en les acceptant de bon cœur et en esprit d'expiation.

Il ne nous sera peut-être pas donné d'être martyrs, mais il nous est donné de verser notre sang pour nos péchés, le sang de la douleur et du repentir, le sang de la résignation et de la patience, le sang de la mortification et de la charité, enfin le sang de nos larmes.

Est-ce qu'il est plus dur d'avoir le corps percé d'un glaive que d'avoir le cœur navré d'amertume? Le sang du martyre coûte-t-il plus à verser que les tribulations d'une longue vie à supporter pour Dieu?

Gloire donc à tous ceux qu'éprouve le malheur! Gloire à quiconque offre son sang ou ses larmes pour expier l'offense faite à Dieu!

CHAPITRE XLVIII.

Le Sauveur.

Le Sauveur des humains, Jésus, fils de Marie,
Efface votre éclat, sauveurs d'une patrie.
Vous devez recevoir du reste des mortels,
Vous, des lauriers, lui, des autels.

I

Il a hérité d'un nom singulier dans l'histoire, d'un nom unique et incomparable, celui que toutes les générations à la fois proclament leur Sauveur.

On a vu des États décorer du beau nom de *Pères de la patrie* des personnages qui l'avaient plus ou moins mérité ; mais ce n'étaient que des sauveurs partiels, des sauveurs temporaires, qui ne garantissaient pas de la ruine du lendemain.

Le nom de sauveur appliqué à un homme, dans ces circonstances, pouvait paraître une grande et digne chose ; mais aux yeux de l'univers chrétien et à côté du Sauveur de tous, ce serait presque une dérision, si ce n'était une sorte de blasphème

II.

Il n'y a ni mérite ni gloire à dédaigner, à mepriser les arrêts portés par les siècles.

Le Christ a été déclaré Sauveur, et on peut dire que rien désormais ne lui ravira ce beau nom ; il a été le Sauveur, il l'est et le sera jusqu'à la fin des temps.

Et de quoi a-t-il sauvé les créatures, pour mériter ce nom ? — D'une seule chose, pour répondre brièvement : il les a sauvées du mal ; il les a délivrées de la tyrannie du mal, et leur a donné la force et la vertu de le vaincre par le bien

Remarquez qu'il ne les a pas exemptées du mal : il leur a donné d'en triompher. Et quand je dis : du mal, je n'en excepte aucune espèce : peut-être pourrais-je également n'excepter aucune créature et dire qu'il les a sauvées toutes.

III

A le bien prendre, une seule chose ici-bas a réellement de l'importance, et mériterait toute l'attention non-seulement du vieillard que le poids des années incline vers la tombe et dont le corps usé semble se résoudre d'avance en la poussière d'où il est sorti, mais encore du jeune homme au printemps de sa vie et dans la fleur de son adolescence, alors que tout semble lui promettre un long et brillant avenir, que tout sourit à ses désirs impatients, et que rien de sérieux ne paraît devoir entraver ses élans vagabonds.

Une seule chose donc, même à cet âge, est digne de tous nos soins, parce que seule elle est nécessaire : c'est la coopération à l'œuvre du Sauveur, c'est notre sanctification, c'est le salut.

IV.

Et il faut bien que notre salut ait une suprême importance aux yeux de Dieu, puisque, d'après les principes de la foi, il a été la cause, le motif et l'objet de la venue du Verbe divin sur la terre. Il a été le but de son incarnation, de sa vie, de ses souffrances, de sa mort. La volonté formellement exprimée de notre Créateur nous en fait un devoir positif et rigoureux.

La vie éternelle et sans fin, à laquelle nous sommes appelés, cette vie qui doit commencer dès ici-bas, sous peine de n'exister jamais, nous est recommandée, prescrite, ordonnée, autant que Dieu le peut faire sans porter atteinte à notre liberté : et Dieu ne se montre si pressant que parce que tout est là, et qu'il est lui-même notre Sauveur

V.

Donc, pour l'acquisition de ce bien unique et indispensable nous ne devons rien épargner. Mais la source où il nous faut puiser, c'est le Sauveur lui-même, car la vie interminable, éternelle, la véritable vie consiste à connaître Dieu et Jésus-Christ, le Sauveur qu'il a envoyé. En effet, en lui est la vie ; elle y réside comme dans sa source et son principe, et si nous voulons y entrer, il faut que celui qui en possède la plénitude la déverse en nous, ou plutôt vienne lui-même en nous ; car il est peut-être plus vrai de dire que lui-même est la vie, que de dire que la vie est en lui.

L'Homme-Dieu est le Sauveur, dans toute l'étendue de l'expression, et il n'y a point de salut possible en un autre qu'en lui.

VI.

Or, pour nous faire entrer en participation de ce salut général, toutes les ressources humaines sont condamnées à l'impuissance et à la stérilité.

En vain donc placerions-nous ici notre espoir dans l'appui des grands et des puissants du monde ; en vain fonderions-nous notre espérance sur les ressources du talent, du savoir et du génie ; en vain compterions-nous sur notre activité personnelle, nos trésors, notre industrie, nos richesses et nos démarches ; en vain nous appuierions-nous sur les calculs de notre prudence pour échapper au naufrage et aborder heureusement au port du salut : tout cela est faible, vain, chancelant, frivole, incertain, impuissant pour nous procurer ce seul bien véritable que nous cherchons, cette seule chose nécessaire après laquelle nous devons aspirer.

VII.

Nous n'avons donc d'espoir, de secours et d'appui que dans

le Sauveur par excellence. Et ici les grands noms ne serviraient tout au plus qu'à engendrer de grandes illusions. Les plus hautes figures de l'humanité, quel qu'ait été leur éclat, quand il s'agit de sauver l'homme, les États, la société, s'éclipsent et disparaissent devant le nom incomparable qu'a porté le Fils de Dieu, et qui seul peut nous tirer de l'état de misère et d'abaissement où languit et se meurt notre pauvre existence.

VIII.

Vous qui voulez sauver votre âme, vous qui voulez préserver un État de sa ruine, interrogez toutes les contrées du globe, sondez-en les régions les plus écartées, et demandez-leur si elles ne recéleraient point quelque bras inconnu, mais fort et vigoureux, qui guérisse et qui sauve.

Et les contrées du monde, et les régions les plus reculées demeureront muettes dans leur silence forcé, et ne répondront rien à votre appel, à votre cri de détresse.

Parcourez la longue et glorieuse série des noms illustres qu'ont enregistrés les annales des nations, et voyez si tous ces triomphateurs fastueux, ces héros, ces conquérants, ces pères de leur patrie, ces protecteurs des faibles et des opprimés, ces bienfaiteurs du genre humain, peuvent aujourd'hui, du fond de leur mausolée ou du sein de leur froide poussière, vous tendre une main secourable.

IX.

Et pourtant, il y a de grands noms inscrits dans les fastes du monde : mais là n'est point le salut, parce que ce sont des noms de morts.

Le Sauveur au contraire est toujours vivant, et il doit l'être.

Seul, Jésus, le Christ, a reçu pour jamais l'inaliénable, l'indestructible privilége de porter un nom qui réalise ce qu'il

exprime. Seul il est le véritable Sauveur, le Sauveur universel et perpétuel, et nul ne peut être sauvé que par lui et en son nom. Et il n'y a point sous le ciel d'autre nom qui ait été donné aux hommes, par lequel nous devions être sauvés.

Ainsi les individus, ainsi les familles, ainsi les États et les empires, ainsi les sociétés avec tout leur attirail, les sciences, les arts, l'industrie, ne peuvent éviter une ruine totale, absolue, radicale, qu'en se jetant entre les bras de la religion fondée par le Sauveur.

CHAPITRE XLIX.

Le grand moyen.

Sans Dieu, l'homme, suivant des routes ténébreuses,
Même en cherchant le bien, fait des chutes fameuses ;
L'histoire en est témoin, la triste humanité
Trouve en Dieu seul bonheur, lumière et vérité.

I.

Tendre vers Dieu, s'efforcer de devenir parfait comme le Père céleste est parfait, aspirer à monter toujours ainsi, malgré les penchants contraires, suite du péché d'origine, tel est l'objet des vertus chrétiennes ; tels sont aussi la vraie félicité, le progrès réel auquel Jésus-Christ est venu appeler tous les hommes.

Créé à l'image de Dieu et par sa toute-puissance, conservé à toute heure par son infinie bonté, racheté d'un malheur certain et inévitable par sa miséricorde, l'homme n'a rien de lui-même, rien dans son âme, rien dans son corps, rien autour de lui, ni au ciel ni sur la terre, qui ne vienne de Dieu, n'appartienne à Dieu en toute propriété, et ne doive par conséquent retourner à lui, et lui être rapporté par la volonté même de l'homme.

II

Il n'est de plus ici-bas aucune souffrance, aucune humiliation, si grande qu'elle soit, que Dieu n'ait le droit de lui infliger dans sa justice, et que l'homme ne puisse surmonter, avec l'aide de Dieu, par la patience, afin de rendre gloire au souverain domaine de celui qui les inflige ou les permet pour notre bien et pour sa gloire.

Connaître seulement Dieu, c'est avouer ces vérités ; croire en lui, c'est en avoir la ferme, l'intime conviction ; l'adorer en esprit et en vérité, c'est les proclamer par ses œuvres, les prendre pour règle de sa vie et de toutes ses actions. La raison elle-même l'enseigne, aussi bien que la foi chrétienne, à tout homme au cœur droit, qui veut un peu réfléchir

III.

Or, reconnaître avec sincérité que de nous-mêmes nous ne sommes rien et n'avons rien, que tout vient de Dieu et doit retourner à lui, comme les productions d'un champ au maître qui le cultive et à qui il appartient ; reconnaître avec sincérité que les talents et les facultés de notre âme, la santé, la force, les sens et les propriétés de nos corps sont des biens qui dépendent de Dieu et dont nous sommes comptables envers lui, comme du temps qu'il nous accorde et des circonstances où il nous place ; reconnaître avec sincérité que les maux, quels qu'ils soient, ne sont point au-dessus de ce qu'ont mérité nos fautes, et que, les uns et les autres venant de Dieu, doivent tourner à sa gloire et à notre salut ; toujours et partout, agir en conséquence de ces principes, de ces vérités premières, c'est l'humilité, c'est la vertu base et fondement de toutes les autres.

IV.

C'est par elle que, docile aux lois de la conscience et de la raison, l'homme contracte, avec le secours de la grâce, la douce habitude de se mettre à sa place, et, descendant dans les profondeurs de son néant et de son péché, de rendre à *Celui qui est*, tout honneur, toute louange, tout amour

De là la foi, c'est-à-dire la soumission de l'intelligence humaine à l'intelligence divine, qui s'est révélée et a manifesté, par des œuvres divines et qu'elle seule pouvait faire, la réalité de cette révélation. De là l'obéissance, c'est-à-dire la soumission, à cause de Dieu et par amour pour lui, à l'autorité spirituelle ou temporelle qui vient de lui.

V.

Nobles vertus! elles seules peuvent élever l'homme, seules l'empêcher de se courber, de ramper et de s'avilir devant un autre homme, et faire que, dans les chaînes mêmes de l'esclavage, il soit encore libre, ne reconnaisse toujours que Dieu seul pour maître et n'obéisse qu'à lui. Tandis que, au contraire, partout, hors d'elles, sous les lois de l'orgueil et de l'insubordination, l'homme ne plie, ne se prosterne plus que devant l'homme, devant la force brutale et matérielle, devant l'autorité de l'arbitraire et du caprice.

Dépendre de Dieu seul par la vertu, ne chercher qu'à lui plaire en l'imitant et en faisant sa volonté, c'est se constituer supérieur à toutes les forces créées, indépendant de tous les pouvoirs humains, qu'on respecte, mais qui ne peuvent nous atteindre pour nous détourner de notre but. En un mot, c'est être libre de cette liberté vraie et absolue que procure la connaissance et la pratique de la vérité.

VI.

— Mais en quoi précisément consiste donc cette pratique de la vérité, qui rend l'homme si parfait, et l'élève en quelque sorte au-dessus de lui-même?

— D'abord le sentiment chrétien émane d'un détachement sublime de tout ce qui est terrestre, et d'une conviction profonde de la sainteté du devoir. Il s'appuie sur cette maxime inébranlable que l'homme, en dépit de tous les obstacles, doit marcher d'un pas ferme à la destinée qui lui est marquée par le Créateur. Et ainsi se manifeste naturellement un des beaux caractères de la religion chrétienne, qui est de donner à tout ce qui est bon une expension illimitée Car cet ensemble d'idées et de sentiments communique à l'âme une trempe vigoureuse qui l'aide puissamment à s'élever encore et à se fortifier davantage.

VII.

De là ce développement prodigieux de la vie morale, de la vie intérieure, chez l'homme religieux, chez le chrétien. On ne remarque pas assez cette conséquence.

Dans cette vie intérieure, qui est plus rare qu'on ne l'imagine, l'homme se replie sur lui-même, s'examine, s'étudie, se rend un compte circonstancié de ses actions, des motifs réels qui le dirigent, de la bonté ou de la perversité de ces motifs et de la fin à laquelle ils tendent. Et cette attention si exacte, si sérieuse et si noblement philosophique, exerce la plus heureuse influence sur le perfectionnement de l'homme dans toutes les situations et à tous les moments de son existence.

Or, c'est là un secret dont la connaissance n'est devenue générale (le croirait-on ?) que depuis l'enseignement du christianisme.

Cette vie morale, cette vie intérieure, intime, et, pour ainsi dire, occulte, était inconnue aux anciens. Aussi quelle misère morale, quel abrutissement ne trouvait-on pas chez eux ! Mais quelle vertu, quelle perfection, quelle sainteté ne trouverait-on pas chez nous, si nous étions fidèles à employer cet infaillible et puissant moyen !

J'ai vu cette seule idée, bien développée et bien comprise, opérer des merveilles durables sur un auditoire choisi, il est vrai, mais assez nombreux. On pourrait donc en faire une application plus générale. Toutefois, comme cette question confine avec le mysticisme, je ne m'y arrête pas davantage. Seulement je préviens les espris avisés que je leur ai découvert une mine extrêmement riche : l'exploitera qui voudra

CHAPITRE L.

Le libre arbitre.

Vous demandez si l'homme est libre.
A cette question je ne vois pas trop lieu;
Voulez-vous un moyen d'établir l'équilibre?
Pour être libre, il faut, avant tout, aimer Dieu.

I

« La misère de l'homme est si grande, son abjection si profonde, son ignorance si absolue, son impuissance si radicale, qu'il ne peut, par lui seul, ni former un bon propos, ni concevoir un grand dessein, ni sentir un grand désir d'aucune chose qui soit agréable à Dieu et, en même temps, utile au salut de son âme.

« D'un autre côté, sa dignité est si grande, sa nature si noble, son origine si haute, sa fin si glorieuse, que Dieu lui-même pense par sa pensée, voit par ses yeux, marche par ses pieds et opère par ses mains.

« En effet, c'est lui qui le porte pour qu'il marche, qui l'arrête pour qu'il ne se blesse pas; c'est lui qui commande à ses anges de l'assister pour qu'il ne tombe pas; et si par hasard il tombe, il le soulève et le remet sur pied. Il lui inspire le désir de persévérer et fait qu'il persévère. »

C'est pourquoi saint Augustin dit : « Nous croyons que « nul n'arrive au salut, si Dieu ne l'appelle, et que nul, « après avoir été appelé, ne fait ce qui convient pour le salut, « si Dieu ne l'aide. » C'est que le même esprit qui propose ce qu'il faut croire et nous donne la force pour le croire, propose aussi ce qu'il faut faire, nous donne le désir de le faire, et travaille avec nous pour le faire

Combien Dieu est admirable dans ses œuvres, merveilleux dans ses desseins, sublime dans ses pensées! Il nous donne la main pour nous sauver, mais il nous laisse le droit de nous perdre. Si nous nous sauvons, c'est en travaillant avec lui; si nous nous perdons, c'est notre œuvre personnelle.

II

« Quel entendement connaîtra, quelle langue dira, quelle plume écrira la manière dont Dieu opère dans l'homme ces souverains prodiges, et comment il le conduit, dans la voie du salut, d'une main à la fois miséricordieuse et juste, douce et puissante? Qui indiquera les limites de cet empire spirituel, entre la volonté divine et le libre arbitre de l'homme? Qui dira comment ils concourent sans se confondre et sans se nuire?

« Je ne sais qu'une chose, Seigneur, c'est que, pauvre et petit comme je suis, grand et puissant comme vous êtes, vous me respectez autant que vous m'aimez, et m'aimez autant que vous me respectez. Je sais que vous ne m'abandonnerez pas à moi-même, parce que par moi-même je ne puis rien, sinon vous oublier et me perdre. Je sais qu'en me tendant la main qui me sauvera, vous me la tendrez si douce, si caressante, que je ne la sentirai pas venir. Vous êtes, pour la douceur, comme le souffle du vent léger; pour la force, comme l'aquilon. Je suis emporté par vous comme par l'aquilon, et je me dirige librement vers vous comme conduit par un vent léger. Vous me faites avancer comme si vous me poussiez, mais vous ne me poussez pas, vous me sollicitez seulement. Je me meus, et vous vous mouvez en moi.

« Vous venez à ma porte et vous m'appelez avec douceur; et si je ne réponds pas, vous attendez et m'appelez de nouveau. Je sais que je puis ne pas vous répondre et me perdre; je sais que je puis vous répondre et me sauver. Mais je sais aussi que je ne pourrais vous répondre si vous ne m'appeliez pas; et que lorsque je réponds, je réponds ce que vous me dites, l'appel étant vôtre, et vôtre et mienne la réponse.

« Je sais que je ne puis opérer sans vous, et que par vous j'opère, et qu'en opérant je mérite. Mais je mérite parce que vous m'aidez à mériter, comme vous m'avez aidé à opérer.

« Lorsque vous me récompensez parce que je mérite, et lorsque je mérite parce que j'opère, vous m'accordez trois grâces : la grâce du prix dont vous récompensez la grâce du mérite que vous m'avez donnée, et qui a été la récompense de la grâce que vous m'avez faite d'opérer avec votre aide. Vous êtes comme la mère, et moi comme le petit enfant : la mère excite dans l'enfant le désir de marcher et lui donne la main pour qu'il marche, puis elle le baise, parce qu'il a eu le désir de marcher et qu'il a marché à l'aide de sa main.

« J'écris parce que vous m'avez inspiré le désir d'écrire, et je n'écris que ce que vous m'enseignez ou ce que vous me permettez d'écrire. Celui qui croit mouvoir un membre sans vous, ne vous connaît pas, et n'est pas chrétien (1) »

III.

Il y a dans la volonté divine quelque chose d'absolu, et quelque chose de relatif. Dieu peut vouloir absolument telle fin, mais il peut la vouloir relativement par plusieurs moyens à son choix. Dieu arrive nécessairement à ses fins, bien que nous le contrariions souvent dans ses moyens. Et c'est ce qui fait que la liberté humaine, assez puissante parfois pour empêcher l'accomplissement de la volonté divine en ce qu'elle a de relatif, ne l'est jamais assez pour empêcher sa réalisation en ce qu'elle a d'absolu.

Et ainsi Dieu est souverain par ce qu'il y a d'absolu et de nécessaire dans sa volonté, et l'homme est libre par ce qu'il y a de relatif et de contingent dans cette même volonté divine.

En qualité de souverain, Dieu a décrété ce qui devait être

---

1 Donoso Cortès, *Essai*, etc., l. I, ch. VI.

et sera : en qualité de créature libre, l'homme a déterminé que ce qui devait être inévitablement ne serait au moins pas de telle manière.

Ainsi Dieu avait décrété la déification de l'homme, comme sa fin suprême ; il l'y avait préparé en l'ornant de la justice originelle et de la grâce sanctifiante.

Mais l'homme, usant de sa liberté, se dépouilla de ses dons et mit obstacle à sa déification par le moyen voulu de Dieu. Et alors Dieu eut recours à un autre moyen pour atteindre sa fin : il travailla à la déification de l'homme par l'incarnation de Dieu.

Il en est ainsi de tous les décrets absolus de la volonté divine ; il en est ainsi de tous ses décrets relatifs. Nous sommes libres dans notre sphère d'activité, et Dieu est absolu dans la sienne.

La liberté pour nous ne peut pas consister et ne consiste pas à faire ce que nous voulons ou pouvons vouloir, mais bien à faire ce que nous voulons, sans porter atteinte à ce que nous devons. Aussi bien ce que nous devons est toujours, au fond, ce que nous voulons ; car, même en faisant le mal, c'est-à-dire ce que nous ne devons pas, nous voudrions ne pas le faire, si nous n'étions dominés par la passion et asservis par nos penchants et nos convoitises.

Et de cette sorte nous aurons beau faire, nous ne serons jamais véritablement libres, tant que nous voudrons opposer notre volonté à celle de Dieu ; parce que la vraie et parfaite liberté n'est que dans l'accomplissement parfait de la loi, et plus particulièrement des préceptes et conseils évangéliques, qui se réduisent à l'abnégation de soi-même et à la soumission à Dieu.

Nous l'avons éprouvé cent fois : la plus profonde, la plus humiliante servitude, c'est d'être assujetti à ses convoitises, à ses passions.

Donc, pour être libre, il faut obéir, mais, avant tout, obéir à Dieu directement. Quant aux puissances humaines, leur autorité venant de Dieu, nous leur devons obéir encore comme

à Dieu même, si nous voulons être libres d'une liberté humaine, sociale et extérieure.

Mais la liberté que nous devons rechercher par-dessus tout, c'est la liberté spirituelle, la liberté de l'âme, du cœur, de la conscience ; c'est la liberté véritable, sans laquelle il n'y en a point, et avec laquelle on peut se passer des autres.

IV.

Vous demandez si l'homme est libre ? — Contemplez ce misérable dont l'incorrigible perversité s'est convertie en un supplice sans fin : le front sillonné par la foudre dont l'a justement frappé l'Éternel, il s'obstine encore, avec un geste altier, à répéter ces paroles : *Je n'obéirai pas !*

Mais si l'homme n'est pas libre, comme l'ont rêvé les sectaires, il sera donc entraîné par la force irrésistible d'un aveugle destin ? Ce qu'il prend pour les opérations de son âme ne sera plus qu'une illusion vaine ? Où donc alors trouver un ordre moral ? Le mérite et le démérite, la louange et le blâme, la récompense et le châtiment, ne sont plus que des mots vides de sens, et la vie de l'homme tout entière une immense dérision.

Le bon sens nous dit que nous sommes libres, et il n'y a pas de démonstration, de raisonnement ou de sophisme qui puisse tenir contre le bon sens.

Nous croyons à notre liberté et au mouvement de la terre, par exemple, par des motifs d'un ordre différent ; mais les uns et les autres sont de nature à entraîner d'une manière invincible l'assentiment de tout homme raisonnable. La profonde persuasion que nous avons de notre liberté morale vient surtout de l'expérience continuelle que nous en faisons.

En présence d'un acte à faire ou à ne pas faire, à faire de telle façon ou de telle autre également possibles, je sens que je puis prendre une détermination libre et choisir un parti.

Mais c'est surtout dans les actes de ma volonté que je suis libre : mes vouloirs sont à moi, bien plus que mes actions,

car qui pourrait m'empêcher de vouloir? S'il ne m'est pas toujours loisible d'exécuter ce que j'ai résolu, il m'est toujours facile de prendre les résolutions qui me plaisent. Et j'ai la conscience, la certitude claire, évidente, indestructible de ce pouvoir souverain de ma volonté, de la liberté de ses déterminations, de ses vouloirs, de ses résolutions, dont je suis le maître absolu.

V.

— Mais si je suis libre, je m'appartiens donc à moi-même, et dès lors ne semble-t-il pas que je puisse arbitrairement faire de moi tout ce qu'il me plaira? Car enfin, il est de l'essence d'une propriété qu'elle soit à la libre disposition du propriétaire.

— Nous pourrions déduire cette conséquence, si, de ce que l'homme est libre et s'appartient à lui-même, il suivait qu'il n'appartient qu'à lui seul et a sur soi tout pouvoir. Or, c'est ce qui n'est pas et ne saurait être démontré, bien loin de là; et si l'homme est doué de liberté quant au fait de ses déterminations, il est loin de l'être quant à leur moralité, sur laquelle il ne peut rien, le bien et le mal ne dépendant nullement de ses caprices ni de ses volontés.

Il est doué d'intelligence, comme il l'est de liberté, or pourrait-il, sans faillir, dégrader son intelligence ou abdiquer sa liberté?

L'homme ne s'appartient pas à lui seul; il relève de son Créateur et se doit en partie à ses semblables, qui ont sur lui des droits, comme ils ont envers lui des devoirs.

La liberté de l'homme, qui est sa propriété, est grevée de charges, provenant des droits de ses semblables et de ses propres devoirs, qui sont corrélatifs à ces derniers.

Ma liberté n'est pas la licence; elle est soumise aux lois de la raison, qui ne lui permettent pas de se tourner contre elle-même. Je puis bien, il est vrai, compromettre ma santé, ma vie et ma raison; mais je ne le ferai pas sans me rendre cou-

pable et sans violer les lois de ma nature. Je puis bien perdre momentanément la possession de moi-même, soit en me laissant emporter par les passions, soit en me laissant abattre par elles. Mais ces deux vices, si nuisibles souvent à la société, sont encore mauvais en eux-mêmes et répréhensibles en ce qu'ils portent atteinte à notre dignité morale, que nous devons maintenir. Et de plus ils diminuent notre liberté, en même temps qu'ils troublent notre intelligence ; ce qui est une double dégradation de notre personne. Or, cette personne n'est pas à nous seuls ; elle appartient aussi aux autres hommes et à Celui qui nous l'a donnée, ou plutôt confiée comme un dépôt qu'il devra nous redemander un jour.

VI.

Si la morale pouvait se reduire a nos devoirs envers les autres hommes, une fois rendus à la solitude, à l'isolement, nous ne serions plus comptables envers personne de l'emploi de notre liberté et de ses applications diverses. Mais nous sommes tenus, de par une loi d'en haut, de perfectionner notre intérieur, de faire valoir nos facultés internes, de développer et d'accroître notre liberté elle-même, et d'imprimer à nos aptitudes un mouvement progressif et ascensionnel. Et ainsi, fussions-nous dans un désert, nous aurions encore des devoirs à remplir à l'égard de l'éternelle loi, qui nous a faits pour une fin et qui veut que nous l'atteignions

Ce sera toujours un devoir pour nous, par exemple, de résister à nos passions mauvaises, à nos instincts corrompus, de nous commander à nous-mêmes et de régler notre conduite d'une manière qui convienne à notre nature, c'est-à-dire à un être raisonnable et libre tout à la fois. Ce devoir ne saurait dépendre des circonstances, et les circonstances ne pourront jamais nous affranchir de tout devoir ; car s'il y a des devoirs relatifs, il y en a aussi d'absolus, et ces derniers sont éternels.

En resumé, la liberté n'est pas le droit de faire ce qu'on

veut, mais de faire ce qu'on a le droit ou le devoir de faire ; en sorte que l'homme n'est vraiment libre que quand il résiste à ses passions mauvaises et obéit aux lois de l'éternelle justice.

VII.

« Il vous arrivera de rencontrer parfois sur votre chemin de prétendus docteurs, qui, invectivant l'autorité, croient se grandir en prêchant la révolte ou en refusant l'obéissance : « Je suis libre, s'écriera l'un deux, et je fais acte d'homme « libre en déclarant que je ne me soumettrai pas. »

« Il le dit, il le croit peut-être ; mais combien il se trompe ! Il n'y a rien de moins libre que l'homme qui se révolte contre une autorité légitime. Votre contradicteur, du reste, vous en fournira au besoin la preuve. Suivez-le des yeux. Ce fougueux ennemi de l'autorité divine ou de la puissance civile ira sans examen se faire le disciple docile du premier orateur de club,... ou du premier apôtre de cabaret.

« Tout homme obéit donc à quelqu'un ou à quelque chose, qu'il le veuille ou qu'il ne le veuille pas. Pour les individus comme pour les nations, la liberté ne consiste qu'à faire choix de ses maîtres. Il ne s'agit pas de savoir si nous obéirons ou si nous n'obéirons pas ; il y a longtemps que la question est décidée ; mais à qui nous obéirons, à Dieu ou à ses ennemis, au bien ou au mal, à la vertu ou au vice, aux principes éternels de la justice et du devoir ou aux éternels caprices de nos passions.

« Il me revient en ce moment à la mémoire une noble pensée du comte Joseph de Maistre « La liberté pour l'homme « n'est jamais absolue, dit-il ; elle est relative. Il doit servir ; « l'important pour lui c'est de servir son maître véritable Sa « liberté la plus grande c'est sa chaîne la plus longue. Si le « bout de la chaîne est à Berlin, vous n'avez, pour vous mou- « voir, que le diamètre de la Prusse ; s'il est au ciel, vous « avez tout l'univers (1). »

(1) H Denain, *l'Instit. cath.* p 111.

CHAPITRE LI.

La curiosité.

Je hais les curieux importuns, indiscrets,
Qui veulent, à tout prix, pénétrer mes secrets.

I

Tout dans le monde n'est pas à étudier, ni surtout à imiter : tout n'y est pas bien, noble, pur, légitime. Il y a là beaucoup de choses qu'il vous est inutile de savoir, dangereux de rechercher, et sur lesquelles vous ne devez pas même vous arrêter quand elles se présentent à vous d'elles-mêmes; et elles se présenteront assez tôt et assez fréquemment.

Je sais que l'ignorance n'est pas la vertu, mais je sais aussi qu'une curiosité indiscrète est trop souvent le prélude, le chemin du vice. Votre cœur se trouble-t-il? c'est qu'il se gliss en vous quelque pensée corrompue. Votre front rougit-il? c'est qu'un discours perfide en vous flattant vous inocule son poison subtil. Défiez-vous alors de votre curiosité, et écoutez les chastes alarmes de votre conscience : elles vous annoncent un péril imminent.

Il y a des désirs ténébreux de savoir, qui viennent des basses régions de l'âme, et dont la satisfaction est loin de faire éprouver ce plaisir intime et pur que produit l'accomplissement d'un devoir.

Sachez donc, ô jeune homme, mettre un frein à votre curiosité naissante, et ne cherchez que des satisfactions et des succès véritables et légitimes.

Tout ce qui se présente à vous sous un aspect équivoque, tout ce qui vous semble mettre en péril cette noble pudeur qu'un heureux instinct a mise en vous, évitez de l'approfondir.

Détournez doucement et modestement vos yeux, votre imagination, votre cœur, des objets, des images, des pensées qui peuvent devenir un danger pour vous.

Ne vous confiez point trop aisement aux apparences, mais gardez-vous aussi d'une crédulité facile et coupable pour la médisance et la détraction. Je ne vous dis pas de confondre le mal avec le bien, ce serait une criminelle et fatale ignorance; mais vous trouverez en vous une lumière sûre qui vous fera discerner tout ce qui s'écarte de la ligne du bon et du beau. D'ailleurs, en cela comme en tout le reste, les leçons de l'Évangile sont celles de la plus haute sagesse.

II.

Il y a une curiosité louable, mais elle est éminemment intellectuelle : elle a pour objet de s'instruire dans les sciences, les lettres ou les arts; toute autre curiosité, lors même qu'elle n'est pas dangereuse, rend l'homme importun et le déconsidère. C'est à cette louable et noble curiosité que nous devons toutes nos connaissances et ainsi le plus bel ornement de notre vie, après la vertu. Mais, pour Dieu, ne nous laissons jamais conduire par cette curiosité basse et ignoble, d'apprendre ce que nous rougirions de savoir; cela nous ferait descendre des hauteurs où nous ont placés la nature et notre éducation, et nous ravalerait au-dessous de la brute en nous communiquant ses grossiers instincts. Tout esprit qui a de la noblesse se respecte lui-même et se tient toujours dans une modeste simplicité.

III.

En fait de preuves qui ont pour objet la démonstration de la vérité, soit religieuse, soit scientifique, il semblerait que la curiosité ne devrait pas être blâmable.

Elle ne l'est pas, en effet, si nous nous contentons d'exiger ce qu'exigent les hommes raisonnables et les esprits droits. Mais

si nous ne savons pas imposer des bornes à nos doutes, à nos questions, à nos tergiversations, nous nous confondons avec la foule ; nous faisons preuve d'inattention ou de petitesse d'esprit.

« Pour les esprits droits et sincères, a dit quelqu'un, une juste explication, quoique laconique et sobre, suffit ; pour les autres, il n'y a pas de terme à leur exigence (1). »

« C'est une grande qualité de la femme, a dit une femme de beaucoup d'esprit, de ne pas chercher à tout approfondir, et si ce n'était pas chez elle un instinct, ce serait une grande sagesse. Le pourquoi et le comment désenchantent quelquefois des plus belles choses, dénaturent les sentiments les plus nobles, et embrouillent les découvertes les plus simples. Bien des choses doivent rester pour nous dans le mystère (2). »

Appliquez aux diverses connaissances humaines ces observations particulières, et vous approcherez du vrai.

Une certaine curiosité dénote tantôt du génie, tantôt de la sottise : les extrêmes se touchent

---

(1) Nicolas, *Étud. philos.*, 3e part., ch. V, § I.
(2) Madame Cavé.

CHAPITRE LII.

L'oisiveté.

Tu ne fais rien, mon fils ; mais, dis-moi, que veux tu ?
Une jeunesse inerte , un déclin sans vertu ?
Si c'est pour végéter que Dieu t'a mis sur terre.
J'ai grand tort, aujourd'hui, de te faire la guerre.

I.

Nous ne sommes pas sur la terre pour attendre dans l'inaction le terme auquel aboutit inévitablement toute existence humaine. La vie se présente à nous comme renfermant une série de travaux et de devoirs, qu'il faut remplir au milieu d'agitations et de vicissitudes de toutes sortes. Ces travaux, souvent pénibles, ont besoin d'être coupés par des loisirs indispensables, et c'est l'emploi de ces loisirs qui est le grand écueil des hommes, de ceux au moins qui ne sont pas assez supérieurs aux autres pour trouver, dans l'exercice constant de facultés puissantes, un salutaire aliment à leur activité.

II.

Regardez autour de vous : parmi les hommes ordinaires, combien consument leurs loisirs dans une oisiveté stérile, inactifs de l'esprit autant que du corps, et laissant honteusement perdre ces heures qu'ils pourraient feconder à leur profit et à celui des autres ! Ils alléguent peut-être ce mot de l'un denos poëtes :

Qui veut voyager loin, ménage sa mesure.

Mais ils ne songent pas que l'oisiveté affaiblit plus qu'un travail modéré, et que d'ailleurs

Sans un peu de travail, il n'est point de plaisir (1).

Combien consument leur vie en frivoles amusements, qui n'ont d'autre attrait que les sots plaisirs de la vanité, ou l'appât grossier de la bonne chère! Combien, blasés sur toutes les choses, recourent à des jouisssances nuisibles ou coupables, et ceux-ci, parmi les hommes qui eussent été dignes de meilleures choses. Car c'est chez les âmes les plus susceptibles de bien que l'oisiveté se change en un piége plus dangereux. Là où elle trouve mort et froideur, qu'a-t-elle à nuire? Là où elle trouve chaleur et vie, elle embrase et corrompt.

III.

Demandez donc au ciel qu'il vous incline vers des délassements qui vous préservent de cette nullité oisive et de ces écarts funestes.

De toutes les choses qui portent le nom de plaisir et qui servent aux récréations des hommes, toutes ne conduisent pas également l'âme vers la source de ce qui est beau et pur.

Cherchez des amusements qui vous offrent des choses curieuses pour l'esprit, utiles pour l'intelligence, ou intéressantes pour le cœur. Et, comme une sympathie naturelle rapproche presque toujours ceux qui s'abreuvent aux mêmes sources, à ces plaisirs viendront se joindre ceux de quelque amitié fondée sur la vertu et des goûts communs. Puis auront lieu ces entretiens si nobles, si doux, si remplis, où se pressent en foule les questions tantôt graves, tantôt légères, toujours saintes et instructives, que soulève naturellement la vie. Où est alors le temps pour l'oisiveté, pour l'ennui, pour le vice?

IV.

Et puis, à ne considérer même que les destinées présentes

---

(1) Florian.

de l'homme, la vie n'est-elle pas encore quelque chose de sérieux qui nous interdit l'inaction? N'est-elle pas remplie par de grands devoirs, traversée par de grands obstacles, et quelquefois éprouvée par de grandes douleurs, qui ne nous permettent pas de nous endormir? Oh! non, ce n'est point un théâtre d'amusements et de plaisirs que ce monde où il y a tant à faire, tant à combattre, tant à souffrir!

Quoi! vous vous abandonneriez à la nonchalance, quand chacun de nous est malheureusement obligé de se créer à lui-même ses principes au milieu de l'anarchie des doctrines, ses habitudes au milieu de la licence, et une position, après tant de bouleversements, au milieu de tant de rivaux et contre tant de chances incertaines!

V.

Il y en a qui disent : J'ai de la fortune, je ne manque de rien, pourquoi travaillerais-je? Eh! mon Dieu, pour bien des motifs; et pourtant je ne parle pas du soin d'augmenter ni même de conserver votre fortune; je suppose qu'elle doit vous rester et prospérer. Mais d'abord, dites-moi, dans quel but la nature, c'est-à-dire Dieu, vous a-t-il donné des bras capables de travailler, une intelligence capable de concevoir? Vous dispensez-vous absolument d'exercer votre esprit et de l'occuper à quelque chose?

Quand vous le voudriez, vous ne le pourriez pas; et votre corps lui-même tomberait dans un irrémédiable marasme, si vous ne lui donniez pas un peu de mouvement.

Il y a donc là-dessous quelque loi cachée, dont l'infraction n'est pas sans danger; et il ne s'agit pas ici de se livrer à de belles considérations: les faits sont là, et ils se renouvelleraient infailliblement, et nous en serions le théâtre et les victimes, malgré nos brillantes théories, si nous n'acceptions le joug de la loi. Et ceux-là se trompent grandement qui ne veulent voir dans le travail qu'un injuste supplice, au lieu de le considérer comme une salutaire pénitence.

VI

Vous avez de la fortune et vous vous croyez dispensé du travail!

Mais à quoi, s'il vous plaît, emploierez-vous le temps qu'il vous faut passer sur la terre? Seul, vous mourrez d'ennui; et cependant, où trouver des compagnons d'oisiveté absolue? tout le monde travaille, au moins un peu, vous seul excepté, peut-être. Et d'ailleurs, la fortune donne-t-elle de l'intelligence, du jugement, de l'instruction, des manières aimables et distinguées, de l'aptitude, de l'esprit; en un mot, ces mille et une choses, ces mille et une qualités indispensables dans la vie? L'étendue de l'esprit, la richesse de la mémoire, la rectitude du jugement, le bon sens, l'énergie du caractère, la souplesse des formes, l'élévation des pensées, la générosité du cœur, la noblesse des sentiments, supposent le travail, et ne naissent pas avec nous. Consentez-vous à être privé de tous ces avantages et à ne recueillir partout que le plus profond et le plus juste mépris? Alors, suivez vos instincts; mais sachez que le monde a horreur des paresseux, et que jamais ils n'exciteront ma pitié.

VII.

N'est-ce pas un crime, même avec de la fortune, de végéter misérablement dans une oisiveté honteuse, et de traîner dans une dégradante infécondité une existence inutile?

Aimez-vous la société? Mais une société honorable serait gênante pour vous, et vous y seriez déplacé, outre qu'elle ne serait pas durable; car ceux-là seuls s'assemblent qui se ressemblent, et l'homme oisif ne ressemble à personne; c'est un monstre dans la nature.

Vous aurez donc pour compagnons, et non pour amis, des êtres incomplets comme vous, c'est-à-dire ce qu'il y a de moins estimable au monde, et leur société déshonorante, si elle ne vous est pas à charge, leur sera lucrative.

Mais les emplois, mais les dignités, mais les honneurs, mais l'estime même, la simple estime, sera le lot des autres · a vous l'abandon, le mépris, le délaissement, et peut-être les railleries.

VIII.

Ah! vous ne voulez rien faire... Eh bien! reposez mollement vos membres efféminés sur ce tendre duvet. Dormez la nuit entière, dormez le jour encore, bienheureux sybarite, et ne vous réveillez qu'aux accords mélodieux d'une céleste harmonie. Dormez!... .

Mais ce duvet si doux et si moelleux est entremêlé d'épines dont les pointes aiguës tourmentent votre délicatesse et stimulent votre indolence. Ah! je vous plains!.....

Mais la loi est inévitable, et, seule, l'habitude du travail et de l'activité peut vous y soustraire. Voyez si vous êtes déterminé à devenir heureux, réellement heureux.

A défaut d'occupations essentielles, le sage s'en crée de secondaires, d'utiles, d'honnêtes et de louables L'esprit comme le corps, le cœur comme les membres ont besoin de mouvement.

Est-ce que tout, en effet, n'est pas en mouvement dans l'univers? Trouvez une seule créature qui soit constamment immobile. La poussière s'unit à la poussière; de sourdes affinités attirent les minéraux; la plante croît, s'élève, et les airs portent au loin ses semences fécondes; l'animal rampe, court ou vole; les orbes innombrables du ciel accomplissent leurs révolutions avec une régularité qui ne se trompe jamais et une vitesse de mouvement qui étonne l'imagination. L'homme voyage, parcourt les régions du globe et vogue au loin sur les océans. L'armée des esprits célestes exécute les ordres du Créateur, qui lui-même ne cesse d'agir. Tout se meut, tout va et vient dans l'espace, et vous seul seriez condamné par votre inertie à une perpétuelle immobilité, vous seul resteriez sans mouvement, cloué à la même place, comme un misérable

prisonnier ! Mais le rocher qui s'élève immobile au milieu des mers profondes est comme entraîné parfois par les courants, qui du moins insultent à son inaction en le couvrant de leur écume. Laissez-vous donc entraîner par le mouvement général et ne vous exposez pas à essuyer les affronts mérités de tout être qui passe et accomplit la loi de sa nature.

Agissez, rendez-vous utile à votre famille, à vos amis, à vos frères, à vos concitoyens, à l'humanité ; et votre vie, qui vous semble si longue, ne le sera pas assez pour épuiser la série de vos désirs et vider tout entière la coupe de votre bonheur, parce que cette série se déroulera sans fin, cette coupe se remplira sans cesse, et vous bénirez celui qui condamne l'oisiveté, et vous la maudirez à votre tour.

Le travail, qui fut jadis un délassement, est aujourd'hui une peine : tous les hommes sont condamnés au travail, soit du corps, soit de l'esprit ; et ceux qui disent : Je ne travaillerai point, sont les plus misérables ; car, de même que les vers dévorent un cadavre immobile et inerte, de même les vices dévorent le paresseux, et si ce ne sont les vices, c'est l'ennui.

IX.

L'oisiveté rétrécit les idées, énerve les âmes, abâtardit les caractères, et mène droit à tous les vices, en disposant à tous les crimes.

Une vie douce et semée de fêtes, de jeux et de plaisirs, ne fera jamais que nous sachions vouloir, obéir, réfléchir, nous gêner, nous abstenir, travailler et souffrir. Et cependant tout cela est notre lot, tout cela nous est dévolu, tout cela est inévitable, tout cela est indispensable, sous peine d'être étrangement malheureux.

Le devoir, le devoir avant tout, par-dessus tout, malgré tout ; voilà la condition du plaisir. L'activité, le travail, l'occupation adoucissent l'existence, chassent et dissipent les ennuis, les sollicitudes ; procurent la gaieté, fortifient la vertu et ennoblissent le cœur.

X.

Je veux bien que votre naissance, votre position, votre fortune vous dispensent de gagner votre pain de chaque jour à la sueur de votre front ; vous n'avez point d'emploi, vous êtes libre. Mais au moins, qui donc vous dispensera des préceptes de la religion, qui vous obligent à en étudier les dogmes, à en méditer la morale, à en pratiquer les prescriptions ? Qui donc vous dispensera de cultiver votre intelligence, d'exercer votre activité naturelle, d'équilibrer la sensibilité de votre âme et les forces de votre corps ? Qui donc vous dispensera des devoirs que vous impose la société civile dont vous faites partie, et la famille à laquelle vous appartenez, et la société chrétienne dont vous êtes membre ?

Or l'accomplissement de tous ces devoirs s'oppose nécessairement à cette oisiveté que vous proclamez si douce et si légitime.

Votre vie même est un bienfait que vous devez payer par des travaux. Le paresseux, quel qu'il soit, fait un vol à la société.

Tant que vous serez dans la vie présente, vous aurez à rendre compte à quelqu'un des moments qui vous sont accordés, soit à vous, soit aux autres, mais toujours à Dieu.

XI.

Mon ami, l'oisiveté est comme la rouille ; elle use beaucoup plus que le travail : la clef dont on se sert, est toujours claire et brillante. L'indolente oisiveté n'engendre que la paresse et l'ennui, et si l'on veut jouir des charmes d'un doux loisir, ils doivent être le fruit d'une vie laborieuse.

L'oisiveté n'est pas le repos : ce dernier suppose un travail antérieur. Recherchez le repos, j'y consens ; mais fuyez l'oisiveté.

L'oisiveté n'est pas non plus la liberté, qui suppose l'action.

Soyez libre, je vous le permets, je vous le conseille ; mais ne soyez jamais oisif.

Que toujours l'œil de Dieu, en se fixant sur vous, vous trouve occupé.

XII.

C'était, sachez-le bien, c'était par suite d'une oisiveté excessive que la société romaine, le monde païen tombait d'épuisement, quand parut le christianisme. Et le christianisme, en nous poussant à la perfection, en ne nous permettant jamais de nous arrêter dans cette voie, nous a imprimé un mouvement prodigieux, communiqué une énergie surhumaine. Et si le monde ne fût devenu chrétien, il s'en allait en dissolution et disparaissait de la surface du globe. Or il en est des individus comme des sociétés ; la loi qui les régit est la même.

Mais notre religion nous dit sans cesse : Encore quelques efforts, vous n'êtes pas suffisamment parfaits ; la moindre contrariété vous arrête encore dans vos entreprises ; réformez cette faiblesse. Pour vous aussi les obstacles doivent devenir des moyens

XIII

C'est manquer de vertu que de se laisser aller au découragement dans le temps de l'épreuve et de l'adversité. Le Christ a mérité pour ses fidèles le pouvoir de vaincre toute l'opposition du monde, de ne se point laisser abattre par toutes ses persécutions et ses tortures.

Songez à ce combat terrible dont les chrétiens furent, non pas en masse, mais isolément, les victimes volontaires, pendant trois siècles ; songez au sang qu'ils ont répandu, sans en tirer d'autre vengeance que de prier pour leurs bourreaux. S'ils se sont plaints, c'a été dans l'intérêt de leurs persécuteurs ; mais ils n'ont jamais essayé à se défendre. Ils travail-

laient de leurs mains, occupaient leur esprit, priaient et s'exerçaient aux œuvres de charité. Est-ce là de l'énergie? Des millions d'hommes robustes, accoutumés au travail, se laissant égorger pendant trois siècles, afin de régénérer, par leur exemple et leur sang répandu, l'humanité mourante! Et leur énergie a renouvelé la face du monde; et aujourd'hui encore, le monde défaillant n'a d'autre ressource et d'autre espoir que l'énergie des chrétiens. L'oisiveté, chez nous, serait donc une sorte d'apostasie, un crime de lèse-humanité.

CHAPITRE LIII.

Les ennemis.

Les méchants, les pervers, sont ils vos ennemis?
Gardez-vous de leur rendre injure pour injure!
Vos talents sont trop hauts, votre vertu trop pure;
Vous expiez le bien que vous avez commis.

I.

Croyez-vous qu'il vous soit possible de n'avoir point d'ennemis? Pensez-vous que tous ceux qui vous connaissent ou qui ont entendu parler de vous puissent vous être favorables? Il faudrait, ce me semble, pour cela, bien des choses qui ne sont pas et ne peuvent pas être. Entre autres, il faudrait que vous fussiez parfait, et tous les autres avec vous.

Au ciel seulement, où tout être subsiste dans un état de perfection, il n'y a point d'ennemis, parce qu'aussi il n'y a point d'imperfection. Encore, les bienheureux ont des jaloux parmi les créatures perverses, et Dieu lui-même a ses ennemis. Nous ne pouvons donc éviter d'avoir aussi les nôtres; mais nous ne les haïrons pas; au contraire, à l'exemple de Dieu, nous les plaindrons, nous les aimerons, nous leur ferons du bien, et nous nous élèverons ainsi au-dessus d'eux par notre magnanimité.

II.

Mettez l'homme, sur la terre, aussi haut qu'il est possible, aussi bas que vous voudrez : nulle part il ne sera au gré de tous. « Si l'injure n'atteint pas celui qui est en haut, l'envie « s'eleve jusqu'à lui; si l'envie ne descend pas jusqu'à celui

« qui est en bas, l'injure l'atteint. » L'injure et l'envie occupent non-seulement les deux pôles des conditions sociales, mais encore les zones intermédiaires, où elles sont répandues. Nul n'échappe à l'une et à l'autre, et souvent nous sommes en but à toutes les deux, parce que nous ne sommes pas toujours aux degrés extrêmes de l'échelle

III.

Or l'injure, l'outrage, le mépris, bien qu'avilissants pour ceux qui s'en rendent coupables, nous sont pénibles cependant, parce qu'ils tendent à diminuer l'estime dont nous jouissons auprès des hommes honnêtes.

L'envie, la jalousie, bien que partant d'une âme basse et d'un esprit étroit, qui ne croit pas à la Providence, nous inquiètent néanmoins, parce qu'elles supposent que nous n'avons pas l'estime de tout le monde, et qu'on pourrait bien travailler sourdement à nous faire déchoir du poste où nous sommes placés, du rang que nous occupons dans l'opinion des hommes. Et, à moins de croire aussi, de notre côté, à la Providence, nous ne pouvons pas voir cela sans peine : ainsi est fait notre cœur.

IV.

L'inimitié donc, que nous ne devons nourrir dans notre cœur contre qui que ce soit, voilà précisement le tribut que nous devons attendre de nos frères. L'entretienne qui voudra dans son âme; ne soyons jamais assez misérables pour nous y arrêter autrement que par un sentiment de pieuse commisération. Cherchons de toutes nos forces à l'éteindre partout où elle éclate; il y a de la noblesse, de la grandeur d'âme a opérer des réconciliations : ç'a été la mission du Fils de Dieu sur la terre; ce fut un des principaux mérites, une des plus nobles gloires de l'un de nos plus grands rois, d'avoir apaisé la discorde entre un puissant monarque et ses vassaux.

V.

Ne vous attendez pas à trouver des amis dans les personnes de votre profession, mais placées au-dessus de vous par leur fortune ou leur position hiérarchique. Quand on est en haut, l'on oublie aisément ceux qui sont en bas, et d'ailleurs on cherche naturellement à éviter leur concurrence. Souvent encore on ne comprend pas leur état : on entend leurs plaintes, mais elles ne vont pas au cœur ; on a de belles paroles sur les lèvres, mais on se hâte de congédier les importuns : la compassion et l'amitié n'habitent pas les hauteurs.

Trouverez-vous des amis parmi vos égaux ? oui, si vous n'avez pas besoin d'eux. Autrement, les exemples en sont rares, et c'est à peine si on en trouve entre personnes religieuses. Il est pénible d'émettre de pareils aveux ; cependant ce n'est malheureusement pas calomnier l'espèce humaine. Seuls, les grands saints furent, dit-on, de véritables amis.

VI

Ne voyez-vous pas combien il est difficile à un homme, naturellement faible et imparfait, de se concilier et de conserver longtemps l'estime et l'amitié de tous ceux dans la société desquels il doit vivre? Mais cette difficulté est bien plus grande encore pour celui qui occupe une position élevée, une dignité quelconque, et dont l'emploi consiste à agir sur les autres hommes, dans un sens opposé à leurs passions, à leurs instincts naturels, pervers et corrompus. Eh ! que sera-ce si ce ministère vous oblige, d'un côté, à être l'homme de tous, et, de l'autre, vous défend impérieusement de transiger avec les lois de votre conscience et les devoirs de votre état ? Vos subordonnés, vos concitoyens, qui sont peut-être divisés dans leurs sentiments, leurs opinions et leurs préjugés, exigeront que vous accommodiez votre humeur à leurs caprices et à leurs fantaisies ; et si vous ne partagez pas entièrement leur manière

de voir, pour peu que vous paraissiez en désavouer quelques-uns, vous voilà leur ennemi. Bientôt leurs lèvres trahiront les sentiments de leur cœur : ils ont commencé par vous mépriser en secret, ils finiront par vous attaquer au grand jour, après vous avoir persécuté sourdement.

VII.

Sachez donc que l'estime et l'amitié des bons est la seule qu'il importe de conserver, parce qu'avec elle vous avez celle de Dieu et de votre conscience. Ménagez toutefois les méchants autant que cela est possible, ne les heurtez pas de front, tant que cela n'est pas nécessaire; mais, du reste, dormez en paix avec leur mépris ou leur haine. La haine des méchants sera votre plus bel éloge; leur mépris ne peut que vous honorer.

Si pourtant votre devoir était de les reprendre et de leur tenir tête, sachez alors vous montrer ferme et grand, résister en face à la perversité, et arracher le masque à l'hypocrisie. Faites taire la sensibilité de votre cœur, n'écoutez que la voix du devoir, et s'il vous est permis d'accorder quelque chose à la douceur et à la bonté, ce ne doit être que dans la forme : il faut être inflexible sur le fond.

Rappelez-vous et prenez pour règle de conduite cette belle parole, si connue, et si peu pratiquée :

> Je vénère Platon, je respecte Aristote,
> Mais mon cœur au-dessus place la vérité.

CHAPITRE LIV.

La lutte.

Pour tout homme, ici-bas, le combat, c'est la vie,
Le repos, c'est la mort : la lutte fortifie.

I.

O vous, qui que vous soyez, qui avez encore le sentiment du bien, dites s'il n'y a pas de quoi faire naître la tristesse au cœur et couler les larmes des yeux, quand on considère l'aveuglement étrange des enfants de lumière, en face de la sagacité des enfants de ténèbres ! Dites si l'on pourrait trouver aujourd'hui un Jérémie capable d'égaler les lamentations aux douleurs dont on abreuve la religion, notre mère ! Dites si jamais il y eut des complots mieux ourdis contre le Seigneur et contre son Christ ; si jamais fut conçue une combinaison plus savante que celle dont les réseaux nous enveloppent en ce moment !

Voyez avec quel artifice ils ont su enrôler sous leurs funestes bannières nos amis imprévoyants ! Comme ils ont su les attirer à eux par des paroles flatteuses, par de séduisantes promesses, par l'appât trompeur d'une conciliation mensongère et d'un bien impossible ! Voyez comme ils ont fait briller à leurs yeux éblouis l'espoir d'une paix irréalisable, l'éclat des dignités et des honneurs, et les hochets de distinctions ridicules quand elles ne sont pas dégradantes ! Comme ils ont su, par des phrases dorées, par des manières étudiées, par un ton remarquable de modération et d'apparente courtoisie, capter la bienveillance, conquérir les bonnes grâces des défenseurs du bien et de la vérité !

II.

Dormez en paix, sentinelles de notre camp : l'ennemi ne songe pas à la guerre, il bivouaque sous notre tente, il joue avec nos épées, et sa main cherche la nôtre.

Dormez en paix, soldats valeureux, qui attendez les ordres de vos généraux ; le combat a cessé, une trève commence ; les puissances s'occupent d'en régler les conditions.

Rengaînez votre épée, guerriers généreux, qui ne respirez que la lutte ; n'aiguisez plus vos glaives : les deux armées se réunissent et ne combattront plus que contre un ennemi commun, avec lequel encore elles ont de secrètes intelligences.

Voilà pourtant ce que s'imaginent parfois, dans leur simplicité de colombe, ceux qui prêtent imprudemment l'oreille aux discours séducteurs de ces serpents habiles, dont la race a été proclamée le type de la prudence et de la perversité !

III.

Deux principes essentiellement inconciliables se disputent ici-bas l'empire et la domination ; le principe du mal, qui doit combattre et lutter jusqu'au bout, et le principe du bien, qui, après beaucoup de revers, doit pourtant finir par triompher un jour.

Cet antagonisme effrayant se remarque dans tout homme et dans tout ce qui tient à l'homme ; mystère profond que peut seule expliquer la théologie catholique.

Il y a donc lutte dans notre cœur, et les deux principes le tiraillent sans relâche, lors même qu'il a pris parti pour l'un d'eux et semblerait ainsi lui avoir assuré la prépondérance sur l'autre. Car si un acte isolé ne suffit pas pour constituer une habitude, deux suffiront-ils ? ou plutôt qui pourrait dire combien il en faudra pour faire prédominer en nous le bien sur le mal, et nous établir définitivement dans cet heureux état de perfection, où le triomphe d'un principe anéantit le principe opposé, et procure une paix désormais inaltérable !

Et si l'extinction de l'un de ces deux principes vivaces ne peut avoir lieu pour l'individu que dans un monde qui est au delà de la vie présente, comment espérer voir la consommation de l'iniquité ou celle du bien sur la terre ?

Aussi la lutte qui déchire perpétuellement les entrailles de l'homme se retrouve, mais sur une plus vaste échelle, dans le corps immense et provisoirement impérissable de la société. Là, malgré souvent des protestations et même des actes en apparence contraires, il y a une lutte à mort, une opposition furibonde, une incompatibilité radicale et absolue, une hostilité acharnée et sans fin. Les enfants de ténèbres complotent, trament, conspirent dans l'ombre, dressent, avec une infernale activité, leurs batteries contre les enfants de lumière, qui dorment d'un sommeil tranquille, se confiant à la Providence, sur les flots orageux de ce monde.

IV

L'impiété nous adjure sans cesse et sans relâche, au nom de la sainte tolérance, de pactiser avec elle, et de ne pas oublier notre belle vertu de charité.

La tolérance! la tolérance!... On a tant de fois prononcé cette parole, ou plutôt proféré ce blasphème, que les oreilles mêmes qui devraient être les plus délicates, se sont faites à ce cri séditieux et accoutumées à ce jargon infâme.

La tolérance!... Vraiment oui, c'est bien à vous de souiller vos lèvres impures d'une recommandation qui ne profite qu'au mal, et vous permet d'armer vos mains sanglantes de poignards homicides! Tolérez donc, si vous l'osez, la libre action du catholicisme sur la société; tolérez donc, si vous l'osez, la propagation des bonnes doctrines et des bonnes œuvres!

V

Plus on étudie l'esprit des hommes du siècle, plus on suit

attentivement leur marche lente ou hardie, leurs entreprises cauteleusement voilées ou sacrilégement audacieuses, plus on approfondit les horribles abîmes qu'ils ont creusés sous nos pas ; plus aussi apparaissent nombreux et effrayants les indices d'un vaste complot contre le bien et contre la vérité ; et les chefs de ce complot sont ceux qui s'offrent à traiter avec nous !

Ils savent pourtant garder des mesures, ne pas trop manifester leurs intentions, s'envelopper de certaines équivoques, déguiser, sous des paroles hypocritement religieuses et patriotiques, les doctrines les plus impies et les plus dissolvantes. Ils ont su accaparer, recruter çà et là quelques hommes de bien, quelques esprits religieux, pour servir à la fois de manteau et d'enseigne, et en imposer aux masses.

VI.

Une autre manœuvre encore de cette tactique redoutable consiste à reculer parfois, à se rapetisser, à sembler dormir. Mais c'est à condition qu'on avancera toujours, ou plus vite ou plus sûrement, vers le but proposé ; que les hommes religieux ne pourront jamais rien sur la direction et la marche générale, qui appartiendront toujours aux seuls initiés. C'est à condition qu'ils diviseront pour régner ; qu'ils souffletteront durement ici, et cajoleront bassement en un autre endroit : l'orgueil, qui ne s'humilie jamais, s'abaisse parfois d'une manière prodigieuse ; il rampe, quand il le faut, jusque dans la poussière. Qu'importent les humiliations, pourvu qu'on règne ! Et puis il est si facile à ces loups ravisseurs de se couvrir d'une peau de brebis, pour surpendre ces innocents agneaux qui ne savent pas discerner la voix contrefaite, ou plutôt les hurlements de leurs ennemis des doux bêlements de leurs frères !

Ayons donc, si l'on veut, la douceur de la colombe ; mais ayons aussi la prudence du serpent.

CHAPITRE LV.

La raison.

L'homme est un animal raisonnable, dit-on.
Je l'accorde, pourvu qu'il suive sa raison.
La foi, sur bien des points, est pourtant nécessaire
La raison, sans la foi, c'est l'œil sans la lumière.

I.

Ce qui fait que le philosophe, quand il n'est que philosophe, se trompe si souvent, c'est que sa doctrine est tout entière de son invention; elle a pour origine une intelligence bornee, et pour base des données incertaines.

Le philosophe ne sait probablement pas que, si l'opinion est la reine du monde, la raison est la souveraine de l'univers et de Dieu même; car, semblable en cela au dernier d'entre nous, Dieu, dans ce qu'il dit, fait ou veut, est obligé d'avoir raison. Seulement il y parvient sans peine, tandis qu'il en est autrement de nous. Et cette raison est la raison absolue, métaphysique, universelle, et non la raison d'un individu isolément pris.

Le théologien, lui, qui est aussi un philosophe, mais d'une espèce différente, est toujours sûr de la vérité qu'il démontre. Aussi procède-t-il avec une sincérité qui ne dissimule rien, parce qu'elle a la conscience de sa force; et surtout avec une retenue, une réserve, une modération de langage qui prévient l'erreur, par cela même qu'elle exclut la passion.

Le philosophe ne s'astreint pas toujours à tant de précautions, et voilà pourquoi il se trompe si souvent ou demeure dans l'incertitude. L'embarras, pour lui, est toujours de savoir si, en définitive, il a raison, s'il est dans le vrai, et

jusqu'à quel point. Son malheur vient de ce qu'il ne cherche pas à se connaître soi-même, à interroger sa conscience et la conscience de l'humanité éclairée par les révélations de Dieu, bien qu'il affiche ouvertement cette prétention. Il craindrait de s'engager dans cette voie redoutable, où la vérité seule veut régner en souveraine, où elle s'impose à l'exclusion de l'arbitraire, du mensonge et de l'erreur.

II.

Mais peut-il convenir à des hommes qui ne veulent rien tenir que d'eux-mêmes, d'interroger leurs forces pour apprendre à s'en défier? Peut-il leur convenir de consulter les traditions que porte avec soi la race humaine, et de les juger au moins équitablement, sinon de les accepter? Car s'il fallait les accepter, et se contenter de les approfondir, de les expliquer, de les éclaircir, de les développer, de les rapprocher pour en dégager des lumières nouvelles, de les combiner pour en former un faisceau plus fort et plus solide; oh! alors, la suffisance humaine n'y trouverait pas son compte, la raison prétendrait qu'elle n'est pas libre dans ses allures, qu'elle gémit dans des entraves gênantes, que le progrès lui devient impossible, et qu'enfin son rôle est désormais insignifiant.

III.

La vérité est, au contraire, que, dans une pareille condition, dont se sont félicités les grands théologiens de l'Église catholique, si une certaine suffisance basse et ridicule se trouve sans pâture, la raison vraie n'est privée que de la liberté de s'égarer. Elle n'est gênée que dans ses écarts, n'a d'autres entraves que celles de la vérité, et n'est retenue que dans la voie de la rétrogradation; et ainsi son rôle est tellement noble, qu'il est le second et n'a au-dessus de lui que le rôle de la raison divine. Et il n'y a pas contrariété, anta-

gonisme entre ces deux raisons, mais seulement supériorité de l'une et infériorité de l'autre : ici, étendue illimitée et sans bornes ; là, domaine fini, mais immense encore, et proportionné à l'être qui le parcourt.

Les philosophes chrétiens ne doivent pas se le dissimuler : la religion souffre un égal détriment des tentatives qui exaltent et élargissent sans mesure la raison et ses lois, et de celles qui en diminuent la puissance et en dénaturent les procédés.

IV.

La prévention contre soi-même, la défiance de ses propres forces est pour l'entendement humain une source d'inspirations sublimes ; et le penseur qui veut débarrasser sa raison de l'autorité des traditions, se trouve justement accablé du poids de son irrévérence pour cette autorité même et de la pauvreté des inventions que sa raison lui fournit. C'est que cette défiance de ses propres forces et ce travail de perfectionnement intime, pratiqué sur soi-même avec une application soutenue, et avec toute la sévérité de la morale chrétienne et le fini de la méthode mystique, a pour résultat d'amener l'homme non-seulement à se connaître mieux, mais encore à valoir davantage, et à être plus puissant à manier la pensée et à pénétrer la vérité.

V.

Avant d'admettre un principe, un axiome, une vérité, un fait, un dogme, notre raison réclame des motifs solides, des preuves péremptoires, sans quoi elle refuse son adhésion. Et elle fait bien ; car autrement la raison serait folie, puisqu'elle croirait sans raison ou sans des raisons suffisantes. Rappelons-nous toutefois qu'il est fort différent d'être assuré de l'existence d'une chose, ou d'en connaître clairement la nature : en sorte qu'il n'est pas du tout impossible de croire avant de comprendre. Comprenez-vous le système de télégraphie élec-

trique? et cependant vous y croyez, et vous n'êtes pas le seul.

Il faut bien remarquer aussi que les raisons et les motifs de croire ne sont pas les mêmes pour toutes les intelligences ni même pour toutes les époques de la vie, encore moins pour toutes les vérités. Néanmoins, avant de croire, il faut toujours que l'on ait compris, perçu, envisagé ou la vérité en elle-même et dans son essence, ou le motif et la raison qui l'appuient. Il faut que l'on ait obtenu une démonstration quelconque. Or il y en a souvent de singulièrement bizarres, quoique ce ne soit pas toujours les moins bonnes.

Nul n'a le droit d'exiger de notre raison qu'elle admette ce dont l'évidence directe ou indirecte, intrinsèque ou extrinsèque, selon la nature des objets, ne lui est pas rigoureusement, positivement constatée, certifiée, et par là même démontrée Et nul non plus n'a le droit d'imposer à notre raison le rejet de ce dont l'évidence est inattaquable pour elle. Je ferai seulement observer ici que, toute raison individuelle étant sujette à se tromper, l'illusion sur ce point est facile. On doit donc s'en défier.

VI.

Il y a des arguments de toute nature, dont quelques-uns, pour paraître étranges, n'en jouissent pas moins d'une très-grande puissance de démonstration. Tel est celui qui faisait dire à un fameux incrédule, en parlant de Dieu : « Plus je m'efforce de contempler son essence infinie, moins je la conçois; mais moins je la conçois, plus je l'adore. »

En effet, l'inaccessible hauteur de la doctrine révélée, qui fait souvent le désespoir de notre esprit, est elle-même la plus invincible preuve de son origine céleste. Car, s'il existe des vérités de l'ordre naturel, il y en a aussi de l'ordre surnaturel, et ces dernières ne sont ni un produit ni du domaine de notre seule raison. La raison de l'homme ne peut avoir inventé ce qui est au-dessus d'elle, ce qui l'offusque et l'éblouit, l'étonne et la déconcerte; et ainsi, dès lors qu'elle le possède, elle l'a

reçu de Dieu. Donc toute doctrine inaccessible par sa nature à la raison de l'homme, mais qui n'implique pas contradiction, est une doctrine divine, que la raison doit admettre sur la preuve même de son incompréhensibilité, pourvu toutefois, disons-nous, qu'elle n'y découvre aucune répugnance évidente avec d'autres vérités déjà certaines ; car deux vérités ne sauraient se contredire.

VII.

Il y a longtemps que les hommes, faute de s'astreindre à raisonner avec calme et sans passion, disputent et dissertent sur les droits et les devoirs, les forces et l'étendue de la raison humaine, et il ne paraît pas que jusqu'ici ils soient parvenus à s'entendre. Les uns prétendent que la raison peut tout, et suffit à l'homme pour l'éclairer dans toutes ses démarches, lui apprendre la nature de ses destinées, les moyens d'y parvenir, enfin, lui enseigner toute vérité : c'est une prétention évidemment exagérée, dans laquelle ils se sont jetés par crainte d'avoir à recourir à la révélation et d'être assujettis à des dogmes certains. Ils aiment mieux le scepticisme, qui n'oblige à rien de précis. Luther a donné le branle il y a trois siècles, et ils en ressentent encore les oscillations, qu'ils favorisent de tout leur pouvoir.

Les autres prétendent, au contraire, pour l'avoir entendu dire à des gens qu'ils croyaient instruits, que la raison ne peut rien, et qu'elle a essentiellement besoin d'être éclairée, en tout et pour tout, par une lumière étrangère et non humaine, sans quoi elle resterait plongée dans des ténèbres absolues et inextricables sur tous les points ; et c'est encore une prétention exagérée qu'enfanta la peur du libre examen.

Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire !

Ici, comme en beaucoup d'autres endroits, la vérité est, sans doute, au milieu, à égale distance des deux extrêmes. Et de nos jours encore, tant les hommes sont incorrigibles ! « une

des prétentions favorites de la philosophie irréligieuse, c'est qu'il existe un antagonisme radical entre la raison et la foi, entre la faculté de l'homme de connaître la vérité par lui-même, et la croyance qu'il peut ajouter à une vérité révélée par la communication divine. L'opposition de la foi et de la raison est le grand thème de tous les adversaires philosophiques de la religion. Suivant eux, la foi à une révélation surnaturelle entraîne l'abdication complète de toute liberté et de tout exercice de la raison humaine, et réciproquement l'indépendance de la raison ne peut exister que sur les ruines de la foi. On ne peut croire sans cesser de raisonner, on ne peut être raisonnable sans être incrédule. Il faut choisir entre deux procédés incompatibles et inconciliables; ainsi l'affirment presque tous les penseurs qui ne sont pas croyants (1). »

Et tous les penseurs qui ne sont pas croyants énoncent une erreur immense et profonde quand ils affirment cela.

VIII.

« Tout ce que Strauss et autres débitent aujourd'hui comme des nouveautés, dit Schelling, je l'ai jeté dans le monde, il y a quarante ans, pour l'unique motif (que j'ai eu la force de garder secret pendant ces quarante années) de savoir si la raison humaine pourrait sortir de ce dédale de mystères, qui paraissent former le fond de la philosophie, sans aucun secours de la religion et de la révélation; et si l'homme pouvait, sans crainte de s'égarer, scruter les vérités transcendantales en dehors du christianisme. Quarante années d'expérience m'ont prouvé jusqu'à l'évidence que pour être bon philosophe il faut être bon chrétien. Mon expérience sera utile aux générations futures, comme elle a été nuisible à mes contemporains. Je déclare aussi que je n'aurais jamais tenté cette expérience, si j'avais pu prévoir où elle aboutirait (2). »

---

(1) M. Albert de Broglie, *Correspondant*, 25 janvier 1856.
(2) Schelling, *Testament philosophique*.

Cet aveu, quel qu'il soit, nous autorise à tirer les conclusions suivantes :

La droite raison est une lumière, mais une lumière insuffisante : elle a besoin d'un complément qu'elle trouve dans les révélations divines. Elle voit plus clair dans les vérités mêmes qui sont de son propre domaine, lorsque la foi y projette ses rayons divins : la lumière alors y tombe de plus haut et dilate en les reculant les bornes de l'horizon.

Si les hommes consultaient toujours la saine raison, non-seulement ils ne disputeraient point, mais il régnerait toujours entre eux le plus parfait accord. Ce qui les oppose les uns aux autres, c'est le manque de raison, c'est la passion, c'est l'intérêt, c'est l'amour-propre d'un côté ou de l'autre, quelquefois des deux côtés. La vérité, par elle-même, ne les diviserait jamais; ce n'est pas elle qui les anime les uns contre les autres, mais l'erreur et la fausse persuasion où chacun est qu'il défend la vérité et que les autres l'attaquent.

Mais pour la raison et la révélation, elles ne sont jamais opposées l'une à l'autre; et s'il arrivait qu'on crût découvrir entre elles quelque apparence d'opposition, il faudrait présumer, ou que cette opposition n'est en effet qu'apparente, ou que l'erreur est du côté de la raison.

La révélation avec ses mystères, dont un côté est toujours aussi lumineux que l'autre est obscur, la révélation est comme le couronnement indispensable de la raison. Or le faîte d'un édifice régulièrement construit s'harmonise avec cet édifice, au lieu de l'écraser et de l'abattre.

Ceux donc qui refusent tout à la raison, oublient que l'homme apprend beaucoup moins encore par la parole extérieure qu'il entend, que par la voix intérieure qu'il consulte et qu'il écoute. En sorte que le travail de la réflexion entre pour une large part dans le développement naturel de nos facultés intellectuelles et morales.

IX.

Réfléchissez un peu à ce fait d'une expérience quotidienne

Un ami me parle et m'annonce une vérité ou me manifeste un sentiment. Ce n'est pas à sa parole extérieure, à sa bouche, à sa langue, que j'ajoute foi ; c'est à son esprit, c'est à son cœur qui me parlent par sa bouche et par sa langue.

De même aussi la bouche, la langue, en un mot, l'organe de la vérité religieuse parmi les hommes, c'est le cœur, l'esprit, l'âme de notre mère, de nos précepteurs ; c'est, en résumé, la sainte Église catholique, apostolique et romaine, qui nous révèle l'esprit, le cœur, la pensée de Dieu, notre meilleur ami

Nous ne comprenons souvent qu'une partie de ce qu'on nous enseigne, soit au foyer paternel, soit dans les écoles, soit dans les temples ; nous croyons le reste.

Rappelez-vous comment, dans votre enfance, vous êtes parvenu au savoir naturel. Vous avez demandé à votre mère : Quelle est cette plante ? Et elle vous a répondu : Mon enfant, c'est une plante vénéneuse, gardez-vous d'en manger, car elle vous ferait mourir. Vous avez cru votre mère, et rien ne vous est arrivé de fâcheux. Un autre fut moins docile ; il mangea du fruit de cette plante, et mourut.

L'homme, quel qu'il soit, enfant ou non, dès qu'il écoute sa raison, n'admet la vérité que sur le témoignage de son esprit, qui l'envisage en elle-même et la juge évidente, ou sur le témoignage de l'autorité qui la lui présente, si cette autorité lui paraît suffisamment éclairée, sincère et légitimement établie, et que la vérité offerte soit hors de la portée de son intelligence. En un mot, la raison de la croyance se trouve ou dans l'évidence intrinsèque de l'objet à admettre, ou dans le savoir de celui qui a fait des progrès ultérieurs, et atteste la vérité de ce qu'il sait.

En sorte que c'est toujours notre raison qui juge en dernier ressort, et cela doit être ; car notre esprit ne peut raisonnablement et ne doit se rendre qu'à l'autorité de l'évidence, ou à l'évidence de l'autorité, selon la pensée d'un éminent philosophe de notre siècle (1).

---

(1) M. de Bonald.

Cette doctrine a été résumée avec une exactitude remarquable par M. Augustin Thierry, lorsqu'il disait, quelques semaines avant sa mort, au vénérable curé de Saint-Sulpice : « L'office de la raison est de nous démontrer que Dieu a parlé aux hommes par Jésus-Christ ; et, une fois ce grand fait démontré par l'histoire, la raison n'a plus droit de discuter ; son devoir est d'apprendre par l'Évangile et par l'Église ce que Dieu a dit, et de le croire ; c'est le plus noble usage qu'elle puisse faire de ses facultés. »

X.

Pour plus de clarté, empruntons une belle page à M. de Broglie :

« Nous n'admettons, dit-il, en aucune manière, l'antagonisme qu'on se plaît à établir entre la foi et la raison... Nous n'avons jamais pu voir aucune contradiction entre l'existence de la raison que la foi reconnaît et sur laquelle elle s'appuie, et l'existence de la foi que tant de raisons illustres ont honorée et chérie. La raison et la foi ont vécu en paix pendant bien des siècles et sous bien des régimes différents : il n'est survenu entre elles aucun sujet de querelle qui leur rende la vie commune moins facile. Qu'il existe chez l'homme des facultes naturelles capables de concevoir le vrai, d'admirer le beau, de rendre hommage au bien ; qu'à l'aide de ces facultés, un certain nombre de hautes vérités puissent éclairer notre intelligence ; que, sur leurs ailes, bien que tremblantes et promptement fatiguées, nous puissions nous élever jusqu'au pied du trône de Dieu, non-seulement la foi ne le conteste pas, mais elle le proclame ; et quand la foi s'adresse à ceux qui ne la connaissent pas, ou qui, après l'avoir goûtée, la méconnaissent, c'est à l'évidence et à l'honnêteté de leur raison qu'elle fait appel. Quand l'objet éternel et divin de la foi chrétienne s'est montré sur la terre, il s'est laissé donner par le plus chéri de ses disciples le nom de la raison même (1).

(1) Le Verbe, en grec Λόγος, *raison*. Au commencement était le Verbe, ou la Raison, dit saint Jean.

« Ce n'est donc pas, à nos yeux, sur l'existence ni sur la puissance de la raison qu'il y a matière à discussion entre la philosophie et la religion. Mais... si ce n'est pas la puissance, c'est la toute-puissance de la raison que la foi conteste. Elle ne nie pas que la raison puisse quelque chose, mais que la raison puisse assez (assez non-seulement pour satisfaire l'ardente et inépuisable curiosité de l'homme, non-seulement pour faire entendre sa voix pure au-dessus du concert des passions, mais assez pour nous révéler sur les conditions de notre nature morale, sur le passé de notre race, sur les devoirs présents de notre vie, sur la destinée future de notre âme, les connaissances indispensables à l'accomplissement de la tâche qui est imposée à tout homme. Cette insuffisance de la raison est générale et n'admet point d'exception). La raison n'est suffisante ni pour le faible et le petit, dont elle ne saurait éclairer l'ignorance, ni pour le sage et le grand, dont elle nourrit l'orgueil Non-seulement elle est souvent faussée et obscurcie, non-seulement la lumière qu'elle répand est trop souvent vacillante comme la main qui la porte, mais alors même qu'elle a toute sa portée et toute sa puissance, elle demeure encore au-dessous des conditions de la destinée et des besoins de l'homme. Pour conduire les pas de l'homme vers le ciel, il faut une étoile que ne peuvent discerner ni le regard du pâtre, ni le télescope de Newton. Cette insuffisance de la raison justifie et explique en même temps l'existence d'une révélation qui lui est étrangère. Elle fait la nécessité de notre foi. C'est pour combler ces lacunes, c'est pour apporter à la raison ce qui lui manque, que la foi fut donnée à l'homme par la bonté divine, et que l'Église en garde le dépôt. Si la raison était suffisante, la foi serait inutile, et Dieu, qui n'agit point sans cause, n'eût point fait à l'homme un don superflu...

« Sans doute Dieu a des ressources infinies dans sa miséricorde, et nous ne les limitons pas. A ceux à qui il n'est pas donné de pouvoir connaître la foi, il sera tenu compte par la justice divine de leur insurmontable ignorance. Mais pour ceux qui peuvent en recevoir la lumière, la foi est l'indispen-

sable complément de la raison. C'est donc, entre elle et la raison, non une question d'existence, mais une question de limites [1].

---

[1] *Correspondant* du 25 janvier 1856.

CHAPITRE LVI.

La foi.

Foi dit plus que raison ; de maniere qu'en somme
La foi fait le chrétien, si la raison fait l'homme

Chaque homme n'est, au fond, qu'une plante divine ;
La raison est sa fleur, et la foi sa racine.

La foi est, pour l'esprit de l'homme, ce que le télescope est pour son œil, et les lumières de la foi sont à celles de la raison, ce que la clarté du soleil est à celle d'une bougie.

I.

Les monuments, les cités, les empires tombent et s'écroulent, la gloire se fane, les lauriers se flétrissent ; mais la vérité demeure, et la foi qui a été implantée dans une âme, ne s'y déracine presque jamais complétement. Il reste toujours dans notre cœur une corde sensible à ses impressions ; autrement il en faudrait conclure peut-être qu'elle n'a jamais été qu'apparente et vaine, sans base et sans racine. Il est possible qu'un instant, au printemps de la vie, elle semble sommeiller ; mais bientôt elle sort de son engourdissement. Ce n'a été souvent alors qu'un moment d'erreur, où elle a paru ébranlée et chancelante, et où ces lumières si vives, qui ôtaient presque à l'intelligence le mérite de la soumission, vont comme s'anéantir et se perdre dans un océan de doutes et de difficultés toujours plus spécieuses que réelles. Mais à mesure que l'homme approche du terme de sa carrière, ses sentiments religieux reprennent aussi un développement nouveau. Merveilleuse nature de la foi, de s'étendre quand tout se retrécit, de s'élever quand tout s'affaisse ! son heure favorite semble

être celle où la vie est prête à s'éteindre ; et c'est quand les bruits de la terre meurent, que sa grande voix se fortifie et se fait le mieux entendre ; à ce moment où, comme dit un poëte :

> Notre esprit torturé par un doute cruel,
> En redoutant l'enfer, n'ose espérer le ciel.

Et il faut bien qu'il en soit ainsi, puisqu'elle se réveille même chez celui qui croyait ne l'avoir plus, et que pas un impie ne descend dans la tombe, sans qu'au moins un reflet de ses premières croyances ne passe devant ses yeux comme un éclair. Il semble en effet que l'on emprunte au voisinage de la mort une lucidité d'intelligence tout extraordinaire. « J'y vois ! j'y vois ! disait un vieillard vénérable, comme saisi d'une inspiration prophétique ; et pourquoi dit-on que chez le vieillard la vue s'affaiblit ? Ah ! mon enfant, si tu savais comme on voit clair à quatre-vingts ans (1) ! »

II.

Se souvient-on que, dans le nombre infini d'hommes qui sont morts chrétiens, un seul ait jamais exprimé le regret d'avoir pratiqué la religion ?

Au contraire, la plus grande partie de ceux qui ont mal vécu, en manifestent du repentir à l'heure de la mort. Cette différence est décisive.

Du reste, il faut l'avouer, on n'a contre la religion que les mauvais désirs de son cœur, et la coupable mais impuissante envie qu'elle ne soit pas vraie ; tandis qu'on a pour elle, et on le sait bien, un grand nombre de témoins qui font certainement autorité, ne fût-ce que par leur nombre même.

Ces témoins en ont fait une longue expérience pratique, et cette expérience s'est renouvelée pendant dix-huit siècles au moins, chez des millions d'individus. Et tous ces hommes

(1) M. l'abbé Devoille.

n'avaient pas plus d'intérêt que vous à pratiquer comme bonne et à croire comme vraie une religion qu'ils n'auraient trouvée ni vraie ni bonne. Et cependant voilà dix-huit siècles qu'une multitude innombrable d'esprits éclairés attestent solennellement, par une conduite qui ne se dément pas, et souvent par la mort la plus cruelle, que cette même religion est bonne et vraie.

III.

Comment concevoir cet égoïsme intellectuel de quelques hommes, qui comptent pour rien tout ce qu'ils n'ont pas vu, touché, entendu par eux-mêmes? Savez-vous que saint Thomas, l'incrédule, s'exposait à une singulière méprise, en protestant, contre le témoignage de tous ses frères, qu'il ne croirait point le Sauveur ressuscité, s'il ne le voyait de ses yeux et ne le touchait de ses mains! Car, si le Sauveur n'eût pris en pitié l'incrédulité de son apôtre, celui-ci aurait donc nié un fait qui pourtant était vrai, et avec ce fait toutes les conséquences qu'il entraîne. Tous nos moyens de connaissance sont des motifs plus ou moins puissants de certitude ou de crédulité, et le témoignage des sens, même pour la certitude des faits matériels, n'est pas toujours le seul *criterium* de la vérité. Les personnes qui veulent voir par elles-mêmes doivent, si elles sont chrétiennes, s'estimer bienheureuses de n'avoir pas vécu au temps des apôtres, et immédiatement après l'ascension du Sauveur; car jamais elles n'auraient pu croire tant de miracles sur la simple parole d'un pêcheur ignorant et grossier, ou sur celle d'une femme jusque-là fort peu recommandable, comme était la Samaritaine.

La foi résulte du témoignage, et, plus les témoins sont nombreux, impartiaux et désintéressés, plus leur parole est capable d'engendrer la certitude, de faire naître la conviction et d'entraîner l'assentiment.

Et quand l'homme paraît abandonner la foi pour suivre ce qu'il appelle sa propre raison, il abandonne la foi de ce qui est

divinement mystérieux, pour la foi de ce qui est mystérieusement absurde, a dit quelqu'un.

Il repousse une vérité incompréhensible pour se jeter dans une incompréhensible erreur; il rejette un mystère pour adopter une absurdité. En sorte que, principalement chez les esprits énergiques, la perte de la foi équivaut à la perte de la raison.

IV.

Au reste, la foi est tout à fait privilégiée sous le rapport de l'évidence; car elle seule, de toutes les doctrines humaines, de toutes les religions et de toutes les philosophies, constitue un ensemble complet et accuse une origine non commune. Aussi n'y a-t-il qu'elle qui puisse nous montrer la vraie cause de cette corruption que nous trouvons naturellement en nous, et dont ne nous saurions, par nous-mêmes, nous rendre compte. Elle seule encore peut nous indiquer le remède à nos maux, nous apprendre quelle est notre fin dernière et nous y conduire, nous préserver de toute erreur, et nous enseigner les vertus les plus essentielles à notre félicité présente et future. Elle supplée à l'insuffisance palpable des lumières que nous fournit la simple philosophie, par rapport à la vérité pratique et aux vérités spéculatives.

V.

Quant à ses obscurités, elles viennent, comme les aspérités de la vertu, de la condition même et de l'essence de l'ordre moral, selon lequel la religion doit être difficile dans toutes ses parties, et ne se montrer aisée qu'à ceux qui ont courageusement surmonté les premiers obstacles. La foi d'ailleurs n'est obscure en quelques-uns de ses dogmes que parce qu'elle est divine, que parce qu'elle nous transporte dans les régions de l'infini, et déploie à nos regards une perspective immense où l'œil cherche en vain des bornes qui fuient toujours.

Comme elle porte le cachet de l'autorité suprême, il en coûte à la raison superbe de s'humilier devant elle ; et cependant il le faut, et c'est pour la raison le seul moyen de salut.

Comme elle porte le cachet de l'unité, elle doit réunir tous les esprits et tous les cœurs, et, par conséquent, tuer l'égoïsme et l'orgueil, pourtant si vivaces au fond des âmes, et qui néanmoins les perdraient infailliblement.

Comme elle porte le cachet de la vérité, elle doit subjuguer toutes les intelligences, qui sont naturellement si rebelles, et qui ne peuvent cependant se sauver du naufrage qu'à cette humiliante mais salutaire condition.

Comme elle porte le cachet exclusif de la sainteté, sa mission est d'extirper tous les vices, qui ont jeté dans les cœurs de si profondes racines, et qui n'en peuvent être arrachés que par une opération douloureuse, mais souverainement nécessaire.

Mettons-nous donc sérieusement à l'œuvre ; déblayons le terrain de nos passions terrestres, enlevons ces décombres du mal que le temps a entassés dans notre âme, et le jour se fera dans notre esprit, et la lumière resplendira devant notre intelligence, et la foi recevra nos hommages si tardifs quoique si bien mérités.

VI.

Qui que nous soyons, il nous faudra comparaître un jour, non pas seulement devant le tribunal de notre conscience ni devant le tribunal de la postérité, mais devant le tribunal de Dieu même, pour y rendre compte de nos œuvres. Mais avant de rendre compte de nos œuvres, ne devrons-nous pas, comme préliminaire indispensable, rendre d'abord compte de notre foi, qui a dû en être le mobile et la règle ?

Arrêtons donc ce que nous devons croire, afin de savoir positivement ce que nous devons pratiquer, et par suite ce que nous devons espérer ou ce que nous devons craindre.

Voilà, quoi qu'on en dise, la véritable science de l'homme ;

les autres ne sont, à côté d'elle, que des curiosités futiles, des jeux d'enfants dont on berce un ennui ou dont on amuse ses loisirs. La foi doit être la base, le pivot, le point central, l'âme de notre vie, si nous voulons atteindre la fin qui nous est destinée, c'est-à-dire le bonheur en cette vie par la résignation raisonnée, et en l'autre par la jouissance éternelle et complète.

VII.

« En ce temps de grande décadence et de langueur de la raison et de la foi, vous qui tenez les principes certains de la lumière universelle, pourquoi les enfouir et n'en pas déployer, par la culture et par l'effort, par un constant travail d'intelligence et d'âme, les rayons, les couleurs, les parfums, les beautés et les fruits?

« Vous qui croyez d'avance que chacune de ses gouttes de lumière est un soleil, un principe vivificateur des mondes; vous qui portez en vous ce ciel étoilé de la foi; vous qui êtes un ciel, plus grand que le ciel visible, pourquoi ne cherchez-vous pas à devenir plus clairement lumineux, pour la gloire de Dieu et le salut de vos frères (1)? »

Faites-leur donc remarquer qu'il n'y a pas de milieu entre le scepticisme et la foi; car la raison elle-même réclame l'intervention d'une autorité supérieure à celle de l'homme pour arrêter définitivement le symbole de ses croyances ou le compléter.

L'homme se révoltera toujours contre l'homme, et répugnera éternellement à le suivre avec docilité sur le terrain du devoir. Il lui contestera toujours le droit de s'immiscer dans ses doctrines, à plus forte raison de prétendre les régler. Si donc il doit y avoir quelque chose de certain, de fixe, d'immuable, il faut que Dieu lui-même fasse entendre sa voix et interpose son autorité; alors, mais alors seulement,

(1) Gratry, *Conn. de Dieu*, t. II, p. 371, 372.

tout sera fini, et il n'y aura plus de doutes ni d'incertitudes.

VIII.

Or il n'est pas bien difficile de démontrer historiquement le fait de l'intervention divine, et dès lors la certitude absolue de la révélation chrétienne.

De cette preuve découle la légitimité, la rationabilité de la foi catholique, dont nul ne peut s'écarter sans tomber dans le schisme ou l'hérésie, par la perte d'une portion de la vérité. En sorte que le symbole catholique, dans son intégrité essentielle, est le flambeau divin qui éclaire, agrandit, perfectionne et enrichit la raison, la guide, la redresse, lui suggère ce qui lui échappe, et la conduit à ces résultats merveilleux qu'elle n'eût jamais trouvés seule.

Tout homme donc qui se donnera la peine d'y réfléchir, ne pourra s'empêcher de remarquer combien la raison ingrate de nos soi-disant libres penseurs est redevable à la foi chrétienne. Elle lui doit la clarté dans ses vues, la sécurité dans ses déductions et ses conséquences, enfin un jugement en dernier ressort dans une foule de questions jusque-là en litige, sur Dieu, l'homme, le monde, le passé, l'avenir, la sainteté du devoir, la morale, la société, la civilisation, les arts, les sciences, enfin sur toutes choses

IX.

La vérité, si elle se présente aux hommes environnée d'obscurité, enveloppée de mystère, sait toujours au moins alors proportionner ses titres et leur degré d'évidence à l'épaisseur des ténèbres qui la couvrent.

Les mystères qui servent de fondement à la religion catholique, ressemblent à la colonne de nuée et de feu qui guidait les Israélites dans le désert : ils ne sont obscurs que d'un côté.

Tout chrétien, tout fidèle connaît et sait toute la doctrine

chrétienne ; le pâtre en sait autant que le philosophe, mais le philosophe en comprend plus que le pâtre ; il y a pour lui moins de mystères. Et quiconque les rejette tous parce qu'ils lui semblent embarrassants, se précipite lui-même dans des embarras bien plus inextricables.

Aussi les esprits éclairés, mais étrangers à l'étude des prétendues obscurités de la foi, dès qu'ils abordent cette étude de près ou de loin, sont toujours frappés d'une sorte d'étonnement à l'aspect de la vérité religieuse, et cela en proportion de la profondeur, de l'étendue, de la variété de leur savoir, et de la droiture de leur esprit.

Convenez que ce phénomène, souvent reproduit dans l'histoire, et quotidien dans notre siècle, est une preuve qui n'est pas sans valeur, relativement à la rationabilité de notre foi.

CHAPITRE LVII.

Les mystères.

Aux droits de la raison notre foi rend hommage;
Qui les repousse est fou, qui les admet est sage.

I.

La philosophie du dix-huitième siècle a tant décrié, tant défiguré les dogmes chrétiens, tant exagéré et faussé le sens du mot *mystère*, que le tout est devenu synonyme d'*absurdité*.

En outre, nous avons pris tant de précautions pour écarter de l'examen de ces dogmes et de ces mystères, des esprits qui n'étaient réellement pas faits pour s'y livrer, que les exagérations mensongères de l'école voltairienne ont pris de la consistance.

La peur de tomber dans les excès du principe de la prétendue réforme, et de trop accorder au droit de libre examen, nous a conduits dans un système d'exposition ou de défense, qui ne peut plus suffire aujourd'hui.

S'il y a un rationalisme dangereux, il y en a aussi un qui est légitime, et c'est ce dernier qu'il ne faut pas craindre d'opposer à l'autre, d'autant que, sur ce terrain, la victoire nous est assurée

II.

« Sans doute, en un sens, observe M. Nicolas, ce raisonnement est juste : *Dieu a parlé, donc il faut se soumettre aveuglément à sa parole*. Mais ce mot *aveuglément* a été pris à la lettre, et la plupart des esprits en ont conclu qu'il était inutile, qu'il était défendu même de s'enquérir rationnellement

de ce que contient la doctrine chrétienne, et qu'il suffisait de la croire en somme. » D'autres esprits en ont même conclu qu'on n'imposait ainsi la doctrine sur la foi des preuves extrinsèques, que parce que cette doctrine ne pouvait soutenir par elle-même l'examen.

De là, on le conçoit, une prodigieuse ignorance chez les uns, les plus déplorables préjugés chez les autres.

Comme si la destinée de la foi chrétienne, au lieu de s'immobiliser ainsi sur le seuil du temple, n'était pas de s'avancer, d'un pas respectueux mais sûr, dans la compréhension et l'intelligence des mystères eux-mêmes. Notre esprit, il est vrai, ne les comprendra pas dans leur essence et leur fond; mais il découvrira au moins les rapports qu'ils peuvent avoir avec notre nature; et il préludera ainsi, dès cette vie, à la bienheureuse vision qui doit l'absorber un jour.

III.

L'Église exige la foi; mais c'est parce que nous serions déraisonnables et insensés, si nous refusions de nous rendre aux nombreuses et invincibles raisons dont elle étaie la vérité; si elle ne la démontre pas toujours, au moins elle la certifie, et cela doit suffire alors, en attendant mieux. Elle ne demande point une foi aveugle et sans raison; elle veut que, pour arriver à croire, vous fassiez usage de votre raison, et que vous continuiez encore d'en user quand vous avez cru, afin de rendre par là votre foi toujours plus humble et plus éclairée.

Croyez-vous qu'elle soit de bonne composition? Et trouveriez-vous bien des sectaires ou des maîtres de rationalisme philosophique qui vous tracassent des conditions aussi acceptables?

L'Église est donc bien accommodante, et les concordats convenus entre la foi et la raison reposent sur une bien large base, où leurs droits respectifs ne sont néanmoins aucunement lésés

IV.

« Nous croyons donc, dit le plus fort des métaphysiciens, et nous sommes obligés de croire. Mais il ne nous est point interdit de vouloir entendre ce que nous croyons. A Dieu ne plaise que notre soumission, sur tout ce qui fait partie de la foi, nous empêche de chercher et de demander raison de ce que nous croyons ! Celui qui est parvenu à entendre ce qu'il ne faisait que croire auparavant est dans une condition meilleure que celui qui en est encore à désirer d'entendre ce qu'il croit. Mais ne pas même écouter ce désir et s'imaginer qu'il faut s'en tenir à la foi, ce serait ne pas savoir quelle est la fin et l'utilité de la foi, car nous devons aspirer à l'intelligence (1). »

Est-ce suffisamment clair? Et nos ennemis ont-ils bonne grâce à nous jeter l'insulte au visage ?

V.

Mais la raison doit-elle précéder la foi ? ou bien la foi doit-elle précéder la raison ?

Il ne s'agit que de s'entendre.

La raison ne doit admettre que ce qui lui est prouvé, et lui paraît évidemment admissible. C'est-à-dire qu'il lui faut toujours une raison d'admettre ce qu'elle admet.

Mais la nature de la vérité et notre degré d'instruction personnelle peut établir une différence entre les raisons que nous avons de croire. Par exemple, dans cette question : *Dieu a-t-il manifesté sa volonté aux hommes par une parole extérieure et sensible?* la raison doit précéder la foi. Il faut que la réalisation de ce fait me soit attestée d'une manière incontestable, avant que je l'admette ; il faut que je raisonne

---

(1) S. Augustin, *Ép.* 120, *à Consentius*, où la question est traitée supérieurement. Le passage est à étudier.

avant de croire Quand je serai convaincu par des témoignages authentiques que Dieu a parlé aux hommes, j'admettrai ce fait, j'y croirai, j'y ajouterai foi.

Je croirai même alors, sans les avoir examinés, aux mystères que Dieu aura évidemment révélés.

Une telle croyance n'est pas aveugle ; elle est même très-éclairée dans son principe. Car si la raison croit à des choses dont elle n'a pas encore les raisons immédiates et intrinsèques elle n'y croit pas cependant sans raison, puisqu'elle est déterminée par des raisons médiates et extrinsèques d'une force invincible. Je sais, à n'en pas douter, que Dieu a parlé aux hommes ; je sais, de plus, que dans ce qu'il leur a dit se trouve l'énoncé d'une proposition que je ne comprends pas, mais à laquelle néanmoins je ne vois rien de positif et de raisonnable à opposer ; j'admets cette proposition dans toute sa teneur, j'y crois aussi fermement que si elle m'était démontrée en elle-même, car il m'est démontré d'ailleurs et que Dieu l'a révélée et que Dieu ne peut pas énoncer l'erreur. Je tiens les deux bouts d'une chaîne que je sais n'être pas rompue ; je n'en vois pas le milieu, mais je crois à son existence, et j'ai la certitude qu'il n'y a pas erreur dans ma croyance, encore que je ne voie pas, dit Bossuet, le milieu par où l'enchaînement se continue (1).

Et ici, sous un rapport, la foi marche avant la raison, elle la précède.

Viendra un jour où je comprendrai bon nombre de vérités qui sont aujourd'hui pour moi des mystères, et alors la foi cessera, la raison seule suffisant à son rôle.

VI

Il y a des hommes qui sont assez déraisonnables pour prétendre que nous avons le droit, sinon le devoir, de débattre et de discuter si nous devons accepter ou non ce qu'il est

---

(1) Bossuet, *Traité du libre arbitre*, ch. IV.

évident et incontestable que Dieu a révélé ; ils s'intitulent rationalistes.

Je trouve qu'ils poussent leurs prétentions un peu loin et qu'ils usurpent un beau nom pour l'appliquer à ce qui n'en est pas digne.

L'homme ne doit pas débattre la parole de Dieu ; il peut, il doit même, jusqu'à un certain point, chercher à la comprendre, quand il a débattu et vérifié ses titres. Mais s'il ne la comprend pas, peut-il raisonnablement la rejeter sous ce seul prétexte, malgré l'impossibilité où il est de prouver qu'elle n'est pas la parole de Dieu ?

Notre soumission, qui est éclairée dans son principe, doit chercher à s'éclairer aussi dans son objet. Mais si cet objet demeure, malgré tout, dans son obscurité, ce serait aller contre la raison de nier son existence, d'ailleurs inébranlablement constatée, je le suppose, et de la nier par cette unique raison que notre intelligence ne peut pas percer le voile du mystère. Et ainsi la raison peut, sans s'abdiquer elle-même, céder le pas à la foi dans quelques circonstances.

VII.

La raison aspire incessamment à la lumière, et la soumission qu'elle accorde provisoirement à la foi, fondée qu'elle est sur des motifs irrécusables de crédibilité puisés dans le principe d'autorité, devient pour elle la source de développements indéfinis.

Forte de son principe extrinsèque, elle tient son objet sans le comprendre encore dans son essence intime ; mais elle ne s'arrête pas inerte devant lui. Elle l'adore, parce qu'il vient évidemment de Dieu ; mais, en l'adorant, elle l'examine, le sonde et le pénètre. Elle cherche au dedans de lui une raison seconde de compréhension, qu'elle ne découvrira peut-être jamais ici-bas, mais qu'elle pourrait absolument découvrir. Et alors si la foi précède la raison, au moins c'est pour la faire avancer.

Et ainsi, la raison agit toujours dans ce divin commerce; seulement il faut distinguer en elle deux sortes d'opération, deux espèces d'exercice, deux ordres de raison, deux procédés : une première raison d'autorité qui précède la foi et la détermine; une raison seconde de compréhension que la foi précède, et que la raison aspire à découvrir.

VIII.

Le mystère nous est d'abord enoncé, son existence affirmée par une autorité compétente, par une intelligence qui en a la compréhension, et dont l'autorité mérite notre adhésion au jugement de la raison même, voilà le premier procédé dans cet ordre de choses.

L'énoncé primitif, l'affirmation primordiale, si elle est transmise, doit se présenter encore, et indéfiniment, avec des moyens irrécusables de persuasion, dont la raison est juge; ce qui n'est qu'un second degré du même principe.

Puis, quand le mystère est connu, son existence rendue indubitable, alors commence un second mode d'opération; la raison a recours à un second procédé. Elle s'attache au mystère, elle l'explore, et travaille à en acquérir la compréhension; ce qui devrait être l'unique objet de la philosophie transcendantale. Par cette économie admirable, on concilierait aisément les droits et les devoirs de la raison; ses prétentions, d'ailleurs si légitimes, seraient satisfaites, et on l'empêcherait de s'égarer, comme elle le fait depuis longtemps d'une si déplorable manière.

IX.

Comment n'a-t-on pas vu, ou plutôt comment affecte-t-on de ne pas voir que là est le secret de la supériorité des théologiens catholiques sur les philosophes de tous les temps?

La religion, il est vrai, demande notre adhésion, notre foi aux vérités qu'elle nous propose; mais en même temps, mais

préalablement, elle nous en déroule les motifs. Elle ne réclame cette adhésion que dans la mesure des raisons qu'elle nous donne.

Si les motifs de croire ne nous satisfont pas, nous pouvons conserver notre liberté. Mais prenons garde, en même temps, de ne pas abandonner notre raison !

Quand la démonstration nous paraît suffisante, nous adhérons; et, s'il s'agit de vérités intrinséquement incompréhensibles pour nous dans le moment, nous produisons un acte de foi.

S'il arrivait que nous comprissions la vérité en elle-même et dans son essence intime, la foi n'aurait plus lieu, nous serions dans un état analogue à celui des bienheureux qui contemplent Dieu face à face, au sein de l'éternité.

Ces considérations, arides peut-être et un peu ardues, m'ont paru n'être pas sans importance; puissent-elles être irrépréhensibles au point de vue de la métaphysique chrétienne !

X.

Une remarque cependant, qu'il n'est pas inutile d'ajouter encore, c'est que, dans la religion, tout ce qui tient à la pratique, à la morale, est parfaitement clair et parfaitement déterminé. Il ne reste pas l'ombre d'un mystère, d'un doute, d'une incertitude sur la nature et l'étendue de chacun des articles de la loi.

Le mystère, lorsqu'il se rencontre, est donc relégué dans la partie purement spéculative de la religion, et l'obscurité alors pas plus que la clarté n'influent sur la conduite que nous avons à tenir. S'il y a un côté mystérieux dans la religion, ce n'est pas ce côté qui nous embarrasse le plus. Il y aurait même une difficulté plus grande pour nous à rejeter ce que nous voyons dans chaque mystère, qu'à admettre ce que nous n'y voyons pas.

Essayez un instant de détruire l'un des mystères chrétiens; et vous serez étonné de la multitude des embarras qui

en résulteront aussitôt. Et que serait-ce si votre intelligence était plus développée? Toutes les vérités se tiennent, et chacun des mystères fait nécessairement partie de ce vaste enchaînement du système général de la vérité.

XI.

Par un préjugé déplorable, bien des gens s'imaginent que par cela seul que l'enseignement chrétien renferme des mystères, on doit l'accepter sans raison et sans étude. Mais la foi consiste-t-elle donc à tout croire en somme, sans savoir ce que l'on croit? Ce n'est, au contraire, que par l'étude, la méditation et l'intelligence des vérités chrétiennes, que l'on finit par en profiter, ce qui est le but que se propose la foi.

« Les dogmes chrétiens ne sont incompréhensibles qu'en un sens. Ils présentent comme deux faces : l'une tournée du côté de Dieu, c'est le *comment*, côté du mystère : *comment* un Dieu peut-il se faire homme? *comment* peut-il mourir? *comment* peut-il exister uniquement en trois personnes? Mystère!!! Mais les dogmes chrétiens sont compréhensibles par l'autre face, tournée du côté de l'homme, c'est le *pourquoi* : *pourquoi* Dieu s'est-il fait homme? *pourquoi* est-il mort? *pourquoi* a-t-il manifesté ses trois personnes? Voilà qui est compréhensible, clair, inépuisable de richesses intellectuelles et de fécondité morale; et la lumière qui reluit de ce côté nous est un sûr garant de la vérité incomprise ici-bas, qui se dérobe à nos regards du côté de Dieu.

« En un mot, la religion nous fait connaître Dieu, non tel qu'il est par rapport à lui-même, mais tel qu'il est par rapport à nous (1). »

XII.

« Les esprits modérés, dit Leibnitz, trouveront toujours

(1) Nicolas, 2e part., ch. XI.

dans nos mystères une explication suffisante pour croire, et jamais autant qu'il en faut pour comprendre (1). »

Les mystères sont, dans la doctrine chrétienne, ce que sont les premiers principes dans les sciences exactes, indémontrables en eux-mêmes, mais fondement et racine des autres vérités. Et si l'on parvenait à éclaircir un mystère, à en pénétrer le secret, on n'aurait pas fait autre chose que de reculer la difficulté ; car la nature de Dieu étant insondable pour notre faible raison, il ne peut pas se trouver un degré de compréhension après lequel il n'y ait plus de mystère. « Le mystère existe en Dieu pour toutes les intelligences, même les plus pures ; la différence n'est que dans le degré : pour Dieu seul il n'y en a pas (2). »

XIII.

Les esprits forts ont tiré parti de cette obscurité contre la foi, en en faisant sortir de prétendues absurdités. Il ne songeaient pas que les ombres qui nous dérobent la compréhension du mystère, le protégent, par cela même, contre leurs vains et aveugles jugements. Est-ce que des esprits forts ne peuvent pas formuler aussi des objections spécieuses contre les vérités astronomiques et autres? Les savants en concluront-ils que ces vérités ne sont pas bien établies? Ils en concluront, tout au plus, que ceux qui les attaquent ont besoin de s'instruire.

Il suffit souvent d'un mot d'explication, donné par ceux qui s'y entendent, pour rendre plausible ce qui d'abord paraissait rempli de contradictions.

Il en est ainsi dans toutes les sciences un peu relevées ; il en est surtout ainsi dans la science de la religion.

Consultez ceux qui l'ont étudiée : ils trouveront une solution à toutes vos difficultés, une réponse à toutes vos questions,

---

(1) *Théodicée*, 1er Disc., n° 56.
(2) Nicolas, 2e part., ch. XI.

un éclaircissement à tous vos doutes, à toutes vos obscurités. Et quand ils vous auront conduit jusqu'aux limites où s'arrête l'esprit humain, vous verrez comme eux qu'au delà le sol fait défaut sous les pieds de l'imprudent qui s'y hasarde : la contradiction est levée, mais le mystère subsiste, et cela nécessairement. Il faudrait alors s'envoler sur les ailes d'un ange; et le poids de notre chair nous retient encore ici-bas. Patientons donc, et attendons le jour où nos yeux, se fermant à la lumière créée, s'ouvriront devant les clartés éternelles où sont dévoilés des mystères qui nous embarrassent, mais où cependant régneront d'autres obscurités insondables à jamais.

XIV.

A moins d'admettre, avec Saint-Simon, Fourier, Owen et les réformateurs modernes, que la distinction du bien et du mal est une subtilité funeste, et qu'il vaut mieux obéir à toutes ses passions, si l'on peut, que de choisir entre elles; à moins de prendre pour règle de conduite les appels des sens et de faire consister en cela la vertu; il faut bien reconnaître en nous un mystère inexplicable, celui de notre concupiscence et de notre perversité native, qui nous inclinent au mal et nous éloignent du bien.

« Il y a comme un aimant secret, un charme fatal, embusqué dans tout ce qui est défendu, qui nous fait dévier au désordre comme malgré nous. Tous ne cèdent pas à un égal degré à cet attrait, mais tous le ressentent. La raison toute seule y est impuissante, et les plus vertueux ne font que lui opposer des considérations d'intérêt, d'orgueil, d'égoïsme, puisées à la même source, et qui sont une autre manière de lui obéir en paraissant lui résister

« Naturellement la passion est d'un côté, et la raison de l'autre : par la raison, nous voyons le bien; par la passion, nous goûtons le mal (1). »

(1) Nicolas, 2e part., ch. xv, n° 4.

XV.

L'origine du mal moral sera toujours un problème insoluble pour la philosophie, et seule la religion catholique peut indiquer le vrai remède à y apporter. Mais ce remède a aussi son côté mystérieux, en sorte que nous ne pouvons pas échapper au mystère. Seulement « les points les plus mystérieux de la doctrine chrétienne répondent à des points plus mystérieux encore de notre nature, et ont pour objet de les expliquer et de les faire disparaître : avec cet immense avantage, que les mystères de notre nature, par eux-mêmes, sont absolus, inconciliables, désespérants ; et que les mystères de la religion présentent un enchaînement lumineux qui les explique les uns par les autres, et surtout une vertu vivifiante qui en démontre les principes par les résultats.

« Chassons donc ces terreurs puériles que soulèvent en nous les mystères de la religion, bien moins accablants que ceux de la nature. C'est avoir peur de son ombre, car le mystère nous suit et s'attache partout à nos pas comme notre ombre. Il n'y a que les esprits faibles qui ne croient rien ou qui croient tout. La force et la justesse de l'esprit, la vraie philosophie, consistent, en évitant la superstition, à acquiescer à une foi raisonnable ; et quoi de plus raisonnable que la foi chrétienne (1) ? » car, si elle ne détruit pas le mystère, au moins elle le recule, et ainsi fait avancer notre esprit, favorise le progrès, et même le développe autant que le comporte l'état actuel de l'humanité. Il y aurait injustice à en exiger davantage.

XVI.

Les points de notre croyance qui se refusent à notre compréhension ne sont cependant pas inutiles à nos investigations

(1) Nicolas, 2e part., ch. XI, n° 4.

métaphysiques : ils nous servent merveilleusement pour l'intelligence des vérités limitrophes, qui en dépendent et les environnent. S'ils n'ont pas une valeur de compréhension en eux-mêmes, ils ont néanmoins une valeur de certitude qui influe autour d'eux et en détermine les rapports. Leur évidence intrinsèque ne nous est pas manifestée, mais leur évidence extrinsèque nous empêche de les révoquer en doute ; elle en est une démonstration relative et péremptoire.

Quand les rayons du soleil s'échappent de dessous un nuage sombre et en illuminent les contours, ces traits de lumière jetés au loin nous révèlent le disque de l'astre sans le montrer. Il en est ainsi des mystères : objectivement inaccessibles à l'œil de notre entendement, ils projettent de si lumineux rayons sur le monde de la vérité, qu'il faudrait avoir perdu le sens pour en révoquer en doute l'existence et la réalité.

XVII.

Viendra-t-on maintenant nous demander d'expliquer le comment de nos dogmes ? Nous répondrons avec un Père : « Cela se fait en la manière que Dieu sait ; » cela se définit, mais ne s'explique pas.

Néanmoins serait-il impossible de montrer comment cela ne doit pas, ne peut pas s'expliquer ? Ne suffirait-il pas, pour cela, de faire observer que dans tous les ordres des connaissances humaines, même les plus exactes, comme les mathématiques, par exemple, les choses ne s'expliquent, en définitive, que par des choses qui ne s'expliquent pas ? car c'est le propre de ces choses qui expliquent les autres, d'être inexplicables elles-mêmes, et d'être, par conséquent, d'autant plus inexplicables qu'elles sont plus explicatives.

Je constate ce fait, sans entrer dans des développements qui seraient ici hors de propos.

L'explication dernière du dogme qui est infini, ne se peut donner, et il en doit être ainsi.

« Mais, en revanche, si rien n'explique l'infini et ses ope-

rations, tout le prouve, tout lui rend témoignage, le témoignage que le problème rend à la solution. La vérité seule peut expliquer la vérité. En ce sens, ce qui échappe et doit échapper à l'explication, dans la vérité infinie, se trouve dans ce qu'elle donne elle-même l'explication aux vérités finies; car on ne peut donner que ce qu'on a; et Rivarol a prononcé un mot d'une profonde justesse en disant : *Dieu explique le monde, et le monde le prouve*. L'explication descend de Dieu au monde, et remonte en preuve du monde à Dieu (1). »

---

(1) Aug. Nicolas, *du Protestantisme*, t. I, Appendice.

CHAPITRE LVIII.

La religion.

Vous n'avez point de Dieu? Votre âme est un désert,
Où le bien s'évapore et la vertu se perd.
Heureux qui dans un Dieu peut espérer encore;
Malheureux qui n'espère rien!

I.

La vérité religieuse, dont l'Église catholique est seule en possession, offre à tous les yeux, dans tous les temps, à tous les peuples, les caracteres essentiels qui l'ont toujours distinguée de l'erreur, et qui dès lors ne conviennent qu'à elle.

Ces caractères, par cela même qu'ils ne sauraient convenir à l'erreur, entraînent presque invinciblement la conviction. Ce sont entre autres l'unité, la perpétuité, l'universalité.

Aussi peut-on dire avec le poëte, en parlant de la vraie religion :

Elle naquit le jour que naquirent les jours.

Et elle ne finira qu'avec eux.

« La chose même qu'on appelle maintenant religion chrétienne dit saint Augustin, existait chez les anciens, et n'a jamais cessé d'exister depuis l'origine du genre humain, jusqu'à ce que le Christ lui-même étant venu en la chair, on commença d'appeler chrétienne la vraie religion qui existait auparavant (1). »

Aussi ancienne que l'humanité, elle a toujours été étroitement unie aux croyances les plus vitales, à tout ce qui ennoblit et console l'homme. Elle s'appuie sur les fondements les

(1) *Retractations*, liv. I, ch. XIII, n° 3.

plus inébranlables, sur les bases mêmes de toute certitude, en sorte que l'édifice des doctrines philosophiques et sociales s'est trouvé ébranlé, par un enchaînement nécessaire dans les idées, dès que l'on a touché aux dogmes ou à la morale catholique.

Pour répondre aux besoins et aux intérêts spirituels des générations qui lui sont confiées, elle adopte autant de niveaux qu'il y a de degrés différents dans les intelligences. Elle peut descendre sans s'abaisser, et quand elle s'élève, elle monte plus haut qu'il n'a jamais été donné à l'homme de le faire par ses lumières naturelles. Si elle sait bégayer avec l'enfant pour l'amener à comprendre le langage des parfaits, elle sait aussi arracher au ciel ses secrets pour les révéler aux intelligences d'élite, et les proposer au génie de l'homme, ébahi de tant de splendeurs et de magnificences.

Elle répond, du reste, à toutes les objections, à toutes les découvertes, dont elle fait même son profit ; à tous les besoins de l'esprit et du cœur. Elle résout, et résout seule, tous les problèmes que renferment les individus et les sociétés ; elle ne reste jamais à court, quelque compliqués qu'ils puissent être. Elle maintient et sauvegarde tous les droits, même les droits de ceux qui l'insultent et la dédaignent, qui la méconnaissent et l'outragent. Elle enseigne tous les devoirs, prescrit et fait pratiquer toutes les vertus, et, élevant l'homme au-dessus de la terre et de lui-même, lui fait goûter une paix, une félicité qu'il cherche en vain partout ailleurs, et qu'il n'a jamais trouvées et ne trouvera jamais qu'en elle.

II.

— Eh! mon Dieu, dites-vous; de la religion, on en prend et on en laisse. — Je le sais bien, mon frère ; on en prend et on en laisse ; mais a-t-on raison d'agir ainsi ? Que de choses on fait, qu'il vaudrait mieux ne pas faire, ou du moins faire autrement !

Qu'on en prenne, c'est tout simple ; car il en faut toujours un peu, et je crois-même que beaucoup ne saurait nuire.

Mais qu'on en laisse, et cela arbitrairement, ou plutôt selon les instincts et l'inspiration du sens irréligieux, des passions; c'est ce qui n'est pas aussi excusable, ni surtout aussi prudent. Prenez-en, prenez-en beaucoup, et n'en laissez point, si vous êtes sage.

Ce n'est pas que je vous conseille d'embrasser toutes les pratiques de toutes les âmes pieuses : ce serait absurde et impossible; mais prenez tout ce qui vous concerne et n'en laissez rien. Par là vous aurez de la religion, et vous n'en serez point accablé, au contraire.

III.

Bon pour un autre temps, ajoutez-vous; mais dans notre siècle, les développements de la civilisation, les progrès de la science ont fait disparaître toutes les préoccupations religieuses; et c'est ainsi que l'homme, parvenu à l'âge mûr, oublie les jouets de son enfance et les amusements de sa jeunesse.

Les préoccupations religieuses ont pu disparaître momentanément du monde politique; mais les individus, les particuliers ne sont pas dispensés pour cela de s'y livrer encore, et d'ailleurs, quand ils le voudraient, ils ne le pourraient pas. La religion sera toujours l'affaire la plus importante de la vie, parce que la religion a des rapports intimes avec le couronnement, la fin de la vie; époque mystérieuse, passage redoutable dont la religion seule est en possession de nous parler avec quelque certitude.

Oui, « elle seule nous explique nos destinés éternelles. Aussitôt que la raison de l'homme s'ouvre aux premiers rayons de cette lumière qui sollicite toute intelligence libre et raisonnable, les plus sombres problèmes se présentent devant elle. Qui suis-je? d'où viens-je? où vais-je? qu'est-ce que le bien? qu'est-ce que le mal? pourquoi le devoir? sur quel fondement repose-t-il? d'où naît l'antagonisme permanent dont je suis le théâtre? Tout disparaît-il avec cette vie d'un jour? qu'y a-t-il par delà le tombeau? qu'est-ce que Dieu fera de cette âme en-

richie de si nobles facultés d'une part, et de l'autre, combattue par des passions si tumultueuses, ou traversée quelquefois par des pensées si basses et si dégradantes?

« Questions formidables, il faut l'avouer, mais questions impérieuses, qui réclament une prompte solution; questions surtout d'un intérêt capital, puisque d'elles va dépendre la félicité ou le malheur, la mort ou la vie!

« Qui portera, je vous le demande, la clarté au sein de ces profondes ténèbres? La philosophie lèvera peut-être un coin du voile, mais la religion seule illuminera de ses célestes rayons l'origine et le but de la vie humaine, que n'avaient pu saisir complétement les plus fermes génies de l'antiquité, avant les révélations de l'Évangile (1). »

IV.

Défaites-vous seulement, si vous le pouvez, de ce sentiment pénible qui vous poursuit, de ce souvenir importun qui vous accable, lorsque vous avez commis une mauvaise action.

Eh bien! ce sentiment, ce souvenir, c'est la religion, qui est de tous les temps.

— Mais il y a des abus dans la religion, et ceux qui la pratiquent ne sont pas meilleurs que les autres.

— La belle merveille qu'il y ait des abus dans une chose si bonne et si universelle! Mais s'il y a des abus, il peut donc n'y en avoir pas : on n'abuse que de ce qui est bon. Et d'ailleurs, usez-en pour vous-même; personne ne vous forcera d'aller jusqu'à l'abus.

Quant à la bonté relative de ceux qui pratiquent la religion, il est avéré que quiconque la pratique sincèrement, arrive à un haut degré de perfection. Et si tous n'atteignent pas au même degré, tous au moins doivent y tendre et sont meilleurs ainsi que s'ils étaient sans religion. Ceux qui les valent

---

(1) H. Denain, *l'Instituteur catholique*, p. 13.

et qui n'ont point de religion, seraient encore meilleurs s'ils en avaient, et voilà tout.

Si l'abus ne doit point détruire l'usage, l'inconsidération des uns ne doit point non plus empêcher la prudence des autres. N'abdiquons donc point à la légère cette inclination puissante, si elle n'est irrésistible, qui nous porte à nous préoccuper sans cesse de notre destinée future. Si nous avions la complète assurance de ne jamais mourir, ce privilége nous dispenserait à peine de nous occuper de religion. Mais loin d'avoir une semblable assurance, nous sommes certains, au contraire, d'arriver un jour à une fin qui ne saurait être éloignée : le songe le plus léger n'est pas plus rapide que notre passage sur la terre.

« Quel que soit l'espace de temps qui nous est accordé, il est indubitable que dans un nombre d'années bien restreint nous ne compterons plus au nombre des vivants. Pour nous seront alors résolus les formidables problèmes de notre destinée : le néant, ou l'arrêt d'un juge suprême. Vérité aussi terrible que certaine et inévitable. En vain nous efforçons-nous de l'oublier, d'en chasser la pensée de notre esprit ; en vain essayons-nous d'atténuer, par de frivoles réflexions, ce qu'elle a d'effrayant et de personnel ; pas de milieu : le néant ou l'arrêt du juge suprême.

« Qu'on subtilise tant qu'on voudra, qu'on imagine tous les subterfuges possibles, la vérité est là ; aucun moyen de l'éviter ; du moment où nous existons, nous sommes forcément soumis à cette nécessité.

« Il viendra un jour où notre corps se dissoudra ; il viendra un moment où l'on dira de nous : Il est mort. Et alors, dans cet instant même, nous verrons se réaliser pour nous l'un des deux extrêmes de la terrible alternative (1). »

Choisissez le néant, si vous l'osez, si cette idée ne répugne pas à votre passion d'exister.

Mais si cet être qui pense, veut et sent en vous, doit conti-

(1) Balmès, *Mélanges*.

nuer encore de penser, de vouloir et de sentir dans un monde meilleur, songez à ce que vous pourrez dire en vous présentant au seuil de l'autre vie, devant le juge qui examinera vos œuvres pour les peser et les récompenser selon leur mérite.

Celui qui vous a mis sur la terre vous attend au sortir de ce monde.

Songez donc à la religion, qui vous exhorte à vous préparer à ce grand jour.

V.

— A la bonne heure! Mais enfin, la religion proprement dite, l'Église avec ses institutions, tout le monde aujourd'hui les attaque et les abandonne.

— Quand ce serait, que s'en suivrait-il? N'avez-vous donc pas remarqué que plus est violente l'attaque dirigée contre un objet, plus aussi est évidente l'importance qu'on y attache? Il faut qu'on suppose à la religion une force prodigieuse, à l'Église une vitalité bien puissante, pour que tout le monde se croie dans la nécessité de travailler à les renverser et à les détruire. Le monde n'est pas fou, pour s'attaquer si énergiquement à ce qui serait faible et dont le mépris suffirait seul pour faire justice. Or voilà pour le moins dix-huit siècles que tout le monde s'acharne contre la religion. Une si longue et si rude guerre témoigne d'une existence assez tenace, qui doit trouver sa raison d'être dans quelque principe au-dessus de l'humanité.

La religion remplit encore la pensee des ignorants et des sages, des peuples mêmes et des gouvernements. Donc tout le monde ne l'abandonne pas. Et elle nous intéresse nous-mêmes personnellement de trop pres, pour qu'il nous soit possible de la chasser de notre mémoire. Et s'il est des infortunés et des aveugles qui travaillent à l'extirper du cœur des hommes et à l'effacer des institutions sociales, ils ne viendront pas à bout de leur funeste entreprise; car la religion

a trop d'influence, et une influence trop visible sur notre état présent; elle a, en outre, une action trop décisive sur notre avenir éternel, pour que rien nous la puisse faire oublier.

Oui, nous voudrions bien qu'il n'y eût pas de religion; mais qui réalisera ce secret et coupable désir d'un cœur vendu au mal? Qui serait assez obligeant pour nous dispenser de soulever certaines questions douloureuses, et de nous demander quelquefois à nous-mêmes : Qu'en sera-t-il demain de cette idole que j'adore aujourd'hui, de ce moi auquel je me dévoue tout entier?

Mais il y a folie à se roidir contre des faits indestructibles et palpables; il y a également folie à se précipiter en aveugle dans les profondeurs inconnues d'un gouffre qui ne rend plus ses victimes. Car la terrible mort, quand elle a terrassé sa proie, se hâte de l'emporter dans l'ombre des tombeaux, pour la dévorer en secret; et si votre cadavre, c'est vous tout entier, je vous plains!

VI.

Ah! vuos parlez de courage, vous traitez de pusillanimité la crainte salutaire, et certes bien raisonnable, de ce qui peut nous arriver après la mort. Dites-moi donc s'il y a du courage là où il n'y a pas d'ennemis à vaincre, mais seulement le néant, ou un malheur éternel à souffrir, supposé que l'on n'ait pas mérité le bonheur éternel? Dites-moi donc s'il y a du courage, à déployer, à dépenser ses lumières et son énergie contre la toute-puissance d'un Dieu, contre celui dont la voix féconde le néant, et dont la main soutient et balance l'univers?

Ne pas penser à la mort et, par là-même, à la religion, peut être le résultat d'un oubli, d'une préoccupation quelconque et momentanée. Mais ne pas craindre la mort, quand on y pense, et ne pas concevoir au moins une velléité de pratiquer la religion, c'est le fait d'un irrémédiable aveuglement, d'une démence profonde ou d'une rage infernale.

VII.

Il y a des gens qui s'imaginent que, parce qu'ils n'avaient pas ou n'avaient plus de religion à dix-huit ans, ils sont dispensés d'en avoir le reste de leurs jours; c'est une erreur

Vous croyez avoir examiné la religion à dix-huit ans; ses preuves ne vous ont pas convaincus, dites-vous; donc.....

Donc premièrement vous étiez trop jeune et surtout trop préoccupé d'autre chose, peut-être, pour vous livrer à cet examen de la manière que vous l'avez entrepris, si toutefois l'on peut dire que vous l'ayez entrepris.

Donc, en second lieu, si vous regardiez maintenant la vérité, qui est en face de vous, si vous la considériez avec calme, si vous la contempliez avec attention, et non plus à travers votre imagination et vos préjugés de dix-huit ans, je suis porte à croire que vous pourriez bien être quelque peu frappé de sa lumière.

Croyez-vous d'ailleurs qu'il soit sage et raisonnable de mépriser si légèrement l'autorité de tant d'hommes graves, qui ont trouvé satisfaisantes et péremptoires ces mêmes preuves qui vous ont semblé futiles à dix-huit ans, ou même plus tard encore? Croyez-vous qu'il soit sage et raisonnable de jouer ainsi, sur un préjugé de jeunesse, toutes les résolutions de son âge mûr, toutes les sécurités de sa vieillesse, tous les intérêts de son éternité? Non, mon ami, assurément non; et, si vous êtes sage, examinez encore, ou plutôt croyez.

« En vérité, disait fort bien M. de Frayssinous, s'il fallait se décider pour la religion ou contre la religion, d'après l'autorité de ceux qui l'ont professée ou de ceux qui l'ont combattue, qui pourrait balancer un instant? »

« Pesez les voix de part et d'autre, disait à son tour l'illustre comte de Maistre, et voyez d'un côté les plus grands hommes, les plus grands génies, les plus grandes vertus; et de l'autre, des sophistes, des demi-savants, des cœurs corrompus

« Quand vous ne sauriez pas un mot de la question, vous vous décideriez par votre goût pour la bonne compagnie et votre aversion pour la mauvaise (1). »

---

(1) Cités d'après M. Hubert Lebon.

CHAPITRE LIX.

La superstition.

Point d'excès : sage outré n'est pas loin d'être fou.

I.

Un bon religieux, justement nommé frère Eusèbe, cheminait en *égrenant* son chapelet, lorsqu'il fut accosté par un dandy, qui avait nom Évariste. La conversation tomba naturellement sur les matières religieuses, et le fumeur de cigares trouva beaucoup à dire sur les patenôtres et l'utilité fort problématique, selon lui, de toutes ces dévotions dont la pitié des fidèles est, disait-il, surchargée. Ne pourriez-vous pas, mon frère, continua-t-il, employer autrement les loisirs de votre chemin?

F. Eusèbe. Mon Dieu! monsieur, il me semble que mon occupation en vaut bien une autre : prier ou fumer, c'est toujours, si vous le voulez, un passe-temps fort inoffensif. La santé ne souffre pas plus de l'un que de l'autre, et la société non plus.

M. Évariste. Mais au moins, en fumant mon cigare, je ne commets un acte ni de fanatisme ni de superstition.

F. Eusèbe. Vous me faites bien de l'honneur, monsieur; mais encore faudrait-il s'entendre sur le sens des mots. Les gens d'esprit, comme vous, se comprennent, sans doute, quand ils prononcent ces paroles sonores; quant à nous autres, c'est tout au plus si nous en saisissons la portée. S'il y a du fanatisme à réciter le rosaire en se promenant, au moins faut-il convenir que ce fanatisme n'est pas dangereux; il est loin d'aboutir au renversement des trônes et à l'anarchie des sociétés. Si c'est une superstition de prier pour ses frères, les

conséquences n'en sont pas désastreuses; et, quand j'aurais murmuré tout bas quelques *Pater* pour vous, je n'aurais certes ni empiété sur vos droits, ni entravé votre liberté personnelle. Veuillez donc, monsieur, avoir l'obligeance de m'expliquer en quoi vous me trouvez fanatique et superstitieux.

M. Évariste. N'est-ce pas être fanatique que d'employer à la prière des moments destinés à un exercice utile, à une promenade salutaire, à une récréation, à un délassement, à une distraction?

F. Eusèbe. Il me semblait qu'on était fanatique contre les autres et non contre soi. Mais, dites-moi, que pensez-vous du père de famille, du négociant, de l'homme d'affaires, qui se laissent absorber par leurs calculs durant des voyages forts longs quelquefois? Les traiterez-vous de fanatiques? Pour moi, alors, je verrais aussi du fanatisme au bout du cigare qui concentre souvent votre attention, et dans la fumée qui s'échappe perpétuellement de vos lèvres. Je conçois qu'il y ait eu du fanatisme dans ceux qui, pour réaliser des rêves chimériques, ont ensanglanté des nations entières; mais je ne vois pas de fanatisme à réciter son chapelet, ne fût-ce que pour tromper les ennuis du chemin.

M. Évariste. Enfin, il y a toujours de la superstition à croire que les paroles isolées d'un pauvre moine puissent influer sur les destinées d'autrui et sur les grands intérêts de la multitude. Cela suppose une ignorance honteuse des principes constitutifs de notre univers et des lois qui le régissent.

F. Eusèbe. Quand il serait vrai que le Créateur des mondes se fût retiré solitaire dans quelque coin de l'espace immense pour ne plus s'occuper de son œuvre et l'abandonner aux hasards capricieux d'une aveugle destinée, ou à l'action machinale de lois brutalement immuables, je croirais encore que, pour le bonheur du genre humain,

La superstition, fille de l'ignorance,
Tout bien considéré, vaut mieux que l'incroyance.

Vous avez lu, je n'en doute pas, l'histoire de ce général qui reculait devant certaines pratiques, selon lui superstitieuses, quoiqu'il n'eût jamais reculé devant l'ennemi.

Naaman, général du roi de Syrie, était un personnage puissant et honoré; il était vaillant et riche, mais atteint de la lèpre. Ayant ouï dire qu'il y avait en Israël un prophète capable de le guérir, il partit religieusement et arriva devant la porte d'Élisée. L'homme de Dieu envoie quelqu'un porter sa consultation au général : Allez et lavez-vous sept fois dans le Jourdain, disait-il, et vous serez guéri.

Le général se retirait passablement mortifié : j'aurais cru, disait-il, qu'il serait sorti pour me voir, qu'il aurait invoqué le Seigneur son Dieu, qu'il aurait touché de sa main la place du mal et m'aurait guéri de ma lèpre. Est-ce que les eaux des fleuves de Syrie ne valent pas mieux que toutes les eaux d'Israël, pour que j'aille m'y laver et me guérir?

Mais, général, lui dirent ses serviteurs, il nous semble que, quand même le prophète vous aurait ordonné quelque chose de difficile, vous auriez dû néanmoins le faire. Puis donc qu'il ne s'agit que d'une bagatelle, au moins devriez-vous en essayer.

Là-dessus il se laissa persuader, il alla se laver sept fois dans le Jourdain, et se trouva parfaitement guéri.

Vous appellerez cela de la superstition tant qu'il vous plaira; mais que serait-il arrivé s'il eût persisté à faire le philosophe et l'esprit fort? Et qu'arriverait-il, dans l'hypothèse où, de peur de donner dans la superstition et les vaines pratiques, les masses se jetteraient dans l'indifférentisme, et mépriseraient tout ce qui s'élève au-dessus d'elles, à commencer par Dieu?

II.

M. Évariste. Je n'examine point cette hypothèse; je voudrais seulement une religion moins superstitieuse, moins surchargée, plus à la portée de tous.

F. Eusebe. Oui, je vous entends; vous voudriez une reli-

gion moins gênante et qui n'obligeât à rien. Toutes les prescriptions de l'Évangile vous semblent entachées d'un caractère de superstition odieuse. Seriez-vous, par hasard, le disciple crédule de ce petit nombre d'hommes qui se proclament esprits forts, sans que le public ratifie leur jugement, et qui se trompent encore en traitant de superstition tout ce qui tient aux pratiques religieuses? Sachez donc bien que, même la superstition, qui ne saurait être tout au plus qu'un excès de religion, est encore un préservatif plus puissant contre le mal que toute la philosophie et la force d'esprit des hommes qui ne s'astreignent pas à avoir une religion.

M. Évariste. Dieu merci! je ne suis pas un impie; mais pourtant je ne crois pas tout.

F. Eusèbe. Moi non plus, il s'en faut. Seulement je me rends compte de ce qui est clair et je l'admets; puis je fais un acte de foi sur le reste, après toutefois m'être assuré que ce reste m'a été enseigné par Dieu même.

M. Évariste. Dieu vous a-t-il enseigné toutes ces dévotions bizarres que nous avons abandonnées aux bonnes femmes, et dont, à ce qu'il paraît, les moines font encore usage?

F. Eusèbe. Plaisantez tant qu'il vous plaira, nous croirons toujours qu'il y a des œuvres agréables à la Divinité, des moyens extérieurs et sensibles de communication entre elle et nous. Nous croirons que, dans l'ordre mystérieux du surnaturel, les médailles, par exemple, les images dites miraculeuses, les amulettes de tout genre, mais approuvées par l'autorité légitime, peuvent devenir le véhicule de la sainte influence pour les pieux croyants qui s'y confient, et même pour ceux qui prétendraient n'y pas croire.

M. Évariste. Je ne m'attendais pas à moins. Et ainsi les médailles, les croix, les scapulaires et autres joujous, et tout cela renforcé de maintes momeries et dévotes oraisons, voilà, pour vous autres, en quoi consiste toute la religion. Or je n'y vois, moi, qu'une superstition ridicule.

F. Eusèbe. Pardon, monsieur; toute notre religion ne consiste pas en cela seulement. Nous y joignons encore quelques

œuvres charitables pour lesquelles on a moins de dédain. Il faut l'avouer pourtant, nous avons la simplicité de croire (et l'expérience d'ailleurs nous le confirme), que ces petites pratiques, toutes superstitieuses qu'elles vous paraissent, sont un moyen puissant d'alimenter et d'activer sans cesse et sans mesure ce feu de la charité dont nous voudrions échauffer tous nos frères les humains. Qui prie bien, aime bien; c'est là une de nos maximes. Au reste, quand on a une fois admis sérieusement l'existence d'un Dieu créateur et conservateur de son œuvre, quand on croit à l'administration providentielle qu'il exerce sur les choses créées, quand on ne répudie pas la croyance à l'existence et au ministère des anges, tout cet échafaudage de superstition prétendue n'est peut-être pas aussi absurde qu'on se l'était d'abord figuré.

M. Évariste. Encore un pas, et nous allons croire aux démons, peut-être même aux fées et aux sorciers.

F. Eusèbe. N'exagérons point, s'il vous plaît, et contentons-nous d'admettre comme certain ce qui est prouvé, et laissons à l'état de problème ce qui n'est que problématique. L'homme ne sait pas tout, et même, selon la pensée de Pascal, nous ne savons le tout de rien.

III.

Mais vous qui attaquez si cavalièrement la superstition, avez-vous donc oublié, si jamais vous l'avez su, que tout le monde est plus ou moins superstitieux, et les esprits forts tout les premiers? Il n'y a pas de vacances dans l'âme humaine pour la croyance au surnaturel; et, à proportion que la foi sort du cœur, la crédulité entre dans l'esprit.

Et puis, vous n'êtes pas superstitieux, vous qui prétendez ne croire à rien et qui croyez à tout? Esprits forts, les articles de votre symbole sont bien plus nombreux que les articles du symbole catholique; mais surtout, ils sont bien plus incroyables et beaucoup moins rassurants. Des hommes qui ont la prétention de s'élever au-dessus des préjugés du vulgaire

et de ne pas croire à la Providence, admettront cependant des jours néfastes, des dates malencontreuses, des accidents de mauvais augure. Ils frissonneront de terreur devant tel résultat d'un calcul capricieux et bizarre, au souvenir d'un mot prononcé ou entendu à contre-temps; et ils se moqueront de ceux qui, rejetant un fatalisme impossible, ne croient qu'aux vérités de la religion et aux révélations divines!

M. Évariste. Au moins, convenez qu'il se passe des choses fort extraordinaires et tout à fait dignes d'attention. C'est malgré soi qu'on y attache de l'importance; mais on n'est pas superstitieux pour cela. Et puis après tout, qui sait ce qu'il en est au fond?

F. Eusèbe. Précisément, qui sait?... Mais nous qui savons que le hasard, le véritable hasard, n'est que l'incognito de la Providence, nous admettons sa valeur intrinsèque, et en même temps nous conjurons ses conséquences accidentellles. Nous reconnaissons la main de Dieu et nous adorons ses secrets avertissements, tout en nous jetant avec confiance entre ses bras.

Mais, dites-moi, cette superstition que vous combattez dans les personnes religieuses, verriez-vous d'un bon œil vos subordonnés s'en affranchir? Leur fidélité vous offrirait-elle alors les mêmes garanties? Ils n'étaient point superstitieux, j'imagine, ces hommes dont les horribles principes vous épouvantaient naguère encore; et cependant, si ce ne sont pas les principes religieux qui dominent, ce sont ceux-là. Ils ne sont pas superstitieux, en général, les égorgeurs, les émeutiers et tous les ennemis de l'ordre social; et cependant ils sont ce qu'ils peuvent et doivent être n'ayant pas de religion.

M. Évariste. Toujours est-il que s'ils ont donné dans un excès, vous donnez dans un autre; vous exagérez la piété et la dévotion, et c'est en cela que vous êtes superstitieux.

F. Eusèbe. Avouez au moins que, quant à vos subordonnés, le danger pour vous n'est pas à redouter; vous courez tout au plus le risque d'être plus ponctuellement, plus fidèlement

servi et de craindre moins l'injustice et la fraude. Car l'exagération dans la piété engendre l'exagération dans la délicatesse et la probité! Le danger pour les âmes dévotes, ou superstitieuses, comme vous le dites, se borne à devenir parfaites de bonne heure, à être des modèles achevés de toutes les vertus même humaines, quoique vous n'ayez pas l'air de vous en douter. Si nous allions trop loin, notre guide spirituel nous rappellerait à l'ordre et tout serait dit.

IV.

M. Évariste. Vous convenez donc que les abus sont possibles, et moi, j'en conclus que la religion a besoin d'être prise à fort petites doses pour ne pas dégénérer en superstition.

F. Eusèbe. Décidément ce mot vous fait peur, et vous redoutez tellement cette superstition, néanmoins si peu redoutable pour l'ordinaire, que vous préféreriez, je le vois, une indifférence générale et absolue. Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit. Mais grâce aux progrès des lumières, grâce au développement des principes philosophiques, vous conviendrez aussi que l'épidémie de la superstition n'est pas de nature à exercer, d'ici longtemps, de grands ravages sur les masses. Les esprits sont largement pourvus de préparations prophylactiques. Si donc nous sommes menacés de quelque chose de funeste, ce n'est pas, malheureusement, d'un accès de dévotion superstitieuse.

Vous vous effrayez des abus. Gardez, je vous prie, vos terreurs pour autre chose. Donnez-vous la peine de réfléchir un peu, et dites-moi si, parce que des êtres finis et imparfaits laissent percer leur imperfection jusque dans les choses religieuses; si, parce que, tout en voulant pratiquer le bien, ils ne deviennent pas tout à coup des anges; si enfin, de ce que leurs œuvres ne répondent pas toujours parfaitement à leurs intentions, et que ces intentions elles-mêmes, toujours irrépro-

chables dans leur but, ne le sont pas toujours dans leurs moyens ; dites-moi si vous irez,

> Comme le philosophe, armé de la satire,
> Où régnait le respect introniser le rire;
> Et, pour quelques esprits de préjugés imbus,
> Renverser le principe en attaquant l'abus?

Réformez tant qu'il vous plaira, censurez, critiquez les travers, les sottises et les erreurs des faux dévots, nous vous le permettons, à la condition toutefois que vous vous renfermerez dans les limites de la charité, et que vous éviterez le scandale. Mais de ce que certains esprits, conduits par les inspirations du cœur, n'ont pas toutes les lumières que le ciel vous a départies, n'attaquez pas une chose aussi noble et aussi consolante que la religion; songez à votre honneur et aux besoins de vos semblables !

Voyez un peu du reste les travers de l'esprit humain : « On se moque superbement du dévot qui conserve et vénère les reliques des saints, et l'on collectionne, à grands frais, des autographes d'écrivains, de bateleurs et de meurtriers. La plupart du temps, ces misérables vestiges n'offrent pas le moindre intérêt : c'est purement et simplement de l'écriture. Mais ceux qui tracèrent ces signes insignifiants ont été célèbres n'importe à quel titre ; ils ont fait parler d'eux : la foule a su, ne fût-ce qu'un instant, qu'ils passaient sur la terre : c'est tout ce qu'il faut ; leurs reliques trouveront des acheteurs. La pauvre humanité peut-elle mieux témoigner tout à la fois son orgueil et sa sottise? On dira qu'il n'est nullement question ici de vénération, mais de curiosité. Cette curiosité, dans quel recoin de l'âme prend-elle naissance? Cherchez bien, vous trouverez un culte, le culte de l'homme (1). »

Venez, après cela, nous vanter votre philosophie, et déblatérer contre la superstition.

---

(1) L. Veuillot.

V.

M. Évariste. « Il me semble pourtant que la devotion, pour être véritable, doit être sévère.

F. Eusèbe. « Mais ce système de sévérité répondra-t-il à votre attente? Vous condamnez ces malheureux dévots parce qu'ils aiment les cérémonies, les bénédictions, les madones, les fêtes et les pratiques recherchées; pour vous autres, une dévotion italienne est quelque chose voisin de l'hérésie. Or, je vous le demande, de ce qu'une personne aime toutes ces démonstrations extérieures, s'ensuit-il qu'il n'y ait rien de plus dans sa piété? Parce qu'elle possède un des caractères qui constituent un bon catholique, doit-elle, par cela même, manquer des autres? Parce qu'elle aime les fleurs, ira-t-elle rejeter les fruits?

M. Évariste. « Mais ce qui est nécessaire, c'est de remplir consciencieusement les devoirs de son état; ce qu'il faut, c'est de la charité.

F. Eusèbe. « C'est vrai; mais de grâce, honnête disciple de la dévotion sévère, remplissez-vous bien consciencieusement les devoirs de votre état, si toutefois vous en avez un qui mérite ce nom? Et puis quelle charité exercez-vous? L'aumône, par exemple, est en même temps un devoir et une œuvre de charité. Quel témoignage pouvez-vous vous rendre sous ce rapport? Soyez de bonne foi, et dites-moi à quel poste d'honneur serait élevée la tiédeur, si vous pouviez faire ajouter au nombre des péchés mortels ce que vous qualifiez de fanatisme et de superstition? Du reste, il est fort possible que cet enthousiasme ne soit pas précisément le mal le plus dangereux dont le monde soit menacé; du moins notre pays n'a pas considérablement souffert de ses ravages. En résumé, ce que nous avons à redouter le plus ce sont les fautes et les péchés graves; mais, croyez-moi, vous n'avez rien à craindre d'un enthousiasme exalté ou d'une piété excessive (1). »

(1) Le R. P. Faber, *Tout pour Jésus*, ch. VI.

CHAPITRE LX.

Les miracles.

Quand Dieu fait un miracle, il le fait à son heure ;
Nul n'en sait les raisons, son secret lui demeure.

I.

On peut être croyant sans être crédule, comme on peut être pieux sans être fanatique, et dévot, sans être superstitieux.

Rejeter, en principe, la possibilité des miracles, est au moins téméraire ; comme il serait téméraire, dans un autre sens, d'ajouter une foi aveugle à tout ce que des gens, quelquefois peu véridiques, voudraient faire passer pour miracle. Le chrétien est, avant tout, un homme raisonnable ; s'il se trompe, son erreur lui est personnelle, et l'on ne saurait l'imputer à sa religion. Mais cette religion, elle, ne se trompe pas, et le corps enseignant de l'Église n'a jamais donné dans l'erreur, même lorsqu'il a proclamé miraculeux des faits qui s'étaient passés aux yeux de tous. Nous oublions toujours ce que c'est qu'un miracle, et nous déclarons impossible une chose dont nous n'avons pas même l'idée.

II.

Ce qui fait qu'un miracle est tel, ce n'est pas la difficulté que suppose sa réalisation ; car, pour tout esprit qui comprend l'étendue de la puissance de Dieu, il n'y a d'impossible que ce qui implique contradiction. Or il n'est aucun miracle, admis et reconnu par l'Église, qui implique contradiction. Ce qui fait que les miracles sont appelés miracles, c'est qu'ils ne se

produisent pas ordinairement ; ce sont des faits plus rares que les autres, et qui arrivent contrairement à ce que nous voyons d'habitude. Mais ce qui arrive ordinairement, arrive-t-il nécessairement? L'ordre qui règne dans l'univers n'est-il pas un tissu de miracles? Nous appelons lois de la nature l'ordre qui semble régler le cours ordinaire des événements. Nous avons remarqué que certains faits se reproduisent dans un ordre constant et avec des circonstances identiques ou analogues ; nous en concluons qu'il y a une loi de la nature qui en détermine le cours. Mais si un fait se présente avec des caractères différents et opposés à cette loi connue, dirons-nous que le fait, n'étant pas possible, n'a pu avoir lieu? Il faudrait pour cela que cette loi fût nécessaire, ce qui n'est pas. La raison ne nous fait alors d'autre devoir que d'examiner la réalité du fait, de nous assurer de son existence, d'en étudier la nature et les circonstances, et de conclure. Or la conclusion, si le fait est avéré, constaté, démontré, encore que nous n'en connaissions pas les lois, et qu'il soit en opposition avec celles que nous connaissons, la conclusion, dis-je, doit être que le fait est extraordinaire, et que, provisoirement du moins, il tient du miracle.

III.

Mais si ce fait était un fait immense et sans pareil dans les annales du monde ; s'il surpassait évidemment les forces bien connues et les ressources possibles de ceux qui en ont été les instruments ; s'il était dénué de toute proportion avec la cause qui l'a produit ; s'il se perpétuait, dans ses résultats, en dépit de tous les obstacles que toutes les forces humaines conjurées lui opposent pendant des siècles ; s'il déjouait toutes les prévisions des sages, tous les artifices des prudents, toutes les ruses des politiques ; s'il défiait toutes les attaques des sophistes, toutes les persécutions des puissants, toutes les tracasseries des envieux, toutes les hostilités combinées des passions humaines ; s'il était à l'épreuve de toutes les découvertes

des sciences, de toutes les inventions des arts, de tous les progrès de l'industrie, de tous les développements de la raison et du savoir ; s'il n'avait pour se soutenir que des appuis faibles et toujours chancelants ; pour se perpétuer et s'étendre, que des moyens, des ressources et des instruments disproportionnés et évidemment insuffisants ; si, malgré cela, il remplissait le monde, s'il le dominait, le guidait et le devançait sur tous les points, sans jamais se trouver en défaut, ni faire défaut aux besoins de l'humanité, ce fait aurait-il des caractères qui tiendraient du miracle ? Ne serait-il pas lui-même un miracle ?

IV.

Or ce fait existe, subsiste patent, visible à tous les yeux, depuis dix-huit siècles entiers, pour ne pas dire depuis l'origine des choses, et il se nomme l'Église ; l'Église qui est un miracle permanent, et dont l'existence, fondée par miracle, ne se soutient que par miracle ; l'Église, miracle incontestable, qui juge les doctrines et les faits avec une infaillible assurance, et détermine ce qui est naturel et ordinaire, et ce qui est surnaturel et miraculeux ; l'Église, miracle qui se démontre lui-même par son existence comme par son action, et qui compte avec certitude sur sa persistance jusqu'à la fin des temps ; l'Église enfin, qui ne ressemble à rien de créé, qui n'aurait pu être imaginée ni conçue par le génie de l'homme, et qui a été non-seulement imaginée et conçue, mais réalisée par le dernier des hommes, du moins en apparence.

V.

Et cette Église, fondée sur des miracles, ordonne de croire à certains miracles, parce que, sans ces miracles, son existence, à elle, serait par trop miraculeuse ; elle serait même impossible, inexplicable, et blesserait la raison en la déconcertant Mais ces miracles, elle consent, je dis plus, elle tient à les en-

tourer de toutes les preuves que peut réclamer la raison la plus exigeante ; elle les accumule même parfois et les multiplie outre mesure. Et nul, jusqu'à présent, n'a pu lui infliger un démenti recevable. Quelques esprits chagrins, dans des moments d'humeur, ont calomnié son enseignement, nié ses miracles, décliné ses preuves ; mais l'instant d'après, quand la réflexion faisait reprendre le dessus à la raison et au bon sens, ils rougissaient de leur sottise et renversaient l'ouvrage de la passion et du délire. Personne ne s'est avancé dans cette voie plus loin que Rousseau, et si la croyance aux miracles avait pu être invalidée, elle l'eût été par les attaques du sophiste genevois.

VI.

Je vous entends me faire une observation, qui n'est pas nouvelle, et qui mérite cependant une réponse.

S'il y a eu des miracles dans les temps antérieurs, pourquoi n'en voit-on plus de nos jours? — D'abord, je vous félicite de reconnaître, ou du moins de supposer qu'il s'est fait des miracles dans les temps antérieurs. Ensuite, je pourrais vous répondre, appuyé sur de bonnes preuves, qu'il s'en fait encore de nos jours. Mais votre observation implique, avant tout, deux questions auxquelles j'ai hâte de donner une réponse.

Pourquoi, vous personnellement, n'avez-vous pas encore vu de miracle?

Et pourquoi les miracles, s'il s'en fait encore de nos jours, sont-ils moins fréquents qu'ils paraissent l'avoir été à des époques antérieures?

Il me semble que c'est bien là le terrain sur lequel vous désirez vous établir.

VII.

Vous demandez donc comment il se fait que Dieu, pour vous convaincre de la vérité de la religion, ne vous ait pas rendu personnellement témoin d'un miracle? Il y aurait trop

à répondre, si l'on voulait épuiser les raisons qui militent en faveur de la conduite de Dieu. A quel âge, s'il vous plaît, à quelle époque, dans quelle circonstance de votre vie, aviez-vous droit à être témoin d'un miracle? Et qui vous dit que cet avantage ne vous est pas réservé pour une époque à venir? Puis, de quel miracle, dites-moi, voudriez-vous être témoin? choisissez! Mais choisissez bien! car, parmi les miracles, pourtant bien éclatants, opérés par Notre-Seigneur en personne, il n'en est pas un seul qui ait convaincu tous ceux qui en avaient été les témoins. Vous estimez-vous plus crédule que les simples habitants de la Judée, ou plus raisonnable que ses sages et ses prudes? Et croyez-vous que tous ceux qui, jusqu'à présent, ont accepté les miracles de Jésus-Christ et de ses premiers disciples, se les soient laissé imposer et les aient admis sans preuves?

Un miracle qui m'est bien attesté par l'autorité de témoins dignes de foi, est aussi certain pour moi que si je l'avais vu de mes propres yeux, et je n'élèverais pas plus de doute sur un fait surnaturel et extraordinaire que sur un fait naturel et ordinaire. Il est facile de s'assurer de l'un comme de l'autre : chaque fait est également sensible, la cause seule diffère d'évidence. Vous croyez savoir pourquoi l'eau d'un fleuve coule de sa source à son embouchure, mais si vous voyez l'eau de ce même fleuve s'arrêter, s'amonceler, ou même remonter vers sa source au lieu de suivre son courant, vous ne nierez pas le fait, quoique la cause vous en soit cachée : ce sera un miracle.

VIII.

J'admets avec vous, sans la discuter, l'opinion que les miracles sont moins fréquents aujourd'hui qu'ils ne l'ont été, ce semble, à des époques antérieures. Il est bon de savoir que les miracles servent habituellement à prouver la doctrine. Or Jésus-Christ, qui venait enseigner une doctrine assez nouvelle sur bien des points, avait besoin de prouver par ses œuvres

qu'il n'était pas un docteur de mensonge. Il avait donc besoin, pour éviter le reproche d'imposture, d'opérer des œuvres qui attestassent qu'en lui résidait la puissance divine, l'énergie créatrice. Et voilà pourquoi il multipliait ses œuvres miraculeuses et intervertissait souvent les lois constantes et connues de l'univers physique. Il est bien vrai que le grand nombre attribuait ses miracles à l'opération du démon, et d'autres à la connaissance des secrets de la nature. Mais ceux qui étaient de bonne volonté (et c'est là le mystère et le nœud de la difficulté), ceux qui étaient de bonne volonté croyaient en lui, au moins pour un moment, sauf à l'abandonner plus tard ou même à le renier, comme on en a vu. Les premiers envoyés du Sauveur étaient à peu près dans les mêmes conditions que lui ; ils ont possédé la même prérogative, quelques-uns même à un plus haut degré, suivant les besoins de leur mission.

IX.

Il paraît assez bien avéré aussi que, de nos jours, l'apôtre des Indes et du Japon, François Xavier, a eu plus d'une fois recours aux miracles pour porter la conviction dans les âmes et faire fructifier son apostolat. Mais les esprits sincères, qui connaissent les précautions apportées par l'Église dans la canonisation des saints, sont bien forcés d'admettre que la preuve des miracles n'est point une mystification. Chaque fois donc que l'on inscrit un nom nouveau sur le catalogue des saints, vous pouvez être sûr qu'il y a eu des miracles incontestablement opérés. Vous ne les avez pas vus, mais d'autres les ont vus, et en ont attesté la vérité sur la foi du serment, et leur déposition a été confrontée avec un assez grand nombre d'autres pour écarter toute incertitude. Et si ces faits ont été admis, c'est qu'il a été impossible de les révoquer en doute. Et je ne vous cite pas ceux qui se font de nos jours, précisément parce qu'ils n'ont pas encore subi leur épreuve et reçu la sanction du tribunal seul compétent à en connaître et à les juger.

X.

Je vous avoue que la résurrection d'un mort n'est pas, à mes yeux, un miracle plus frappant que la conversion de trois mille hommes à la première prédication de saint Pierre, et de cinq mille à la seconde. Le pouvoir de marcher sur les eaux, contrairement aux lois connues de la pesanteur, est un miracle, sans doute; mais faire passer par la parole vos convictions spéculatives et pratiques dans l'esprit et le cœur d'un autre homme, quand les unes sont des mystères au-dessus de la raison, et les autres des devoirs opposés aux inclinations naturelles, ne trouvez-vous pas que ce soit aussi une espèce de miracle? Et cependant on voit tous les jours des exemples de cette merveille, et vous dites qu'il ne se fait plus de miracles, et que vous voudriez en voir!

XI.

Il n'est pas naturel que saint Paul se convertisse sur le chemin de Damas, ni Alphonse Ratisbonne dans l'église de Saint-André *delle Fratte*. Ces deux faits sont cependant certains; qui pourra en expliquer la cause? Et si même un seul de ces deux faits est un miracle, les miracles sont donc possibles. On peut en dire autant de tous et de chacun des faits miraculeux. N'y en eût-il qu'un seul de prouvé, que la question serait vidée et le procès gagné.

Quel sera maintenant l'esprit fort assez osé pour entreprendre d'expliquer par des causes naturelles et non miraculeuses touts les faits que l'univers catholique qualifie de miracles? Pour moi, je me contente d'avertir ce hardi hableur que, quand il croira son entreprise achevée, il sera surpris de s'apercevoir qu'il n'a pas même commencé.

XII.

Si les miracles qu'on rapporte de Jésus-Christ, et qui seuls

peuvent expliquer l'établissement de son Église, n'étaient pas de vrais miracles, Jésus-Christ n'a été qu'un vil imposteur et un misérable charlatan. Et voilà des millions d'hommes que Dieu a laissés donner leur vie pour des chimères, et dix-huit siècles viennent de s'écouler sans qu'un rayon de la lumière d'en haut soit venu nous tirer de cette erreur funeste, de ce vaste égarement. En sorte que nous pouvons dire à Dieu, avec un philosophe chrétien du moyen âge : « Seigneur, si ce « que nous croyons n'est pas la vérité, c'est vous qui nous « avez déçus, car votre religion repose sur des preuves dont « notre intelligence est impuissante à démêler la fausseté, et « qui nous paraissent inattaquables et invincibles. » Ceux qui nient tous les miracles ne voient pas à quoi ils s'exposent, et calomnient du même coup le Créateur et le genre humain, tout en exprimant des absurdités monstrueuses que la raison ne saurait accepter

XIII

Le miracle étant une exception aux lois constantes, mais non nécessaires, de la nature, s'il se renouvelait au gré de quelques hommes, il se transformerait lui-même en loi, et le fait exceptionnel, le miracle, serait alors ce qui arrive maintenant tous les jours. L'ordre serait interverti, et le miracle serait encore, comme il est nécessairement, une rareté, puisque c'est sa rareté qui en fait un miracle, c'est-à-dire une exception. J'accorde néanmoins qu'il pourrait s'en faire davantage sans déroger aux lois de la nature, puisque les miracles si nombreux de Jésus-Christ ne les ont pas ni détruites ni même changées.

Mais est-il nécessaire, est-il expédient que les faits miraculeux soient aussi fréquents de nos jours qu'ils le furent dans les premiers siècles? Tous ceux qui se sont donné la peine d'y réfléchir pensent que non, et les raisons qu'ils en apportent ne sont pas dépourvues de solidité. Nous parlons toujours des miracles extérieurs, sensibles, physiques, et à la

portée de toutes les intelligences; car, pour les autres miracles, encore que personne ne les réclame, ils ne laissent pas d'être fort nombreux.

XIV

Si c'est pour croire, que vous demandez des miracles; si vous pensez que vous ne pourrez pas avoir la foi sans cela, ou que vous l'aurez infailliblement avec cela, vous êtes dans l'erreur. Vous ne manquez pas, d'ailleurs, de preuves qui établissent la vérité de la religion, et qui sont plus concluantes, plus péremptoires que la vue d'un miracle. La conviction religieuse ne veut pas, ne peut pas être forcée, et les miracles mêmes ne sont des preuves que pour les hommes de bonne volonté, absolument comme les démonstrations les plus rigoureuses : y adhère qui veut, les élude qui veut.

Je vous entends dire que si vous étiez le bon Dieu, il en serait autrement. Mais, en attendant, vous devez le prendre tel qu'il est, et ajourner vos projets de réforme, quelque séduisants qu'ils vous paraissent.

XV.

Est-ce que faire une prophétie véritable n'est pas aussi fort que de faire un miracle? Si un homme prédisait aujourd'hui une chose incroyable et humainement impossible, comme devant se réaliser dans cinquante ans, dans cent ans, dans mille ans, et qu'à l'époque fixée la chose arrivât comme il l'avait prédite, croiriez-vous à sa qualité de prophète? Oui; je le suppose, du moins; mais à la condition qu'après vous être assuré qu'il a réellement fait la prophétie, vous auriez été témoin de son accomplissement, ou que vous en auriez acquis la certitude par des preuves irréfragables. C'est très-bien pour vous; mais ceux qui vivaient au temps du prophète, sur quelles preuves devaient-ils croire en lui? Sur sa prophétie? Mais il aurait fallu en voir la réalisation, autrement c'eût été

credulite pure. Il devait donc avoir d'autres moyens de s'accréditer auprès de ses contemporains, et ces moyens ne pouvaient être que l'accomplissement visible, en sa personne, de prophéties antérieures bien authentiques, ou le pouvoir d'opérer des miracles par lui-même. Mais une fois la prophétie faite et l'accomplissement réalisé, la démonstration par les miracles n'est plus aussi nécessaire, si tant est qu'elle le soit encore. On pourrait donc s'en passer.

XVI.

Jésus-Christ a prédit sa mort, sa résurrection, la ruine de Jérusalem, l'établissement de son Église, la propagation de son Évangile, le renversement de l'idolâtrie; choses que nous voyons maintenant accomplies sous nos yeux. Cet accomplissement nous garantit l'accomplissement des autres prophéties qu'il a faites encore pour des temps plus reculés, et qui, d'obstacle qu'elles sont peut-être pour nous, deviendront moyen pour les âges futurs.

Qui sait s'il n'en a pas été un peu de même des miracles du Sauveur alors qu'il les opérait? Au moins est-il certain que ses prophéties étaient, à cette époque, souverainement invraisemblables, et que, sans les miracles qui les appuyaient, il y aurait eu une sorte de témérité à les croire. Mais aujourd'hui de quel miracle avons-nous besoin pour les admettre, quand nous avons sous les yeux le miracle de leur accomplissement?

Le miracle étaie momentanément la prophétie; mais quand celle-ci se soutient par elle-même, l'étai devient inutile et son emploi superflu

XVII.

La contrefaçon est difficile pour la monnaie et les billets de banque; elle est impossible pour les prophéties et les miracles. La fraude peut trouver des dupes pendant quelque temps, mais un œil exercé ne tarde pas à en faire justice, et

le credit usurpé tombe bientôt. L'imitation ne peut jamais être assez parfaite, et la vérité retient toujours certains traits spéciaux et incommunicables qui servent à la distinguer.

« Le faux s'imite lui-même parfaitement, parce qu'il n'a besoin pour cela que de se répéter; mais il ne peut imiter aussi bien le vrai, précisément parce qu'il n'est pas le vrai lui-même, et que le vrai, en toutes choses, a des caractères qui lui sont essentiels. Les faux miracles, ne présentant jamais en eux-mêmes ces caractères, les mettent en relief en ceux où ils se trouvent, et servent ainsi à démontrer leur parfaite vérité (1). »

Seule, l'Église catholique prétend avoir fait des miracles, seule, elle conteste aux autres religions le pouvoir d'en opérer, et seule elle étaie ses miracles de preuves qui ne sont pas sans valeur logique. Ce phénomène pourrait, au besoin, donner à réfléchir.

XVIII.

Nous ne saurions trop le redire : Si Jesus-Christ n'avait point fait de miracles, si la prédication des apôtres n'avait été accompagnée de signes prodigieux, si leurs disciples immédiats n'avaient hérité de la vertu d'en haut, jamais l'Évangile n'aurait élevé un trône au suprême Dominateur sur les débris du paganisme

Bannie du royaume des intelligences, la vérité ne pouvait reconquérir ses droits qu'entourée de signes extérieurs, capables d'entraîner, de commander, de forcer l'assentiment de la raison ; et ces signes devaient durer jusqu'à ce que les oracles de la sagesse éternelle se fussent affermis dans une grande société, qui en fût en même temps l'œuvre incontestable et l'organe infaillible.

Pendant la vie de l'Homme-Dieu, des apôtres et des hommes

---

(1) Nicolas, 3e p., ch. v, § I, n° 4.

apostoliques, ces témoignages irrécusables apparaissent aussi nombreux qu'éclatants; d'abord parce qu'il fallait briser tout d'un coup la résistance invétérée, l'opposition native, la puissance séculaire du monde antique; ensuite parce qu'il fallait démontrer par des preuves extrinsèques et inattaquables la doctrine nouvelle, dont l'essence offrait plusieurs points impénétrables en eux-mêmes; enfin parce qu'il fallait arracher, par une sorte de violence, les hommes fascinés à l'éblouissement de leurs gloires sociales, et surtout aux liens si doux, mais si funestes, de leurs religions sensuelles, pour les ramener au royaume des cieux.

Les miracles devaient établir et consolider la doctrine nouvelle; ils en étaient la seule base possible et rassurante.

Mais à mesure que l'Évangile se propage et s'affermit au loin; à mesure que, par le miracle même de son établissement et de sa diffusion, la vérité divine acquiert droit de cité parmi les hommes; à mesure que, vue de plus près, elle effarouche moins, permet qu'on l'examine et qu'on lui trouve des caractères étonnants; les miracles proprement dits, les faits particuliers, soudains, physiques, extraordinaires, vont en diminuant de plus en plus, jusqu'à ce qu'ils aient achevé de fonder une autorité d'un autre genre, qui est l'Église catholique.

Mais puisque cette autorité est leur ouvrage, ils continuent donc, en elle et par elle, de rendre à la vérité, devant le tribunal de la conscience humaine, un impérissable témoignage.

XIX.

L'homme est d'une avidité merveilleuse en fait d'événements extraordinaires: il en veut toujours, mais de saisissants, de palpables, et qui n'exigent pas même le moindre travail de réflexion. J'ai peine à croire que ses prétentions en ce point ne soient pas entachées de quelque exagération. Longtemps on s'est efforcé de bannir les miracles de l'Évangile, de détruire par le sarcasme et la dérision la foi dans le Fils du

Très-Haut, et de briser tout commerce entre Dieu et l'homme.

« Les peuples ont été comme inondés d'un déluge de maximes impies. Mais le cœur plein de désirs ne se contente pas de tels enseignements : si vous lui enlevez les vrais miracles, il en inventera de faux. Telle est la triste destinée du siècle : on verra les esprits malades, exaltés, se repaître de chimères et d'illusions ; et, si bientôt la foi de l'Église ne reprend son empire, le fanatisme le plus funeste viendra s'asseoir à la place de l'incroyance détrônée (1). »

Qu'y a-t-il donc de si difficile à admettre même de simples guérisons miraculeuses ? N'est-il pas naturel de croire à la puissance d'un Dieu, si l'on fait tant que d'admettre son existence ? Eh bien ! cette puissance de notre Dieu se manifeste-t-elle d'une manière réellement plus merveilleuse dans les faits que nous appelons miraculeux, que dans ceux que nous appelons naturels ? Le pain nourrit notre corps, les plantes le guérissent quand il est malade : nous prétendons que cela est naturel. A la bonne heure ! mais ce n'est naturel que parce que c'est habituel et ordinaire.

« Croyez-vous donc, disait quelqu'un, que Dieu aurait donné à la poussière des végétaux, à la cendre d'une fleur, une vertu bienfaisante pour guérir les maladies de nos corps, et qu'il n'aurait mis aucune puissance dans la cendre des saints, ces fleurs de l'humanité (2) ? »

Voilà encore une question nouvelle à résoudre, et on en trouverait ainsi indéfiniment.

---

(1) Mœhler, *Symbolique*, t. II, § 85.

(2) Em. Chavin de Malan, *Hist. de sainte Catherine de Sienne*, ch. XIV.

CHAPITRE LXI.

Les contemplatifs.

Plus l'homme avec son Dieu converse fréquemment,
Plus sa raison s'éclaire et son esprit s'étend.

I.

Les hommes du monde ont frémi de rage en remarquant l'habileté inconcevable de certains hommes de Dieu, et ne pouvant ou ne voulant pas en reconnaître la cause réelle, ils en ont inventé de chimériques. Mais comme cette habileté, ce mérite établissait une différence, constituait une rivalité toute au profit des plus forts, et dès lors au détriment des plus faibles, ces derniers, qui se transformaient en juges, se sont passionnés, et leur sentence a été une calomnie. Or il y a des calomnies ridicules et absurdes, et celle-ci fut du nombre.

Quelques-uns ont osé dire : Vous avez eu l'adresse d'accaparer tous les hommes de talent, tous les hommes de génie ; l'intrigue et l'artifice ont été, pour cela, mises à contribution ; vous êtes des fourbes, des hypocrites.

— Eh ! mon ami, tout doux ! Qui vous empêchait de les accaparer vous-mêmes ? Nous n'accaparons ni les hommes de talent ni les hommes de génie ; nous les formons, nous les aidons à se former ; nous avons pour cela un secret que je vais vous dévoiler, et auquel vous refuserez de croire. En tout cas, vous ne pourrez pas l'employer. Je le divulguerai donc d'autant plus volontiers que vous êtes hors d'état de nous le dérober. Si vous le faisiez, vous et nous et tout le monde en profiterait.

II.

D'autres, oubliant apparemment les leçons du passé et les

démonstrations de l'histoire, ont affirmé que nous n'avions jamais eu ni hommes de génie, ni même d'hommes d'un vrai talent.

— Cette assertion est sans valeur : elle se réfute elle-même par sa généralité. Ou bien alors il faudrait se jeter dans l'inextricable labyrinthe des définitions, il faudrait entrer sur le terrain de discussions interminables sur le talent et le génie, sur le mérite de tel ou tel personnage, et sur mille autres points qui nous ramèneraient en définitive à l'endroit précis où nous sommes, je veux dire au désaccord. S'il y a eu des hommes de génie dans le monde, ils n'ont pas été tous en dehors du christianisme. Voilà une proposition qu'il serait téméraire de nier. Je m'en tiens là.

III.

Voici maintenant notre secret pour former des grands hommes, voire même des hommes de génie : « L'homme habitué à converser avec Dieu et à s'exercer dans les contemplations divines, toutes circonstances égales d'ailleurs, surpasse les autres, ou par l'intelligence et la force de sa raison, ou par la sûreté de son jugement, ou par la pénétration et la finesse de son esprit. Mais surtout, je n'en sais aucun qui, en circonstances égales, ne l'emporte sur les autres par ce sens pratique et sage qu'on appelle le *bon sens*. La science de Dieu donne, à qui la possède, sagacité et force, parce que tout à la fois elle aiguise et dilate l'esprit. Et ce qu'il y a de plus admirable dans la vie des saints, et particulièrement dans celles des Pères du désert, c'est cette circonstance, qui, je crois, n'a pas encore été convenablement appréciée. »

Et en effet, la vie de ces hommes si extraordinaires se passait tout entière dans la réflexion, le recueillement, la lutte contre leurs passions mauvaises et leurs instincts corrompus. Or cette lutte devait naturellement fortifier leur âme, cette gymnastique spirituelle donner de la souplesse à leurs facultés, et les tenir toujours en haleine, toujours en éveil.

toujours sur leurs gardes. En outre, l'étude de Dieu et de ses œuvres ne va pas sans l'étude de l'homme et de son histoire, de ses passions et des moyens de les utiliser ou de les dompter. Ils devaient donc naturellement arriver plus vite et s'élever plus haut que les hommes du siècle, préoccupés sans cesse, absorbés et distraits pas les soins d'ici-bas.

Aussi, écoutez encore : « Si le genre humain n'était pas irrémissiblement condamné à voir les choses à rebours, il choisirait pour conseillers, parmi tous les hommes, les théologiens; parmi les théologiens, les mystiques, et parmi les mystiques, ceux qui ont mené la vie la plus retirée du monde et des affaires. Parmi les personnes que je connais, et j'en connais beaucoup, les seules en qui j'ai reconnu un bon sens imperturbable, une véritable sagacité, une merveilleuse aptitude pour donner des solutions pratiques et sages aux problèmes les plus difficiles, et pour trouver toujours une échappée ou une issue dans les affaires les plus ardues, sont celles qui ont mené une vie contemplative et retirée. Au contraire, je n'ai pas encore rencontré, je n'espère pas rencontrer jamais, un de ces hommes qu'on appelle *d'affaires*, méprisant les contemplations spirituelles et surtout les contemplations divines, qui soit capable de rien entendre à aucune affaire. A cette classe fort nombreuse appartiennent ceux qui prennent à tâche de tromper les autres et se trompent eux-mêmes les premiers. Et c'est ici que l'homme est saisi d'admiration devant les profonds jugements de Dieu. Si Dieu n'avait pas condamné ceux qui le méprisent ou l'ignorent, à être perpétuellement stupides ; ou s'il n'avait pas mis, dans leur propre vertu, un frein pour ceux qui ont une prodigieuse sagacité; les sociétés humaines n'auraient pu résister ni à la sagacité des uns ni à la malice des autres. La vertu des hommes contemplatifs, leur modération, et la stupidité des habiles, voilà les seules choses qui maintiennent le monde dans son existence et dans un équilibre parfait. Il n'y a qu'un seul être, dans la création, qui réunisse en lui toute la sagacité des hommes contemplatifs et toute la malice de ceux qui

ignorent ou méprisent Dieu et les contemplations spirituelles : c'est le démon. Le démon a la sagacité des uns sans avoir leur vertu, et la malice des autres sans leur stupidité ; et c'est ce qui fait précisément toute sa force destructive et tout son immense pouvoir (1). »

IV.

Cette vertu, apanage ordinaire de nos contemplatifs, et qui les empêche de faire irruption dans le monde et de s'immiscer dans les affaires du siècle, est sa propre sauvegarde et un malheur pour les sociétés ; car elles seraient bien mieux gouvernées, si leur administration était confiée à de pareilles mains. Voyez la France sous Richelieu, et l'Espagne sous Ximénès et Albéroni, qui pourtant n'étaient que médiocrement livrés à la contemplation. Les monastères et le clergé renferment toujours beaucoup de contemplatifs que leur vertu même et leur sagacité retiennent à l'écart. Les découvre qui pourra. Quiconque veut en trouver, n'a qu'à frapper à la porte d'un cloître : il y a là des trésors cachés.

(1 Donoso Cortès, *Essai*, etc., liv. II, ch. VIII.

CHAPITRE LXII.

Les malentendus.

C'est de malentendus que naissent nos disputes
(François DE NEUFCHATEAU.)

Non, la pâle famine et la peste effroyable
N'égalent point les maux et les troubles divers
Que les malentendus sèment dans l'univers.
(BOURSAULT.)

Les malentendus ont fait plus de mal au monde
que les tremblements de terre.
(LEMONTEY.)

I.

On dirait vraiment que les hommes ont juré de ne pas s'entendre, pour avoir le triste plaisir de se calomnier éternellement les uns les autres. Cent fois, mille fois on a exposé clairement la vérité et confondu l'erreur et le mensonge sur certains points en litige; cent fois, mille fois, l'erreur, le mensonge ont été répétés, reproduits et jetés insolemment à la face des honnêtes gens. Ce serait à y perdre la patience, si l'on ne savait combien les hommes pervers sont à plaindre dans la fureur satanique qui les aveugle vis-à-vis de la vérité. Il semble que les préjugés de leur enfance soient destinés à mourir avec eux, ou même, s'il était possible, à leur survivre, tant ils sont profondément enracinés. Essayez, par de bonnes raisons, par des preuves concluantes, par des arguments péremptoires, à les faire revenir de leur erreur; vous réussirez tout au plus à vous faire écouter, au milieu des bouillonnements d'une rage qui sait à peine se contenir. Convenez que c'est désolant de ne pouvoir redresser le moindre malentendu

II.

C'est sur des malentendus que roulent toutes nos discordes ; depuis celles qui arment les bergers les uns contre les autres, jusqu'à celles qui soulèvent les princes et les nations contre les peuples et les rois. On ne s'entend pas, on ne veut pas s'entendre La paix et la concorde supposeraient la justice, la raison, la vérité, au lieu que nous ne sentons au fond de notre âme que prétentions injustes, déraisonnables, exagérées, c'est-à-dire aveuglement, opiniâtreté, orgueil. Il semble que nous ayons pris à tâche de chicaner sur tout, de trouver partout matière à subtilité, à dispute, à procès. Certaines gens laissent voir un inexplicable entêtement qui les fait toujours revenir à leurs premières idées, et qui empêche la vérité de se faire jour dans leur esprit. Ils sont d'une indocilité qui ne leur permet pas de se rendre même à l'évidence. Que faire avec de pareils esprits ?

III.

Entraînes d'abord, sans le vouloir, sans le savoir, par des idées fausses, par des principes inexacts ou erronés, plusieurs de nos savants modernes se sont engagés dans des routes périlleuses. Ayant cessé de tenir leurs regards attachés sur le guide lumineux de toutes les intelligences, sur le phare indéfectible du catholicisme, ne trouvant plus de point fixe pour se diriger dans le dédale de la science, ils ont fait pour la plupart un misérable naufrage. Ce qui devait les mettre à l'abri des tempêtes s'est changé pour eux en écueil, et souvent ils ont pris de fausses lueurs pour les clartés du jour. Au seul nom de religion, d'Église, de catholicisme, de clergé, vous les voyez pâlir : ils semblent avoir entrevu tous les délires de l'intolérance, toutes les fureurs du fanatisme et toutes les barbaries de l'inquisition. Or, dites-moi, ne sont-ce pas là les résultats fâcheux d'un déplorable malentendu ?

IV.

Croiraient-ils donc, ces cœurs honnêtes, que les disciples du Crucifié ne rêvent, contre le genre humain, que tortures et supplices? Pourraient-ils être intolérants, je ne dis pas jusqu'au délire, mais même de la plus bénigne intolérance, ceux qui ne réclament pour eux que la tolérance et l'accordent à tous ceux à qui elle peut être profitable? Pourraient-ils être fanatiques, même sans l'être jusqu'à la fureur, ceux qui se sont laissé égorger par millions durant trois siècles, et bénissent encore aujourd'hui leurs bourreaux?

Mais, naguère encore, la morale de l'Évangile, dans ses grandes applications de justice, de tolérance et d'humanité, n'a-t-elle pas été prêchée par toutes les bouches du philosophisme? N'est-ce point encore là un malentendu d'une nouvelle espèce? Vous prêchez la morale parce que vous la trouvez bonne pour vos subordonnés, parce qu'elle vous est un garant de leur probité et de leur devouement; puis, vous rejetez les dogmes qui sont l'unique fondement de la morale. J'avoue ne pas comprendre cette double contradiction.

V.

« Lorsque vous lirez quelque page passionnée et enthousiaste en faveur de la vérité, comme, par exemple, la célèbre page de Jean-Jacques sur l'Évangile, tenez-vous sur vos gardes, et croyez bien que le revers de cette page n'est pas bon (1). » L'auteur est victime d'un malentendu, ou veut tromper ses lecteurs; il y a là un piége habilement tendu.

De même, quand vous voyez un écrivain philosophe déployer un zèle ardent contre quelque abus qu'il signale, défiez-vous, et examinez si cet écrivain ne recherche pas plutôt le scandale que la justice. Il profitera d'un malentendu

---

1 A. Nicolas, *du Protestantisme*, liv. I, ch. IV.

pour vous jeter à la tête un éternel reproche, et fera retentir à vos oreilles les mots sonores que les adeptes de l'irréligion ont mis à l'ordre du jour. Tantôt ce seront les principes, et tantôt les faits qui seront appelés à défrayer son éloquence. Mais les principes qu'il invoque ne sont que de séduisantes absurdités, mises à la portée des esprits vulgaires et bornés; les faits qu'il allègue sont controuvés pour la plupart, ou défigurés dans leurs circonstances et leurs accessoires, quand ils ne le sont pas dans leur essence même et leur nature intime.

VI.

Quelles déclamations n'a-t-on pas faites contre l'inquisition, par exemple, confondant toujours, volontairement ou par ignorance, le tribunal ecclésiastique de ce nom avec le tribunal civil, et attribuant à l'un les froides quoique rares atrocités du fanatisme de l'autre? Des explications ont été fournies par des hommes compétents; on l'a ouï dire, on le sait même de science certaine; mais c'est un parti pris, et l'on se résignerait malaisément à sacrifier un si beau thême, un thême si fécond d'attaques contre l'Église. Et l'on ne sait pas que cette Église n'approuve rien que ce qui est bon, que ce en quoi le bien domine et compense largement le mal qui pourrait s'y trouver mêlé. Et faute de s'entendre encore sur ce dernier point, on fait des bévues dont rougirait la probité la plus vulgaire. On crie contre l'inquisition et le fanatisme, et l'on ne veut pas voir que l'inquisition politique défendait un état social, et que le fanatisme s'allumait au foyer d'une conviction religieuse. On crie contre ces deux choses, et l'on serait fâché d'apprendre que, eu égard aux mœurs du temps, elles peuvent sinon être justifiées de tout point, du moins comprises et expliquées. On déclamera donc éternellement contre l'inquisition et le fanatisme, comme le marchand qui passe dans la rue pousse toujours son cri ou fait entendre sa ritournelle, lors même qu'il n'y a plus lieu pour lui de continuer son commerce : l'habitude, ici également, est devenue comme une seconde nature.

VII.

Il y a encore des malentendus qui pourraient avoir des conséquences graves, si de bons esprits n'y apportaient le poids de leur raison calme et sensée : il s'agit d'opinions doctrinales. Ainsi, à des époques fort rapprochées de nous, des hommes, d'ailleurs éminents, se jetaient à la tête, comme d'injurieuses qualifications, les épithètes de gallicans et d'ultramontains. Et ces termes, dont il serait peut-être plus difficile qu'on ne pense de déterminer la signification précise, ont failli plus d'une fois mettre l'Europe en feu.

Il n'y a pas d'inculpation si banale qui ne puisse faire pendre le plus honnête homme du monde. Vous êtes décrété de gallicanisme on d'ultramontanisme, sans même que vous sachiez si vous avez une opinion; comme, à une époque de funeste souvenir, on était décrété d'incivisme ou de réaction, lors même que l'on vagissait encore dans un berceau. Avant donc de retirer votre estime à ceux que l'on stigmatise devant vous comme entichés d'opinions ultramontaines ou gallicanes, demandez une définition authentique de ces termes, et alors peut-être vous croirez-vous autorisé à suspendre encore votre jugement. Ces questions surannées seraient difficilement comprises de nos jours, et si vous entendez encore quelques rares anachronismes vivants qui prennent la défense de la trop fameuse déclaration de 1682 et de ses *quatre articles*, passez votre chemin, sans néanmoins hausser les épaules, de peur d'insulter des ruines encore vénérables.

VIII.

Un trop grand nombre de termes de notre langue ont occasionné de désastreux malentendus, pour que nous ne soyons pas discrets et prudents en mainte circonstance. Méfiez-vous des grands mots que tous les partis inscrivent également sur leur drapeau : ces mots n'ont pas de sens, ils signifient tout ce

que l'on veut. La liberté ne m'est pas moins suspecte parfois que l'intolérance, la fraternité que le fanatisme, et le jésuitisme que l'égalité. Ces mots sont des mensonges ou des injures, quand ils sont présentés par certaines gens aux allures sinistres; ils pourraient être dignes des bénédictions du ciel et de la terre, s'ils venaient d'une source différente. Chacun entend à sa manière l'amour de la patrie et de l'humanité, et les théories les plus séduisantes, et les sentiments les plus généreux et les plus pathétiques n'aboutissent souvent qu'à reproduire le drame d'Abel égorgé par Caïn. Quand sera-t-on las enfin de toutes ces jongleries déclamatoires, qui font naître de nouveaux malentendus au lieu de détruire les anciens?

IX.

— Mais le progrès? Enfin la religion ne progresse; pas le progrès est un fruit de la philosophie! — Le progrès est un fruit de la religion, arrêté, ou du moins combattu, dans son développement, par la philosophie. Et ici, pour éviter un malentendu, j'appelle philosophie toute école opposée à l'école catholique romaine, toute doctrine se posant en adversaire de l'enseignement évangélique. Et je dis que le progrès sur la voie duquel était lancé le monde chrétien, il y a trois siècles, a été ralenti, contrarié singulièrement par l'apparition soudaine du protestantisme, qui entravera sa marche jusqu'à la fin, en compromettant sans cesse son avenir. La source du progrès a été déplacée, la science, devenue religieuse, a été sécularisée, et le sceptre du monde, au lieu de rester aux mains de ceux à qui il avait été confié, est tombé dans la boue. Le chaos est résulté du trouble; le nivellement a abaissé l'ensemble, et, au lieu d'un fleuve limpide et majestueux, nous avons eu des eaux stagnantes et fétides. L'intelligence humaine a été retardée dans sa marche; elle est retournée vers l'enfance, elle a rétrogradé de plusieurs siècles. Et nous qui devrions aujourd'hui savoir peindre, nous avons à peine appris à calquer. Nous copions maladroitement nos maîtres; nous

n'avons pas même l'esprit de les comprendre. Le principe des beaux-arts fut anéanti par la révolte qui se qualifia d'une façon deux fois mensongère, en s'affublant du titre fastueux de religion réformée, encore qu'elle ne fût ni une religion ni une réforme. Ainsi, nouveau malentendu, qui amènerait même des complications, si l'on voulait l'approfondir.

X.

En somme, toutes les fois que vous verrez la religion attaquée dans ses dogmes, sa morale, son culte, ses ministres, sa discipline ou sa conduite, vous pouvez supposer un malentendu. Et réciproquement, toutes les fois que vous voyez un malentendu se perpétuer et faire grand bruit, vous pouvez logiquement en conclure que la véritable religion est en cause. Qui n'est pas positivement, ouvertement pour la vérité, est contre elle plus ou moins directement.

C'est une singulière destinée que celle du bien sur la terre : il est attaqué avec un acharnement et une persévérance qui tient du prodige ; il est défendu avec une vigueur qui étonne sous un autre rapport. Je veux dire que, d'un côté, il est étonnant de voir les hommes, naturellement si pervers, déployer parfois une remarquable énergie pour défendre une vérité qui semblerait les gêner et leur être à charge. Et d'un autre côté, il est étonnant de voir la vérité se maintenir et poursuivre sa route à travers les âges, malgré les incessantes et infernales attaques de ses ennemis, et malgré l'indolence relative et la sécurité béate de ses défenseurs : ils semblent n'en avoir cure, pour la plupart ; leur confiance en elle m'effraie. Évidemment il y a là-dessous quelque chose, et Dieu protége la vérité, si fortement attaquée et si faiblement, si nonchalemment défendue.

XI.

C'est par suite d'un nouveau malentendu que certains

hommes peu attentifs accordent aux sectaires plus de religion qu'aux vrais fidèles. Ils ne remarquent pas que toujours l'esprit du mal, l'esprit d'erreur est merveilleusement propre à développer nos instincts mauvais; qu'il nous donne un sens exquis pour trouver le faible des gens de bien, et une audace inouïe pour le mettre en lumière. Qui ne sait qu'attaquer et renverser, se moquer et détruire sont les choses du monde les plus faciles, mais qu'édifier n'appartient qu'au génie ou peut-être même à Dieu seul?

L'esprit d'erreur est clairvoyant; il peut signaler les réformes à faire, mais il est d'une impuissance remarquable à les accomplir. Souvent même il n'est propre qu'à en fausser, en dénaturer, en pervertir l'objet, jusqu'à mettre dans la réalité des choses et sous les mots les plus clairs le contraire même de ce qu'ils signifient. Et c'est par un renversement radical des idées, qu'il a été donné aux sectaires des derniers temps de cacher le déréglement le plus complet sous le nom de réforme, l'oppression la plus dure sous le nom séducteur de tolérance, l'esclavage le plus humiliant sous le nom si grave de liberté, le renversement monstrueux des conditions sous le nom si sublime d'égalité, et, sous le saint et doux nom de fraternité, la mort.

« A l'esprit de vérité seul, et à ceux qu'il inspire, il appartient de faire son œuvre et de réaliser modestement les fastueux programmes de l'erreur (1). »

XII.

On ne s'entend pas, ou l'on ne s'entend que difficilement et fort mal, sur l'avantage, le mérite, la valeur ou l'utilité de la métaphysique, parce qu'on en juge d'après des idées particulières, d'après des faits isolés, des applications spéciales, et sur des données restreintes. Ne nous arrive-t-il point de blâmer l'usage, tout en croyant ne nous attaquer qu'à l'abus?

(1) Nicolas, *du Protestantisme*, liv. I, ch. IV.

L'expérience et le sens commun ont leur métaphysique, qui est bonne. Mais est-ce également une bonne métaphysique que cette méthode paradoxale, si fort en vogue de nos jours, qui consiste à étudier et à traiter toujours les choses *a priori*, comme disent les savants? Je crains bien que prendre les choses *a priori* ne soit souvent les prendre comme elles seraient si elles étaient ce qu'elles ne sont pas, c'est-à-dire faire des suppositions chimériques et les mettre à la place de la réalité. Prendre les choses *a priori*, c'est souvent donner aux suppositions de notre esprit une valeur objective qui leur manque. C'est renverser étourdiment ce qui existe, au profit de l'imagination, et tirer dans tous les sens les lignes inflexibles d'une métaphysique systématique, qui livre le monde à tous les excès de la démence. Il importe donc de ne point se départir de la raison et du bon sens, lors même qu'on s'adonne à la métaphysique et à la philosophie. Jamais une théorie pure ne vaudra une application pratique.

CHAPITRE LXIII.

Le Médiateur.

Entre le ciel et nous le Sauveur s'interpose ;
Laissons parler la foi, qui seule en sait la cause.

I.

Dans la politique, on rencontre des esprits naturellement droits, quoique peut-être sans beaucoup de portée, qui ne voient de salut pour les États que dans un juste milieu ; les extrêmes leur paraissent dangereux. S'ils se trompent, ce n'est parfois que parce qu'ils prennent pour extrême ce qui ne l'est pas, et pour juste milieu ce qui touche aux extrêmes ; mais en principe ils ont raison.

En tout temps, à toutes les époques, chez tous les peuples, la sagesse a proclamé le milieu, le centre, comme le point où résident infailliblement la vérité, la vertu et la sécurité. L'application que fait l'humanité des principes qu'elle proclame, peut être erronée et fautive, ces principes eux-mêmes exigent au moins qu'on les discute avant de les rejeter : ils sont comme la base et le fond de la raison humaine, qui doit être respectée.

II.

La religion catholique, qui est dépositaire de toute vérité, et chargée d'éclairer les nations en portant devant elles le flambeau lumineux de ses divins enseignements, a consacré ce principe, et nous en montre la personnification dans le Médiateur par excellence, le juste milieu incarné, si l'on peut s'exprimer de la sorte. Le Sauveur des hommes est, en effet, si on

y fait attention, le point central de toutes choses, et de quelque côté qu'on l'envisage, sous quelque aspect qu'on le considère, on le trouve toujours au centre et dans un certain milieu qui a pu lui faire dire qu'il était la voie, la vérité et la vie. Parce que, en effet, toute voie est au centre, la vérité occupe le milieu des choses, et la vie, qui est le présent, occupe le point intermédiaire entre le passé, qui n'est plus, et l'avenir, qui n'est pas encore.

Dieu et homme tout ensemble, Jésus-Christ est lui-même ce point central où convergent et se réunissent l'essence créatrice et les substances créées. Comme Dieu et fils de Dieu, il est la seconde personne, c'est-à-dire le centre des trois personnes divines. Comme homme et fils de l'homme, il est ce point milieu où se condense mystérieusement la nature humaine. Rédempteur divin de l'homme tombé, il est cette personne centrale sur qui descendent toutes les grâces célestes et toutes les célestes rigueurs. La rédemption est le théâtre où se concilient et s'unissent la justice divine et la divine miséricorde.

Considéré a la fois comme Seigneur du ciel et de la terre, comme né dans une crèche, vivant dans le dénuement, mourant sur une croix, il est le centre où viennent aboutir tous les extrêmes les plus opposés, où se réunissent tous les contrastes.

« Il est le plus pauvre et le plus opulent, le serviteur et le roi, l'esclave et le maître ; il est nu, et revêtu d'un vêtement splendide ; il obéit aux hommes et il commande aux astres ; il n'a ni pain pour apaiser sa faim, ni eau pour étancher sa soif ; et il commande aux rochers de faire jaillir de l'eau pour désaltérer le peuple, et aux pains de se multiplier pour rassasier la multitude. Les hommes l'outragent, et les séraphins l'adorent.

« A la fois très-obéissant et très-puissant, il meurt parce qu'il lui est ordonné de mourir, et il ordonne au voile du temple de se déchirer, aux tombeaux de s'ouvrir, aux morts de ressusciter, au bon larron de le suivre, au soleil d'obscurcir ses rayons, à la nature entière de perdre l'insensibilité. Il vient au milieu des temps, il naît au milieu de la nuit. Sa

patrie est au centre de deux grandes mers et de trois immenses continents. Il est citoyen d'une nation qui garde le juste milieu entre les nations complétement indépendantes et les nations complétement assujetties. Il passe sa vie entre les applaudissements et les outrages, et il meurt entre deux suppliciés.

III.

Jusque-là « le monde avait toujours vu des riches et des pauvres ; il ne pouvait concevoir l'union, en une même personne, de l'indigence la plus grande et de la plus grande opulence. Sa venue fut le signal de la conciliation universelle de toutes choses et de la paix universelle entre les hommes. Les pauvres et les riches, les humbles et les puissants, les heureux et les malheureux, tous ne furent qu'un en lui, et en lui seulement, parce que lui seul était à la fois très-riche et très-pauvre, très-puissant et très-humble, au comble de la félicité et au comble du malheur. Celui dont la face divine est le miroir des anges, marche abattu dans ce monde. Celui dont les yeux versent l'allégresse dans le ciel, est triste et pensif. Celui qui porte dans les parvis divins un manteau brillant d'étoiles, est nu sur cette terre.

« Saint des saints, il marche comme un pécheur au milieu des pécheurs. Il converse avec le blasphémateur, il parle avec l'adultère, il s'entretient avec l'avare, il donne le baiser de paix à Judas, il offre son paradis à un larron. Et quand il converse avec les pécheurs, il le fait avec tant d'amour que les larmes lui montent aux yeux. Cet homme doit bien sentir les douleurs, pour regarder avec tant de pitié les affligés ; il doit bien savoir souffrir, pour avoir si grande compassion des malheureux ! Nul lieu éclairé par le soleil, nul coin de terre n'a vu un homme en si complet abandon, en si complet dénûment.

« Un peuple entier le maudit ; un de ses disciples le vend, un autre l'a renié, les autres l'abandonnent. Il n'a pas une goutte d'eau pour humecter ses lèvres, pas une miette de

pain pour apaiser sa faim, pas une pierre pour reposer sa tête (1). »

A la fin on le vit dans un affreux délaissement et dans une mortelle agonie, et il expira sur un gibet ignominieux, lui dont le trône est dans les hauteurs célestes. Et cependant, ce Dieu mort a conquis et transformé le monde en l'attirant à lui, et c'est encore lui qui est le centre de la vie des peuples : c'est en lui que tout subsiste et se soutient, et sans son interposition, sa médiation quotidienne et perpétuelle entre la terre et les cieux, toutes les créatures rentreraient dans leur néant, et l'univers foudroyé n'offrirait pas même aux regards surpris un monceau de ruines fumantes.

Honte donc à ceux qui veulent détruire dans les masses la foi à ce divin Médiateur ! Ceux-là s'imaginent peut-être qu'il en est de la véritable religion comme du protestantime et de toutes ses nuances, et que c'est une affaire de fantaisie ; mais non, les catholiques prennent leur religion au sérieux, et s'ils ont des fantaisies, c'est pour autre chose

---

(1) Donoso Cortès, *Essai*, liv. III, ch. IX.

CHAPITRE LXIV.

Le bonheur.

Le bonheur absolu n'est qu'au ciel : ici-bas
On le gagne, on l'espère, on l'aime ; on ne l'a pas.

Le crime pourra bien t'enrichir, je le veux ;
Mais pourra-t-il jamais, mon fils, te rendre heureux ?

I.

Ce que vos yeux voient présentement, ce que touchent vos mains, ce ne sont que des ombres et des fantômes ; le corps ne viendra qu'après, quand nous serons passés de la mort présente à la vie véritable, des ténèbres à la lumière, de la région des apparences à celle des réalités. Ne rêvez donc pas pour maintenant, dans de fantastiques régions, une félicité mystérieuse, mais irréalisable. Prenez garde que, votre imagination venant à s'enflammer, vos pensees elles-mêmes ne vous séduisent et ne vous entraînent. Sous votre enveloppe mortelle, vous ressemblez à un voyageur enfermé la nuit dans sa tente. Le monde réel est voilé pour vous. Celui qui écoute et comprend les paroles de la foi, sent comme de secrètes puissances se réveiller dans son âme ; elles soulèvent un coin du voile que le temps retient de sa main ridée ; et son œil intérieur est ravi des merveilles qu'il contemple dans le lointain ; mais ne prenez pas l'image pour la réalité !

« Vous êtes assis au bord de l'océan des êtres, mais vous ne pénétrez point dans ses profondeurs. Vous marchez le soir le long de la mer, et vous ne voyez qu'un peu d'écume que le flot jette sur le rivage.

« A quoi vous comparerai-je encore ?

« Vous êtes comme l'enfant dans le sein de sa mère, atten-

dant l'heure de sa naissance ; comme l'insecte ailé dans le ver qui rampe, aspirant à sortir de cette prison terrestre, pour prendre son essor vers les cieux (1). »

« La patrie n'est point ici-bas ; l'homme vainement l'y cherche ; ce qu'il prend pour elle n'est qu'un gîte d'une nuit (2). »

II.

Le bonheur, sur la terre, n'est que dans la vertu, et la loi suprême du bonheur et de la vertu est de sacrifier toujours le plaisir au devoir. Le bonheur consiste donc dans l'accomplissement du devoir, au mépris du plaisir, qui n'est qu'une erreur et une illusion, quand il est opposé au devoir. Le devoir et le bonheur est d'obéir à l'autorité et de se commander à soi-même ; car celui qui est esclave de ses caprices, devient le tyran de ceux qui l'entourent. Le bonheur consiste à retrancher, à mortifier ses désirs et non à les satisfaire. Le bonheur solide ne dépend point des événements ni des hommes; il a son siége dans la conscience et sa source dans la vertu ; et se sentir digne du bonheur est presque aussi doux que d'en jouir, a dit une femme de beaucoup d'esprit (3).

III.

Quoi ! vous cherchez le bonheur dans le monde ? Mais n'entendez-vous pas ce long cri de détresse, cette plainte lamentable qui s'élève à la fois de tous les points du globe, et qui se prolonge et se grossit de siècle en siècle ? Il n'y a donc pas là de bonheur ; il y a des convoitises que rien ne peut rassasier, des crimes dont l'enormité appelle la vengeance, des maux et des infortunes que rien ne saurait guérir n

---

(1) Lamennais, *Paroles*, XXVI.
(2) *Id.*, *ib.*, XLI.
(3) Madame Carpantier-Pape.

reparer. Oh! mon ami, fuyez plutôt dans la solitude de votre cœur, où vous trouverez le repos de votre conscience et l'amitié de votre Dieu. Foulez aux pieds les plaisirs trompeurs du monde, ses honneurs mensongers, ses indigents trésors, et méprisez la chair et le sang. C'est ainsi que, au milieu même du bruit et du tumulte du monde, vous pourrez jouir de vous-même et de votre Dieu, et vous recueillir en sa présence. C'est ainsi que, ramené des frivoles pensées du temps à la pensée des choses éternelles, vous aurez du dégoût pour les amertumes qui passent, et vous vous affectionnerez, vous vous attacherez aux douceurs véritables qui durent perpétuellement.

IV.

Tous les hommes aspirent au bonheur, tous le recherchent avec passion, avec frénésie; mais bien peu le trouvent, parce qu'ils ne le cherchent pas où il est. Tous les hommes travaillent à être heureux, et lors même que nous faisons le mal, c'est encore pour être heureux et pour échapper au mal. Mais nos mouvements inconsidérés, notre ardeur même, ne servent souvent qu'à nous rendre plus malheureux encore : nous ressemblons au lion qui se débat vainement dans les puissants filets qui le retiennent; plus il s'agite, plus ses liens se resserrent.

Certes, si le bonheur pouvait se trouver quelque part sur la terre, ce devrait être, ce semble, au sein de la famille, dans le doux asile du foyer domestique. C'est là qu'au milieu d'objets chéris et d'innocentes jouissances l'imagination aime à placer le rêve d'une vie paisible. Mais, hélas! ce n'est en effet qu'un rêve. Qui donc oserait sonder cette plaie, l'une des plus douloureuses de la condition humaine? Plaie toujours vive, toujours saignante, sans cesse renouvelée. Qui oserait compter les croix plantées, pour ainsi dire, dans l'intérieur même de nos maisons, dans le secret de la famille?

Ah! sans toucher indiscrètement à des fibres trop sensibles,

nous pouvons bien dire ici : pères, mères, frères, sœurs, titres sacrés, titres si doux, pourquoi ne rappelez-vous souvent que de tristes, de pénibles, de douloureux souvenirs? Foyer domestique, pourquoi ne peut-on vous voir quelquefois sans se sentir le cœur serré?

Oh! combien elles sont lourdes les chaînes que portent ceux qui sont attachés par les liens en apparence les plus doux! Que la pensée des objets les plus chers ramène souvent d'effrayantes images! Et combien d'infortunés qui, loin de trouver dans l'intérieur de leur famille un délassement, une consolation de la vie extérieure, ne revoient qu'avec tristesse le seuil de leur demeure? Donc, pour être dispensé de porter sa croix sur la terre, il faudrait pouvoir abdiquer des titres inaliénables, auxquels sont trop souvent attachées de secrètes, de longues et d'incontestables souffrances! Cherchez après cela le bonheur ici-bas!

V.

Écoutez cette singulière parole d'un livre singulier : « Jésus sortit, portant une couronne d'épines et un manteau de pourpre, en signe de dérision, et Pilate dit : Voilà l'homme! » Oui, voilà l'homme, voilà le représentant, le type, le modèle de l'humanité souffrante. Une couronne d'épines et un lambeau de pourpre! Voilà l'homme, avec sa grandeur apparente et sa misère réelle. Une couronne d'épines! Est-ce donc qu'il y a des épines dans toutes les couronnes dont l'homme pare sa tête? Est-ce qu'il y a des épines dans le diadème des rois et des reines? Demandez-leur plutôt ce qu'ils en savent!

Il y a des épines sous le casque brillant du guerrier, et sous la toque auguste du magistrat, comme sous la mitre sacrée du pontife. Il y a des épines dans les lauriers de la gloire et de plus cruelles encore dans les roses de la volupté! Il y a des épines dans le chaste bandeau de la virginité, sous le voile du veuvage, et dans les fleurs dont la nouvelle épouse

se ceint la tête. Il y en a déjà sous le bourrelet qui protege le front de l'innocence.

Les épines grandissent au milieu des fleurs de la jeunesse et de ce que l'on appelle les fruits de l'âge mûr. Et quand tombent les fleurs, et les fruits, elles restent seules et nues dans la blanche chevelure du vieillard. Sur tous les fronts on voit des couronnes d'épines; et c'est souvent quand on veut reposer sa tête fatiguée, que les épines font plus vivement sentir leurs pointes acérées.

Et avec cela, l'homme est affublé de lambeaux de pourpre, signes dérisoires de fausse opulence et de grandeur mensongère. Car, qu'est-ce que les richesses? Eh! mon Dieu, diraient les mondains, c'est un lambeau de pourpre que jette au hasard le souffle capricieux de l'aveugle fortune, et qui ne peut, même aux yeux du monde, cacher notre nullité et nos misères. Qu'est-ce que les honneurs? Encore un lambeau de pourpre, qui nous signale souvent aux traits de l'envie plutôt qu'aux hommages du respect; qui nous attire, à nous aussi, plus d'insultes, de dérision et d'opprobres que de vénération sincère. Qu'est-ce que les talents, la réputation, la gloire, la science, tout ce que l'homme ambitionne? Toujours des lambeaux de pourpre, qui ne peuvent ni couvrir sa nudité, ni voiler son néant, ni amortir la douleur de ses plaies secrètes, ni adoucir l'amertume de son calice, ni dissiper ses peines, ses chagrins et ses ennuis.

Concluons donc que, dans cette vallée obscure, l'homme ne peut aspirer à une félicité impossible, sans perdre le peu de bonheur qui est à sa portée.

CHAPITRE LXV.

Le grand secret.

> Il y a dans l'art de connaître Dieu et de l'aimer, certains secrets qui ne sont connus que de ceux qui les pratiquent.
>
> FLÉCHIER.

I.

Vous voudriez bien être parfait, n'est-ce pas? Vous voudriez bien être plus estimé et plus estimable que vous n'êtes, pour vos qualités, vos talents et vos vertus? Vous voudriez bien diminuer le nombre de vos défauts et de vos imperfections : vous en avez tant! Si vous pouviez surpasser tout le monde en bonté, en douceur, en aménité, en prudence, en réserve, en intelligence des hommes et des choses; si vous pouviez jouir d'un jugement sain, d'une raison calme et sûre, d'un esprit droit et pénétrant, d'une mémoire heureuse, d'une imagination riante et d'une humeur toujours égale ; à coup sûr vous ne seriez pas mécontent de vous

Eh bien! il y a, pour approcher de ce but, sinon pour y atteindre, il y a un secret que plusieurs ont connu, et dont ils ont tiré un admirable parti. Tout en vivant au milieu du siècle, mais séparés du siècle par la pureté de leur vie et l'austérité de leurs mœurs, ils ont su ne pas demeurer immobiles alors qu'un grand mouvement s'accomplissait autour d'eux. Ils ont su concilier ensemble, dans une majestueuse harmonie, deux choses que l'on croit faussement en opposition mutuelle : la lumière de l'intelligence et la droiture du cœur. Ils ont prouvé que la science n'est pas l'ennemie de la vertu, mais que la vertu est l'arôme qui empêche la science de se corrompre.

Ils ont su tenir leurs yeux attentivement fixés sur la marche du monde et des siècles, sans se laisser entacher de la corruption qui trop souvent accompagne le progrès. Ils ont offert dans leur conduite le modèle de toutes les vertus, et, en même temps, ils ont tenu dans leur main le sceptre de l'intelligence

II.

Il faut avouer que si ce secret existe, c'est un secret merveilleux, car il semble qu'il augmente et multiplie les forces naturelles de l'homme. En effet, il les cultive toutes dans la mesure du possible, et pour cela il les place dans la meilleure des conditions. Il n'est point de faculté dont Dieu ait doué ses créatures, qui ne soit alors soumise à toutes les tentatives imaginables de développement parfait. Le corps même est l'objet de soins tout spéciaux, sans que l'esprit, le cœur, l'âme, aient à se plaindre ou à être jaloux. L'équilibre le plus parfait possible règne alors dans l'homme tout entier, au dedans et au dehors, et rien n'y saurait être sujet à reproche, à moins d'exiger la perfection absolue qui n'est pas de l'homme, mais de Dieu.

Voulez-vous donc arriver à connaître ce secret? accoutumez-vous d'abord à tenir toujours votre âme intimement unie à Dieu, même au milieu des plus grandes occupations. Dans les affaires les plus capables de vous préoccuper et de vous distraire, ayez toujours, pour ainsi dire, un œil ouvert sur le Seigneur, qui vous contemple et vous juge. Tenez habituellement votre cœur élevé vers le ciel, produisez quelque pensée religieuse, et conversez sans cesse avec Dieu. S'il vous arrive, comme c'est inévitable, d'éprouver des contradictions, efforcez-vous de ne rien perdre de votre sérénité; faites en sorte que votre âme, toujours égale, soit inaccessible au moindre trouble. Et pour cela, considérez tous les événements de la vie dans les desseins de la Providence; soumettez-vous avec résignation à la volonté du ciel, et ne recherchez en tout que la glorification de Dieu.

Si vous êtes bien persuadé que rien n'arrive ici-bas qu'avec la permission de notre Père céleste et pour notre avancement dans la vertu, vous recevrez tout avec reconnaissance de sa main miséricordieuse, et vous vous réjouirez également des tribulations par où il lui plaira de vous éprouver, et des faveurs qu'il daignera vous départir. Vous accueillerez avec un égal empressement, et les souffrances que vous enverra sa bonté, et les consolations dont sa paternelle clémence inondera votre âme; parce qu'après tout Dieu sait infiniment mieux que nous ce qui nous est utile, et il nous l'envoie toujours en temps opportun : c'est à nous d'en profiter.

III.

Mais, encore une fois, le secret pour se tenir ainsi dans ce souhaitable équilibre? — Le secret? c'est de vivre sans cesse, à tout instant, sous l'œil de Dieu et de sa propre conscience; de peser toutes ses pensées et ses actions, toutes ses paroles et ses démarches, au poids de ce sublime et incorruptible sanctuaire.

Qu'est-ce que Dieu exige de moi ou me conseille en cette circonstance? Qu'est-ce qu'il me défend ou m'ordonne? Qu'est-ce que me dit ma conscience? Quelle est la volonté positive de Dieu? Que pense-t-il de cette action, de cette démarche que j'ai envie de faire, de cette détermination que l'on m'engage à prendre, de cette parole qui me vient sur les lèvres, de ce désir que je sens en mon cœur, de cette résolution que je forme au dedans de moi?

Voilà le secret de se préserver de toute chute regrettable, d'éviter toute action répréhensible et désordonnée. Je suppose toujours l'assistance de la grâce d'en haut.

IV.

Si donc vous réglez d'ordinaire vos jugements sur les jugements de Dieu, n'est-il pas à croire que, formé à si bonne

école, vous acquerrez une singulière rectitude de vues? Si votre raison s'habitue à voir les choses du côté où Dieu lui-même les voit, n'est-il pas probable qu'elle participera insensiblement au calme et à la sûreté de la raison souveraine? Si votre esprit s'attache à suivre les données fournies par la Vérité suprême et à ne s'écarter point des sentiers tracés par le divin géomètre, sa marche sera toujours droite, et son regard pénétrera aisément jusqu'aux plus lointaines profondeurs, guidé par le flambeau lumineux du Verbe éternel, en qui sont déposés tous les trésors du savoir

Si, toujours sous l'œil de Dieu, toujours en relation avec lui, le consultant toujours et ne vous permettant rien sans avoir son assentiment, transmis par l'organe de votre conscience, vous vous rappelez sans cesse les prescriptions de sa loi sainte et les explications que vous en avez trouvées dans les paroles et les exemples de ses fidèles serviteurs; comment voulez-vous que votre mémoire, ainsi exercée et débarrassée de tout souvenir dangereux ou superflu, ne soit pas d'une fidélité rare et d'une tenacité merveilleuse, d'autant plus que vous retiendrez ce qui est bon, vrai et bien, avec la même ardeur, le même soin que met l'avare à garder ses trésors?

Dieu est par lui-même la beauté souveraine, l'harmonie parfaite, la variété infinie, l'unité essentielle, et la source de toute beauté, de toute harmonie, de toute variété, de toute unité. La religion, dans ses figures historiques, ses symboles, ses cérémonies et ses promesses, offre à l'imagination le tableau le plus vaste, le plus riant et le plus beau qui se puisse concevoir. Or celui qui se fait un devoir de contempler sans cesse ce tableau, et de ne contempler que lui, puisque le reste est faux et trompeur, ne doit-il pas naturellement être doué de l'imagination la plus riche qu'il soit possible d'avoir? Et cette imagination ne doit-elle pas être singulièrement réglée, et prémunie contre toute sorte d'écarts, par cela même qu'elle reste toujours dans le domaine de la réalité?

V.

Si vous prenez toujours Dieu pour témoin de vos actions et pour juge entre vous et les hommes, qu'aurez-vous besoin de sortir jamais de votre égalité d'humeur? Vous n'oseriez, en face de celui qui voit tout, parler ou agir contre votre conscience, déguiser la vérité ou causer du tort à votre prochain, ni vous opiniâtrer à soutenir ce dont vous voyez clairement l'inexactitude ou la fausseté; une simple et calme affirmation, ou une dénégation froide et motivée, toujours sous l'œil de Dieu, que vous prenez tacitement à témoin, voilà les bornes que vous ne dépasserez jamais. Et dès lors quelle perfection que la vôtre aux yeux des hommes! Quel estime ils auront pour vous! quel témoignage flatteur pourraient vous rendre à la fois et la terre et les cieux!

Donc si vous voulez être parfait, vivez, marchez en la présence de Dieu.

VI.

Songez que l'homme doit laisser venir la gloire après la vertu. Vivez donc et agissez comme le citoyen d'une autre patrie plus noble et plus belle. Vous êtes l'enfant de Dieu, le fils adoptif du Très-Haut, l'héritier présomptif de son royaume éternel, et le possesseur futur d'une gloire qui ne périra jamais. Dirigez donc vos pas par un motif plus impérissable que la gloire humaine et une renommée éphémère; aussi bien peut-on dire d'elle ce qui a été dit de la paix du cœur :

Nulle paix pour l'impie ; il la cherche, elle le fuit.

Vous devez toujours avoir les yeux fixés au delà de cette terre qui n'est rien ; c'est le moyen de devenir quelque chose, sans l'avoir recherché.

Qu'est-ce que les richesses, les grandeurs, la durée de ce

monde, pour que nous en fassions le but exclusif de nos efforts? C'est bien assez que nous nous en servions comme d'un moyen. Nous habitons aujourd'hui la terre, et nous en disparaissons demain, pour entrer dans notre éternité, qui seule décidera de notre valeur, et nous constituera dans le degré de gloire que notre mérite personnel et intrinsèque nous aura conquis.

VII.

Puisque j'ai nommé la gloire, je veux vous dire, en passant, ce qu'elle doit vous paraître.

Dieu ne semble pas avoir fait les hommes pour la célébrité; car il y en a trop peu qui l'atteignent, et encore moins qui l'estiment après l'avoir obtenue.

« Dieu voit trop bien la petitesse du monde, disait un homme éminent, pour avoir donné à ses créatures une si frivole occupation : il a fait les étoiles pour nous en dégoûter. La gloire est l'illusion de notre enfance et de ceux qui n'en sortent jamais; celui qui peut l'atteindre n'y songe pas; il est déjà trop grand. Le sage vit de lui-même; il veut le bien et la vertu qui dépendent de lui; il s'attache au coin de terre où la Providence l'a jeté; et s'il a un de ces génies vastes à qui le monde suffit à peine, il désire encore davantage la solitude. La manie d'être quelque chose perd tous les esprits de ce temps, et s'il naît un grand homme, il nous viendra de quelque cabane de pêcheur. La plus grande de toutes les gloires, celle de Dieu, est née dans la solitude (1). »

---

(1) Lacordaire.

CHAPITRE LXVI.

L'autre vie.

Le désordre présent réclame une autre vie,
Qui juge nos erreurs et qui les rectifie.

I.

« L'indifférence et l'incrédulité ont beau s'étourdir sur le principe de notre être, de notre vie, de nos sens et de nos connaissances, le dernier mot de nos destinées ne s'accomplit point ici-bas. Non, quand l'homme, au terme de sa carrière, descend dans son sépulcre pour dire à la pourriture : Vous êtes ma sœur ; et aux vers qui vont dévorer son corps : Vous êtes mes frères, suivant le langage biblique, il n'y laisse pas, comme une dépouille mortelle, la plus noble partie de lui-même. Nous avons une âme faite à l'image et à la ressemblance de la Divinité, une âme immatérielle, dégagée de toutes parties, enrichie de facultés merveilleuses pour sentir, connaître, aimer et vouloir ; responsable de ses actes, parce qu'elle est intelligente et libre, et appelée à rendre compte un jour de son administration ici-bas. Cette âme survit à la dissolution du corps fragile dont elle est venue animer un moment les ressorts..... Maîtresse d'elle-même, accoutumée à rapporter à son origine et à sa fin jusqu'à ses moindres désirs, elle ne connaît ni les affections désordonnées, ni les vices qui dégradent ni les passions qui agitent et troublent, ni les instincts qui se courbent vers la matière. Simple et confiante, pure et chaste, aimant d'une tendresse réglée tous les objets qui sont dignes d'elle, mais toujours prête à les sacrifier au Dieu qui les lui redemande ; courageuse et dévouée à tous les devoirs, parce

qu'ils sont la loi divine en action, la céleste étrangère achève paisiblement son rapide pèlerinage (1).

II.

Tant que nous rencontrons le plaisir sur la terre; tant que l'espérance nous berce de ses douces illusions, nous pouvons ne tenir guère au dogme sacré d'une autre vie. Mais quand le malheur s'appesantit sur notre tête, quand l'affliction pénètre dans notre cœur, quand l'infortune se dresse menaçante devant nos yeux, et que l'avenir se dessine au loin sombre et sillonné de la foudre, oh! alors, nous caressons avec bonheur, avec une sorte de frénésie même les espérances que nous présente la foi. Alors nous croyons fermement et sans hésitation à l'existence d'*une autre terre et de nouveaux cieux où règne la justice* (2). Alors nous aimons à nous répéter à nous-mêmes que la vie présente n'est qu'un court moment d'épreuves, mais que la félicité est au delà. Et c'est la perspective d'un avenir meilleur, c'est l'avant-goût de la rémunération future, qui fait accepter les rigueurs et les injustices apparentes ou réelles du présent.

La justice ne fait que de rares apparitions dans ce monde; le ciel même semble parfois marcher à notre égard dans des voies inexplicables. Sans nous abuser sur notre compte, sans nous exagérer notre mérite, et surtout sans rabaisser outre mesure celui des autres, nous nous prenons parfois à rêver involontairement sur ce que nous voyons, et à nous en demander le secret. Oui, le ciel, sans blesser la justice, pourrait, ce semble, nous traiter autrement, nous préférer à d'autres pour cette faveur, pour cet emploi, pour cette prospérité.

Quand il nous frappe dans les nôtres, quand il nous afflige dans nos biens, quand l'insuccès, en tout et partout, semble être

---

1. H. Denain, *l'Instit. cath.*, p. 100.
2. II Petr. I, 13.

devenu notre lot exclusif, oui, les murmures que nous surprenons inarticulés sur nos lèvres, nous paraissent excusables.

Et puis autour de nous que de labeurs solitaires dont les sueurs et les larmes tombent sur un sol qui ne les rend pas! Que de vertus dignes d'un trône, et qui ont à peine un escabeau près d'un foyer éteint.

III.

Oh! bien-aimé frère, que vous avez raison! L'espece d'inégalité, et, si vous le voulez, d'injustice que vous remarquez dans la répartition des biens et des maux en ce monde, est une réalité palpable. Mais avant de vous en plaindre, ô mon frère, apprenez-en donc le secret. Et vous qui avez l'œil assez clairvoyant pour discerner l'effet, soyez assez sage pour remonter à la cause. Nous supposons toutefois que ce que vous appelez bien ou mal l'est réellement. Et bien! ne voyez-vous pas que la cause de ce désordre, au moins apparent, que la raison de cette prétendue injustice est la justice même et l'ordre parfait? Car, remarquez-le bien, toute bonne œuvre mérite une récompense proportionnée à son degré de bonté, comme toute œuvre défectueuse ou même mauvaise doit être corrigée et punie d'une manière équivalente à son degré de malice. Or, dites-moi, si le juge suprême veut vous récompenser dans une autre vie du bien que vous faites, car vous en faites, ne doit-il pas aussi vous punir du mal que vous commettez? Ou, s'il doit châtier dans cette autre vie le mal que vous commettez, ne faut-il pas aussi qu'il vous paie, et vous récompense des bonnes œuvres que vous pratiquez?

Et comment s'y prendra-t-il pour vous récompenser et vous punir équitablement? Il ne peut faire les deux choses à la fois. Si donc c'est le mal qui l'emporte en vous, et qu'ainsi l'avenir ne vous offre en perspective que des châtiments bien mérités, il est probable que dans la vie présente vous recevrez la récompense du peu de bien qui se trouve en vous. Si, au contraire, l'ensemble de votre vie, de vos œuvres, est digne

d'éloges et méritoire aux yeux de Dieu ; en un mot, si le bien domine dans votre conduite et vos actions, le bonheur souverain vous est réservé pour l'époque solennelle ; mais, en attendant, vous aurez à expier le mal et les imperfections qui se mêlent encore au bien même que vous faites.

Et ainsi sera rétabli l'ordre que vous réclamez avec tant de raison ; ainsi reparaîtra l'égalité qui vous tient tant au cœur, ainsi sera rendue cette justice après laquelle vous soupiriez si fort.

Et si votre raison ne vous abuse, si vos souvenirs sont fidèles et vos aveux sincères, vous reconnaîtrez bientôt que Dieu est encore plus juste et plus équitable qu'on ne pense, lors même qu'on est porté à le justifier. Car, soyons de bonne foi, quel autre que lui pourrait dire combien sont répréhensibles, coupables, criminels, ceux que pourtant le monde proclame justes, probes, équitables, honnêtes ? Qui pourrait dire, au contraire, combien de qualités nobles et généreuses, combien de vertus sublimes et héroïques recèle tel ou tel cœur, que le monde dédaigne ?

Et vous qui vivez ignoré, obscur, persécuté peut-être et opprimé de toutes façons, vous en estimez-vous moins que si vous étiez fêté par la foule des grands et des heureux du siècle ?

Mais où est donc la source, le principe de votre force, de votre sécurité, de votre constance ? Dans le témoignage de votre conscience, sans doute ; mais, avouez-le, bien plus encore dans la ferme espérance que l'ordre renaîtra un jour, et que l'injustice ne demeurera pas éternellement assise sur la pierre de votre tombeau. Aussi, avec quelle complaisance l'âme, fatiguée des intrigues et des iniquités du monde, se repose sur ces espérances d'avenir, où la seule équité fixera les rangs et distribuera les couronnes. C'est cet espoir, cette jouissance anticipée qui fait du cœur de l'homme juste une fête continuelle. Et quand il voit ici-bas le malheur s'attacher, comme par méprise, aux pas de la vertu, et la prospérité sourire au crime, il songe que l'équilibre se rétablira bientôt ; et le calme se fait dans son âme.

IV.

Il est des esprits chagrins qui nous disent parfois : Pourquoi Dieu, qui prévoyait la chute de l'homme avec ses funestes suites, l'a-t-il créé néanmoins? — Pourquoi, demandez-vous?... Eh! mais, pourquoi ne l'aurait-il pas créé? fallait-il que la prévision de la malice d'une créature et sa perversité arrêtât la toute-puissance et contrariât ses desseins de miséricorde et de bonté? Ah! si le genre humain tout entier, sans exception aucune, eût dû être perdu sans ressource, oui, alors votre question aurait un sens peut-être. Mais heureusement il n'en est point ainsi, et tout porte à croire que la bonté de Dieu aura, en définitive, raison contre sa justice, et que le plus grand nombre des hommes ne s'en ira pas au séjour de la perdition.

Dieu donc à la fin des temps pourra s'applaudir encore de son œuvre, comme au jour où il la fit jaillir de ses mains puissantes et de sa parole féconde. Et il ne se sera point trompé dans ses calculs et ses prévisions, et nul de ses ennemis ne pourra le taxer d'imprudence ni l'accuser d'injustice.

Les récompenses qui seront distribuées à la vertu, et les châtiments infligés au vice n'auront d'autre règle que cette souveraine et incorruptible équité, qui est l'un de ses plus nobles attributs. Il couronnera la persévérance, ramènera dans l'ordre les égarements passagers, scellera la consommation de la perversité opiniâtre et rebelle, et partout se montrera resplendissant de bonté, de justice, de clémence et de miséricorde

Mais que parlé-je à l'impie ou à l'incrédule de biens futurs, de vie à venir et d'autre monde? Il n'y croit pas, ou n'en veut point. Cependant est-ce une raison pour que tout cela ne soit que des chimères?

FIN.

ERRATA.

Pages 5, entre les lignes 8 et 9, XI a été omis.
— 29, avant-dernière ligne, au lieu de : *les*, lisez : *le*.
— 30, entre les lignes 12 et 13, IX a été omis.
— 31, ligne 3, au lieu de : *prophètes*, lisez : *propheties*.
— 59, ligne 4, au lieu de : *de la baser*, lisez : *de se baser*.
— 101, ligne 5, au lieu de : *la*, lisez : *le*.
— 119, ligne 14, au lieu de : *par*, lisez : *pour*.
— 121, ligne dernière, au lieu de : *XXI*, lisez *XXV*.
— 152, ligne 20, au lieu de : *plainte*, lisez : *plante*.
— 203, ligne 18, au lieu de : *leur plaisir*, lisez : *leurs plaisirs*.
— 266, ligne 15, au lieu de : *inintellectuel*, lisez : *intellectuel*.
— 322, ligne dernière, au lieu de : *elles*, lisez : *ils*.
— 392, ligne 30, au lieu de : *jelle*, lisez : *telle*.
— » ligne 31, au lieu de : *te*, lisez : *je*.
— 430, ligne 14, au lieu de : *ne nous*, lisez : *nous ne*.
— 454, ligne 31, au lieu de : *velliété*, lisez : *velléité*.

TABLE DES CHAPITRES.

	Pages
DÉDICACE	V
DÉCLARATION DE L'AUTEUR	IX
AUX LECTEURS	XI
CHAPITRE I. Une victime	1
II. La prière	10
III. Le christianisme	18
IV. L'incroyable	26
V. Jésus-Christ	35
VI. L'église	44
VII. L'autorité	50
VIII. La philosophie	59
IX. L'histoire	73
X. La souffrance	78
XI. L'âme	89
XII. La mortification	98
XIII. La douleur	105
XIV. Les passions	115
XV. Les esprits	126
XVI. L'éducation	136
XVII. Le devoir	146
XVIII. La Providence	151
XIX. La mère	160
XX. Le prêtre	165
XXI. Le confesseur	168
XXII. Le couvent	182
XXIII. La vie	191
XXIV. La mort	196
XXV. Une méprise	204
XXVI. Les épreuves	211
XXVII. Le temps	221
XXVIII. La réflexion	228
XXIX. La science	234
XXX. L'étude	244
XXXI. Les livres	248
XXXII. L'idéal	259

Pages.
XXXIII. La vertu 269
XXXIV. L'humilité 281
XXXV. L'égalité d'âme 286
XVXXI. La charité 291
XXXVII. La tolérance 301
XXXVIII. L'ambition 310
XXXIX. L'esprit du siecle 317
XL. L'erreur 322
XLI. La vérité 329
XLII. La sainteté 338
XLIII. L'esprit religieux 345
XLIV. Dieu 351
XLV. Les saints 359
XLVI. Le scandale 367
XLVII. L'expiation 374
XLVIII. Le Sauveur 379
XLIX. Le grand moyen 384
L. Le libre arbitre 388
LI. La curiosité 396
LII. L'oisiveté 399
LIII. Les ennemis 408
LIV. La lutte 412
LV. La raison 416
LVI. La foi 427
LVII. Les mystères 435
LVIII. La religion 448
LIX. La superstition 457
LX. Les miracles 466
LXI. Les contemplatifs 479
LXII. Les malentendus 485
LXIII. Le médiateur 492
LXIV. Le bonheur 496
LXV. Le grand secret 501
LXVI. L'autre vie 507

TABLE DES MATIÈRES.

Abus, 451, 463, 464.
Adolescence, 119, 120.
Ambition, 310, 506.
Ame (Immortalité de l') 21, 89, 153, 226, 270, 364, 452, 453, 454, 507.
Amitié 196, 400, 410.
Amusements, 400.
Autorité, 50.

Bonheur, 262, 496.
Bossuet, 257.

Charité, 291.
Christianisme, 18.
Civilisation, 372.
Confesseur, 168, 201, 202.
Confessional, 168.
Contemplatifs, 479.
Couvent, 182.
Culte, 357, 358.
Curiosité, 396.

Délassements, 400.
Devoir, 146, 338, 339, 340, 404, 497.
Dévotion, 346.
Dieu, 350, 351, 447.
Donoso Cortès converti, 126.
Douleur, 105, 152, 211, 217, 218, 225, 374.

Éducation, 136.
Égalité d'âme, 286, 292.
Église, 18, 27, 44, 329, 330, 453, 466, 468, 484.
Ennemis, 408.
Épreuves, 211.
Erreur, 322, 329, 334.
Espérance, 219, 261.
Esprit du siècle, 317.
Esprit religieux, 343, *voy.* Religion.
Esprit, 126.
Eternité, 221, 222, 226.
Étude, 244.
Exemple, 270, 271, 272, 289, 344.
Expiation, 374.

Fénelon, 257.
Foi, 427, *voy.* Raison.

Génie, 241, 365, 479, 480.
Gloire, 192, 223, 310, 312, 314, 315, 506.
Grâce, 365, 388, 389.

Hasard, 317.
Hérésie, 323, 324, 325.
Héroïsme, 106, 107.
Héros, 363.
Histoire, 73.
Honnêtetés (deux), 126.
Humilité, 235, 242, 244, 281, 347, 385.

Idéal, 259.
Impiété 59, 239, 350.
Indifférence, 331, 332.
Inquisition, 486.

Jésus-Christ, 26, 35, 55, 103, 188, 260, 287, 288, 375, 379, 382, 424, 470, 492.
Joie, 187, 188.

Larmes, 113.
Libertés, 301, 323, 324.
Liberté de pensée 50, 51, 55, 71, 241.
Libre arbitre, 24, 96, 388.
Livres, 248.
Lutte, 412.
Luxe, 348, 349.

Malentendus, 483.

Médiateur, 492.
Mère, 169.
Miracle, 24, 27, 28, 29, 466.
Monde, 352, 353, 356.
Mort, 194, 452, 454.
Mortification, 98, 273.
Mystères, 22, 54, 433, 434, 435.

Naaman, général syrien, 459.

Obsession, *voy.* Possession.
Oisiveté, 399.
Ouvriers, 343, 344.

Paresse, *voy.* Oisiveté.
Pascal, 257.
Passions, 99, 115, 202, 246, 394
Patriotisme, 349.
Péché originel, 82, 84.
Perfection, 384.
Philanthropie, 296, 297, 298.
Philosophie, 59, 335, 416, 417, 421.
Piété, 346, 348.
Plaisir, 110, 497, 498.
Possession du démon, 128, 129, 130, 131.
Prédestination, 511.
Prédication, 345.
Présence de Dieu, 502, 503.
Prêtre, 163, 170, 171, 172, 370.
Prière, 8, 9, 10, 219, 244, 245.
Progrès, 20, 61, 204, 240, 241, 260, 263, 264, 265, 384, 445, 488.
Phophétie, 24, 29, 474.
Providence, 151, 502, 503.

Raison et foi, 7, 8, 21, 24, 50, 53 67, 69, 70, 353, 365, 374, 416, 427, 435.
Réflexion, 228, 422.
Religion, 212, 213, 276, 325, 345, 428, 429, 448, 494. Esprit religieux.
Reliques, 464. *voy.* Saints.
Résignation, 112, 343,
Respect humain, 278.
Révélation, 53, 417, 419, 420, 421, 422, 424, 433.
Révolution, 326, 327.

Sainteté, 338, *voy.* Saints.
Saints, 107, 273, 338, 359, 464.
Salut de l'âme, 338, 339, 380.
Sang (Effusion du), 377.
Sauveur, *voy.* Jésus-Christ.
Scandale, 367.
Scepticisme, 331, 333.
Science, 124, 234, 484.
Scrupules 215.
Sens (bon), 265, 480.
Sévigné (Madame de), 257.
Siècle, *voy.* Esprit du siècle.
Sœur de charité, 292, 294.
Soldat, 371.
Souffrance, 78, 214, 374.
Suicide, 91.
Superstition, 457.

Temps, 221, 357, 358.
Théologie, 335, 416, 417, 481.
Tolérance, 49, 301, 330, 414.
Travail, 225, 401, 402, 404.
Tristesse, 187, 188.

Univers, *voy.* Monde.

Vérité, 254, 255, 322, 323, 329.
Vertu, 192, 266, 269, 497.
Vie, 191, 222, 225.
Vie future, 507, *voy.* Ame.